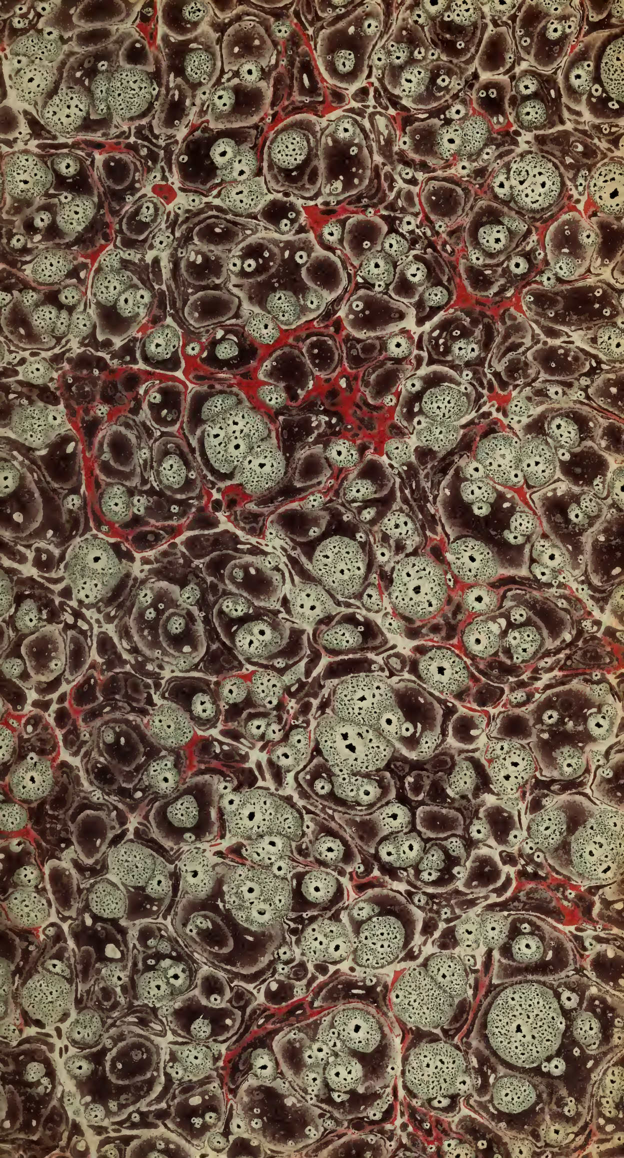

U d'/of OTTAWA
39003001639599



6 B

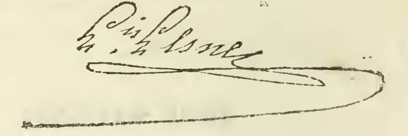


INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

TOME SEPTIÈME.

Tout exemplaire non revêtu de ma signature est réputé contrefait.

Le successeur et acquéreur de toutes les propriétés littéraires de M. Rusand.



Lyon, impr. de Louis Lesne.

COURS
D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES
Quatrième Dominicale.

INSTRUCTIONS
POUR LES DIMANCHES, LES FÊTES ET AUTRES JOURS REMARQUABLES DE L'ANNÉE.

DEPUIS LA PENTECOTE JUSQU'A L'AVENT.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, AUGMENTÉE ET MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE.

Veni non in sublimitate sermonis.
I. COR., 2.

QUATRIÈME ANNÉE.
Dogme et Morale.

TOME SEPTIÈME.



LYON
LOUIS LESNE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
Grande rue Mercière, 26.
ANCIENNE MAISON RUSAND

PARIS, POUSSIELGUE-RUSAND, RUE HAUTEFEUILLE, 9.
1843



autres. Elle espère, par cette crainte salutaire, nous conduire à l'amour qu'exige de notre part un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire homme pour nous sauver; à se charger de nos infirmités, pour nous en délivrer; à s'unir intimement à nous, pour nous élever jusqu'à lui, et nous transformer en lui.

Entrons dans ces vues, M. C. F., et pour cela, comprenons ce que c'est que l'Avent; quel mystère particulier en est l'objet; de quelles pensées notre esprit et notre cœur doivent s'occuper en ce temps privilégié; quels sentiments doivent animer nos prières et nos vœux dans l'attente du jour solennel de la naissance de notre Sauveur; et enfin, par quelles bonnes œuvres nous devons nous y préparer. Instruisons-nous exactement de tout cela, parce qu'il est certain qu'on ne participe à la grâce des solennités et des mystères, qu'à proportion de la piété, de la ferveur et des dispositions qu'on y apporte.

Le saint temps de l'Avent est ainsi appelé dans l'Eglise, parce qu'il précède et annonce la célébrité de l'avénement du Messie, c'est-à-dire la fête de la naissance temporelle du Sauveur des hommes. Rien de plus édifiant que la manière dont on sanctifiait autrefois l'Avent. On y jeûnait tous les jours, comme en carême; les offices y étaient plus longs et plus multipliés; on y recevait la sainte communion au moins tous les dimanches : tout ce saint temps était employé à la prière et aux bonnes œuvres. Mais si le relâchement des fidèles a depuis énervé la discipline de l'Eglise à cet égard, il n'en a pas changé l'esprit; et encore aujourd'hui, dans le cours de l'Avent, son objet est de nous sanctifier

et de nous préparer à la grande fête de la Nativité de Jésus-Christ, Dieu-homme, et le Verbe fait chair, comme parle saint Jean. Mystère admirable et bien intéressant pour nous, dont cette sainte Eglise célèbre maintenant la mémoire dans ses offices, et dont nous devons nous occuper nous-mêmes, pour nous conformer à ses intentions et à son exemple.

Depuis quatre mille ans, le monde était dans le besoin et dans l'attente d'un libérateur. Dans cette attente, il gémissait dans l'horreur des ténèbres de l'idolâtrie, et se plongeait dans l'abime des vices et des passions. L'homme, livré aux désirs déréglés de son cœur, ne rougissait plus de rien. Le petit nombre d'âmes fidèles qui se préservaient de ce torrent d'iniquités, ne cessaient de pousser des cris vers le ciel pour accélérer la venue d'un Sauveur : Cieux, disaient-ils sans cesse, envoyez d'en haut sur la terre la grâce et la miséricorde, comme une salutaire rosée, pour faire naître et sortir de son sein le Sauveur d'Israel. O saints Patriarches, hommes de désirs, Prophètes, vos vœux vont être remplis! Enfants d'Adam, monde perdu, consolez-vous. Enfin les promesses sont près de s'accomplir, et le règne de la miséricorde est proche. Il va venir nous sauver, ce libérateur du monde, ce Messie tant désiré et depuis si longtemps promis à la terre.

Déjà je vois que le Seigneur de l'univers lui a préparé une mère digne de lui, et il ne faut plus que son consentement. Un esprit céleste est député pour cette grande affaire, et descend sur la terre. Mais où est-il envoyé? A qui s'adresse-t-il? Est-ce aux impératrices de la superbe Rome, ou aux reines de l'Orient? non : Dieu regarde les grandeurs humaines d'un autre œil que les mortels. L'eussiez-vous cru, juifs terrestres et charnels! Celle à qui

l'ange du Seigneur vient rendre hommage, est une jeune vierge du sang de vos rois, qui vit au milieu de vous dans un état obscur et dans une pureté angélique; une vierge engagée dans la société conjugale, et néanmoins consacrée à Dieu et à la plus parfaite chasteté; une vierge par excellence et sans exemple, que le Saint-Esprit s'est réservée pour épouse, sous le voile d'un mariage ordinaire.

Ici, quel sujet d'étonnement et de vénération tout ensemble, pour l'ambassadeur du Très-Haut, à la vue de l'incomparable Marie, dont la timidité modeste se trouble, rougit et baisse les yeux! l'Ange, saisi d'admiration, considère avec respect ce mélange merveilleux de modestie et de dons éminents, ce contraste d'humilité et de grandeur. Tandis qu'il lui annonce les desseins de Dieu sur elle, il la voit inspirée, et comme absorbée dans le sein de la divinité. Dans ce saint ravissement, Marie dévoile l'économie de la Providence dans le salut du monde, et dans le plan de la religion. Elle lit dans les décrets éternels la première félicité de l'homme dans l'état de grâce et d'innocence, sa disgrâce ensuite; et son malheur après sa chute et son péché; sa réconciliation, enfin, par le mystère de l'incarnation et par les mérites d'un Homme-Dieu. Elle voit que l'heureux jour où doit se commencer le grand œuvre de la rédemption du genre humain est arrivé; qu'elle est elle-même cette femme privilégiée qui doit briser la tête du serpent infernal; qu'elle est cette vierge prédite et choisie de toute éternité pour enfanter le libérateur d'Israel, le Sauveur du monde; et que sa virginité même, loin d'être un obstacle à sa maternité, en est une condition essentielle. Etonnée, ravie, extasiée, elle admire, elle adore, elle consent; et à l'instant la vertu du Très-Haut la

couvre de son ombre. Le Saint-Esprit vient en elle, y forme de son plus pur sang un corps humain très pur que Dieu unit à une âme immortelle d'une excellence admirable. En même temps, le Verbe éternel descend du sein lumineux de son Père dans ce sein virginal, et s'y unit personnellement à notre humanité qu'il adopte. De cette union ineffable résulte le composé adorable de l'Homme-Dieu; et Marie, plus privilégiée que l'arche d'alliance, porte pendant neuf mois dans ses chastes entrailles la plénitude de la divinité et le salut du monde.

O profondeur! ô abîme de grandeur et d'abaissement tout à la fois: de grandeur dans Marie, d'abaissement dans le Fils du Très-Haut! Quel double prodige en ce profond mystère! un Dieu Fils de l'Homme, et une vierge mère de Dieu!

Or, voilà, M. F., l'étonnante merveille qui fait l'objet du culte de l'Eglise pendant l'Avent, et dont elle s'occupe alors d'une manière toute spéciale. Elle médite, elle contemple, elle admire, elle adore, elle invoque le Fils éternel de Dieu, incarné dans le temps, et renfermé dans le sein virginal d'une mère mortelle. Elle nous invite à l'honorer avec elle dans ce premier état d'anéantissement, et à sentir, comme elle, toute la grandeur de ce mystère, toute la gloire qui doit en revenir à Dieu, tout l'avantage et l'honneur qui en rejaillissent sur nous-mêmes. O heureuse faute d'Adam! l'esprit incrédule et borné demande pourquoi donc la sagesse de Dieu vous avait permise? Le voilà : c'était pour mieux faire éclater les richesses et la magnificence de sa grâce, par l'incarnation du Fils de Dieu; c'était même pour la gloire de l'homme, aussi bien que pour celle de son Auteur, et pour l'embellissement de l'univers, dont la sainte humanité de Jésus-Christ devait être le plus bel ornement.

Grand Dieu! que j'admire ici la hauteur et la sagesse de vos desseins sur nous, l'étendue de votre justice et de votre miséricorde! Hélas! l'homme coupable était à vos yeux un sujet ingrat et révolté, incapable de réparer dignement par lui-même votre gloire outragée, quand même vous l'eussiez anéanti dans votre juste colère. Mais, par une profonde ressource de votre providence, c'est votre propre Fils incarné qui vient réconcilier le monde avec vous, qui vient nous sauver, et vous venger. Tout impassible qu'il est de sa nature, les infirmités de la nôtre, dont il s'est revêtu les mettront en état d'être sacrifié pour nous à votre justice, et en même temps, sa divinité, ses grandeurs rendront cette nouvelle victime infiniment digne de vous. Père éternel, jetez donc un regard de complaisance sur ce Fils adorable, anéanti devant vous sous la forme d'un enfant; jetez sur nous-mêmes un regard de miséricorde.

O homme, s'écrie saint Bernard, pensez à ce grand mystère, et recueillez-en les fruits précieux. Vous étiez égaré, le Fils de Dieu vient vous chercher; vous étiez dans l'esclavage, il vient vous racheter; vous étiez couvert de plaies et condamné à la mort, il vient vous rendre la santé et la vie; vous étiez faible et aveugle, il vient vous apporter la lumière et la force. Eh! quelle faveur! que ferez-vous pour vous préparer à sa venue bienfaisante? Ce sera le sujet de la seconde réflexion.

Ce n'est pas assez, pour se préparer dignement à la grande fête de Noel, de méditer et d'honorer le mystère ineffable de l'incarnation, qui fait l'objet du culte de l'Eglise pendant l'Avent: il faut encore connaître et goûter les différentes pratiques de

religion qui consacrent particulièrement ce temps précieux, et par lesquelles nous devons tâcher de le sanctifier.

Première pratique de religion : la mortification et la pénitence. C'est pour nous inspirer ce sentiment, que l'Eglise, pendant l'Avent, se couvre d'habits de deuil, cesse le chant joyeux du cantique des anges, et qu'elle interdit la solennité des noces. Si elle ne nous oblige plus, comme autrefois, à jeûner tous les jours de l'Avent, du moins faisons quelques privations dans nos repas, retranchons sur les plaisirs permis, sur les visites, sur nos goûts, sur nos aises. Pratiquons surtout la pénitence du cœur, sondons-en les plis et les replis pour en faire sortir le péché, et préparons-nous à le purifier par une bonne confession. C'est là une disposition essentielle, et que l'Eglise nous recommande particulièrement, pour être dignes de recevoir le Dieu Sauveur qu'elle attend. Disposition absolument nécessaire pour ces chrétiens lâches qui, depuis les Pâques, ne se sont point approchés du sacrement de pénitence.

Seconde pratique : une fervente communion. C'est par là que nous entrerons dans les vues du Sauveur, qui ne vient sur la terre que pour se communiquer à nous, habiter en nous, et nous transformer en lui. Autrefois les fidèles devaient communier tous les dimanches de l'Avent. Quelle honte s'ils s'en trouvait quelques-uns parmi nous, qui ne se disposassent pas à la communion, même à la grande fête de Noel!

Troisièmement : la pratique de toutes les bonnes œuvres qui sont en notre pouvoir Si l'on doit toujours opérer le bien, il est des temps où il faut le faire encore plus fréquemment, plus abondamment,

et avec plus de ferveur. Ecoutons là-dessus saint Charles, archevêque de Milan, dans cette belle instruction qu'il adresse à son peuple, sur la manière de sanctifier l'Avent et de se préparer à la grande fête de Noel. Pour cela, que leur conseille-t-il? que leur propose-t-il? L'exercice de toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres, la prière, la lecture, la méditation des choses saintes, l'assiduité à la parole de Dieu, à la sainte messe, la confession, la communion, le jeûne, la continence volontaire, la mortification des sens, la charité pour le prochain, la miséricorde envers les malheureux, la libéralité pour les pauvres; l'aumône, et l'aumône prodiguée en quelque sorte dans un temps, dit-il, où la charité prodigue du Père éternel nous donne dans son propre Fils un trésor infini, la source et le principe de tous les biens.

Quatrième et dernière pratique : l'assiduité aux offices de l'Eglise et à la prière; mais une prière plus longue, plus humble, plus fervente, plus accompagnée de saints désirs et de sentiments vifs pour Dieu. L'Eglise nous y invite, et nous en donne l'exemple, particulièrement dans ce saint temps, où son chant devient encore plus dévot, plus tendre, plus touchant; dans ces acclamations amoureuses, où elle exprime les vœux et les désirs de son cœur soupirant après la venue du Messie et l'établissement parfait du royaume de Dieu sur la terre. Cieux, s'écrie-t-elle, ouvrez-vous, et faites pleuvoir sur le Juste. Que la terre s'ouvre, et germe le Sauveur. Venez, Seigneur, et ne tardez pas davantage. Oh! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre pour nous racheter!

Partageons, M. F., les religieux sentiments dont elle est animée. Sentiments de foi, d'espérance et

de désir, à l'exemple de l'ancien peuple de Dieu, dans l'attente du Sauveur d'Israel. Sentiments de piété et de ferveur, dans la pensée que l'heureuse époque de notre rédemption est enfin arrivée, et que la solennité de Noel, à laquelle nous nous préparons, doit bientôt nous en donner un gage consolant. Sentiments de compassion et de reconnaissance, à la vue d'un Dieu-Enfant, souffrant pour notre amour. Sentiments d'humilité et d'anéantissement, en contemplant Jésus dans le sein de Marie, Jésus dans la crèche. Sentiments d'amiration et de retour sur nous-mêmes, en envisageant dans le Verbe incarné notre humanité élevée au-dessus des séraphins; en considérant dans un seul mystère tant de mystères ensemble; Dieu fait homme, et l'homme en quelque sorte divinisé; le démon confondu, le monde racheté, et le Très-Haut glorifié.

Telles sont, M. F., les pratiques de religion qui sont propres au temps de l'Avent, qui doivent le sanctifier, et nous sanctifier nous-mêmes, pour nous disposer à la solennité prochaine de la naissance du Messie. Ah! si nous étions bien pénétrés de la grandeur de cet ineffable mystère, et plus désireux de ses fruits salutaires; si nous connaissions mieux le prix des grâces, des faveurs que le ciel verse alors abondamment sur les âmes purifiées et véritablement pieuses; si nous avions une foi bien éclairée, une espérance bien vive, une charité bien fervente, quels efforts ne ferions-nous pas pour nous y préparer dignement! Dites-moi, M. F., si un monarque de la terre, si un héros du monde, porté sur le char de la victoire et couronné de lauriers, devait bientôt entrer triomphant dans notre ville; s'il venait nous délivrer, nous affranchir d'un joug étranger et tyrannique, de l'oppression, de

l'esclavage, de la proscription ; s'il nous apportait avec lui la liberté, la paix, les biens, l'abondance, que de préparatifs ne ferions-nous pas ! Avec quel zèle n'ornerions-nous pas les maisons et les rues où il devrait passer ! Avec quel concours, avec quelle pompe, quel cortége honorable n'irions-nous pas au-devant de lui ! Avec quels vœux empressés et quelles bénédictions ne le recevrions-nous pas !

Mais qu'est-ce qu'un prince de la terre, auprès du Roi des cieux, du Maître de l'univers entier ? Qu'est-ce qu'un vainqueur des faibles humains, devant le triomphateur du péché, du monde et de l'enfer ! Qu'est-ce que le plus grand, le plus généreux, le plus bienfaisant des mortels, en comparaison d'un Dieu, d'un Dieu sauveur, d'un Dieu rédempteur, d'un Dieu libérateur ? Il ne vient pas en conquérant, cela est vrai ; il ne paraîtra point environné d'étendards flottants, et de cohortes armées ; mais une troupe immortelle d'esprits célestes sera envoyée par le Dieu de paix, pour honorer sa venue et la célébrer ; mais un astre miraculeux va annoncer sa gloire jusque dans l'Orient ; mais des rois Mages, abaissés à ses pieds, se feront gloire d'être au rang de ses sujets et de ses adorateurs. Il est donc bien au-dessus des rois ; il mérite donc bien davantage nos empressements, nos hommages, notre admiration, notre attachement, notre amour. La puissance des grands du monde et leurs bienfaits sont passagers comme eux ; mais le règne de notre divin Libérateur sera immortel, et ses récompenses seront éternelles. Que ne devons-nous donc pas faire pour nous disposer à le recevoir !

Mais, si tous ces motifs ne nous touchent pas encore assez, pensons, M. F., à son dernier avénement. Troisième réflexion.

Oui, M. F., pensons que si nous ne profitons pas de la visite miséricordieuse de Jésus-Christ, il nous jugera dans toute la rigueur de sa justice, lorsqu'il reviendra sur la terre au dernier jour. Oh ! que ce second avénement du Fils de Dieu sur la terre sera différent du premier ! Il y aura alors, dit l'Evangile, des signes effrayants dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; et sur la terre les hommes seront dans le trouble et dans l'abattement, la mer faisant un bruit effroyable par l'agitation de ses flots ; et les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à l'univers, car les vertus des cieux seront ébranlées. Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Dans son premier avénement, Jésus-Christ est venu sur la terre en qualité de législateur, de sauveur et de modèle ; il y reviendra, dans son second avénement, pour nous juger, avec les mêmes qualités et les mêmes titres. Comme législateur, il nous jugera selon son Evangile ; comme sauveur, il nous jugera selon ses grâces ; comme modèle, il nous jugera selon ses exemples. Et si nous n'avons pas suivi ses exemples, si nous n'avons pas profité de ses grâces, si nous n'avous pas vécu conformément à son Evangile, il nous rejettera, il nous condamnera, il nous précipitera dans les abîmes éternels. Profitons donc du temps de sa miséricorde, pour n'être pas les victimes de sa justice.

Ah ! M. F., si nous voyions ces signes avant-coureurs de ce terrible jugement, le soleil et la lune éclipsés pour toujours, la mer hors de ses bornes, tous les éléments confondus, la terre ébranlée jusque dans ses fondements : O Dieu, dirions-nous, qu'est-ce que ce monde périssable, et quelle folie

de s'y attacher ! Il va périr, il va disparaître. Vous seul êtes immuable et éternel, ô mon Dieu ! Vous allez bientôt paraître pour juger les hommes. Hélas ! je suis du nombre de ceux qui vous ont offensé ; pardonnez-moi mes péchés, je reviens à vous ; je ne veux plus travailler qu'à fléchir votre justice par le sacrifice de mes larmes et par celui de mes penchants.

Voilà sans doute ce que nous dirions tous, si la fin du monde était proche. Mais, M. F., il est certain que le monde finira bientôt pour nous, puisque nous devons bientôt finir nous-mêmes. Or, notre propre fin est la fin du monde à notre égard ; et à notre mort, nous subirons chacun ce jugement particulier et irrévocable, dont le jugement universel ne fera que confirmer les arrêts. Et nous n'y pensons pas ! O prodige d'aveuglement et d'insensibilité ! La fin du monde nous jetterait dans la consternation ; et la nôtre ne nous alarme pas ! Nous sècherions de frayeur et de crainte, en voyant périr ce qui est hors de nous ; et à peine songeons-nous que nous allons bientôt périr nous-mêmes ! Devenons plus sages, M. F. ; préparons-nous à ce terrible jugement, en nous jugeant nous-mêmes sans miséricorde ; en retranchant de nos cœurs tout ce qui les souille ; en renonçant aux passions qui nous entraînent ; en nous réconciliant sincèrement avec Dieu. Jésus-Christ vient nous apporter les moyens d'opérer cette réconciliation par la pénitence et les sacrements, et par l'onction de sa grâce. Recourons-y donc, M. F. ; et, suivant l'avis de saint Paul, vivons désormais avec piété, dans l'attente de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'après avoir participé aux fruits inestimables de son premier avénement, nous puissions

paraître pleins de joie et de confiance, lorsque, dans l'éclat de sa majesté souveraine, il viendra rendre à chacun selon ses œuvres.

Ainsi soit-il.

POUR LE SECOND DIMANCHE
DE L'AVENT.

Sur les sentiments de Jésus dans le mystère de l'Incarnation.

Quod in eâ natum est, de Spiritu Sancto est. L'Enfant qui a été conçu dans le sein de Marie, a été formé par le Saint-Esprit. *S. Matth.*, 1.

Tout le temps de l'Avent étant consacré à nous rappeler et à honorer le mystère de l'incarnation, je ne saurais, M. F., choisir un sujet plus convenable, que de vous entretenir encore de ce mystère ineffable. Nous avons vu, dimanche dernier, comment et pourquoi le Fils de Dieu s'est fait homme dans le sein de Marie, où il a été, comme les autres enfants, renfermé pendant neuf mois. Qu'y faisait-il? de quoi s'occupait-il? Voilà sans doute un sujet bien digne de notre attention, de notre sensibilité, de notre compassion, de notre reconnaissance, de notre culte, de nos adorations. En contemplant aujourd'hui le Sauveur du monde dans ce premier état d'obscurité et d'anéantissement, nous y découvrirons un mystère caché qui nous remplira d'une grande admiration et d'un tendre amour pour ce divin Enfant. En voyant ce qu'il fait pour notre salut, ne nous sentirons-nous pas enfin animés d'un saint zèle pour y travailler, et pour réparer la

négligence que nous avons eue jusqu'à présent à cet égard? C'est le fruit que j'attends de cette instruction, où nous verrons quels furent les sentiments de Jésus dans le mystère de l'incarnation. Suivez-moi avec toute l'attention dont vous êtes capables.

Le divin Fils de Marie, bien différent des autres enfants dont l'âme est d'abord enveloppée de ténèbres, eut, dans le sein de sa mère, toutes les connaissances et les lumières de la raison parfaite dans un degré éminent. Il commença dès lors à exercer l'office de Verbe incarné et d'Homme-Dieu, de grand et parfait adorateur de son Père, de modèle accompli d'humilité et d'obéissance, de pénitent austère et souffrant, de victime et d'hostie pour la réparation du péché, de médiateur et de réconciliateur entre Dieu et les hommes, de rédempteur et de sauveur du monde. Envisageons-le donc, M. F., dans le sein de sa Mère, sous ces divers points de vue, et entrons dans les sentiments de religion que des objets si touchants doivent nous inspirer.

Jésus dans le sein de sa Mère, Verbe incarné et Homme-Dieu. C'est là que vient de se faire l'alliance ineffable de la divinité et de l'humanité dans la personne du Fils du Très-Haut. Que de grandeur et de faiblesse tout ensemble! Il est l'image du Père, la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance; et en même temps la figure terrestre et matérielle de la nôtre. Il est éternel; et il n'est pas encore né. Il est immense, infini dans son essence; et il est borné, dans son petit corps, à une situation étroite. Il connaît tout, il voit tout; et ses yeux ne sont pas encore ouverts. Il est le Verbe, la parole éternelle de Dieu; et il ne parle pas encore. Il est la force et

la vertu de Dieu ; et c'est un faible enfant. Il soutient, il porte l'univers par sa toute-puissance ; et il est soutenu, porté lui-même dans un vase fragile. Il met tout en mouvement dans le monde ; et il est lui-même sans action. Il est impassible de sa propre nature ; et il souffre dans la nôtre. Il est glorieux, exalté, triomphant dans le ciel ; et il est ici humilié, obscurci, ignoré. Mais dans cet humble sanctuaire, il n'est pas moins l'objet des complaisances de son Père céleste et son Fils bien-aimé, que sur le trône resplendissant de sa gloire. Déjà les séraphins l'y contemplent avec admiration, et adorent ses abaissements.

Regardons-le nous-mêmes, M. F., avec les yeux de la foi, dans le chaste sein de Marie, et qu'il y soit aussi l'objet de notre piété, de notre vénération, de nos hommages, de notre amour. Pourquoi le Fils de Dieu prend-il ainsi la faiblesse et les infirmités de notre nature ? Pour nous élever jusqu'à lui. O hommes ! reconnaissez donc votre dignité, et n'allez pas maintenant l'avilir par la bassesse et le désordre du vice et du péché.

Jésus, dans le sein de Marie, grand et parfait adorateur de son Père. Qu'est-ce qui l'occupait ? qu'est-ce qu'il faisait dans ce premier état d'obscurité et de silence ? Ah ! M. F., il honorait, il glorifiait son Père par une contemplation sublime de ses infinies perfections, par des hommages profonds et parfaits. Jusque-là le Seigneur n'avait point encore reçu dans le ciel ni sur la terre d'adorations parfaites, et par là même dignes de lui. Les chœurs des anges, la voix des hommes, le sang des victimes, quoiqu'agréables à ses yeux, étaient toujours bien peu proportionnés à sa grandeur suprême. Mais ici, dans le Verbe incarné en Marie, la dignité

de la personne divine communique déjà à ses sentiments, à ses hommages, à ses abaissements un mérite, une valeur, un prix infini. Et par cet Enfant qui n'est pas encore né, Dieu est souverainement adoré, comme il est souverainement adorable. Et voilà, M. F., un des effets de l'incarnation du Fils de Dieu. Rendons-en grâces au Seigneur ; réjouissons-nous de cet accroissement de sa gloire, et joignons nos propres adorations à celles de son Fils.

Jésus, dans le sein de sa Mère, modèle accompli d'humilité et d'obéissance. Saint Ambroise admire que le Fils de Dieu n'ait pas eu horreur de venir habiter dans le sein virginal de Marie, néanmoins si pur, si sacré. Et saint Paul dit qu'il s'est anéanti, pour ainsi dire, en y prenant la forme d'un esclave, d'un pécheur, d'un enfant. Mais ce divin Enfant sait que c'est la volonté de son Père, et il s'empresse de l'accomplir. Il accepte d'avance tous les mépris, toutes les injures, toutes les souffrances dont il sait que sa vie sera remplie. Oh ! quelle profonde humilité ! quelle généreuse obéissance !

Contemplons cet exemple, M. F., et efforçons-nous de l'imiter. Sa bouche ne saurait encore s'ouvrir pour nous exhorter à le suivre ; mais son obéissance même, cette obéissance si humble, si parfaite, ne parle-t-elle pas assez fortement à notre cœur, pour le faire rougir de son orgueil, de sa délicatesse, de son indépendance, de sa révolte contre la volonté de Dieu?

Jésus, dans le sein de sa Mère, déjà pénitent et souffrant. Combien une prison si étroite et si obscure dut-elle être dure et pénible à cet Homme-Dieu ! Dans les autres enfants, la Providence a sagement ôté à leur faiblesse la raison, le sentiment réfléchi. Pour lui, il voit ses yeux dans les ténèbres, sa bouche

dans le silence, ses mains et ses pieds dans les liens; tous ses membres dans la gêne, son esprit même et sa raison tristement affectés de l'obscurité où il est. Ne fut-ce pas pour lui un véritable tourment? Cependant il ne fait que d'entrer dans cette carrière de souffrances et de mortifications qui sera son partage.

Et pourquoi souffre-t-il dès lors? Ah! M. F., souvenons-nous que c'est pour nous. Souffrons donc aussi avec lui, faisons pénitence comme lui, et témoignons-lui, par la sensibilité de notre cœur, la vivacité, la tendresse de notre reconnaissance.

Jésus, dans le sein de sa Mère, hostie vivante et déjà immolée pour la réparation du péché. Toute sa vie mortelle devait être un sacrifice continuel. En voici le commencement et les prémices. Dès lors il adressait à son Père ces paroles qu'il avait inspirées, bien des siècles auparavant, à l'un de ses prophètes: Seigneur, vous avez trouvé l'oblation des anciennes victimes trop insuffisante par elle-même pour effacer le péché, et trop peu proportionnée à votre infinie grandeur; vous avez résolu de les rejeter et de les abolir. Mais j'ai dit dans mon zèle pour votre gloire: Me voici prêt à suppléer à ce qui leur manque. Je viens me sacrifier moi-même à votre justice, dans ce corps mortel que vous venez de me former. C'est à moi de vous satisfaire pleinement et de vous venger. Oui, déjà il offre à Dieu, pour notre salut, son incarnation, son enfance, sa mission, ses sueurs, ses travaux, ses opprobres, ses larmes, son sang, sa croix, sa passion future; car tout cela était déjà présent à son esprit.

Contemplons donc avec attendrissement cette nouvelle victime déjà vouée au sacrifice avant que

de naître; déjà offerte, souffrante, immolée sur ce premier autel de son amour. Ah! M. F., serons-nous indifférents et ingrats pour cet adorable Enfant qui commence si tôt à nous aimer et à se livrer pour nous?

Jésus, dans le sein de sa Mère, déjà médiateur et réconciliateur entre Dieu et les hommes. Qu'il a ici de supériorité sur les autres enfants! Ceux-ci, conçus dans le péché, ont besoin d'être remis en grâce; mais celui-là, conçu du Saint-Esprit, celui-là, qui est le Saint des Saints, tout petit qu'il est, peut faire grâce lui-même, et, a plus forte raison, la mériter pour nous. Fils de Dieu et Fils de l'homme en même temps, il devient à ce double titre, auprès de son Père, l'avocat et le protecteur de ses frères. Déjà il intercède en leur faveur, déjà il traite de l'alliance et de la paix qu'il vient rétablir entre le ciel et la terre, suivant ces belles paroles de saint Paul: Dieu était en Jésus-Christ, réconciliant le monde avec lui. (II. Cor. 4.) Oui, M. F., Jésus-Christ a travaillé à cette réconciliation, même avant que de naître. Il s'est mis dès lors entre Dieu et l'homme, pour les rapprocher, pour les réunir, pour réparer la gloire de Dieu, et obtenir la grâce de l'homme. Oh! comprenons donc enfin quel bienfait nous procure le mystère de l'Incarnation!

Jésus, dans le sein de sa Mère, déjà rédempteur et sauveur des hommes, qu'il vient délivrer de la servitude du péché. C'est sous ces traits de Sauveur et de Libérateur, que l'ange le désigne à Joseph. Cet Enfant, lui dit-il, sauvera son peuple, et le délivrera de la servitude du péché (Matth. 1.); et c'est même avant sa naissance, qu'il travaille au salut du monde. Ce grand mystère du Verbe fait chair en Marie, a donc quelque chose de bien intéressant

pour nous, M. F., puisque c'est le fondement de notre salut et le commencement de notre rédemption.

O admirable Enfant! Dieu caché dans le sein d'une mortelle! que la foi me montre de grandes choses, d'objets touchants et consolants, sous ce voile obscur qui vous couvre, et sous lequel mon cœur vous admire et vous adore! Que sera-ce lorsque vous vous manifesterez au monde, et que vous attirerez à vous les anges du ciel, les pasteurs de Bethléem, les rois de l'Orient, les peuples de la Judée, et les nations de la terre? Ce temps heureux s'approche, où la lumière va succéder aux ténèbres; la vérité, aux ombres; l'Evangile, à la loi; la grâce, au péché; le règne de l'Eglise, à la synagogue réprouvée; le triomphe de la vraie religion, à l'empire de l'idolâtrie. Hâtez-vous donc de venir rompre les chaînes de tant d'esclaves de l'erreur et du démon. Apportez avec vous sur la terre la bénédiction et la paix. Venez nous ouvrir la voie du salut et l'entrée du ciel.



POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Antiennes *O*. Sur la haine de Dieu pour le péché, et les châtiments dont il le punit.

Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem. Cieux, faites descendre d'en haut le Juste, comme une douce rosée; que la terre ouvre son sein, et fasse naître le Sauveur. *Isa.*, 45.

C'EST surtout vers la fin de l'Avent, que l'Eglise, dans sa ferveur, adresse au ciel ces belles paroles du Prophète, par un vif sentiment des vœux empressés qu'elle fait pour que la divine miséricorde se hâte d'accorder enfin à la terre ce Sauveur si solennellement promis, si ardemment désiré, si longtemps attendu.

Voilà dans quel esprit, pendant les neuf jours qui précèdent la vigile de sa nativité, elle chante avec tant de majesté et d'éclat les antiennes qu'on appelle *O*. Ces antiennes sont autant d'invocations pressantes, et d'expressions animées de ses désirs enflammés pour la venue du Sauveur. Elle ressent, en ce saint temps, tout ce que son avénement et sa loi vont apporter au monde de lumières, de grâces, de vertus. Elle désire, elle demande avec ardeur qu'il remplisse l'attente d'Israel et le vœu des nations; qu'il sorte enfin du sein de sa Mère pour se montrer à la terre; qu'il vienne instruire le monde et le régler, corriger les mœurs et détruire le péché; réformer l'homme et le sauver.

Entrons dans ses desseins, M. F., et pendant ces

jours excitons-nous à une vive douleur de nos péchés ; purifions-en nos cœurs par une bonne confession, et veillons désormais sur nous pour n'y plus retomber.

Mais pour fuir le péché avec toute l'horreur qu'il mérite, et pour le pleurer dignement après l'avoir commis, il est nécessaire d'en connaître l'énormité. Saint Pierre connut ce que c'est que le péché, dès que son divin Maître eût jeté sur lui un regard ; il sortit pour pleurer amèrement sa faute. Sainte Magdeleine connut aussi quel Malheur c'est d'avoir offensé Dieu : ayant renoncé à ses désordres, ses yeux s'ouvrirent à un torrent de larmes qui ne finirent qu'avec sa vie. D'où vient que le saint roi pénitent livra son âme à des regrets si amers, qu'il détrempait tous les jours son pain de ses pleurs, et en arrosait son lit toutes les nuits ? C'est, comme il s'en exprime lui-même, qu'il connaissait son péché.

Peut-on pleurer ses péchés sans les connaître, comme aussi peut-on les connaître sans les pleurer ? Oh ! si l'on connaissait ce que c'est que le péché mortel, le commettrait-on avec autant d'indifférence? Pourrait-on le commettre de propos délibéré ? Pourrait-on, après l'avoir commis, y persévérer avec autant de sang-froid, ne pas recourir aux moyens d'en sortir, ne pas en faire pénitence ?

Je viens donc vous apprendre aujourd'hui quel grand mal c'est que le péché ; et pour cela je ne m'attacherai qu'à une seule considération, la haine que Dieu porte au péché. Donnez-moi, je vous prie, toute votre attention.

Pour pouvoir comprendre la haine de Dieu pour le péché, il faudrait pouvoir comprendre l'infinie

sainteté de Dieu. Dieu étant essentiellement saint, hait essentiellement le péché, et s'il cessait de le haïr, il cesserait d'être Dieu. Mais jusqu'à quel point le hait-il? c'est ce que nous ne saurions concevoir. Nous pouvons toutefois nous en former une idée par les différents châtiments qu'il en a tirés, puisque Dieu, étant infiniment juste, ne saurait punir le péché au-delà de ce qu'il mérite.

Ne nous arrêtons pas à ces châtiments échappés de temps en temps à la justice divine, et qui sont rapportés dans l'Ecriture. Portons notre attention sur les quatre théâtres principaux où Dieu a exercé sa justice, et où il semble avoir fait éclater davantage la haine qu'il porte au péché; je veux dire, le ciel, la terre, l'enfer et le Calvaire. Si, quelque faible que soit le tableau que je vais vous en tracer, vous n'en êtes pas touchés, j'ose dire que vous êtes impies ou endurcis.

Comment es-tu tombé des cieux, Lucifer, demande Isaïe? Hélas! répond-il, c'est pour un péché de pensée, que le Très-Haut m'a écrasé de sa colère, et que j'en porterai éternellement le poids, avec tous mes complices. C'est pour une seule pensée, pour un péché d'un instant, que Dieu m'a traité avec une extrême rigueur : il ne m'a pas donné un moment pour faire pénitence; mais il m'a précipité du plus haut degré de gloire et de félicité dans l'abîme de tous les maux.

Oh! M. F., des anges, de sublimes intelligences sont précipitées pour un seul péché de pensée dans l'abîme de tous les maux! A quels châtiments ne devez-vous donc pas vous attendre, vous dont toute la vie n'est qu'un tissu de péchés! Peut-être vous flattez-vous que vous êtes plus excusables que l'Ange rebelle? Peut-être, pour excuser votre péché,

m'allèguerez-vous que l'Ange rebelle pécha avec plus de lumières et de connaissance? Mais si cette circonstance aggrava son péché, combien d'autres circonstances qui aggravent le vôtre! Remarquez-le.

L'Ange n'avait commis qu'un péché, qu'un péché d'un moment : et vous offensez Dieu tous les jours, peut-être à toutes les heures. L'Ange n'avait commis qu'un péché de pensée, et vous vous livrez aux actions les plus détestables. L'Ange avait péché avec plus de lumières, cela est vrai; mais vous péchez avec plus d'ingratitude. Les anges, n'avaient pas abusé, comme vous, des grâces de Dieu ; le Fils de Dieu ne s'était pas abaissé à prendre leur nature, comme il s'est abaissé à prendre la vôtre ; il ne s'était pas livré à la mort pour eux, comme il s'y est livré pour vous. Les anges n'avaient vu aucun de ces châtiments terribles par lesquels Dieu manifeste sa haine pour le péché; et vous en avez mille sous les yeux, et on vous peint tous les jours l'enfer ouvert sous vos pieds. Le péché des anges n'était conçu que dans leur esprit ; et vous vous portez au péché avec un penchant violent, et vous le commettez avec une affection ardente, avec une volonté déterminée au mal. Méritez-vous donc plus d'indulgence que les anges?

Mais, je vous entends : Dieu, dites-vous, ne nous a pas créés pour nous perdre. Dieu est trop bon pour perdre éternellement ses créatures. Non, sans doute, non, Dieu ne vous a pas créés pour vous perdre; eh! s'il eût voulu vous perdre, serait-il mort pour vous? vous aurait-il donné un esprit capable de le connaître, un cœur capable de l'aimer, une loi dont l'accomplissement l'engageât à être lui-même votre récompense? Mais quelque grande que soit sa miséricorde, croyez-vous que sa justice

le soit moins? Quelles créatures plus parfaites que les anges? Et il ne les a pas épargnés?

Ce qui vous entretient dans vos désordres, ce qui vous autorise à y persévérer, c'est peut-être le nombre de ceux qui sont dans le même cas que vous. Combien, dites-vous, qui ne vivent pas mieux que moi! qui vivent plus mal que moi! Si je suis damné, il y en aura bien d'autres.... O extravagance digne d'un torrent de larmes! Comme si, parce que la multitude des coupables est innombrable, Dieu pouvait oublier les droits de sa justice et de sa gloire; comme si Dieu n'était pas assez puissant pour punir tous ceux qui oseront s'élever contre lui! Voyez des millions d'anges qui forment contre lui un complot criminel : d'un coup, il terrasse leurs légions innombrables. Pouvez-vous comparer vos forces avec leurs forces? Votre puissance égale-t-elle leur multitude? Vous couvrez à peine la terre, et ils remplissent les airs, dit saint Paul. Vous n'êtes que de viles créatures; et ils sont la milice du Dieu des armées. Cependant, à peine ont-ils péché, que Dieu entre en colère : Je jure par moi-même, dit-il, que je me suffis à moi seul, et que je perdrai ces esprits téméraires. Il dit : et à l'instant le ciel s'entr'ouvre, ils sont précipités dans un étang de feu; d'anges qu'ils étaient, ils deviennent des démons, et la fumée de leurs tourments montera dans les siècles des siècles. Voilà comme Dieu a puni le péché dans le ciel. Comment le punira-t-il sur la terre? C'est le second théâtre où éclate sa haine pour le péché.

Adam et Eve avaient été créés dans un état parfait, quant au corps et quant à l'âme. Quant au corps, ils n'étaient sujets ni à la douleur, ni aux

infirmités, ni à la maladie, ni à la mort. Quant à l'âme, ils avaient reçu une liberté pleine et entière, un esprit accompli, une volonté droite et portée vers le bien, sans aucun penchant au mal; et, ce qu'il faut bien remarquer, Adam n'avait pas reçu tous ces avantages pour lui seul, il devait les transmettre à tous ses descendants. Mais quel changement un seul péché n'apporte-t-il pas dans le monde! Adam mange du fruit défendu. C'est un péché peu considérable en apparence; et, toutefois, pour ce péché, Adam est maudit de Dieu. Dieu le dépouille de toutes ses prérogatives. Adam s'était révolté contre Dieu; et tout se révolta contre Adam. Son âme devint esclave de la concupiscence et d'un funeste penchant au mal; son esprit fut couvert de ténèbres épaisses; son corps fut assujetti aux intempéries de l'air, aux misères de la vie, à toutes sortes d'infirmités. Chassé du paradis terrestre, il fut condamné à travailler la terre à la sueur de son front; et, après neuf cents ans de pénitence, il subit l'arrêt de mort qui avait été porté contre lui.

Ce ne fut pas sur Adam seul que Dieu fit tomber la punition de sa désobéissance, il voulut que toute sa postérité fût enveloppée dans sa condamnation. Nous naissons tous coupables de ce premier péché, et nous avons besoin de prendre une nouvelle naissance dans le sang de Jésus-Christ, pour nous purifier des souillures de la première. Mais quoique la tache du péché originel soit effacée en nous par le baptême, les peines dont Dieu le punit demeurent toujours. Nous naissons non-seulement sujets à l'ignorance, au penchant au mal, à une foule de passions qui nous tyrannisent, mais encore à une multitude innombrable de misères qui nous accompagnent depuis le berceau jusqu'au tombeau.

Qui pourrait calculer toutes les funestes suites de ce péché? qui pourrait compter toutes les infirmités et les maladies qui nous affligent, toutes les calamités et les chagrins qui nous abattent et nous rongent, toutes les amertumes dont notre vie est abreuvée? Tout cela est la peine de ce premier péché. Sans ce péché, la terre aurait été un séjour de délices; par ce péché elle a été changée en une vallée de larmes.

Représentez-vous, M. F., tous les fléaux du ciel, les foudres, les tempêtes, les grêles, les orages; tous les fléaux de la terre, la stérilité des campagnes, les rigueurs de l'indigence, les douleurs des maladies et de la mort, la noirceur des cachots, tous les supplices, toutes les tortures, toutes les cruautés que la fureur des tyrans a inventées ou pourra inventer dans la suite, jusqu'à la consommation des siècles : rien de tout cela n'aurait été sans le péché originel. Allez encore plus loin, et rassemblez dans votre esprit tous les crimes, tous les désordres, tous les scandales qui non-seulement désolent la terre aujourd'hui, mais qui l'ont désolée depuis son commencement, et qui la désoleront jusqu'à son dernier âge, jusqu'au dernier jour : tout cela est l'effet d'un seul péché; et nous pouvons nous écrier avec le Prophète, que la terre entière est remplie des traits de la justice de Dieu : « Justitiâ plena est dextera tua. » Oui, tout cela est l'effet d'un seul péché; et remarquez-le bien, d'un péché dont nous sommes coupables sans l'avoir commis, d'un péché qui ne nous est pas personnel.

La justice de Dieu, la haine qu'il porte au péché, peut-elle aller plus loin? Hommes, instruisez-vous et tremblez. Non, ce n'est pas encore là l'effet de toute la haine que Dieu porte au péché. Ces peines

renferment en elles-mêmes des vues de miséricorde sur le pécheur ; ces peines sont médicinales. Ce n'est pas encore ainsi que Dieu punit irrévocablement le péché ; il veut plutôt par-là nous amener à en solliciter le pardon. O terrible vérité ! si c'est ainsi que Dieu pardonne le péché, comment le punit-il donc ? Descendons, en esprit dans l'enfer, qui est le troisième théâtre sur lequel Dieu exerce sa justice ; et, parmi cette foule immense de réprouvés qui souffrent dans ce lieu de tourments, distinguons-en un qui y ait été précipité pour un seul péché mortel : il n'en manque pas assurément. Arrêtons nos regards sur cette victime infortunée de la justice divine. Considérons l'ardeur du feu qui le dévore, l'horreur de la prison qu'il habite, l'amertume du désespoir qui le consume, la violence des tourments qu'il endure sans relâche. Demandez ce qui l'a plongé dans cet abîme de maux. C'est un seul péché mortel. Sans ce péché, il aurait été éternellement dans l'aimable société des anges et des bienheureux : pour ce péché, il sera éternellement dans celle des démons et des réprouvés. Sans ce péché, il aurait été enivré d'un torrent de délices dans le ciel : pour ce péché, il sera en proie à des tourments sans bornes dans leur étendue ainsi que dans leur durée. Avant son péché, il était le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu, l'abrégé de ses merveilles ; Dieu se complaisait dans son âme, comme dans son image ; il l'avait ornée de ses dons, comblée de ses faveurs ; il l'avait régénérée dans les eaux sacrées du baptême, confirmée du sceau de son esprit, nourrie de sa propre chair et de son sang adorable. Depuis son péché, Dieu n'a plus vu dans ce réprouvé qu'un ennemi qu'il ne cessera de poursuivre avec une justice inexorable. Les siècles passeront, et il n'y

aura point de terme ni d'adoucissement à ses peines; ses larmes ne cesseront de couler, et elles n'éteindront jamais l'ardeur du feu qui le dévore. J'en jure par moi-même, dit le Seigneur, je n'aurai point de pitié de lui, et ma colère le poursuivra sans relâche : « Non parcet oculus meus, nec miserebor. »

Eh! qui est-ce qui punit ainsi le réprouvé? Ah! M. F., ou renonçons à notre foi, ou ne regardons le péché qu'avec horreur. Je ne dis pas que c'est un Dieu infiniment éclairé, qui ne saurait se tromper dans l'idée qu'il a conçue du péché, dans le jugement qu'il en porte; je ne dis pas que c'est un Dieu infiniment juste, qui ne saurait punir le péché au-delà de ce qu'il mérite; mais je dis, un Dieu sauveur, un Dieu rédempteur. Renouvelez votre attention.

Un Dieu qui meurt pour les hommes, et qui réprouve ces mêmes hommes qu'il a aimés jusqu'à mourir pour eux; un Dieu qui verse son sang pour les hommes, et qui fait couler éternellement leurs larmes; un Dieu qui souffre pour les hommes les plus cruels tourments, et qui les condamne à des supplices sans bornes! Ah! M. F., pourrions-nous désormais envisager le péché de sang-froid? Car, que n'a pas enduré Jésus-Christ pour le salut des hommes? Transportons-nous, pour le considérer, sur le Calvaire, qui est le quatrième théâtre où nous verrons éclater surtout l'extrême sévérité de Dieu, et toute la rigueur de sa justice sur son Fils bien-aimé, sur ce Christ qui s'est donné pour servir dans son sang de propitiation pour le péché, pour faire éclater la justice de son Père, dit l'Apôtre.

Que voyez-vous sur le Calvaire? Un Dieu attaché à une croix. Mais pourquoi est-il ainsi attaché à un

gibet infâme? Je vous répondrai avec Isaïe, que c'est à cause du péché de son peuple.

Il était libre au Fils de Dieu de ne pas se charger du péché des hommes; mais, dès qu'il en fut revêtu volontairement, la justice de Dieu ne vit plus en lui qu'une victime dévouée à ses coups. A une offense infinie, il ne fallait rien moins qu'une réparation infinie; en sorte que tout ce que ce divin Sauveur eut à souffrir dans le cours de sa passion, les opprobres, les crachats, les fouets, les épines, les clous et tous les tourments qu'il endura sur la croix; tout cela fut la peine du péché des hommes, dont il s'était chargé; et il ne fallut pas moins que sa mort sur la croix, pour l'expier.

Mais comme ce spectacle vous est devenu familier, et que par là il cesse de vous toucher, supposons qu'il vous soit présenté pour la première fois. Portez, M. F., portez les yeux sur cette sanglante effigie placée sur nos autels. Quel est celui, me demanderez-vous, qui est attaché à cette croix? C'est, vous dirai-je, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, égal en toutes choses à son Père, infini comme lui en grandeur, en gloire, en puissance, en sagesse. Quel est le supplice qu'il souffre? C'est le supplice des plus infâmes scélérats. Mais qui l'a ainsi attaché à cette croix? C'est son Père, vous répondrai-je. Ceux que vous voyez autour de cette croix, ces bourreaux, ne sont que les agents et les ministres de son Père : c'est son Père, oui, son Père qui le retient là suspendu. Quoi! son Père qui l'aime autant qu'il s'aime lui-même, qui en a fait éternellement l'unique objet de ses complaisances, c'est ce bon Père qui a été insensible à ses gémissements, à ses cris, à ses larmes, à sa prière, lorsqu'il le conjurait d'éloigner de lui ce calice! C'est le

plus tendre de tous les pères qui accorde à son Fils la grâce qu'il lui demande pour ses bourreaux, et qui la lui refuse à lui-même; qui le force à se plaindre du cruel abandon auquel il le livre! Mais d'où vient donc en Dieu une telle rigueur, une si étrange sévérité à l'égard de son Fils? Vous voulez le savoir, M. F.? Ah! ce Fils s'est revêtu des apparences du péché, de l'ombre seule du péché; car le péché n'a jamais eu de prise sur lui : eh bien! c'est pour cela que son Père lui-même l'a frappé : « Attritus est propter scelera nostra. »

Or, devez-vous vous dire, suis-je moins coupable que le Fils de Dieu, couvert seulement de l'ombre du péché? Puis-je penser que Dieu aura pour moi des égards qu'il n'a pas eus pour son Fils? Puis-je m'appuyer encore sur sa bonté, tandis que je vois qu'il traite avec tant de sévérité son Fils unique, le tendre objet de ses complaisances? Dieu qui ne l'a pas épargné, m'épargnera-t-il davantage moi-même? Si le bois vert, l'innocent est ainsi traité, à quoi doit s'attendre le bois sec, le coupable.... un coupable de tant de crimes?....

M. F., reconnaissez-vous devant Dieu, que vous avez péché, que vous avez violé sa loi sainte, transgressé ses commandements? Ah! si vous craigniez de le confesser, que de témoins s'élèveraient contre vous! Les gens de votre maison, vos voisins, ceux que vous avez scandalisés, les complices de vos péchés, votre ange gardien, votre propre conscience : que de témoins qui vous accuseraient, qui vous condamneraient au jugement de Dieu!

Reconnaissez-vous que non-seulement vous avez péché, mais encore que vos péchés sont énormes, qu'ils sont innombrables? que vous êtes plus coupables que le premier Ange, qui n'avait commis

qu'un péché de pensée, vous qui avez fait les actions les plus détestables? que vous êtes plus coupables que nos premiers parents, qui ne désobéirent qu'une fois à Dieu en mangeant du fruit défendu, vous qui avez tant de fois, sans raison, foulé aux pieds les lois de l'Eglise, et violé les abstinences et les jeûnes qu'elle vous avait prescrits?

Ne voulez-vous pas cesser d'offenser Dieu? Aujourd'hui que vous connaissez ce que c'est que le péché, voulez-vous continuer à le commettre? Aujourd'hui que vous connaissez quelle est la malice du péché, l'injure qu'il fait à la Majesté divine, l'ingratitude qu'il renferme, la haine que Dieu lui porte, voulez-vous y persévérer? Parce que Dieu est bon, continuerez-vous à être méchants? N'est-il pas temps de renoncer à vos désordres, à votre vie criminelle? n'est-il pas temps de cesser d'offenser Dieu, quand, pour la plupart, vous allez cesser de vivre? N'est-il pas temps de quitter le péché, quand le péché est sur le point de vous quitter; quand vous avez déjà un pied dans le tombeau, et l'autre dans l'enfer? Ne voulez-vous pas, enfin, venir déposer vos péchés aux pieds du ministre de votre réconciliation avec Dieu?

Ah! maudit péché, comment me résoudrai-je à te commettre encore? comment pourrai-je ne pas te détester? C'est toi qui es la cause de toutes les misères que nous avons éprouvées et que nous éprouvons encore; c'est toi qui as enfanté et qui enfantes encore tous les maux que nous souffrons dans cette vie et dans l'autre. C'est toi qui as creusé l'enfer; sans toi, il n'y aurait point d'enfer, ni de démons. C'est toi qui as causé à Jésus-Christ une sueur de sang; c'est toi qui l'as attaché à la croix; c'est toi qui lui as donné la mort.

Ah! Seigneur, inspirez-nous toute l'horreur que mérite le péché, une partie du moins de la haine que vous lui portez. Si nous comprenons bien l'injure que le péché vous fait, la malice et l'ingratitude qu'il renferme, les maux affreux auxquels il nous livre, nous serons plus soigneux à l'éviter, plus zélés à le réparer; nous mêlerons nos larmes avec votre sang, pour l'expier; nous consacrerons notre vie à pleurer des péchés pour lesquels vous êtes mort, et notre pénitence ne finira qu'à notre dernier soupir.

Ainsi soit-il.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur la solennité de Noel.

Hodiè scietis quia veniet Dominus, et salvabit vos, et manè videbitis gloriam ejus. Vous saurez aujourd'hui que le Seigneur doit venir vous sauver, et demain au matin vous verrez éclater sa gloire. *Exod.*, ~~26.~~ 16-7

Que ces paroles sont consolantes, M. F.! quelles annoncent de grandes choses! qu'elles sont propres à exciter nos empressements et à enflammer nos cœurs! Nous touchons enfin au terme de nos vœux, à l'accomplissement de nos désirs, à l'objet de nos espérances. Nous allons célébrer l'époque mémorable de la venue du Messie, et dès.... les cérémonies d'une pompeuse solennité feront éclater à nos yeux la gloire et les merveilles de sa naissance. Préparons-nous donc à cette auguste fête par les sentiments de religion, de joie et d'espérance, avec

lesquels l'Eglise va nous l'annoncer. Voyons quelles sont les cérémonies qui la distinguent. Connaissons-en l'esprit, pour en retirer les fruits de grâces et de salut qui y sont attachés. Rien de plus digne de votre attention.

La solennité de la grande fête de Noel, en l'honneur de la naissance corporelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, Sauveur et Rédempteur du monde, commence dès la veille; et l'Eglise a voulu que cette solennité fût distinguée par plusieurs endroits remarquables : l'observation d'un jeûne préparatoire, la dignité du service divin, l'office de la nuit, le rit extraordinaire de trois messes par chaque prêtre, messe solennelle de minuit, messe de l'aurore, messe du grand jour. Entrons dans l'explication de tous ces points, et dans l'esprit de la religion.

Une excellente disposition aux grâces de Dieu, et à la participation de ses mystères, est, sans contredit, la mortification, la pratique des austérités, la pénitence. C'est, en effet, dans cette vue, que l'Eglise prescrit à ses enfants un jour d'expiation, un jour d'abstinence et de jeûne, la veille des grandes fêtes. Et il est sans doute peu de solennités qui méritent mieux une pareille préparation, que celle de la Nativité d'un Dieu fait homme pour expier le péché. Mais afin de rendre cette pénitence extérieure plus efficace et plus salutaire, il faut y joindre encore la pénitence intérieure et sacramentelle, une bonne confession : un cœur purifié est bien plus propre aux faveurs du ciel et aux saints exercices de la religion.

Une autre particularité qui distingue la veille de

Noel, est la dignité du service divin, où l'office de l'Eglise commence à être solennel dès le matin. Quoi de plus beau, M. F., de plus touchant, que les expressions magnifiques dont elle se sert pour nous annoncer d'avance l'avénement de l'Homme-Dieu! « Purifiez-vous aujourd'hui, nous dit-elle,
« et soyez prêts, parce que demain vous contem-
« plerez au milieu de vous la sainte majesté de Dieu.
« Oui, ce jour heureux qui va vous luire, vous
« représentera celui où le Messie est venu effacer
« l'iniquité de la terre : et le Sauveur du monde
« règnera sur vous. Accourez en esprit au devant
« de lui, et saluez en sa personne le Dieu fort et
« puissant, le Dominateur des nations, le Prince
« de la paix; ce Prince de la paix, ce Roi pacifica-
« teur du ciel et de la terre, est plus glorieux dans
« l'humilité de la crèche, que tous les monarques
« du monde sur leurs trônes. Réjouissez-vous donc,
« et sachez que le royaume de Dieu n'est pas loin.
« Levez la tête avec confiance : voici que votre ré-
« demption approche. »

C'est aussi une prérogative propre et particulière à cette grande fête, que l'office public et solennel de la nuit de Noel. Il n'est aucune nuit dans le cours de l'année, qui soit honorée et sanctifiée par la religion avec autant de zèle et de splendeur. L'Eglise nous rassemble au pied des autels, dans tous ses temples, pour chanter avec elle les louanges du Sauveur et ses miséricordes, pour participer en commun à ses mystères sacrés, pour honorer tous ensemble le moment de la nuit salutaire où un Sauveur nous est né. Oh! quelle lâcheté, quelle mollesse, si l'on préférait ses commodités et son repos à un devoir si légitime! Quelle tiédeur et quelle ingratitude, si l'on y assistait sans ferveur, sans dévotion!

Quelle indécence, quel désordre, si l'on s'en faisait une occasion de parties de plaisirs, de jeux, de chansons mondaines, d'intempérance! Car, hélas! M. F., on abuse de tout, même en fait de religion. Mais, quand donc se piquera-t-on d'être chrétien et de le paraître, si ce n'est dans une solennité si frappante et si respectable?

Une autre prérogative particulière au grand jour de Noel, est la permission de manger gras, quoiqu'il tombe le vendredi ou le samedi, à cause de la joie que nous procure la naissance du Sauveur qui nous délivre de la damnation éternelle.

Un privilége encore singulier de cette grande fête est le rit extraordinaire de trois messes, que chaque prêtre a droit d'offrir dans le même jour. On en donne des raisons, on en propose des motifs bien édifiants. C'est-à-dire, M. F., que c'est pour reconnaître et glorifier, par ces trois sacrifices, les trois personnes de l'adorable Trinité, qui ont eu tant de part au mystère de la fête : le Père éternel, qui a envoyé sur la terre son Fils unique; ce Messie promis, le Verbe divin, qui s'est incarné pour notre salut; et le Saint-Esprit, dont l'Homme-Dieu a été conçu selon la chair. Saint Thomas dit encore que ces trois messes représentent les trois naissances de Jésus-Christ : sa naissance éternelle dans le sein de son Père; sa naissance temporelle dans le sein d'une Vierge; et sa naissance spirituelle dans les âmes par la grâce de la rédemption. Ajoutons enfin que dans la messe solennelle de minuit, l'Eglise contemple et honore Jésus naissant; dans celle qui se dit vers l'aurore, elle honore Jésus adoré des bergers; et dans celle qui se célèbre au grand jour, elle honore Jésus manifesté aux rois mages de l'Orient. Méditons en particulier, M. F., cette der-

nière interprétation, qui a quelque chose de plus sensible et de fort intéressant pour nous. Renouvelez, etc.

La messe solennelle de minuit a pour objet d'honorer le saint Enfant Jésus naissant. C'est en effet pendant la nuit qu'il est venu au monde, dans un lieu vil et abject, retraite obscure, faite pour les animaux. Quel mystère est ceci, s'écrie saint Bernard! Si c'est un roi, où est son palais? où est son trône? où est sa cour? Son palais est donc une étable; son trône, une crèche; toute sa cour, Joseph et Marie avec deux animaux! Le monde vain et charnel s'en scandalisera peut-être; mais aux yeux de la foi éclairée, c'est ainsi que devait naître, et que doit être honoré dans ses humiliations mêmes, un Homme-Dieu, qui venait réformer le luxe, condamner l'orgueil, expier le péché. Oh! qu'il y a de grandeur réelle dans cet abaissement volontaire! Si les hommes aveugles le méconnaissent et l'abandonnent, son Père enverra une troupe d'esprits célestes annoncer sa gloire. Il commandera à tous ses Anges, dit saint Paul, de lui rendre leurs adorations, et de le reconnaître pour leur souverain, à son entrée dans le monde. N'est-il pas juste, M. F., qu'à leur exemple, l'Eglise s'empresse de lui offrir un tribut d'hommage et de vénération, dans la nuit anniversaire de sa naissance!

Nous célébrons encore une messe vers l'aurore, en l'honneur du saint Enfant Jésus adoré des bergers avant le point du jour. C'est le sujet de l'évangile propre de cette messe. « La nuit même où le Sauveur naquit, il y avait aux environs de Bethléem des bergers qui veillaient dans la campagne à la

garde de leurs troupeaux. Tout à coup un ange du ciel se présenta à eux. Ils furent environnés d'une lumière éclatante, et remplis de frayeur. Mais l'ange les rassura et leur dit: Ne craignez point, car je vous apporte une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui un Sauveur vous est né dans la cité de David: et voici à quelles marques vous le reconnaîtrez: Vous trouverez un enfant emmailloté et couché dans une crèche. Et aussitôt il se joignit à l'ange qui parlait une grande troupe de la milice céleste, louant le Seigneur et disant: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, disposés, par un cœur droit, à croire ses oracles et à profiter de ses miséricordes.

Les bergers, encouragés par cette révélation du ciel, s'empressent d'aller à Bethléem. Ils découvrent l'étable, et voient de leurs propres yeux la vérité de ce qui leur a été annoncé. Intérieurement inspirés par ce divin Enfant qui les attire à lui, préférablement aux riches du monde, ils le contemplent avec saisissement, et l'adorent avec amour. Ils s'en retournent plèins de joie, et vont publier cette nouvelle avec admiration.

Or, M. F., un événement si admirable en effet, et si glorieux au Sauveur naissant, méritait sans doute une place distinguée dans l'office de sa Nativité.

Enfin, une troisième messe solennelle est réservée pour le grand jour, et l'on peut dire encore que l'Eglise y honore le saint Enfant Jésus manifesté dans la lumière aux mages de l'Orient; puisque c'est dans cette dernière messe qu'elle nous rappelle leur adoration, et qu'elle en fait le récit. La divine Sagesse, qui envoya un esprit céleste apprendre

aux bergers la naissance d'un Sauveur, fit aussi paraître dans l'Arabie orientale une étoile miraculeuse, pour l'annoncer à des rois mages versés dans la science de l'astronomie. Ces sages de la gentilité sont frappés de l'éclat de cet astre nouveau; et à cette occasion, une lumière intérieure et surnaturelle les instruit de ce que le ciel veut leur faire entendre par ce signe extraordinaire, c'est-à-dire, la venue du Messie d'Israel, désigné par cette étoile de Jacob, annoncée dans la prophétie de Balaam. Ils se sentent fortement sollicités, par le mouvement de la grâce qui les éclaire, d'aller rendre hommage à ce grand Roi nouveau-né. Ils se mettent en marche; et leur étoile les conduit aux pieds du divin Enfant, qu'ils adorent avec une vénération profonde. Ils reconnaissent sa souveraineté, sa divinité et son humanité, en lui offrant de l'or, de l'encens et de la myrrhe : de l'or, comme à un Roi; de l'encens, comme à un Dieu; et de la myrrhe, comme à un mortel. Or, cette célèbre adoration des Rois mages était encore un événement trop glorieux et trop lié à la naissance du Sauveur, pour que l'Eglise n'en fît pas une mention honorable dans son office, à la grande fête de Noel.

C'est maintenant à nous, M. F., de méditer ces merveilles, et d'imiter le zèle de l'Eglise notre mère. Nous pouvons remarquer, dans ce mystère, trois sortes d'adorateurs, bien propres à nous servir d'exemples : les anges du ciel, les bergers de la Judée, et les rois de l'Orient. Ces anges si purs, si fervents dans la louange de Dieu, sont le modèle des ministres du Très-Haut et des vierges chastes; les bergers si dociles, celui du peuple fidèle qui a la simplicité de la foi; et ces trois rois mages, celui du petit nombre des riches et des grands que la

lumière d'en haut conduit à Dieu. Empressons-nous aussi d'aller tous en esprit à la crèche, et adorons avec les anges, les bergers et les rois, un Dieu naissant pour nous sauver. Soyons-en, comme eux, saisis d'admiration, transportés de joie, remplis de consolation et embrasés d'amour. Mais ne nous bornons point à lui présenter de beaux sentiments vides de vertus et de bonnes œuvres. Offrons-lui de la myrrhe, par la mortification, par les larmes d'une vive contrition, par une accusation douloureuse et sincère de nos fautes à son ministre. Offrons-lui de l'or, par l'aumône, par l'offrande de notre cœur, par une communion fervente. Offrons-lui de l'encens, par nos louanges, par nos hommages, par notre recueillement et notre ferveur pendant tous les offices de cette grande solennité.

O admirable Enfant, Verbe incarné, Fils éternel du Dieu vivant, et Dieu vous-même, je vous vois donc revêtu de ma chair, et assujetti à mes misères! Mais, en même temps, je vois notre humanité élevée en vous à une dignité infiniment supérieure à ma faible nature. Que celle même des intelligences célestes reconnaisse aujourd'hui qu'elle est, par cet endroit, bien inférieure à la nôtre. Car enfin, nous n'adorons pas les anges, et les anges adorent un homme. La nature humaine est donc maintenant beaucoup élevée au-dessus de la nature angélique. Notre exil est enfin comblé de gloire, et l'on entend la voix des anges dans cette vallée de larmes.

Mais quoi! parmi cette allégresse du ciel et de la terre, ô mon Sauveur! vous êtes dans la souffrance; vous jetez des cris, et vous versez des pleurs, comme les autres enfants, vous qui êtes un Dieu! Ah! je comprends ce mystère. C'est pour moi que vous souffrez, que vous pleurez. Puis-je donc ne pas

compatir affectueusement à votre état, et ne pas mêler moi-même mes larmes aux vôtres? Qu'il y a de douceur et d'onction à pleurer de tendresse pour vous et avec vous!

O Dieu enfant, le plus beau, le plus aimable des enfants des hommes, venez dans mes bras, reposez sur mon cœur, enflammez mon amour, transportez mon âme, ravissez tous mes sens, transformez-moi en vous, comme vous vous êtes transformé vous-même en moi! Que n'ai-je la ferveur des anges pour vous aimer, pour vous louer, pour vous adorer comme eux! Que ne puis-je embraser la terre du zèle qui m'anime pour votre gloire, et communiquer à tout l'univers mes sentiments, mon admiration, ma reconnaissance, ma joie, mes transports! Agréez du moins ma bonne volonté, ô mon Sauveur! augmentez en nous tous, dans cette grande fête, les vertueuses dispositions de la piété, et les fruits de la grâce; qu'elle nous fixe tous dans le salut que vous venez nous apporter dans la crèche.

Je finis cette instruction, M. F., par un trait de l'histoire du peuple d'Israel. Quand le Seigneur avait accordé quelque faveur singulière à son peuple, il ordonnait qu'on réunît un monceau de pierres dans le lieu où s'était passé l'événement, afin de servir de monument qui apprît à la postérité la faveur qu'il avait accordée à son peuple, et qui le portât sans cesse à la reconnaissance et à l'amour. Il exigeait aussi que, d'âge en âge, les pères instruisissent leurs enfants que l'objet de ces monuments publics qu'ils avaient sous les yeux, était de les rendre toujours fidèles à un Dieu qui leur avait donné une si grande preuve d'amour.

Ah! M. C. P., si vos enfants, encore jeunes, ignorent ce que signifient cette messe de minuit, cette

table, cette crèche, ces langes, et tout cet appareil de pauvreté dont on les entretient pendant ces jours, dites-leur que ce sont les monuments de la miséricorde de Dieu; que nous étions perdus par le péché, mais que le Fils de Dieu est venu nous sauver, en se faisant enfant et homme comme nous. Dites-leur que cette étable est le palais de leur Dieu; cette crèche, le berceau de leur Roi; ces langes, les seules armes de leur Libérateur et de leur Maître. Dites-leur que c'est à la crèche qu'ils apprendront de l'Enfant Jésus à être obéissants, doux, simples et dociles. Conduisez-les en esprit au pied de cette crèche, et dites-leur qu'ils ne pourront y entrer qu'en s'efforçant d'imiter l'Enfant Jésus. Apprenez-leur à offrir à l'Enfant Jésus des cœurs purs, droits, ennemis du mensonge et de l'immodestie. Apprenez-leur à puiser auprès de son berceau un tendre amour, une charité sincère. Apprenez-leur à craindre les menaces et les anathèmes qui partent de cette crèche contre les cœurs orgueilleux, sensuels, désobéissants. Montrez-leur, par votre empressement à courir vous-mêmes à cette crèche, qu'ils ne doivent point rougir des humiliations de l'Homme-Dieu, ni mépriser ses maximes, ni redouter les rigueurs de la pauvreté et des souffrances. Faites-leur comprendre les biens infinis que Dieu nous procure à sa naissance, et les richesses que vient nous assurer ce Roi juste et pauvre. C'est la délivrance du péché, la victoire de nos passions, et une place dans le ciel, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

POUR LA FÊTE DE NOEL.

Sur le mystère.

Evangelizo vobis gaudium magnum.... Natus est vobis hodie Salvator. Je viens vous apporter une heureuse nouvelle, c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur. *S. Luc*, 2.

Apprendre à un moribond qu'un habile médecin va le retirer des portes de la mort et lui rendre une santé parfaite, quelle heureuse nouvelle, M. F.! Mais infiniment plus heureuse est celle que l'Ange apporte aujourd'hui à tous les hommes, dans la personne des bergers. Le démon avait fait, par le péché, des blessures mortelles à notre âme; il y avait mis trois passions funestes, d'où découlent toutes les autres : l'orgueil, l'avarice et la sensualité. Asservis à ces honteuses passions, tous les hommes étaient autant de malades désespérés, qui n'attendaient plus que la mort éternelle. Jésus-Christ vient au monde pour détruire cet ouvrage du démon, et pour appliquer des remèdes efficaces aux cruelles blessures que nous a faites cet ancien serpent. Il naît dans l'humiliation, pour nous guérir de l'orgueil : il naît dans la pauvreté, pour nous guérir de l'attache aux biens de la terre : il naît dans les souffrances, pour nous guérir de l'ardeur pour les plaisirs des sens. Dès sa naissance, il nous rend donc la vie spirituelle. Enfin, pour gagner notre amour, il se revêt des amabilités de l'enfance. Quelle joie doit donc nous causer sa naissance! « Evangelizo, etc. »

Grand Dieu! déliez ma langue pour publier vos merveilles; purifiez mes lèvres pour parler digne-

ment du mystère de votre naissance ; donnez-moi ces nobles idées, ces touchantes expressions qu'avaient vos saints, quand ils ont parlé de l'Enfant adorable qui nous est né. Et vous, M. F., donnez-moi votre attention.

La première plaie de notre cœur est l'orgueil : cette passion si dangereuse consiste dans un fonds d'amour et d'estime de nous-mêmes, qui fait que nous n'aimons point à dépendre ni à obéir ; que nous craignons tout ce qui nous humilie aux yeux des hommes : que nous recherchons ce qui peut nous relever dans leur esprit. Or, c'est ce que Jésus-Christ combat dans sa naissance, par l'humilité la plus profonde, et par l'obéissance la plus parfaite.

Non-seulement il veut dépendre de son Père céleste et lui obéir en tout ; il veut encore obéir aux hommes, et dépendre en quelque sorte de leur volonté. En effet, l'empereur Auguste, soit par vanité, soit par intérêt, soit par caprice, ordonne le dénombrement de ses sujets, et que chaque particulier se fasse enregistrer dans l'endroit d'où il tire son origine. A peine l'édit est-il publié, que la Sainte Vierge et saint Joseph se mettent en chemin, et Jésus-Christ obéit avec choix et connaissance à cet ordre. Quelle leçon, M. F. ! un Dieu obéit à ses créatures, veut dépendre d'elles ; et nous, nous cherchons toujours de vains prétextes pour nous dispenser de l'obéissance que nous devons à Dieu et aux supérieurs qui tiennent sa place à notre égard ! Quel sujet de confusion ! Autre leçon que nous fait ce Dieu Sauveur.

Après un voyage de plus de quarante lieues,

Marie et Joseph arrivent à Bethléem, lieu de leur origine, par le saint roi David. Ne devait-on pas les y recevoir avec honneur? Bien loin de là, tout le monde les rebute, personne ne veut les loger. Voilà donc le Maître de l'univers, le Roi du ciel et de la terre, méprisé, rejeté des hommes, réduit à emprunter des animaux une demeure! Mon Dieu! quelle humiliation! En vérité, vous vous abaissez jusqu'à l'anéantissement.

M. F., rien ne nous est plus sensible que les affronts, les mépris, les rebuts; mais quelque grands que soient ceux auxquels nous pouvons être exposés, comment oserions-nous nous plaindre, lorsque nous voyons le Fils de Dieu ainsi livré à l'humiliation et au mépris? Apprenons donc de lui à souffrir avec patience et en esprit de pénitence les insultes, les mépris et les contradictions qui peuvent nous arriver, surtout lorsque nous nous trouvons dans l'ordre de Dieu, et dans l'accomplissement de nos devoirs.

Enfin, Jésus-Christ, bien loin de chercher ce qui pourrait le relever dans l'esprit des hommes, naît dans l'obscurité, dans l'oubli. Seulement de pauvres bergers, instruits de sa naissance par un ange, viennent lui rendre visite. Après un tel exemple, M. F., pourrions-nous avoir de l'ambition, conserver un cœur enflé d'orgueil, rempli de vanité, et désirer l'estime, les louanges et les considérations du monde? Ah! la crèche de Jésus-Christ est une chaire d'où ce divin Enfant nous instruit par une prédication vivante et efficace; de là il nous crie: Apprenez de moi à être humbles de cœur.

Oui, Chrétiens, apprenons, à cette sainte école, à devenir humbles et petits à nos propres yeux, à avoir de nous-mêmes de bas sentiments. Aimons

la dépendance, consentons volontiers à vivre dans l'obscurité et dans l'oubli du monde. Craignons les honneurs et les grandeurs du siècle. « N'aimez point « toutes ces choses, dit saint Augustin; car s'il « était permis de les aimer, celui qui s'est fait « homme pour l'amour de nous, les aurait aimées. »

Telle est la leçon que Jésus-Christ nous donne en entrant dans le monde; voilà le remède qu'il applique à notre première plaie, qui est l'orgueil. Nous en avons une seconde, qui n'est guère moins dangereuse, c'est l'avarice: je veux dire, l'amour déréglé des richesses et des biens de ce monde. Ah! que cette passion cause de ravages parmi les hommes! Elle est la source de tous les maux, dit saint Paul. C'est, en effet, de ce maudit intérêt que viennent les injustices, les envies, les haines, les parjures, les procès, les querelles, les animosités et la dureté envers les pauvres. Est-il étonnant, après cela, que Jésus-Christ, qui vient sur la terre pour guérir les passions des hommes, naisse dans la plus grande pauvreté, dans la privation de toutes les commodités de la vie?

D'abord, il choisit une mère pauvre, et il veut passer pour le fils d'un pauvre artisan; et comme les prophéties ont annoncé qu'il naîtrait de la famille royale de David, afin de concilier cette noble origine avec son amour pour la pauvreté, il permet qu'au temps de sa naissance, cette illustre famille tombe dans l'indigence. Il ne s'en tient pas là; Marie et Joseph, quoique pauvres, possèdent une chétive maison à Nazareth; c'en est trop pour lui; il ne veut pas naître dans un lieu qui leur appartienne; pour cela, il oblige Marie à faire le voyage de Bethléem, dans le temps précis où elle doit le mettre au monde. Mais du moins dans Bethléem,

qui est la patrie de son père David, ne trouvera-t-il pas des parents qui le recevront chez eux? Non, dit l'Evangéliste : Il est venu dans son propre pays, et les siens ne l'ont pas reçu. Où ira-t-il donc pour se mettre à l'abri des injures de l'air? il reste encore une ressource, c'est d'entrer dans quelque hôtellerie. Joseph et Marie s'y présentent en effet : mais Jésus, qui a tout prévu, permet que le concours y soit si grand, qu'ils ne peuvent y trouver place.

Aimable Sauveur! est-il donc possible que vous n'ayez pas un lieu où reposer votre tête! Chaste Joseph, empressez-vous de trouver une retraite à votre sainte épouse et à son divin Fils. Joseph cherche de tous côtés; enfin il aperçoit une étable... Une étable pour la demeure d'un Dieu! Oui, M. F., c'est là que le Fils de Dieu veut naître. Il ne tenait qu'à lui de choisir les palais les plus magnifiques ; mais il n'en agira pas ainsi : une étable sera son palais; une crèche, son berceau; un peu de paille, son lit; de misérables langes, tous ses ornements ; de pauvres bergers, sa cour. Oh! pouvait-il nous apprendre plus efficacement le mépris que nous devons faire des biens et des richesses de ce monde, l'estime et l'amour que nous devons avoir pour la pauvreté et pour les pauvres?

Venez à l'étable de Jésus, vous, M. F., qui jouissez des biens de ce monde, et écoutez les salutaires leçons que vous y fait ce divin Enfant; et si vous ne l'entendez pas encore parler, écoutez son étable, écoutez son berceau et les langes qui l'enveloppent; car tout cela parle, dit saint Bernard : et qu'est-ce que tout cela dit? Ce que Jésus-Christ vous dira lui-même un jour : Malheur à vous, riches, qui ne pensez qu'aux biens de la terre, et qui y attachez votre cœur! Ah! qu'il est difficile que les riches se

sauvent! Pourquoi? Parce que les richesses nourrissent l'orgueil, attachent le cœur à la vie présente, ruinent l'amour de Dieu, éteignent les sentiments de compassion pour les pauvres, et qu'elles sont l'instrument de toutes les passions. Priez ce divin Enfant de vous donner l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire de détacher votre cœur des biens de la terre, de vous faire la grâce d'en user saintement, pour l'entretien de son culte et pour le soulagement des pauvres. Si c'est là l'usage que vous en faites, vous pourrez prendre part à la joie de sa naissance, aussi bien que les pauvres. Je dis aussi bien que les pauvres ; car il faut convenir que la naissance d'un Dieu pauvre est spécialement pour les pauvres un sujet de consolation.

Consolez-vous donc, membres indigents de Jésus-Christ; ou plutôt réjouissez-vous de votre pauvreté, puisqu'un Dieu infiniment riche a voulu devenir pauvre pour nous enrichir par son indigence. Heureux, dit-il, heureux les pauvres! Mais quels pauvres? Ceux qui souffrent la pauvreté en esprit de pénitence, avec soumission à l'ordre de Dieu, sans murmure et sans plainte. Car sans cette disposition, au milieu de la pauvreté, vous subiriez les malédictions qu'il a prononcées contre les riches. Pauvres, imitez donc Jésus-Christ, votre divin modèle. Il a souffert les incommodités de la pauvreté avec soumission et même avec joie; et c'est par là qu'il nous apprend à combattre l'attachement que nous avons pour les biens de la terre. C'est par là qu'il guérit la seconde plaie que le péché nous a faite. Il guérit encore la troisième, qui est la sensualité.

La sensualité consiste dans l'amour déréglé des

plaisirs que l'on goûte par les sens. C'est de cette funeste passion que naissent l'excès dans le boire et le manger, l'amour excessif du repos, du sommeil, des aises et des commodités ; l'oisiveté, la vie molle, l'impureté, le désir des spectacles, des assemblées profanes ; le luxe des habits, des meubles, de la table ; en un mot, tous les plaisirs illicites qui se goûtent par les sens. Que fait notre divin Sauveur pour nous guérir de cette dangereuse maladie ? Il naît dans la souffrance et les larmes ; il naît durant la nuit, dans la saison la plus rigoureuse de l'année. A peine est-il né, qu'il est couché sur la paille dans une étable.

Père éternel ! était-ce donc là ce que vous prépariez à votre Fils ? Quand vous créâtes Adam, vous le plaçâtes dans un paradis de délices ; et pour votre Fils bien-aimé, vous remuez tous les ressorts de votre providence pour qu'il manque de tout. Ah ! Seigneur, que vos pensées sont différentes de celles des hommes !

Oui, M. F., Dieu le Père, en réglant de cette sorte la naissance de son Fils, et ce Fils adorable, en acceptant une naissance si dure, avaient des vues bien différentes des nôtres. Ils voulaient nous apprendre que nous ne pouvons aller au ciel que par la mortification et la pénitence.

Hommes immortifiés, vous qui aimez les plaisirs, qui cherchez vos satisfactions, ah ! si je pouvais vous introduire dans l'étable de Bethléem, j'espèrerais que l'exemple d'un Dieu souffrant ferait sur vous l'impression que mes paroles ne peuvent faire. Pécheurs, vous dirais-je, est-ce là votre Dieu ? Vous le croyez. Mais votre conduite ne dit-elle pas le contraire ? Il souffre, et vous ne voulez rien souffrir ! il se sacrifie pour votre salut, il n'épargne rien pour

vous le procurer; et vous ne voulez rien faire pour vous sauver ! C'est surtout dans son service que vous vous épargnez, que tout vous rebute, que tout vous incommode. A peine vous approchez-vous des sacrements à Pâques. Pour les divins offices, à peine vous y voit-on aux jours solennels; encore n'est-ce qu'à la messe : vous n'assistez jamais aux vêpres; cela vous gênerait trop; votre délicatesse en souffrirait. Appartenez-vous donc à Jésus-Christ? Ce Dieu Sauveur s'assujettit aux souffrances; il verse des larmes, et vous ne cherchez que vos aises, vous évitez avec soin tout ce qui pourrait vous gêner!.... Ah! que les larmes, que les souffrances de ce divin Enfant vous font de terribles menaces! Malheur à vous qui riez maintenant, parce qu'un jour viendra où vous verserez des larmes, et ces larmes seront d'autant plus cuisantes qu'elles ne tariront jamais! Le royaume des cieux souffre violence; pour le ravir, il faut nécessairement souffrir et faire pénitence.

Pour vous, chrétiens fervents, qui pleurez ou de regret d'avoir offensé votre Dieu, ou de reconnaissance pour l'amour qu'il vous témoigne, approchez avec confiance du berceau de Jésus-Christ, et, en mêlant vos larmes aux siennes, dites avec saint Augustin : O aimables pleurs, qui nous font éviter des gémissements éternels! Souvenez-vous que ces larmes vous disent : Heureux ceux qui pleurent maintenant, parce qu'ils seront consolés un jour! Ce souvenir adoucira vos peines; il vous encouragera dans la pratique de la pénitence; il augmentera votre horreur pour les plaisirs de la chair et du monde. C'est le dessein qu'a eu Jésus-Christ, en naissant dans les souffrances. Enfin, en devenant petit enfant, il a voulu se concilier notre amour.

Avant la naissance de Jésus-Christ, il paraissait

y avoir trop de distance entre Dieu et l'homme, pour que l'homme osât aimer Dieu d'un amour tendre. Mais le Fils de Dieu, en se faisant homme, et en se réduisant à l'état d'enfant, rapproche cette distance infinie, et nous force à l'aimer, et à l'aimer jusqu'à la tendresse; car, qu'y a-t-il de plus aimable que l'enfance? Aussi, quand je considère mon Dieu devenu petit enfant pour l'amour de moi, je ne suis plus maître de lui refuser mon amour. Aimable Enfant, lui dis-je alors, souffrez que je vous embrasse. Il est vrai que sous ces faibles voiles vous cachez la grandeur, la majesté d'un Dieu; mais puisque, tout Dieu que vous êtes, vous vous êtes fait enfant, permettez que je vous prenne entre mes bras, et que je vous serre sur mon cœur. Anges du ciel, ne vous étonnez point que je traite si familièrement avec mon Dieu. Un Dieu qui, pour gagner mon affection, veut bien devenir enfant, semble permettre à ma tendresse de prendre aujourd'hui l'essor et de l'emporter, en quelque sorte, sur le respect qui lui est dû. Non, je ne puis, en le voyant dans cet état, me lasser de dire avec saint Bernard: Qu'il est aimable ce Dieu si grand, qui, pour l'amour de moi, s'est fait si petit! et que je dois l'aimer tendrement! Car c'est là, M. F., tout ce qu'il prétend dans ce mystère où il ne veut pas se faire craindre, mais se faire aimer. Et comme l'amour établit l'égalité entre les personnes, n'est-ce pas pour nous rendre semblables à lui, qu'il se rend semblable à nous?

Esprit de mensonge, la vérité est donc sortie une fois de ta bouche! tu avais promis à nos premiers parents qu'ils seraient semblables à Dieu: « Eritis sicut dii: » il ne tient plus qu'à nous de l'être. Oui, M. F., soyons humbles d'esprit, pauvres de cœur,

mortifiés dans les sens, et nous deviendrons semblables à Jésus-Christ, notre Dieu.

Divin Sauveur, accordez-nous cette grâce. Qu'instruits par votre exemple, nous pratiquions l'humilité, l'esprit de pauvreté et la mortification. Vous n'êtes devenu petit enfant, qu'afin que nous puissions devenir hommes parfaits. Vous n'avez souffert d'être enveloppé de langes, qu'afin de nous dégager des liens du péché. Vous n'avez voulu descendre sur la terre, que pour nous élever au ciel; et le rebut que vous essuyâtes lorsqu on vous refusa une place dans les hôtelleries, nous assurait à nous-mêmes une place dans le séjour de votre gloire. Faites que nous l'obtenions, cette place, en vous aimant souverainement, ô Dieu d'amour!

Ainsi soit-il.

POUR LE DERNIER DIMANCHE

DE L'ANNÉE.

Nota. Par ordonnance de Monseigneur l'Evêque, ce dimanche doit être consacré à la reconnaissance pour les bienfaits que Dieu nous a accordés pendant le cours de cette année. On chantera le *Te Deum*, et il y aura un salut après les vêpres.

Sur la reconnaissance envers Dieu.

Je bénirai Dieu en tout temps, et sa louange ne tarira point sur mes lèvres, disait le Prophète-Roi à la vue de tout ce que Dieu a fait et fait journellement pour les hommes: « Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo. » Et ces tendres sentiments de louanges et de reconnais-

sance, oh! combien le Prophète les sentait croître et s'enflammer dans son cœur, lorsqu'il venait à considérer les faveurs particulières de toute espèce qu'il recevait à chaque instant de la libéralité de son Dieu : Mon âme, s'écriait-il, bénis le Seigneur ton Dieu, et n'oublie jamais les bienfaits dont il ne cesse de te combler. Bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi exalte son saint nom.

Tels doivent être nos sentiments, M. F., à la vue des bienfaits sans nombre, et généraux et particuliers, que nous recevons continuellement de la bonté de Dieu. S'il ne se lasse point de nous les prodiguer, devons-nous cesser un instant de les reconnaître? Si ces grâces sont continuelles, les sentiments de notre gratitude peuvent-ils ne l'être pas? Entrons dans les sentiments de notre digne Evêque, et consacrons particulièrement ce jour à témoigner à Dieu notre reconnaissance pour toutes les grâces qu'il nous a faites pendant le cours de cette année que nous finissons. Ne nous contentons pas de l'en remercier; prenons de bonnes résolutions pour profiter mieux des grâces qu'il voudra bien nous accorder encore pendant la nouvelle année qui va commencer. C'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui.

Lorsque nous considérons l'univers, pouvons-nous ne pas nous écrier avec le Prophète : O mon Dieu! que vos ouvrages sont merveilleux! votre sagesse reluit en tout ce que vous avez fait; la terre, remplie de vos biens, étale à nos yeux votre magnificence. Que le Seigneur soit donc glorifié à jamais!

La Providence nous soutient, nous protége, nous conduit pendant le jour; elle veille sur nous pendant

la nuit ; elle pétrit elle-même le pain que nous mangeons ; elle exprime du sein de la terre l'eau et le vin que nous buvons ; elle a donné aux fruits et aux plantes, ainsi qu'à la chair des animaux, un suc propre à notre nourriture ; et, pour tout dire en un mot, elle pourvoit sans cesse à nos besoins avec une bonté infinie. Les créatures sont comme les messagers qui nous viennent journellement de sa part, et qui nous apportent tous les biens dont nous jouissons.

Touchés de cette immense bonté de Dieu, les premiers chrétiens ne cessaient de lui exprimer leur reconnaissance. Ils ne se rencontraient jamais sans se dire les uns aux autres : « Deo gratias, » rendons grâces à Dieu. C'était le premier compliment qu'ils se faisaient à tout propos, et en toute occasion.

Ah ! que nous avons dégénéré de la piété de nos pères ! Aujourd'hui, la plupart des chrétiens ne songent point à remercier Dieu, même dans leurs repas. Dans un grand nombre de maisons, l'on se met à table, et l'on en sort, sans donner à Dieu le moindre signe de reconnaissance. Ne pourrait-on pas appliquer à ces gens-là ces paroles d'Isaïe : Le bœuf connaît celui qui le nourrit ; l'âne connaît la crèche de son maître ; et Israel, mon peuple, ne me connaît pas ! Ils ne daignent pas seulement lever les yeux vers le ciel ; ils rougissent de bénir hautement la main paternelle de Dieu, à la vue des biens qu'il leur distribue, et de remuer les lèvres pour dire : Seigneur, que votre saint nom soit beni : Que la main droite de mon Seigneur bénisse elle-même la nourriture que je vais prendre ! S'entretenir de ce qui est bon, de ce qui est meilleur, de ce qui ne vaut rien, de ce que l'on aime, de ce que l'on n'aime pas ; murmurer quand on n'a pas tout ce que

l'on voudrait; chercher ses goûts; contenter non-seulement son appétit, mais sa gourmandise, c'est à quoi se réduisent à peu près les dispositions avec lesquelles on se présente devant Dieu, pour prendre la nourriture qu'il a préparée. Mais le bénir et lui rendre grâces, il n'en est pas plus question à table qu'ailleurs.

Cela nous arrive même lorsque Dieu nous accorde certaines grâces que nous lui avons instamment demandées. Par exemple : la sècheresse, l'abondance des pluies, ou d'autres fléaux détruisent-ils les récoltes? on a recours aux prières de l'Eglise; mais une pluie bienfaisante, un temps serein et propice nous est-il donné? on ne pense plus à vous, ô mon Dieu! Une mère, voyant son enfant dangereusement malade, fera des vœux, des aumônes pour obtenir sa guérison. Dieu l'exauce-t-il? elle ne pense plus à l'en remercier. Réduit à quelque extrémité fâcheuse, ou menacé de quelque malheur, vous vous adressez à Dieu, mon C. F.: il arrive, à peu près en même temps, je ne sais quoi, qui vous paraît la chose du monde la plus naturelle, et qui vous tire d'embarras; que dites-vous alors? Sans une telle personne j'étais perdu; si telle chose n'était point arrivée, j'étais l'homme le plus à plaindre. Eh! vous ne voyez pas que c'est Dieu qui est venu à votre secours!

Et remarquez, M. F., que ce défaut de reconnaissance, qui vient presque toujours d'un défaut de réflexion, est une des principales sources de nos désordres. Car, quel est celui d'entre nous qui n'aimât Dieu de tout son cœur, qui ne tremblât de lui déplaire, s'il réfléchissait sur cette infinie bonté, qui surpasse toute la tendresse du meilleur de tous les pères, et toute l'affection de l'ami le plus sincère?

Les cœurs, même les plus insensibles, ne se laissent-ils pas toucher à force d'attentions, de soins, de caresses et de bienfaits.

Si, le matin en vous éveillant, vous pensiez à cette bonté de Dieu qui, pendant votre sommeil, a écarté tous les dangers qui pouvaient vous étouffer au lit, comme tant d'autres; si vous regardiez, je ne dis pas chaque jour, mais chaque instant du jour, comme une nouvelle faveur que Dieu vous accorde, puisqu'il peut vous faire mourir à chaque instant, auriez-vous assez peu de cœur pour l'offenser journellement, comme vous faites? Si, à la fin de chaque semaine, et lorsque le dimanche est arrivé, vous disiez en vous-mêmes : Nous avons travaillé pendant six jours, qui est-ce qui nous a donné la force et la santé? qui est-ce qui a fait germer le grain que nous avons répandu sur la terre? d'où sont venus les fruits que nous avons cueillis? Ah! M. F., si vous faisiez la moindre réflexion là-dessus, profaneriez-vous, comme vous faites, ce jour que Dieu s'est réservé pour que vous l'employiez à son service? manqueriez-vous aux divins offices? les trouveriez-vous jamais trop longs, ou plutôt, ne voudriez-vous pas rester tout ce jour-là au pied des saints autels, pour témoigner à Dieu votre reconnaissance et votre amour?

Nous sommes naturellement portés à aimer ceux qui nous font du bien; il n'est personne qui veuille déplaire à son bienfaiteur et l'insulter, qui ne réponde à ses bienfaits que par des injures. Si donc il y en a tant qui négligent le service de Dieu, qui l'abandonnent tout à fait, qui méprisent sa loi, qui se moquent de ses commandements, c'est qu'ils ne voient point la tendresse de Dieu pour eux, et qu'ils attribuent les biens dont ils jouissent, ou à leur

industrie, ou à leur travail, ou au cours ordinaire de la nature.

De là viennent encore nos plaintes et nos murmures, lorsque nous n'avons pas tout ce que nous voudrions avoir, ou que nous faisons quelque perte. En effet, lorsque, me mettant à table, je n'y trouve que du pain ou très peu de chose; lorsque, en prenant mes habits, je les trouve grossiers, usés, ou presque hors de service; si dans ce moment-là je regardais ce pain et ces habits comme une aumône que Dieu me fait, oserais-je me plaindre de ce que cette aumône n'est pas plus abondante? Vous aviez de beaux troupeaux, M. C. F., des terres, des prés, des vignes qui promettaient beaucoup; un accident vient enlever vos espérances: si vous faisiez réflexion alors que ces troupeaux, que ces récoltes ne sont point à vous, mais à Dieu, qui les donne et les reprend quand bon lui semble, ne penseriez-vous pas plutôt à le remercier de ce qu'il veut bien vous laisser, qu'à vous plaindre de ce qu'il vous ôte? Et quand il vous ôterait tout, vous n'oseriez ouvrir la bouche que pour lui dire, avec Job: Seigneur, vous êtes le maître, et vous ne prenez que ce qui vous appartient. Vous m'aviez donné ces biens par un effet de votre bonté; c est toujours par cette même bonté que vous m'en privez, parce que cette privation m'était nécessaire: Que votre saint nom soit béni!

Je dis plus, M. F.: c'est que, si vous reconnaissiez que tout ce que vous avez est un don de Dieu, vous seriez plus fidèles que vous n'êtes au devoir de l'aumône. Seigneur, lui diriez-vous, vous m'avez donné, cette année, cinquante mesures de blé, en voici cinq pour vos pauvres; vous m'avez donné vingt tonneaux de vin, en voici un pour vos pauvres; j'ai gagné trois cents francs sur mon bétail,

ou dans mon commerce, en voici dix pour vos pauvres et pour votre sainte maison. Oui, M. F., quand vous sacrifieriez, chaque année, une certaine somme au soulagement des misérables et à la décoration des saints autels, vous ne feriez que rendre à Dieu une portion de ce qu'il vous donne. Et certainement vous seriez plus charitables, plus religieux, si vous regardiez vos possessions et vos revenus comme une aumône que Dieu vous fait, et dont il peut vous priver aussitôt, et de telle manière que bon lui semblera. En regardant tout ce ce qui est à votre usage comme une aumône que Dieu vous fait, vous vous écrieriez : Mon Dieu! que vous êtes bon! En prenant vos habits, en vous mettant à table, en ramassant votre récolte, vous ne pourriez vous empêcher de dire : Mon Dieu! que je vous dois de reconnaissance! Quand vous ne cueilleriez qu'un fruit, la branche où il est attaché vous paraîtrait comme la main de Dieu qui vous l'offre et qui vous la donne ; et vous baiseriez cette aimable main qui vous présente des fleurs dans un temps, des fruits dans un autre, et régulièrement, chaque jour, votre nourriture et vos vêtements.

Avec cette façon de penser, vous ne vous plaindriez jamais, quelque perte que vous fissiez. Prenez, Seigneur, diriez-vous; prenez, emportez tout ce qu'il vous plaira : voulez-vous mes troupeaux, voulez-vous ma récolte, mes enfants, ma santé? vous en êtes le maître. Tout est à vous ; je n'aurais qu'un peu de pain, eh bien! je le mangerais en vous bénissant, et en baisant la main qui me le donne. Oui, M. F., avec cette façon de penser, vous seriez toujours contents, vous serviriez Dieu de bon cœur, vous lui demeureriez fidèles dans toutes les épreuves, vous seriez toujours reconnaissants de ses dons.

Et si telle doit être notre reconnaissance pour les biens temporels dont nous lui sommes redevables, que sera-ce des biens spirituels qu'il répand sur nous avec encore plus de profusion et de magnificence! C'est ce que je dois encore vous rappeler.

Moïse, peu de jours avant sa mort, rassemble les enfants d'Israel; et, après avoir remis sous leurs yeux les bienfaits et la tendre prédilection de Dieu, qui les avait choisis parmi toutes les nations de la terre pour en faire son peuple bien-aimé, il les accable des reproches les plus sanglants, et les menace de tous les malheurs qui devaient être, qui furent en effet, et qui sont aujourd'hui la juste punition de leur ingratitude. Le cantique vraiment divin qu'il prononça à cette occation, et qui est un des plus beaux morceaux de l'Ecriture, nous regarde encore plus que les Juifs; j'y ai puisé quelques réflexions dont j'espère que vous serez touchés.

Nous avons le bonheur d'être chrétiens et de vivre dans le sein de l'Eglise catholique. Est-ce par hasard? Non, M. F., mais par un choix spécial de la divine Providence. Remontez d'une génération à l'autre, jusqu'au temps où Dieu séparait les différentes nations; descendez ensuite de génération en génération, et voyez la main de Dieu vous conduire à travers les siècles, fixer le temps et le lieu de votre naissance, vous tirer de la masse et vous mettre au nombre de ceux qu'il avait choisis et appelés pour être saints, avant même la création du monde. Ah! si vous pouviez interroger vos ancêtres; si vous pouviez comprendre toutes les voies par lesquelles vous êtes arrivés au baptême, par lesquelles la Providence vous a conduits jusqu'à ce moment

heureux où vous avez été enfantés en Jésus-Christ, où votre âme a été enrichie du don précieux de la foi et de la grâce!

Après avoir écarté tous les accidents qui auraient pu vous étouffer, comme tant d'autres, dans le sein de vos mères, le Seigneur, aussitôt que vous en avez été sortis, vous a reçus dans ses bras; il a mis sur vous sa main paternelle, en vous disant: Vous êtes à moi: « Meus es tu. » Dès ce moment, il ne vous a jamais perdus de vue, il vous a fait instruire de sa sainte loi. A l'âge de douze ou quinze ans, vous avez été plus éclairés sur la connaissance du vrai Dieu et de vos véritables devoirs, que ne l'étaient les philosophes païens après une vie entière d'études et de recherches. Ses pasteurs n'ont cessé de vous instruire d'âge en âge, et il a lui-même veillé sur votre âme comme sur la prunelle de son œil.

Le Seigneur, faisant sortir son peuple de l'Egypte, et le conduisant par des voies miraculeuses dans la terre promise, se compare à un aigle qui vole au-dessus de ses petits, les excite à voler, étend ses ailes, les prend et les porte sur ses épaules: « Expandit alas suas. » N'est-ce pas ce que Jésus-Christ a fait pour nous? Ne vous semble-t-il pas le voir élevé en croix, étendant les bras pour nous recevoir, nous excitant, par ses leçons et par ses exemples, à nous détacher de la terre, et à nous élever au ciel avec lui?

Les Israélites furent établis, par une faveur singulière de Dieu, dans le pays de Chanaan, pour y sucer, dit l'Ecriture, le miel excellent qu'ils trouveraient dans les trous de la pierre; pour se nourrir de la plus pure fleur du froment, et pour boire le vin le plus exquis. Ce n'est ici qu'une faible image des biens spirituels dont nous sommes rassasiés

dans le sein de l'Eglise. N'est-ce pas là que nous trouvons, que nous suçons le vrai miel, les vraies consolations dans les plaies de Jésus-Christ? N'est-ce pas là que nous sommes nourris du froment des élus, du vin délicieux qui fait la vraie joie de l'homme, je veux dire du corps et du sang de notre Sauveur?

Qu'est-ce que Dieu pouvait faire de plus pour nous? Lorsque le prophète Nathan fut envoyé vers David pour le reprendre de son péché, il lui dit: Ecoutez, prince, voici ce que dit le Seigneur: Je vous ai sauvé des mains de Saül pour vous faire régner à sa place; je vous ai donné tous ses biens et toutes les richesses de la maison de Juda et d'Israel: que si vous comptez cela pour peu, ajouta-t-il, je suis prêt à vous en donner bien davantage.

Mais, à nous, ô mon Dieu, que pouvez-vous donner de plus? En nous donnant votre Fils, en nous faisant membres de son corps, n'avez-vous pas en quelque sorte épuisé les trésors de votre miséricorde? Cependant, M. F., où est notre reconnaissance? pensons-nous à remercier Dieu de tant de bienfaits? ou plutôt, quel mépris, quel abus n'en faisons-nous pas!

Quel cas, quel usage faites-vous de la parole de Dieu que nous vous annonçons si souvent? Ah! combien de malheureux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, à qui sa parole n'a jamais été annoncée, et qui deviendraient des saints, s'ils avaient seulement les miettes de ce pain sacré que nous vous prodiguons ici, et que vous laissez perdre!

Quel usage faites-vous de la confession? Hélas! la plupart s'approchent à peine une fois l'année de ce tribunal de miséricorde, où Jésus-Christ appelle les pécheurs pour leur pardonner et pour leur

rendre l'innocence qu'ils ont perdue. Quel usage faites-vous de la sainte communion et de la sainte messe? S'il n'y avait dans tout le monde chrétien qu'une seule église où l'on célébrât cet auguste sacrifice, où l'on consacrât, et où il fût permis de visiter et de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, nous porterions une sainte envie à ceux qui seraient à portée de visiter souvent cette église, d'assister tous les jours à ce divin sacrifice, et de nourrir leur âme du pain des anges. Nous avons ce bonheur: qui est-ce qui en paraît touché? qui est-ce qui sent le prix d'un si grand bienfait? Combien, parmi ceux qui m'écoutent, qui paraissent faire plus de cas, oserais-je le dire? de leurs troupeaux, que de Jésus-Christ! Il les visitent plusieurs fois le jour, et Jésus-Christ, il le visitent à peine le dimanche. Si le dimanche n'arrivait qu'à la fin de chaque mois, ils ne paraîtraient ici qu'une fois le mois. Si la messe n'était d'obligation qu'une fois dans l'année, ils en feraient comme des pâques, ils n'y viendraient qu'une fois l'année. O peuple ingrat! quel jugement vous préparez-vous! Lorsque Dieu viendra juger le monde, un juif, un idolâtre, un mahométan pourra dire: Ah! si j'avais eu le bonheur de vivre dans le sein de l'Eglise catholique! si j'avais été chrétien! si j'avais reçu les grâces qu'avait ce peuple choisi! Vous les avez, M. F., ces grâces, ces faveurs de prédilection; mais, encore une fois, quel usage en faites-vous? où est votre reconnaissance?

Mais pensez-vous que votre ingratitude demeurera impunie? Il viendra un temps où Dieu vous arrachera, dans sa colère, ces biens dont vous avez si peu de reconnaissance, et que vous faites même servir au péché. Je ne dis pas que la sécheresse,

les inondations, la grêle, la tempête, les maladies, et tous les fléaux de sa justice viendront fondre sur vous : tout cela n'est rien, quoique tout cela soit la juste punition de votre ingratitude ; mais un temps viendra où les richesses de sa grâce, dont vous faites si peu de cas, vous seront enlevées. Que dis-je ? elles diminuent chez vous d'un jour à l'autre, à mesure que vous les méprisez. Comme Dieu les multiplie en faveur de ceux qui les reçoivent avec reconnaissance, il les retire aussi peu à peu à ces âmes ingrates qui ne sont touchées de rien, et à qui il a prodigué inutilement la rosée du ciel et la graisse de la terre. Il s'éloigne de vous insensiblement : à la fin, il vous abandonnera tout à fait. Voilà les terribles effets de l'ingratitude.

Pénétré de cette terrible vérité, ou plutôt, touché de la bonté infinie de Dieu, un vrai chrétien fait de la reconnaissance un de ses principaux devoirs. Il ne passe aucun jour sans bénir le Seigneur de ce qu'il a le bonheur de vivre dans le sein de l'Eglise catholique. Les réflexions qu'il fait là-dessus l'excitent fortement à profiter de tous les avantages que cette sainte religion lui procure, et à recueillir le fruit des grâces qu'elle lui offre. Il se confesse et communie souvent ; il ne laisse pas mourir de faim son âme, tandis qu'il a journellement à sa disposition la table des anges. Il assiste à la messe tous les jours, autant qu'il peut, sans manquer aux devoirs de son état ; il n'est pas des semaines entières sans entrer dans la maison de Dieu. Il écoute toujours sa parole avec un nouvel empressement ; il la reçoit, il la conserve soigneusement dans son cœur, il la pratique. Ce sont là les fruits, les marques, les preuves de sa reconnaissance.

Quand serai-je dans ces dispositions, ô mon Dieu !

Ah! ne permettez pas que je sois plus longtemps insensible aux bienfaits sans nombre dont vous m'avez comblé jusqu'ici ! Touchez, attendrissez mon cœur, déliez ma langue, afin que je publie sans cesse vos louanges, afin que j'aie pour vous toute la reconnaissance qu'exigent vos bontés à mon égard. Mais, Seigneur, que puis-je faire pour cela? En user de la manière dont vous voulez que j'en use, c'est-à-dire pour ma sanctification et pour votre gloire, vous offrant continuellement un sacrifice de louanges en cette vie, en attendant que je vous glorifie à jamais dans le ciel.

Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Sur le saint nom de Jésus.

Vocatum est nomen ejus Jesus. On l'appela Jésus. *S. Luc*, 2.

Mes chers Paroissiens, plus les liens qui m'unissent à vous se resserrent et se fortifient, plus je sens mon zèle et ma tendresse s'augmenter pour vous. Je n'ai donc qu'à laisser parler mon cœur, pour vous assurer combien vous m'êtes chers, et avec quelle ardeur je désire votre salut : dans tous les temps, je vous en ai donné des preuves; au commencement de cette nouvelle année, je vous en réitère l'assurance, et je vous promets de travailler avec un nouveau zèle à votre sanctification, à l'éducation de vos enfants, au soulagement des pauvres et des malheureux, de faire, en un mot, tout ce qui dépendra de moi pour vous conduire au ciel.

Mais, pour remplir tous ces engagements, j'ai

besoin d'une grande force et de grâces particulières. Je les trouverai, ces grâces et ces forces, dans le saint nom de Jésus que reçoit aujourd'hui notre divin Sauveur. C'est aussi dans ce nom sacré et tout-puissant que vous trouverez vous-mêmes, M. C. F., les grâces qui vous sont nécessaires pour profiter de mon ministère, et pour opérer votre salut ; car le nom de Jésus est infiniment avantageux aux hommes, en même temps qu'il est infiniment glorieux au Sauveur. C'est sur quoi je vais vous entretenir aujourd'hui. Ecoutez-moi avec une nouvelle attention.

Esprit-Saint, sans vous nous ne pouvons prononcer ni adorer, comme il faut, le saint nom de Jésus. Eclairez-nous de vos lumières, pour en approfondir les admirables propriétés, et embrasez-nous de vos ardeurs, pour en ressentir les précieux avantages.

Le nom de Jésus est infiniment glorieux au Sauveur. Pourquoi? Parce qu'il inspire pour Jésus-Christ un profond respect, qui doit nous le faire adorer comme le Fils de Dieu; aimer comme le Rédempteur des hommes; imiter comme le modèle de toutes les vertus. Je m'explique.

Tirer les hommes de l'esclavage du péché, les délivrer des peines de l'enfer, leur ouvrir la porte du ciel, fut-il jamais rien de plus grand? Non, M. F.; il n'est rien aussi de plus glorieux, puisqu'il n'est rien qui suppose plus de grandeur et plus de puissance. Or, voilà ce qu'exprime le saint nom de Jésus. Moïse avait bien, avec le secours de Dieu, délivré le peuple juif de l'esclavage des Egyptiens ; mais, pour délivrer tous les peuples du monde de l'esclavage du démon, il fallait un bras tout-puis-

sant, il fallait le bras d'un Dieu. Et voilà ce qu'a fait Jésus-Christ, et ce qu'il a fait en conséquence de son nom de Jésus, puisqu'il n'a reçu ce divin nom que parce qu'il devait délivrer son peuple de ses péchés, dit l'ange à saint Joseph.

Mais comment a-t-il opéré cette heureuse délivrance ? Ah ! M. F., c'est ici que nous devons éclater en actions de grâces, à la vue du prix inestimable qu'a donné pour nous ce divin Rédempteur. Il ne nous a pas rachetés, dit saint Pierre, au prix de l'or et de l'argent, mais au prix de son propre sang. Et quoique une goutte de ce sang précieux eût suffi pour le rachat de tous les hommes, afin de faire abonder la grâce où le péché avait abondé, afin de nous faire en quelque sorte abonder nous-mêmes en reconnaissance et en amour, il a versé ce sang adorable jusqu'à la dernière goutte ; il l'a versé dans les douleurs les plus cruelles ; il l'a versé dans les dernières ignominies.

O mon Seigneur ! que vous méritez à juste titre le doux nom de Jésus, et qu'un nom qui vous a coûté si cher, doit bien me faire comprendre le désir que vous avez de mon salut ! Permettez-moi de vous dire avec saint Bernard : « Seigneur, si je « me dois tout entier à vous pour m'avoir créé, « que vous donnerai-je pour m'avoir racheté, et « surtout pour m'avoir racheté d'une manière si « admirable ? » M. F., Jésus-Christ ne veut, en reconnaissance d'un si grand bienfait, que notre amour. Aimons-le donc de tout notre cœur : bénissons-le mille et mille fois de l'amour infini qu'il nous a témoigné en mourant pour chacun de nous. Quelle ingratitude, si nous ne l'aimions pas ! Ah ! qu'a-t-il pu faire qu'il n'ait fait pour mériter notre amour, tout notre cœur ? Donnons-le lui donc sans

réserve ; il lui appartient. Si, comme Dieu, il mérite nos adorations, comme Sauveur ne mérite-t-il pas notre tendresse ?

Que n'ai-je pour le nom de Jésus toute la tendresse que ressentait le dévot saint Bernard ! je me ferais un devoir de vous en communiquer quelque chose. Je vous dirais... Mais laissons-le parler lui-même, ce saint Docteur ; ses paroles sont si touchantes, qu'il est impossible de n'en être pas pénétré. « O aimable nom de Jésus ! s'écrie-t-il, ô nom « infiniment digne d'être béni de tous les hommes ! « vous êtes un parfum répandu de toutes parts ; « vous êtes un miel délicieux à la bouche ; à l'oreille, « une mélodieuse harmonie ; au cœur, une joie « inexprimable. »

Ce nom, ajoute le saint Docteur, exprime les qualités les plus aimables. En effet, Jésus signifie le père le plus tendre, le médecin le plus charitable, le maître le plus éclairé, l'ami le plus constant. Oh ! que le Prophète avait bien raison de s'écrier : Seigneur ! que votre nom est admirable ! Que l'Apôtre avait bien raison de souhaiter que, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, tout genou fléchît pour lui rendre hommage !

Mais, hélas ! qu'il s'en faut que sur la terre on rende à ce divin nom tout l'honneur qui lui est dû ! Dans le ciel, on l'honore ; dans les enfers, on le redoute ; et sur la terre, on le blasphème ! Oui, Seigneur, c'est un aveu que je suis forcé de faire, à la honte des chrétiens. Oui, parmi les chrétiens, il se trouve des hommes assez malheureux pour blasphémer votre saint nom. Quelle horreur ! Tâchons, M. F., tâchons de dédommager, par nos louanges et par nos bénédictions, le saint nom de Jésus, des outrages qu'il reçoit sur la terre. Disons sans cesse

avec le Psalmiste : Que le nom du Seigneur soit béni! qu'il soit béni dans tous les siècles! qu'il soit béni par tous les anges! qu'il soit béni par toutes les créatures! qu'il soit béni, parce qu'il est le plus grand, le plus sublime de tous les noms! Car il exprime que Jésus-Christ est Dieu; il nous apprend ce qu'il a fait pour nous sauver. Il signifie encore le modèle le plus parfait de toutes les vertus.

Si Jésus-Christ se fût contenté de briser nos chaînes et de nous ouvrir les portes du ciel, ce n'eût été que nous racheter à demi. Pour nous faire la grâce entière, il fallait qu'il nous montrât le chemin qui pouvait nous y conduire; et pour nous engager à y marcher, il fallait qu'il y marchât lui-même à notre tête. Il y a marché, en effet, M. F., et, pour arriver à cet heureux terme, nous n'avons qu'à imiter ses vertus. Oh! quelles vertus Jésus-Christ a pratiquées pendant toute sa vie! quelle pauvreté dans sa naissance! une étable, une crèche, de pauvres langes: voilà tout son bien! Quel abaissement dans sa circoncision! Il s'y confond avec les pécheurs, et laisse croire qu'il est un d'entre eux. Quelle obéissance dans sa vie cachée! il est soumis jusqu'à l'âge de trente ans à Marie et à Joseph. Et quand il quitte cette vie cachée pour paraître en public, quelle mortification ne montre-t-il pas dans son jeûne! quelle ferveur dans ses prières! quelle affabilité dans ses entretiens! quelle charité! quelle douceur! quel zèle! Mais où sa vertu parut avec plus d'éclat, ce fut sur le Calvaire.

Oui, Chrétiens, c'est là spécialement que nous devons chercher Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, mais de toutes les vertus pratiquées dans le degré le plus parfait. Patience invincible : il endure les plus cruelles douleurs sans se plaindre

de ceux qui les lui font souffrir. Charité héroïque : il pardonne à ses bourreaux, et va même jusqu'à les excuser sur leur ignorance. Humilité profonde : il se voit confondu entre deux scélérats, et regardé comme le plus coupable des trois. Obéissance prodigieuse : il l'observe jusqu'à souffrir la plus douloureuse et la plus infâme de toutes les morts. Pouvait-il porter plus loin la pratique de toutes les vertus ? Non, M. F. ; et l'on peut dire que Jésus-Christ sur la terre, a fait la fonction de Sauveur, autant par la force de ses exemples que par le mérite du sang qu'il a répandu pour notre salut. Mais de quoi nous servirait qu'il nous eût donné et ses exemples et son sang, si nous ne voulions pas l'imiter ? Ne le permettez pas, Seigneur : le titre de Sauveur vous a engagé à pratiquer la vertu ; que le désir d'être sauvés nous engage à la pratiquer nous-mêmes, à marcher fidèlement sur vos traces !

Tel est, M. C. F., le fruit que nous devons retirer du saint nom de Jésus, qui est un nom infiniment glorieux à Jésus-Christ. Il est encore infiniment avantageux aux hommes.

Le nom de Jésus doit nous être d'autant plus cher que nous y trouvons les plus grands avantages, et pour le passé, et pour le présent, et pour l'avenir.

Pour le passé, c'est un mémorial qui nous remet devant les yeux ce qu'est Jésus-Christ, ce qu'il a souffert pour notre salut. En le prononçant avec une foi vive, on se rappelle celui qui, engendré de toute éternité dans le sein de Dieu, a voulu dans le temps prendre notre nature dans le sein d'une vierge, naître dans une étable, être circoncis huit jours après sa naissance, enseigner aux hommes une loi

sainte, en pratiquer lui-même tous les points. et enfin souffrir et mourir pour les racheter. Oh! que de merveilles dans un seul mot! et qu'heureux sont ceux qui, l'ayant toujours gravé dans la mémoire, peuvent à chaque instant avoir les principaux mystères de la religion présents à l'esprit! Ils se souviendront de votre nom, Seigneur, disait autrefois David, et c'est pour cela qu'ils ne cesseront de chanter vos louanges. (Ps. 44.)

Hélas! cependant, combien y a-t-il de chrétiens qui ne pensent presque jamais à cet aimable nom, et de qui l'on pourrait dire ce que Moïse disait autrefois des Israélites, qu'ils ont oublié le Dieu qui les a sauvés!

M. F., n'augmentons pas le nombre de ces chrétiens ingrats. Si nous n'avons pas le courage qu'ont eu quelques saints, de graver le saint nom de Jésus sur leur poitrine, gravons-le du moins dans notre mémoire, et n'en perdons jamais le souvenir..... Alors quelles grâces ne répandra-t-il pas, pour le présent, dans nos âmes!

Le nom de Jésus, dit saint Bernard, est une lumière qui nous éclaire: c'est par cet adorable nom que les apôtres ont éclairé et converti l'univers. il est encore une nourriture qui nous soutient dans cette misérable vie, et qui nous fortifie dans toutes les tentations. Enfin, c'est un remède qui guérit toutes les maladies de nos âmes. En effet, si quelqu'un est triste, ajoute le saint Docteur, qu'il invoque le saint nom de Jésus, et sa tristesse se dissipera. Si la vue de ses fautes le désespère, qu'il invoque le saint nom de Jésus, et il éprouvera une sainte confiance qui le consolera. S'il a le cœur dur et insensible aux choses du ciel, qu'il invoque le nom de Jésus, et ce divin nom de Jésus l'attendrira, l'amollira, le liquéfiera.

En quelque situation que nous puissions être, ayons donc recours au nom de Jésus. Dans les tentations violentes contre la sainte vertu de pureté, invoquons le nom de Jésus, sous la qualité d'amateur de la chasteté : « Jesu, amator castitatis. » Dans la colère ou l'impatience, invoquons-le sous le titre de Jésus doux de cœur, de Jésus très patient : « Jesu mitis corde, Jesu patientissime. » Dans ces faiblesses contre lesquelles nous combattons depuis longtemps, sans pouvoir les vaincre, invoquons-le sous le titre de Dieu fort : « Jesu, Deus fortis ; » et ce divin Sauveur ne tardera pas à nous secourir ; il nous convaincra de la vérité de ce que nous dit le Saint-Esprit : Que quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. Oui, M. F., fût-ce le plus criminel, le plus perdu des hommes, s'il invoque avec foi ce saint nom et qu'il fasse une bonne confession, il sera sauvé, puisque Jésus signifie Sauveur, et que ce divin Sauveur nous apprend lui-même qu'il est venu sauver ce qui était perdu.

Pécheurs, qui que vous soyez, adressez-vous donc à Jésus-Christ, et dites-lui, avec toute la foi et la confiance du Roi pénitent : Seigneur, en considération de votre saint nom, vous me pardonnerez mes péchés... Oui, M. F., il vous les pardonnera. Et pour l'avenir il sera encore le gage de votre heureuse éternité. Gage précieux que l'Eglise accorde aux fidèles, dans le moment critique où ils sont près de sortir de ce monde. Jésus, Jésus, fait-elle dire au mourant ; et elle l'assure que, s'il prononce ce saint nom avec foi et confiance, il obtiendra le bonheur éternel, que ce divin Sauveur nous a acquis au prix de tout son sang.

« Quand je serai au lit de la mort, disait saint « Bernard, j'oserai, ô mon Dieu ! vous sommer de

« tenir votre parole, et de m'accorder, au nom de « Jésus, la vie éternelle. Je conviens, ajoute ce « Saint, que je ne mérite pas d'entrer au ciel, et « que, si je n'avais que mon mérite à vous offrir, « vous pourriez me le refuser; mais Jésus-Christ « l'a mérité pour moi ; et c'est au nom de Jésus que « je vous le demande, que j'espère l'obtenir; et au « nom de Jésus, vous ne pouvez me le refuser. »

Que nous serons donc heureux, M. F., si nous savons, à ce dernier moment, invoquer comme il faut le saint nom de Jésus ! Je dis l'invoquer comme il faut; car il ne suffit pas de le prononcer de bouche. Tous ceux, dit Jésus-Christ, qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais seulement ceux qui, en réclamant ce saint nom, feront en même temps la volonté de mon Père céleste. Il faut donc le prononcer avec une foi vive, avec un respect profond, avec une tendre confiance, avec une vraie douleur de nos péchés, avec un désir sincère d'observer les divins commandements. Mais, pour apprendre à le prononcer de la sorte à l'heure de la mort, il faut le faire souvent pendant la vie. Faites-le donc à présent, M. F., avec un cœur pur; et, au lit de la mort, quelque pécheur que vous ayez été, dites avec foi et amour ces trois mots: « Jesu, refugium nostrum : » Jésus, notre refuge; et votre salut est assuré. Le Saint-Esprit nous l'enseigne: Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.

C'est, ô mon Dieu! ce que nous sommes résolus de faire; et, pour apprendre à invoquer le saint nom de Jésus utilement à l'heure de la mort, nous tâcherons, pendant la vie, d'imiter ses vertus, et nous ne cesserons de dire avec saint Augustin : « O « bon Jésus! soyez-moi toujours Jésus, et sauvez-

« moi : O bone Jesu, semper esto mihi Jesus, et « salva me. »

C'est par cet adorable nom, ô mon Dieu! que je vous conjure de répandre vos bénédictions sur ma paroisse pendant cette nouvelle année. Bénissez les pères et mères, afin qu'ils soient le modèle de leurs enfants. Bénissez les enfants, afin qu'ils deviennent la consolation de leurs parents. Bénissez nos magistrats, afin qu'ils détruisent les abus, maintiennent le bon ordre, et que, les premiers à remplir les devoirs de la religion, ils soient l'édification du peuple, comme ils en sont les chefs. Bénissez la jeunesse, afin que ses mœurs soient pures et décentes. Bénissez-moi aussi, ô mon Dieu! afin que je sois un pasteur selon votre cœur, et que je conduise dans les voies du salut ce troupeau que vous m'avez confié.

Quoique je ne sois que cendre et poussière, j'oserai encore parler à mon Seigneur et mon Dieu.

Grand Dieu, faites triompher votre Eglise par toute la terre. Ayez aussi pitié de la France. Rétablissez la foi, la religion, la piété dans le cœur de tous les Français. O Dieu de saint Louis! affermissez notre roi sur le trône; conservez son auguste famille; éclairez et conduisez ses ministres et ses conseils, animez-les de votre Esprit, afin que la France redevienne votre héritage chéri, et soit à jamais le royaume très chrétien.

Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE

DE L'ANNÉE.

Sur les devoirs de tous les états.

Gratia Domini nostri Jesu Christi cum omnibus vobis. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. *Rom.*, 16.

PERMETTEZ-MOI, M. C. P., de vous faire aujourd'hui ce souhait de saint Paul; de vous souhaiter une bonne et heureuse année! Vingt-quatre ans de dévouement à votre service et à votre salut vous donnent un gage certain de l'affection de mon cœur pour vous, et doivent sans doute m'assurer du juste retour de la vôtre pour moi. Ah! puissent, en ce jour, nos cœurs s'unir et s'attacher de plus en plus: le mien aux vôtres par un redoublement de zèle pour votre sanctification, et d'exactitude à remplir mes devoirs envers vous; et les vôtres au mien, par plus de docilité de votre part à mes avis, par plus de fidélité à les mettre en pratique! Voilà ce qui fera pour vous et pour moi une bonne, une heureuse année. Or, pour y réussir, rappelons-nous aujourd'hui nos obligations respectives, nos obligations générales et particulières. Ce sera la matière de cette instruction. Ecoutez-moi, M. F., ou plutôt, que ce soit un plus grand maître que moi, qui vous parle et vous enseigne aujourd'hui. Tout ce que je vais vous dire, je l'ai puisé dans les Epîtres de saint Paul, notre guide, notre oracle, notre apôtre. Ecoutez donc votre apôtre, le prédicateur et le docteur des gentils,

PARCOURONS les Epîtres de saint Paul : nous y verrons les véritables règles de conduite, les devoirs respectifs des diverses conditions du monde, et de chacun de nous dans son état. Comme la matière est abondante, je m'arrêterai peu sur chaque article; vos réflexions y suppléeront.

Que toute personne soit soumise aux puissances, spécialement à S. M. royale : « Regi quasi præcellenti. » (Rom. 13) La souveraine puissance des rois est une émanation de celle de Dieu, qui les a élevés à cette éminente dignité pour présider au gouvernement des états, pour juger les peup les, pour les tenir dans l'ordre et le devoir. Conséquemment, leurs prérogatives sont l'autorité suprême, le pouvoir législatif, la vindicte publique. Et nous leur devons l'hommage, l'obéissance, la fidélité, le service et le tribut.

« Sive ducibus. » L'autorité subalterne des chefs inférieurs, des commandants, des magistrats, est une participation de celle des souverains. On leur doit donc honneur, respect, soumission en ce qui concerne leur ministère et l'ordre public.

Cette soumission au prince et à ses ministres, ne doit pas être une dépendance seulement servile, ajoute l'Apôtre, une obéissance dirigée par la crainte; mais une vertu fondée sur la religion et sur une obligation de conscience, parce que celui qui résiste à la puissance légitime, dit-il, résiste à Dieu même, en se révoltant contre l'ordre établi, et par conséquent, s'acquiert un juste sujet de condamnation.

Soyez un exemple de bonnes œuvres, écrit saint Paul à Tite. Tite était un évêque, et dans sa personne sont compris tous les prêtres et tous les pasteurs. D'où il suit que les mêmes qualités, les mêmes

vertus que l'Apôtre désirait dans son cher disciple, conviennent pareillement à tous les ministres de la religion, chargés par état du salut des âmes. Il faut qu'ils soient, autant qu'il se peut, l'exemple du bien, la lumière du troupeau, et l'édification des fidèles.

« Exemplum bonorum operum. » L'exemple du bien, en se mettant à la tête des bonnes œuvres, en procurant des secours aux pauvres, en pacifiant les familles, en réconciliant les ennemis, en consolant les affligés, en visitant les malades, en assistant les mourants.

« In doctrinâ. » La lumière du troupeau, par leur science, par leurs conseils, par leurs instructions, par leurs remontrances, par leurs prédications.

« In gravitate. » L'édification des fidèles, par la pureté de leurs mœurs, par la décence, la modestie, la gravité et la sagesse de leur conduite.

Je ne vous cache point mes obligations, M. C. F., afin qu'en voyant quelle en est l'étendue, vous priez pour moi, pour que je sois fidèle à les remplir; et que, de votre côté, vous ne murmuriez point, lorsque je les remplis à votre égard.

Qu'est-ce que l'Apôtre recommande aux vieillards? La sobriété, la pudeur et la patience: « Senes sobrii. » Un faible assez ordinaire aux vieillards, est d'aimer un peu à se ranimer par la liqueur du vin, et à se consoler de la privation des autres plaisirs par celui-là, qui peut aisément dégénérer en excès pour eux. L'Apôtre les avertit de se tenir en garde contre les dangers de cet attrait, qui leur serait infiniment nuisible.

« Pudici. » C'est aussi un défaut de ceux dont la jeunesse n'a pas été bien réglée, de conserver un reste d'habitude et de goût pour les discours libres

et contraires à la pudeur. Ah! qu'ils fassent attention que c'est une indécence honteuse à la gravité de leur âge, et tout à fait scandaleuse.

« In patientiâ. » C'est encore assez leur caractère d'être d'une humeur chagrine, inquiète, impatiente dans leurs infirmités. Il faut qu'ils s'étudient à les supporter avec religion et tranquillité d'âme, en pensant qu'ils sont sur le point de paraître devant leur souverain Juge.

Avis aux femmes avancées en âge : décence dans leurs manières et leurs conversations.

« Anus... in habitu sancto. » Qu'elles se souviennent que tout leur extérieur doit respirer la sagesse, la gravité, la discrétion ; et jusqu'aux yeux du monde même, aussi bien qu'au jugement de la religion, il est souverainement ridicule à une personne âgée, d'affecter des airs de jeunesse, de parure mondaine, d'immodestie et de légèreté.

« Non criminatrices. » Elles sont quelquefois chagrines, envieuses, amères, grandes parleuses, et par conséquent médisantes. L'Apôtre les avertit de réprimer ces défauts, et de devenir des modèles de prudence, de douceur, de charité et de discrétion.

L'Apôtre trace ensuite des règles de conduite aux veuves : c'est l'espérance en Dieu, l'exercice de la prière, la régularité de la vie.

« Speret in Deum. » Une veuve chrétienne qui a véritablement l'esprit de son état et de sa religion, se tourne vers le Seigneur, et s'attache à lui plus que jamais. Elle renonce au monde et à ses vanités, à ses parures et à ses plaisirs. Elle ne vit plus guère que pour son Dieu, pour sa famille, pour elle-même, dans la retraite et la modestie.

« Instet orationibus. » Son partage est désormais une piété déclarée, l'amour de la prière, l'assiduité

à l'église, le goût des choses saintes et des exercices de la religion.

« Irreprehensibiles sint. » Toute sa conduite doit être mesurée, sage, régulière, édifiante, irrépréhensible devant Dieu et devant les hommes.

Les vierges ont aussi leurs obligations. Les avantages de leur état sont une plus grande liberté de servir Dieu, la pureté de corps et d'esprit.

Saint Paul n'impose à personne l'obligation du célibat. parce que c'est une vocation particulière ; mais il le conseille, il le préfère à la société conjugale, comme un état plus désirable, plus saint, plus parfait, plus dégagé des soins de la terre et des embarras du monde, plus libre pour servir Dieu, et plus propre à faire son salut.

En effet, dit-il, une femme mariée s'étudie à plaire à son époux, à soigner ses enfants, à gouverner sa maison ; et son cœur se trouve ainsi partagé entre le Créateur et la créature. Mais celui d'une vierge, dégagée de tous ces liens ; peut s'attacher à Dieu avec plus de facilité et de dévouement. Si elle a du loisir et de l'attrait pour la piété, elle en fait son occupation principale et son goût dominant ; elle fait sa satisfaction et sa consolation de la prière, de la lecture, des exercices publics de la religion, de la fréquentation des sacrements, de la pratique des bonnes œuvres.

Mais, ajoute l'Apôtre, la virginité peut contribuer beaucoup à sa sanctification et à son vrai bonheur ; si elle a fait son ornement, sa gloire, sa couronne, elle lui impose spécialement l'obligation d'une édifiante modestie dans sa personne, d'une grande régularité dans ses mœurs et dans sa conduite ; d'une sage réserve dans ses discours, d'une vigilance exacte sur elle-même, sur son esprit, sur

son cœur, sur ses sens, pour éviter tout ce qui pourrait flétrir la pureté de son corps et la beauté intérieure de son âme.

Devoirs des jeunes mères de famille : la chasteté dans le mariage même, le soin de leur maison, la soumission à leur mari. (Tit. 2.)

« Castas. » Il ne faut pas croire que le mariage autorise jamais l'oubli de la pudeur, l'immodestie dans les parures, la licence dans les discours, la familiarité avec les hommes. En tout état on doit être chrétien, chaste, réservé, même avec un époux.

« Domûs curam habentes. » Une mère de famille est spécialement chargée du détail des soins domestiques par devoir d'état; et une partie de sa vertu, de son mérite, doit être de savoir régler sa maison et la bien gouverner.

« Subditas viris suis. » Cependant il faut qu'elle se souvienne toujours que son époux est son chef, et qu'il ne lui est permis d'aspirer à régner sur son cœur et dans sa maison, que par sa sagesse et sa bonne conduite; car tel est l'ordre établi par le Créateur.

Les maris ont aussi leurs devoirs particuliers. (Coloss. 3) Ils doivent à leur femme l'amour conjugal, un traitement honnête, la douceur de société.

« Viri, diligite. » La première loi du mari est de chérir véritablement son épouse, et de réserver pour elle seule son cœur et sa personne. Cet amour est chaste et chrétien, quand il est réglé par la religion.

« Diligite uxores. » Un mari raisonnable doit aimer sa compagne en épouse, c'est-à-dire la traiter avec ménagement, et même avec une sorte de considération, et non point avec indécence et libertinage, comme une brute, ni avec empire et hauteur, comme une esclave.

« Nolite amari esse. » Ce n'est point assez de lui épargner ces mauvais traitements de faits, que les honnêtes gens ne connaissent point : il ne faut pas même la contrister mal à propos, ni troubler, par des nuages d'humeur, par des mouvements de vivacité, l'harmonie, la sérénité et la paix de l'union conjugale. Un moment de repos.

PÈRES et mères, écoutez maintenant vos devoirs envers vos enfants. (Eph. 6)

« Et vos, patres. » Vous êtes pères, et dès lors, par les lois de la nature, de l'honneur et de la religion, vous devez l'éducation à vos enfants, c'est-à-dire la tendresse et les soins dans l'enfance ; l'instruction et les maîtres, dans la jeunesse ; l'entretien, l'établissement et un état, dans l'âge formé. C'est dire beaucoup en peu de mots.

« Educate. » Il y a plus d'art qu'on ne pense à former et à conduire les jeunes gens. Il faut les contenir et leur en imposer par l'autorité paternelle ; et, en même temps, on doit prendre garde de les rebuter, de les aigrir, de les aliéner, de les exposer à des écarts ; et c'est par les sentiments d'honneur et de religion, bien plus que par la crainte, les menaces et les mauvais traitements, qu'il faut les porter à la vertu.

« Filios vestros. » Pères et mères, souvenez-vous toujours que ce sont vos enfants. La nature ne manquera pas de vous faire sentir tout ce que vous leur devez d'affection, de soins, d'attentions, de bienfaits. Et la Religion vous dira d'employer à leur éducation toute l'attention, toute l'instruction nécessaire, et même, quand il le faut, la correction selon Dieu et la raison.

Juste retour des enfants envers leurs parents.

« Filii. » (Coloss. 5) Enfants, qui que vous soyez, quelque âge que vous ayez, vous qui avez encore père ou mère, écoutez-moi. Que cette qualité d'enfant vous avertisse sans cesse de l'honneur que vous devez à vos pères et mères, selon le commandement que Dieu vous en a fait, et qui est fondé sur les droits de la nature, de la raison, de l'ordre et de la religion.

« Obedite parentibus. » Obéissez à vos parents; reconnaissez en eux, non-seulement un caractère respectable, mais encore une autorité légitime, qui doit vous tenir dans la subordination, l'obéissance et la soumission en tout ce qui est juste et raisonnable.

« Sobrii. » (Tit. 2) Efforcez-vous enfin de donner de la satisfaction à votre famille, et de lui faire honneur par une conduite réglée, tempérante, sage, exempte des écarts et des excès où tombe si souvent la jeunesse inconsidérée.

Obligations des maîtres envers leurs domestiques.

« Domini. » (Col. 4) Chefs de famille, ce titre vous donne l'autorité et l'inspection sur vos domestiques, non-seulement pour vous faire remplir tous les devoirs du service, mais encore pour veiller sur leur conduite, sur leurs mœurs, sur l'inexpérience de leur jeunesse, sur la conservation de leur innocence, sur l'instruction qui leur est nécessaire, sur leur exactitude à s'acquitter des devoirs de la religion, sur le salut de leur âme dont vous répondrez à Dieu, s'ils viennent à se perdre par votre faute, par votre négligence, et, à plus forte raison, si c'est par votre mauvais exemple, par votre séduction.

« Quod justum est servis præstate. » Vous avez

aussi à leur égard des obligations de justice, et vous leur devez un nécessaire convenable pour la vie et l'entretien ; le paiement exact et complet de leurs gages, souvent même, en outre, des récompenses. Il est de bons et anciens domestiques, plus utiles et plus attachés à vous que vos propres enfants : cela ne mérite-t-il rien?

«Scientes quòd et vos habetis Dominum in cœlo.» N'oubliez pas que vous avez avec eux un maître supérieur dans le ciel et un Père commun, qui est Dieu. Or, ce Père commun vous demande de traiter ses enfants avec charité, avec bonté ; et ce Maître saura bien les venger de la dureté et des torts que vous aurez eus à leur égard.

(Coloss. 3). Venons aux qualités réciproques des domestiques, relativement à leurs maîtres ; soumission à l'autorité, fidélité du service, crainte de Dieu, le premier de tous les maîtres,

« Obedite dominis. » Le caractère propre des serviteurs, des domestiques, doit donc être le respect, la docilité, la soumission pour leurs maîtres, une obéissance prompte, et même prévenante, gracieuse, agissante, prête à tout, sans contradiction, sans humeur, sans murmure.

« Non ad oculum servientes. » On sert bien mal, quand on ne sert qu'à l'œil et au commandement. C'est la raison, l'esprit d'ordre, la fidélité, le zèle et l'attachement pour de bons maîtres, le devoir et la vertu, qui doit être l'âme du service.

« Timentes Deum. » Domestiques, il faut surtout que vous vous conduisiez par la crainte de Dieu, et par principe de conscience, en accordant les devoirs de la religion avec ceux du service; en joignant au travail l'innocence des mœurs et l'observation des commandements ; en conservant entre vous la cha-

rité, la concorde et la paix; en veillant avec zèle et fidélité au bon ordre de la maison et à ses intérêts, comme en étant chargés devant Dieu; en un mot, en regardant, en servant Dieu même dans la personne de vos maîtres, afin que vous méritiez d'en recevoir une récompense éternelle, infiniment plus estimable que le salaire temporel de vos peines. Oh! que de mérites perdus, faute de savoir élever ses vues et diriger ses intentions!

Le grand Apôtre va nous donner maintenant des règles générales de conduite chrétienne et de sanctification pour les fidèles de tout sexe, de tout état; savoir: renoncement au vice, pratique des vertus, esprit du christianisme, et pureté d'intention habituelle.

« Deponite omnia. » (Coloss. 3) Oui, M. F., nous devons renoncer aux vices, et particulièrement aux passions impures, à toute souillure du corps, de l'esprit et du cœur: « Immunditiam. » Nous ne devons point nous livrer à l'impatience, à la colère, au ressentiment, à la vengeance: « Iram. » Evitons les raffinements de la malice, de la fraude, des artifices et des noirceurs de la méchanceté: « Malitiam. » Il faut se défaire de la mauvaise habitude des discours libres, des paroles malhonnêtes et contraires à la pudeur: « Turpem sermonem; » ne jamais proférer de jurements, à plus forte raison, d'imprécations, ni de blasphèmes: « Blasphemiam. »

Ce n'est pas assez d'éviter le mal, il faut encore, M. F., nous appliquer à la pratique du bien. Pratique de la douceur évangélique et débonnaire: « Benignitatem. » Pratique de l'humilité, même dans les grandeurs et les richesses; à plus forte raison dans la médiocrité, dans la misère, dans l'humiliation: « Humilitatem. » Pratique de la modération

chrétienne dans les offenses et les torts que nous éprouvons : « Modestiam. » Pratique de la patience dans les contradictions, les insultes, dans les travaux, les souffrances et les croix : « Patientiam. » Pratique surtout de la charité, par les œuvres de miséricorde, par la dilection du prochain et par l'amour de Dieu sur toutes choses : « Charitatem. »

Mais il faut que toutes nos actions soient animées de l'esprit de la religion et de la pureté d'intention habituelle ; en sorte que tout ce que nous ferons de bien, ait, autant qu'il se pourra, un principe chrétien, et se rapporte à notre souverain Maître, à sa gloire, à l'espérance de le posséder un jour. Et comment, M. F. ? Par de fréquents retours vers Dieu, ou du moins, par une disposition habituelle de notre cœur, animée d'une tendre piété pour Jésus-Christ notre Sauveur, et d'une sainte confiance en ses mérites : « Omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi. »

Ajoutons à ces réflexions un extrait du troisième chapitre de l'Epître de saint Paul aux Colossiens :

M. F., nous dit-il, ayez du goût pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre.... Faites donc mourir en vous l'homme terrestre, c'est-à-dire la fornication, l'impureté, la passion du plaisir, la convoitise déréglée et l'avarice.... Renoncez à tout cela, à la colère, à l'emportement, à la malignité, à la médisance, aux paroles déshonnêtes.... Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, des entrailles de miséricorde, de modération, de patience, vous supportant mutuellement, vous entre-pardonnant, si quelqu'un a sujet de se plaindre d'un autre. Comme le Seigneur vous a pardonné, usez-en de même. Mais sur toutes choses, ayez la charité, qui est le lien de la perfection. Que la paix de Jésus-

Christ triomphe dans vos cœurs.... Que la parole de Dieu soit en vous abondamment avec une parfaite sagesse. Instruisez-vous et animez-vous les uns les autres, par le chant des psaumes, par des hymnes et des cantiques spirituels, chantant à l'honneur de Dieu, du fond de vos cœurs, avec un esprit de reconnaissance. Tout ce que vous faites, soit que vous parliez, ou que vous agissiez..., faites-le au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père. »

Prions le Seigneur, M. F., que nous fassions habituellement de cette morale du Docteur des nations, notre méditation journalière, et surtout que nous la mettions en pratique. Voilà ce qui a fait les saints, et ce qui nous sanctifiera nous-mêmes. Ah! souvenons-nous que Dieu ne nous a faits chrétiens, qu'afin que nous travaillions sans cesse à devenir des saints, et qu'il ne nous donne le temps, que pour que nous l'employions à acquérir ce bonheur qui ne finira jamais.

Telles sont nos obligations, ô mon Dieu! Mais, sans vous, pourrions-nous les remplir? Donnez-nous votre grâce, Seigneur, et nous les remplirons fidèlement. O Jésus! ô bon Pasteur! je vous recommande ma chère paroisse pendant le cours de cette nouvelle année. Qu'elle marche constamment dans la voie de vos commandements: que tous les pécheurs rentrent en grâce avec vous par une sincère conversion; que les justes persévèrent dans votre amour, afin que, quand vous nous appellerez à votre jugement, je puisse vous présenter avec confiance toutes les âmes que vous m'avez confiées, et qu'aucune ne se trouve perdue.

Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur l'éducation des enfants.

Patres.... educate filios in disciplinâ et correctione Domini. Pères et mères, élevez vos enfants dans la loi et dans la crainte du Seigneur. *Ephes.*, 6.

LORSQUE nous faisons devant Dieu la revue des âmes que sa providence a confiées à nos soins, rien ne nous touche davantage que cette troupe d'enfants et de jeunes personnes qui, depuis cinq à six ans jusqu'à dix ou vingt, composent la principale partie de notre troupeau. Pauvres enfants, me dis-je souvent à moi-même, vous avez apporté, en naissant, le germe de tous les vices, et je vois avec douleur ce malheureux germe se développer sensiblement, à mesure que vous avancez en âge! Vos mauvaises inclinations grandissent avec vous, et il me semble voir une pépinière d'arbres, dont les uns ne porteront que des feuilles, les autres ne donneront que de mauvais fruits, et plusieurs ne produiront que des épines. C'est de là que sortiront un jour les ivrognes, les impudiques, les vindicatifs, les avares, les usuriers, les voleurs, les brutaux, les blasphémateurs, les impies. C'est là ce qui perpétuera dans ma paroisse la génération des pécheurs, dont la conduite m'abreuve de fiel et me couvre de confusion. A quoi bon me donner tant de peine pour leur première communion? Et que sont devenus, dans le plus grand nombre de ceux à qui je l'ai fait faire, tous les soins que j'avais pris?

Ce mal ne serait certainement pas si général, si j'étais secondé par les parents; si, avant de me confier leurs enfants, et lorsqu'ils sont sortis de mes mains, ils avaient soin de les élever dans la crainte de Dieu, comme l'Apôtre et la nature même le leur ordonnent.

Oui, pères et mères, c'est bien moins le fond de corruption que vos enfants apportent en venant au monde, que la mauvaise éducation qu'ils reçoivent de votre part, qui détruit en eux les ouvrages de la grâce et de mon ministère; et il est infiniment à craindre que la plupart d'entre vous ne soient réprouvés devant Dieu pour cette raison. Ce qui paraît certain, c'est que la mauvaise éducation est la principale cause de la corruption des mœurs, des désordres qui règnent dans toutes les conditions, et des chagrins que les enfants donnent à leurs parents. De là nous pouvons conclure, M. C. P., que l'éducation des enfants est de la plus grande importance. Je ne m'arrêterai point à prouver cette vérité, qui est de la dernière évidence; j'aime bien mieux vous apprendre en quoi elle consiste. Ecoutez-moi avec attention.

Apprendre de bonne heure aux enfants ce qu'ils doivent à Dieu, ce qu'ils doivent au prochain, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes; les accoutumer, dès leur plus tendre jeunesse, à pratiquer ce que la loi de Dieu nous commande, ce que la charité nous prescrit, ce que la conscience nous dicte : ces trois points embrassent et renferment tout ce que l'on peut dire sur l'éducation. Tout ce qui ne contribue pas à nous rendre agréables à Dieu, utiles au prochain, et vraiment heureux nous-mêmes, ne doit

être compté pour rien ou pour peu de chose. Tout homme à qui l'on a fortement inspiré la crainte de Dieu dès son enfance, que l'on a accoutumé au travail dès sa jeunesse, et que l'on a mis à même de remplir fidèlement tous ses devoirs; celui-là, quel qu'il soit, a été bien élevé. Tout homme, au contraire, à qui l'on n'a point inspiré la crainte de Dieu, que l'on n'a point accoutumé au travail, et à qui l'on n'a point appris à se rendre utile à la société, celui-là peut dire: On ne m'a point élevé comme il fallait. D'où il suit d'abord que, pour donner une bonne éducation à ses enfants, il n'est pas nécessaire d'avoir de grands biens. Un pauvre paysan, qui n'a que ses bras pour vivre, peut donner à ses enfants une éducation excellente; et ceux d'un homme riche peuvent recevoir, et reçoivent en effet souvent, une éducation détestable.

Beaucoup de personnes ont aujourd'hui là-dessus une façon de penser bien légère et bien peu réfléchie, négligeant le point essentiel, qui est de former le cœur et les mœurs des jeunes gens, pour les occuper à des misères, à des inutilités qui absorbent la meilleure partie de leur temps. J'appelle misères et inutilités, tout ce qui ne rend pas un homme meilleur en soi, et plus utile au vrai bien de la société. Les personnes du peuple, même à la campagne et dans les villages, donnent dans le même travers, et s'imaginent que l'éducation consiste à savoir bien lire, bien écrire, se présenter d'une certaine façon, et connaître beaucoup de choses.

Vos enfants savent lire et écrire: voilà qui est bien; mais quel usage font-ils de cette lecture et de cette écriture? Quels avantages en retirent-ils? En labourent-ils mieux la terre? Manient-ils la bêche et la charrue avec plus d'adresse? sont-ils plus

habiles dans leur métier? valent-ils mieux du côté de la religion et des mœurs? fréquentent-ils moins les cabarets? passent-ils moins les dimanches et les fêtes au jeu, au libertinage? sont-ils plus respectueux envers leurs parents, plus paisibles dans l'intérieur de leur famille? ont-ils moins de malice, plus de simplicité et de bonne foi? sont-ils plus dociles aux avis et aux instructions de leurs Pasteurs? sont-ils plus assidus aux offices? approchent-ils plus souvent des sacrements? sont-ils, en un mot, plus vertueux et plus chrétiens? Au contraire, l'expérience prouve que ce qu'il y a dans nos paroisses de plus simple, de plus innocent, de plus chrétien, ne sait ni lire, ni écrire. Consolez-vous donc, vous, M. C. F., qui ne savez pas lire: vous vous en plaignez souvent auprès de nous, vous imaginant que si vous saviez lire, vous rempliriez mieux vos devoirs. Non, non, ce n'est pas en cela que consiste la science du salut, ni la bonne éducation de ceux de votre état. Hélas! combien qui se perdent à cause de la lecture! Ne voyons-nous pas que ces gens-là veulent quelquefois faire les docteurs, et se moquent des prônes de leur curé, s'imaginant en savoir plus que lui? Autre abus: il passe de temps en temps des colporteurs qui vendent des livres détestables. Les personnes du peuple en achètent; et n'ayant point assez de lumières pour en connaître le venin, ils le boivent, se gâtent, s'empoisonnent, apprennent des propos contre la religion, des contes orduriers, qu'ils se font ensuite un jeu de débiter. De là que de maux! que de désordres! Savez-vous, M. F., les livres les meilleurs, et dans lesquels doivent s'instruire les grands et les petits, les savants comme les ignorants? Le ciel et la terre: voilà le premier. La croix de Jésus-Christ: voilà le

second. La conscience : voilà le troisième. Quiconque sait lire dans ces trois livres, ne peut que devenir savant et sage. Quiconque ne sait pas y lire, n'est qu'un ignorant et un insensé. Apprenez donc à vos enfants, M. C. P., à lire dans ces trois grands livres, et vous leur donnerez, par ce moyen, une excellente éducation.

Mon fils, regardez le ciel : voyez ces beaux astres qui se couchent et se lèvent avec tant de régularité ; qui est-ce qui les a formés ? qui est-ce qui les conserve ? qui est-ce qui les fait mouvoir et rouler au-dessus de notre tête ? Ah ! qu'il est grand, qu'il est puissant, qu'il est aimable, le Créateur de toutes ces choses ! Adorez-le, mon cher enfant ; élevez votre esprit et vos mains vers ce beau ciel, qui est la maison de votre Père. C'est là que vous monterez un jour, si vous êtes sage, si vous êtes honnête homme et vraiment chrétien.

C'est de là que nous vient, comme vous voyez, la lumière qui nous éclaire, la pluie qui arrose nos champs, les chaleurs qui mûrissent nos fruits. Quel sujet d'instruction pour un enfant ! Les fleurs qu'il cueille, les fruits dont il se nourrit, les animaux qui lui servent, qui l'amusent ou qui l'effraient ; combien de réflexions, que de leçons à lui faire sur tout cela, sur la providence de Dieu, sur sa justice, sur sa puissance, sur sa bonté, sur tous ses divins attributs ! Mais, ils voient tout cela sans le voir : à qui la faute ? Qui est-ce qui vous empêche de le leur faire remarquer, de les accoutumer peu à peu à réfléchir, à raisonner sur ce qu'ils ont journellement sous la main et devant les yeux ? Allons, M. C. E., allons au travail : c'est Dieu qui nous le commande. Il veut que nous mangions notre pain à la sueur de notre visage. Notre campagne est belle, nous aurons

une bonne récolte : c'est Dieu qui a béni nos travaux ; sans lui, nous aurions beau travailler, nous ne ferions rien. Entendez-vous cet oiseau qui chante? C'est Dieu qui l'a fait pour notre plaisir : il bénit son Créateur à sa manière, il nous apprend à le bénir nous-mêmes dans tous les temps. — Pour faire ces réflexions et beaucoup d'autres semblables, certainement il ne faut pas beaucoup de livres.

Mais il en faut un pour apprendre à vos enfants l'humilité, la douceur, la patience, la modestie, la charité, la bienfaisance, la générosité, le pardon des injures, l'amour des ennemis.

Eh bien! prenez un crucifix à la main, montrez-le à votre fils, à votre fille. Répondez aux questions qu'ils vous feront, répétez-leur souvent la même chose ; accoutumez-les à lire dans ce livre, et vous verrez qu'il n'y en a pas qui vaille celui-là. — Votre Sauveur est mort, mon enfant, et pourquoi? Qui est-ce qui l'a fait mourir ainsi? Les pécheurs, c'est-à-dire les orgueilleux, les envieux, les vindicatifs, les usuriers, les avares, les voleurs, les médisants, les menteurs, les impudiques, les ivrognes ; et toutes les fois, M. C. E., que nous commettons quelque péché, nous renouvelons les souffrances de Jésus-Christ. Faites donc toujours ce qu'il vous commande, évitez ce qu'il vous défend; aimez-le de tout votre cœur. Cela est bien juste, puisqu'il est si aimable, puisqu'il nous fait tant de bien, et qu'il nous a aimés lui-même jusqu'à donner sa vie pour nous. Il vous voit, mon ami, il vous entend, car il est partout; et toutes les fois que vous ferez, toutes les fois que vous direz, que vous penserez quelque chose de mal, vous ne pourrez vous cacher de lui, et vous sentirez en vous-même quelque chose qui vous dira : Cela n'est pas bien. La con-

science, mon enfant, la conscience, voilà un troisième livre; apprenez à le lire et à suivre ce qu'il dit.

Or, il vous dit de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. Seriez-vous bien aise qu'on parlât mal de vous? Non. Il faut donc ne jamais dire du mal de personne. Seriez-vous bien aise que l'on découvrît, que l'on publiât vos défauts? Non. Il ne faut donc jamais découvrir ni publier les défauts des autres. Ne seriez-vous pas fâché qu'on volât vos fruits? Oui, sans doute. Eh bien! mon fils, il ne faut donc jamais toucher aux fruits d'autrui, ni à quoi que ce soit qui ne vous appartient pas. — Voilà ce que dit la conscience. Voilà ce qui s'étend et peut s'appliquer à tout, quand il s'agit du prochain. La conscience, l'univers, la croix, croyez-moi, M. C. P., ce sont les meilleurs livres pour vos enfants. Avec ceux-là, ils apprendront parfaitement tout ce qu'ils doivent savoir dans la condition où la Providence les a fait naître. Ils y apprendront à se conduire sagement en toutes choses, à remplir exactement et selon Dieu les devoirs de leur état, à souffrir avec patience et en vue de Jésus-Christ les peines de cette vie. Ils y apprendront à vous chérir, à vous être soumis, à être le soutien et la consolation de votre vieillesse. Ils y apprendront à travailler beaucoup, à parler peu, à vivre tranquillement, et à mourir en paix. Eh! que leur faut-il de plus?

J'ai dit à travailler beaucoup. Je vois que dans la ville, les enfants, depuis l'âge de six à sept ans jusqu'à douze ou quatorze, passent une partie du temps à courir, à jouer, et contractent ainsi la malheureuse et détestable habitude d'une vie lâche et désœuvrée. Ajoutez, qu'ainsi attroupés, ils s'apprennent les uns aux autres à jurer, à se disputer,

à dire ou faire des choses honteuses ; il n'en faut qu'un pour gâter les autres. Or, si vos enfants étaient continuellement sous vos yeux ; si vous aviez soin qu'ils ne fussent jamais livrés à eux-mêmes, et ne fréquentassent que bonne compagnie, vous conserveriez leur innocence ; au lieu qu'ils la perdent ou apprennent à la perdre, en les laissant désœuvrés et sortir de chez vous.

Si vous saviez les occuper dans votre ménage à des ouvrages proportionnés à leurs forces ; s'ils vous suivaient aux champs, ou s'ils restaient dans votre boutique ; s'ils étaient du matin au soir les compagnons ou les témoins de votre travail, ils deviendraient nécessairement laborieux, vigilants, actifs, ce qui est un des points les plus essentiels de la bonne éducation. Je le répète, la bonne éducation consiste à inspirer à vos enfants l'amour du travail, la crainte de Dieu, et une grande horreur pour tout ce qui blesse la conscience. C'est le devoir de toutes les conditions. Seconde réflexion.

Pour vous, M. F., que la Providence a placés dans une condition plus relevée, mettez-vous bien dans l'esprit que la base d'une bonne éducation consiste dans ce que nous avons dit aux personnes du peuple. Il faut à vos enfants d'autres connaissances ; mais ils doivent avoir les mêmes principes de vertu et de religion. Du côté de l'esprit, l'éducation doit être différente dans les états différents ; mais pour ce qui regarde le cœur, elle doit être la même dans tous les hommes, parce que la vertu, la religion, la piété doivent être communes à tous, et regardées comme le fondement solide de la vraiment bonne éducation.

Vous voulez que vos enfants se distinguent dans l'état où ils seront placés. Or, s'ils sont imbus, dès leur plus tendre jeunesse, de sentiments chrétiens; s'ils ont la vraie piété en partage, ils se feront nécessairement honneur, et vous feront honneur à vous-mêmes, par leur application, par leur exactitude, par une conduite régulière, dans quelque état que vous les placiez, parce que la vraie piété a cela de propre, qu'elle rend tous les hommes tels qu'ils doivent être dans leur état. Elle est, dans un prêtre, le principe de son zèle, de sa science, de sa conduite exemplaire. Elle est, dans un militaire, le principe de son courage, de sa valeur, de son intrépidité; dans un homme de robe, le principe de sa droiture et de son intégrité; dans un commerçant, le principe de sa bonne foi, la voie la plus sûre pour lui faire gagner la confiance publique; dans tous les états, en un mot, elle est le principe invariable des qualités et des vertus propres à chacun. Elle est dans tous les chrétiens le seul fondement sur lequel on puisse solidement établir toutes les vertus. Quand même le chrétien sans piété pourrait être réellement et dans le fond un honnête homme, (ce que je suis bien éloigné de penser) toujours est-il vrai que la piété ne peut que le rendre encore plus solidement et plus parfaitement honnête homme. D'où il faut conclure, et la conséquence est naturelle, que la voie la plus abrégée comme la plus sûre, pour former un bon citoyen, un vrai honnête homme, c'est de le former à la piété dès l'enfance, et d'en faire un parfait chrétien.

Mais est-il beaucoup de parents qui aient ceci fort à cœur? Pauvres enfants, que vous êtes à plaindre! On vous fait instruire à grands frais de mille choses qui, bien loin de contribuer à votre perfection,

deviennent presque toujours l'occasion ou l'instrument de votre perte, pendant qu'on néglige presque totalement la seule chose qui pourrait prévenir la corruption de votre cœur, et vous rendre vraiment aimables devant Dieu et devant les hommes, On dépense beaucoup de temps et beaucoup d'argent pour orner votre esprit, pour maniérer votre corps, et l'on abandonne au hasard ce germe des vertus et des vices, qui est caché au fond de vos cœurs, ou plutôt, on étouffe ces premières semences de justice que le Créateur a répandues dans nos âmes; et l'on aide, l'on favorise de mille manières le penchant au mal, que nous apportons du sein de nos mères. Vous ne voyez, vous n'entendez presque rien qui ne soit propre à fomenter, à fortifier les passions naissantes; et si l'on vous parle quelquefois de la vertu, vos parents ou vos maîtres perdent ordinairement le fruit de leurs leçons, par les mauvais exemples qu'ils vous donnent.

Ah! M. F., qu'ai-je dit? Les mauvais exemples; c'est la matière d'une longue suite de réflexions, toutes plus tristes les unes que les autres. Pères et mères, vous êtes presque toujours vous-mêmes la perte de vos enfants, par les scandales, par les mauvais exemples que vous leur donnez. Je n'ai pas le courage de développer aujourd'hui cette triste vérité. Je finis par une réflexion sur laquelle on ne saurait trop insister.

Voulez-vous que vos enfants deviennent de bons sujets, ne vous contentez pas de leur prêcher la vertu, ni même de leur en donner l'exemple; faites-la-leur pratiquer, autant qu'il sera possible à leur âge, afin qu'ils en contractent peu à peu l'heureuse habitude. Vous en ferez des hommes laborieux, si vous ne souffrez pas qu'ils soient jamais sans rien

faire ; des hommes sobres et modestes, si vous en écartez les habits trop précieux, les mets trop délicats, tout ce qui respire le faste et la sensualité ; vous en ferez des hommes doux et patients, si vous les obligez à faire du bien à ceux qui les offensent ou qui leur déplaisent ; des hommes attentifs, exacts et rangés dans leurs affaires, si vous exigez qu'ils vous rendent compte de leurs petites dépenses. Voulez-vous qu'ils deviennent humains, généreux et vraiment charitables? Faites quelquefois passer par leurs mains vos aumônes et vos libéralités ; qu'ils vous accompagnent chez les pauvres malades et chez ceux qui sont dans l'affliction. Accoutumez-les à voir la misère du pauvre et à la sentir.

Enfin, et par-dessus tout, faites-leur pratiquer, suivant leur portée, toutes les œuvres de la piété chrétienne. Nous leur apprenons la manière de sanctifier la journée et toutes leurs actions; mais nous ne les avons pas toujours sous les yeux, comme vous les y avez : c'est donc à vous à leur faire pratiquer ce que nous leur enseignons. Prenez donc garde qu'ils fassent exactement leur prière, le matin, à midi, le soir, avant de se mettre à table et quand ils en sortent, avant de commencer leur travail et quand ils le quittent ; ayez soin qu'ils vous accompagnent à l'église, qu'ils s'y tiennent auprès de vous, et que votre maintien extérieur soit pour eux comme un livre vivant où ils apprennent la manière dont ils doivent rendre à Dieu, dans son saint temple et ailleurs, le culte qui lui est dû. Lorsqu'ils ont commis quelque péché considérable, amenez-les à confesse. Lorsqu'ils ont fait leur première communion, prenez garde qu'ils s'approchent souvent des sacrements, et donnez-leur-en l'exemple Enfin, donnez tous vos soins à faire de vos

enfants de bons chrétiens : c'est par ce moyen, et par ce moyen seul, qu'après avoir fait votre joie et votre consolation dans ce monde, ils seront ensuite éternellement votre couronne et votre gloire dans le ciel. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

POUR LE SECOND DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le sacrement de Mariage ; ses cérémonies.

Sacramentum hoc magnum est; ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ. C'est là un grand sacrement; je dis par rapport à Jésus-Christ et à l'Eglise. *Ephes.*, 5.

Le mariage n'est donc pas seulement une institution louable dans la société, c'est encore un grand mystère aux yeux de la religion ; et même un double mystère, en ce qu'il est une image de l'intime union de Jésus-Christ avec son Eglise, et en ce que c'est dans cette même Eglise un véritable sacrement de la loi de grâce. M. F., est-il une autre religion sur la terre, où l'alliance conjugale soit honorée d'un caractère aussi sacré, et où la célébration s'en fasse avec tant de cérémonies saintes, avec tant de solennité ? C'est ainsi que, dans le mariage des fidèles, ce qu'il y a, ce semblerait, de plus profane et de moins pur, se trouve ennobli, sanctifié par la grâce, et glorieusement consacré par la religion, dans un rapport mystérieux de ressemblance et de conformité avec l'alliance même que le divin Epoux de l'Eglise a contractée avec elle, et qui est, pour les

époux de la terre, l'exemple parfait, le grand modèle d'une union sainte et vraiment chrétienne.

Voilà sans doute, M. F., un sujet d'instruction bien intéressant pour vous, et encore bien digne de votre attention.

La religion et la politique, les lois de l'Eglise et de l'état, la prévoyance et l'intérêt des familles, ont sagement établi que des engagements aussi essentiels que le sont ceux du mariage, devaient être marqués du sceau d'une authenticité respectable, et célébrés avec des cérémonies solennelles, tant pour l'honneur du sacrement que pour le bon ordre et la sûreté des citoyens. Or, M. F., pour ne rien confondre ici, je distingue trois sortes de cérémonies dans les noces chrétiennes. J'entends d'abord les cérémonies qui précèdent la célébration du mariage, et qui sont une disposition prochaine au sacrement. J'ajoute, en second lieu, les cérémonies religieuses qui accompagnent la célébration même du mariage, et qui opèrent le sacrement. Je dis enfin les cérémonies domestiques qui se pratiquent immédiatement après la célébration du mariage, et qui suivent le sacrement. Développons chaque chose en son ordre, et voyons comment il faut se conduire dans ces différentes circonstances.

Il y a d'abord des cérémonies civiles, qui précèdent la célébration du mariage, et qui sont une disposition prochaine au sacrement. Telle est principalement celle des fiançailles ; c'est-à-dire un engagement anticipé et une promesse réciproque que se font les futurs époux, en présence de leurs familles assemblées, par un acte authentique qu'on appelle *Contrat de mariage*. Ici, M. F., je ne puis

m'empêcher de déplorer et de censurer, avec l'indignation du zèle évangélique, tant d'abus et d'injustices qui se commettent quelquefois dans ces sortes de conventions matrimoniales, lesquelles souvent, au lieu d'être la sûreté et le lien des familles, deviennent au contraire la cause de leur ruine, et une source malheureuse de divisions et de procès.

Je veux parler de ces dots enflées, qui trompent l'opinion et la droiture d'un contractant trop crédule; de ces biens chargés d'hypothèques et de cautions qu'on cache avec soin; de ces dettes secrètes qu'on ne déclare point, et qui portent un préjudice considérable à la partie innocente qui les ignore. Il n'est point rare de trouver dans le monde des époux ainsi trompés, et qui quelquefois se sont trompés tous les deux. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne s'en fasse aucun scrupule, et qu'on ne pense pas même à s'en accuser au tribunal de la pénitence.

Cependant, quel péché, quelle trahison, quel sacrilége, de contracter au pied de l'autel une alliance sainte dans des dispositions si criminelles, et d'oser en proférer devant Dieu l'engagement solennel, avec la duplicité et l'injustice dans le cœur! Quelle malédiction n'attire-t-on pas sur sa tête, au lieu des bénédictions du ciel! Il faut donc bien se garder de se tromper l'un l'autre en quoi que ce soit, et de quelque manière que ce soit, surtout en des points importants et sur quelque vice essentiel que l'on connaîtrait en sa fortune, ou même dans sa personne. Souvenons-nous que, quand le fils de Tobie rechercha la jeune Sara en mariage, Raguel, dit saint Ambroise, ne lui en imposa point sur l'état et les malheurs de sa fille; sur l'inconvénient et le danger qu'il pouvait y avoir à l'épouser. Mais que

dis-je? et à quoi pensé-je de vous proposer pour exemple ces temps reculés de l'antique bonne foi. dont on fait si peu de cas aujourd'hui? Ah! le monde, devenu plus habile et plus raffiné, a bien changé, depuis, de mœurs et d'usages!

Néanmoins, puisque ce mariage du jeune Tobie a été si bien décrit dans l'histoire sainte, pour l'instruction de la postérité, observons-y, à l'occasion des fiançailles, une circonstance remarquable qui vient encore à l'appui de mon sujet : je veux dire que ce fut aussi au père de Sara qu'on s'adressa pour obtenir sa fille, et non point à Sara elle-même, qui attendit l'aveu et l'approbation de sa famille. Ainsi, des jeunes gens qui s'estiment, qui croient se convenir, et qui espèrent s'épouser un jour, doivent bien se garder de prendre entre eux des engagements secrets, et de se donner des promesses prématurées à l'insu des parents dont ils dépendent. Ce serait une témérité blâmable, qui n'est ni selon la modestie et la retenue qui conviennent à la jeunesse, et particulièrement au sexe; ni selon le respect et la piété filiale, qui ne permettent point aux enfants de famille de disposer seuls d'eux-mêmes; ni selon la prudence et le jugement, qui ne veulent pas qu'on cherche à se lier d'avance, à cause des raisons de changer qui peuvent survenir; ni selon la conscience et la religion, qui défendent à une jeune personne éprise d'un tendre penchant, d'en faire si librement l'aveu à l'objet de son inclination, et de découvrir le faible de son cœur, par une confidence indiscrète qui peut les induire tous deux au péché. Hélas! que de filles trop faibles ou trop sensibles, attirées ou séduites par l'appât d'une promesse secrète de mariage, en ont été les dupes et les victimes!

Il est donc bien nécessaire de conserver toujours un grand air de réserve et toute sa liberté, jusqu'au moment décisif où l'on peut s'engager avec sûreté, honneur et décence, au milieu d'une famille assemblée pour signer des articles, ou consommer un contrat de mariage.

Que les jeunes fiancés se souviennent encore qu'il leur est défendu de demeurer ensemble, ou même de se fréquenter avec trop de liberté et de familiarité. Je sais, M. F., que la bienséance, que la religion même ne leur interdit pas une fréquentation honnête dans des vues légitimes. Ainsi le patriarche Jacob n'est point désapprouvé, dans l'Ecriture, d'avoir cultivé la bienveillance de la sage Rachel, en travaillant avec constance à mériter son alliance; mais il ne faut se voir, se parler, qu'en présence de témoins, et toujours avec discrétion, modestie et sagesse. Oh! quelle imprudence, quel blâme à une jeune personne d'exposer sa vertu, son honneur, et de se prêter à des entretiens passionnés, à des promenades écartées, à des entrevues seul à seul, à des complaisances et des facilités honteuses, sous le prétexte d'un mariage accordé et prochain! c'est s'attirer d'avance le mépris d'un époux et la malédiction de Dieu. Non, le ciel ne bénit point les mariages où le crime a précédé le sacrement.

Considérez la jeune Rébecca, si recommandable par la modestie qu'elle fait paraître quand Isaac vient à sa rencontre. Aussitôt qu'elle apprend que c'est l'époux que Dieu lui a destiné, elle rougit, elle se trouble, elle se couvre bien vite de son voile; elle l'aborde avec un maintien décent, avec une sorte d'embarras respectueux; et plus elle se montre vertueuse et modeste, plus elle paraît estimable aux yeux de son futur époux. Voyez encore le fils bien-

aimé du charitable Tobie, lorsqu'il entre chez Raguel, et qu'il demande sa fille en mariage : ces deux jeunes personnes touchées d'une sympathie réciproque, mais contenues par la pudeur, ont un air timide, emprunté, symbole de candeur et d'innocence. Tout se passe en la présence d'une famille vertueuse et attentive. On écoute les conseils d'un ange, et l'on attend avec respect la décision du père. La mère de Sara instruit elle-même sa fille; et le nouvel époux, docile aux avis salutaires de son céleste conducteur, se dispose aux bénédictions du mariage par la pureté et la prière.

Ainsi, M. F., ainsi de jeunes fiancés qui ont de la religion, de l'honneur, doivent se comporter ensemble avec beaucoup de réserve, se faire instruire de leurs devoirs par un directeur éclairé, et se disposer à la bénédiction nuptiale par la prière, par la pureté de conscience, par une bonne confession et une sainte communion, faites avec toute la préparation possible; car, le mariage étant un vrai sacrement, si on le recevait sans préparation, sans piété, sans esprit de religion, sans être en grâce avec Dieu, ce serait une témérité, un sacrilége, une source de malédictions.

L'acte civil doit se faire en présence de l'officier public, avant la bénédiction nuptiale : et là il faut se présenter, se contenir, se retirer avec décence et modestie, et après cela, se présenter de suite devant l'Eglise. Il y aurait bien du danger de se faire enregistrer longtemps auparavant que de venir au sacrement.

Passons maintenant aux cérémonies religieuses qui accompagnent la célébration du mariage, et qui opèrent le sacrement: elles ont toutes quelque chose de mystérieux et d'intéressant.

Quel gracieux spectacle s'offre ici à mon esprit, et que j'aime à me représenter de jeunes époux au pied de l'autel; j'entends quand ils sont vraiment chrétiens et vertueux! Un cortége de parents et d'amis les accompagnent par honneur; la religion les introduit dans son sanctuaire, et leur parure décente n'offense point les yeux. La virginité qui les suit, a placé sur la tête de l'épouse une petite couronne. La foi conjugale les unit, la grâce sanctifie cette union. La bague met une chaîne indissoluble à l'engagement de leur foi. La victime céleste, Jésus-Christ, consacre leur alliance. L'Eglise les présente à Dieu, et l'hommage de leurs cœurs monte, avec l'encens de sa prière, jusqu'au trône de l'Eternel; en un mot, c'est un assemblage instructif de cérémonies singulières et édifiantes qui méritent attention. Mais je ne sais, M. F., si vous en avez jamais bien compris le sens et l'esprit: je vais donc vous l'apprendre.

Cette fleur, dont le chef de l'épouse est couronné, exprime, dit saint Chrysostôme, la bonne odeur de sa vertu, la candeur de son innocence, l'intégrité de sa virginité conservée; et cette couronne est comme le prix de sa victoire dans le jour de son triomphe: *Signa victoriæ.*

Le consentement mutuel que prononcent les deux époux, est une convention sainte et légitime, un contrat irrévocable par lequel ils se donnent l'un à l'autre; et les promesses sacrées qu'ils font devant l'autel, en la présence du Seigneur sont censées prendre à témoin de leur engagement et de leur fidélité, le Dieu protecteur et vengeur de la foi conjugale.

La conjonction des mains marque l'union étroite qui règnera désormais entre eux. C'est une imitation de ce qui fut pratiqué autrefois par Raguel, qui prit la main droite de sa fille, et la mit dans celle du jeune Tobie, lorsqu'il les unit ensemble.

La bénédiction nuptiale que l'Eglise donne aux époux, est une sanctifiante et authentique ratification de leur engagement par le ministère du pasteur, à l'exemple et au nom du Créateur qui a lui-même uni anciennement les deux premiers époux du monde, *et les a bénis*.

Les arrhes que les époux se transmettent l'un à l'autre, signifient la communauté des biens qu'ils mettent ensemble et dont ils entrent mutuellement en possession. L'Eglise y donne sa bénédiction, pour les faire augmenter et prospérer.

L'anneau, ou bague, sanctifié et bénit, dont le mari orne la main de sa nouvelle épouse, est un symbole de leur union; et, suivant la pensée de saint Isidore, c'est comme le sceau de leur engagement, le lien de leurs cœurs et le gage de leur fidélité.

Le voile nuptial, qu'en certains endroits on étend sur la tête des époux pendant le saint Sacrifice, est encore un mystère caché. Alors la religion les couvre, pour ainsi dire, de l'ombre de ses ailes; et c'est comme le symbole de l'union et de la pudeur, compagnes de la chasteté conjugale. C'est en même temps le signe de la protection du ciel, que le ministre du Très-Haut invoque alors sur eux, après le *Pater*, et particulièrement sur l'épouse, pour lui obtenir les bénédictions du mariage et les vertus des femmes renommées des anciens patriarches. C'est donc spécialement pendant cette prière, que leurs cœurs unis doivent se présenter ensemble

devant le trône de Dieu, et lui offrir de concert les nœuds sacrés de leur alliance, en lui demandant avec ferveur les grâces et les vertus propres de ce nouvel état.

Enfin, la paix qu'on leur apporte de l'autel annonce la bonne intelligence et l'aimable concorde qui font la tranquillité et la douceur de la société conjugale. Heureux s'ils savent toujours la conserver!

Mais ce qu'il y a surtout de plus respectable et de plus sacré dans la célébration des noces, c'est le divin sacrifice de la messe, que l'Eglise offre alors au nom des époux et pour leur prospérité, comme un hommage solennel qu'ils rendent au Créateur qui les a faits l'un pour l'autre, et qui les a faits encore plus pour lui-même. C'est donc dans cet esprit qu'ils doivent y assister, avec un cœur pénétré; et ceux qui les accompagnent doivent y assister avec une attention religieuse, avec des vœux réunis en faveur des époux.

Mais, je le dis à la honte du christianisme : souvent, au contraire, on y voit, comme dans une fête profane, beaucoup de dissipation, de vanité, d'immodestie, d'indécence, d'airs effrontés et d'entretetiens libres, au lieu de se contenir dans un silence respectueux et attentifs aux divins mystères!

A la fin de la messe, le prêtre fait sur les époux une prière qui est une invocation à Dieu, pour attirer sur eux les bénédictions des anciens patriarches, une vie sainte, une famille soumise et chrétienne, qui perpétue le culte de Dieu sur la terre : après quoi, il répand de l'eau bénite sur les époux, pour écarter d'eux l'ennemi invisible de l'homme, qui peut chercher à leur nuire. M. F., cette cérémonie n'est pas sans mystère, et nous en avons dans l'histoire sacrée une espèce d'exemple, ou de symbole

remarquable. C'est lorsque le jeune Tobie, par le conseil de l'ange Raphael, fit brûler sur des charbons ardents le foie d'un poisson monstrueux, dont la vapeur mystérieuse parfuma les nouveaux époux. Le démon en fut éloigné, et sa malice enchaînée, dit l'Ecriture. Et Tobie, ce digne enfant d'Abraham, plein d'une vive confiance en Dieu, et d'un saint respect pour sa présence, lui adressa avec ferveur ces paroles touchantes :

« Seigneur, Dieu de nos pères, que le ciel et la terre, et toutes les créatures vous bénissent ! C'est vous-même qui, après avoir formé Adam du limon de la terre, lui avez donné Eve pour être son aide, sa compagne ; et maintenant, Seigneur, vous voyez avec quelle pureté d'intention je prends aussi Sara pour épouse ; et que c'est pareillement pour entrer dans vos desseins, et que je n'ai point d'autre désir, que de laisser des enfants par lesquels la race de vos serviteurs soit perpétuée, et votre saint nom béni dans toute la suite des siècles. »

Que ces sentiments sont beaux dans un jeune homme, et dans un jour de mariage ! qu'ils sont conformes à la droiture de la raison et à la pureté de la religion ! qu'ils sont propres à instruire des chrétiens, ou à les confondre, si dans l'excellence de la loi de grâce, si dans la lumière de l'Evangile, ils ont l'esprit moins éclairé sur la sainteté du mariage, le cœur moins pur, la conscience moins timorée, une conduite moins religieuse et moins régulière, que dans les ombres même de la loi de servitude !.... Achevons.

Il est, en dernier lieu, des cérémonies domestiques, des cérémonies de bienséance et de coutume,

qui se pratiquent immédiatement après la célébration du mariage, et où les nouveaux époux doivent encore se comporter avec décence et modestie. Tout le monde alors a les yeux attachés sur eux. Il faut donc qu'ils soient attentifs eux-mêmes à édifier et à satisfaire tout le monde ; il faut que l'honnêteté, la politesse, la prévenance, la discrétion, la sagesse paraissent dans toutes leurs démarches, leurs discours et leur maintien. Oh ! que je désirerais voir s'établir dans ma paroisse cette cérémonie qui se pratique dans bien des pays, où les nouveaux époux, soit avant d'aller à l'église, soit au retour, vont se jeter aux genoux de leurs parents, pour leur demander respectueusement pardon, et recevoir leur bénédiction avant de s'en séparer ! Cette cérémonie est tout à fait naturelle et touchante. Il y a entre les pères et les enfants, entre les frères et les sœurs élevés ensemble, des nœuds bien forts, une liaison bien intime et bien tendre. Ainsi, lorsque la jeune Rébecca quitte la maison paternelle pour aller joindre son époux, toute sa famille l'embrasse affectueusement, et fait des vœux pour elle ; on la comble de présents et de bénédictions. M. F., ces devoirs de parenté et d'amitié qui sont encore en usage parmi nous, sont bien dans l'ordre. Les congratulations, les conjouissances, les présents, les visites, le concours des parents et amis sont alors, dans les familles, des marques d'union que la nature, la politesse et la raison autorisent. Car, à Dieu ne plaise, M. F., que je prétende bannir des noces chrétiennes la gaîté innocente et les repas modérés ! On en trouve l'exemple parmi les mariages des enfants des patriarches, et Jésus-Christ lui-même a honoré de sa présence le festin des noces de Cana. Mais il faut que ces réjouissances

permises soient toujours accompagnées de la sobriété et de la crainte de Dieu, comme au mariage de Tobie chez Raguel, suivant la remarque édifiante de l'Historien sacré. Ah! qu'on est étonné quand on compare les mœurs et la licence de nos jours, avec la simplicité, la frugalité, la sagesse de ces temps anciens! Quelle honte à des chrétiens, d'avoir maintenant moins de respect pour la sainteté du mariage et pour la pudeur des époux; d'en blesser la modestie par des chansons libres, ou par des discours indécents qui les font rougir; d'en troubler la paix, et de scandaliser par des excès de débauche, et surtout par cette indécente dissolution qu'on se permet le soir des noces auprès des nouveaux époux! Je n'ose la nommer à cause de la sainteté de ce lieu; mais vous me comprenez. Puisse cesser un tel abus!

Terminons, M. F., cette instruction par les derniers avis que la jeune Sara reçut de sa famille, en quittant la maison paternelle pour suivre son nouvel époux. « Ma fille, lui dirent ses vertueux parents, dans la tendresse des derniers adieux, souvenez-vous de vous bien comporter dans la famille où vous allez entrer, et de prévenir tout le monde en votre faveur. Honorez votre beau-père et votre belle-mère, méritez par votre discrétion, par votre complaisance, par votre attachement respectueux, qu'ils vous chérissent comme leur propre enfant. Il est bien triste d'être dans une famille étrangère, si l'on ne s'en fait aimer. Attachez-vous à votre mari; qu'il possède seul votre cœur, et rendez-vous digne de posséder le sien. Appliquez-vous bien à régler votre maison, à bien soigner votre ménage, à bien gouverner vos domestiques : ce sont là les qualités essentielles d'une mère de famille. Soyez

vous-même irrépréhensible en toutes choses, et que votre maison trouve en vous un modèle accompli de prudence, de sagesse et de vertu. Il est beau de joindre l'exemple à l'autorité. »

Oh! qui me donnera de revoir sur la terre la première beauté et l'ancienne perfection du mariage, tel que Dieu l'avait institué dans le paradis terrestre! Malheureux péché! que tu as fait tort à l'ouvrage du Créateur! souvent tu troubles les époux pendant la vie; et, à la mort, tu les sépares par une division amère. Il est vrai, mort inévitable, tu les réunis ensuite dans le tombeau; mais bien des fois le jugement de Dieu les sépare en même temps d'une autre manière bien funeste: l'un va au ciel, et l'autre est en enfer. M. F., ce dénouement est terrible, et vous en trouverez la réflexion bien triste. Mais elle est vraie; mais elle est salutaire: profitez-en; vivez de telle sorte sur la terre, que vous méritiez de vous rejoindre au ciel, qui est notre véritable patrie.

O vous, Dieu créateur et vivificateur, auteur et sanctificateur de la foi conjugale, Père céleste, renouvelez parmi nous la première bénédiction que vous donnâtes au mariage dans l'état d'innocence. Ah! ne vous repentez pas d'avoir fait l'homme, et conservez sur la terre votre plus bel ouvrage. Multipliez les enfants de votre peuple, et, avec eux, les vertus des patriarches, pour l'embellissement du monde et de l'Eglise, pour l'ornement de la terre et du ciel, pour la louange et la gloire de votre saint nom, dans le temps et dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le saint Viatique. Dispositions qu'il exige.

Domine, descende priusquam moriatur filius meus. Seigneur, venez avant que mon fils meure. *S. Jean*, 4.

Tels sont encore aujourd'hui les désirs empressés d'une famille chrétienne, qui voit avec douleur quelqu'un de ses proches en danger de mort, et qui demande pour sa consolation que le Sauveur du monde vienne visiter cet infirme souffrant, avant qu'il descende dans le tombeau.

Déjà plusieurs fois, M. F., je vous ai entretenus de la sainte Eucharistie, de ses propriétés, de sa vertu, de ses effets, et des dispositions que demande la sainte communion pendant le cours ordinaire de la vie. Ce que je viens vous apprendre aujourd'hui, c'est l'importance et la manière dont vous devez recevoir à la mort, en viatique, l'Auteur de la vie, comme un gage de l'immortalité et de la résurrection. Voyons les dispositions particulières que demande le saint viatique ; une autre fois je vous parlerai des grâces spéciales qu'il procure, et des effets salutaires qu'il opère.

Je ne sollicite point ici votre attention : le sujet est assez intéressant par lui-même, puisqu'il s'agit de sanctifier votre dernière communion. Communion touchante dans ces circonstances, redoutable dans ses suites, et qui doit décider de votre éternité.

L'Arrêt irrévocable en est porté : homme coupable et pécheur, vous mourrez. Vous avez été tiré du sein de la terre, vous y rentrerez : *Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.* Ainsi l'a réglé la justice du ciel ; pour venger le Créateur offensé par le péché, et pour réparer sa gloire outragée.

Oui, M. F., et c'est ici un point de notre religion dont il est important de s'instruire et de se bien pénétrer, pour ne pas mourir en imbécile et en païen. Prenez donc garde, et suivez mon raisonnement, s'il vous plaît. L'expérience nous apprend que l'homme doit mourir ; mais la religion nous apprend pourquoi il meurt, et comment il meurt. Saint Paul appelle la mort la *solde du péché*, la peine due au péché : ainsi le chrétien, en mourant, est une victime qui doit être immolée pour l'expiation du péché, et pour la réparation de la gloire de Dieu. Et c'est particulièrement au moment où il reçoit son Sauveur en viatique, qu'il doit se regarder comme une telle victime. Or, quelles doivent être alors ses dispositions ? J'en distingue deux principales : une espérance pleine d'amour, et une résignation pleine de courage. Apprenez aujourd'hui, M. F., dans quelles dispositions, vous et moi, nous devons recevoir à la mort le saint viatique, peut-être plus tôt que nous ne pensons.

L'espérance est un moyen de consolation que Dieu a laissé à l'homme dans ses malheurs, et c'est aussi la ressource et le soutien du chrétien mourant. Hélas ! M. F., que sa situation est affligeante et déplorable, qu'elle est terrible ! Etendu sur un lit de douleur, il se regarde comme un criminel condamné par la divine justice à perdre bientôt la vie. Alors une frayeur mortelle, une tristesse profonde saisit

son cœur alarmé. Toutes les indignités de sa vie se représentent à sa vue; et l'approche du jugement de Dieu le consterne. Cependant, s'il a bien de la foi, s'il est vivement pénétré de sa religion, il ne se déconcerte pas, il ne se désespère point. Mais, comme Ezéchias, il a recours à Dieu dans son affliction; il lève au ciel ses yeux abattus et ses mains défaillantes; il tourne ses tristes regards vers le saint temple. Il invoque, il appelle son Dieu. Ses amis et ses proches, comme autrefois les tendres sœurs de Lazare, s'empressent de faire venir le Sauveur au secours de cette âme souffrante qui lui est chère. *Seigneur*, lui disent-ils, *celui que vous aimez est malade.*

Non, le Seigneur n'abandonnera point son serviteur affligé; il ne se refusera point à ses vœux pressants, non plus qu'à l'humble prière du centenier. *J'irai*, dit-il, *et je le guérirai.* Ah! s'ils se souvient que c'est l'ouvrage de ses mains, et le prix de son sang. Il s'intéresse trop à son salut, pour l'abandonner dans ces moments critiques et décisifs pour l'éternité. Il descend de son tabernacle, il sort de son temple; chacun s'humilie et fléchit le genou sur son passage; des troupes fidèles, comme autrefois les peuples de Judée, l'accompagnent par piété et par honneur. Il vient comme en triomphe, il approche, entre dans la maison du malade; et la grâce, la paix, la bénédiction du ciel entrent avec lui.

Ici, M. F., quel sujet d'admiration, et que de motifs de confiance pour le chrétien mourant! que de grands sentiments, que de réflexions consolantes doit lui inspirer la vue de son Rédempteur!

Réflexions consolantes sur l'excellence et l'immortalité de son être, qu'un Dieu ne juge pas in-

digne de sa visite et de ses recherches ! Naturellement il semblerait que jamais l'homme ne dût être plus humilié que dans cette circonstance. Fût-ce un prince de la terre, il paraît en criminel suppliant devant son Maître et son Juge. Prêt à retourner dans le sein de la terre, il doit sentir mieux que jamais qu'il est, devant son Dieu, poussière et cendre. Pour moi, néanmoins, je vous avoue que jamais l'homme ne parut plus grand à mes yeux, plus honoré, ni plus justement pénétré d'une noble estime de lui-même.

En effet, M. F., considérez ce pauvre souffrant et malade dans sa chaumière, où il voit le Dieu de gloire et de majesté, devant qui les rois ne sont que d'humbles sujets. S'il a véritablement de l'âme et du sentiment, n'est-ce pas pour lui un des plus beaux, des plus glorieux jours de sa vie? Quel mystère est ceci ! peut-il se dire à lui-même avec étonnement : quel assemblage d'humiliation et de grandeur ! Quoi donc ! je ne suis déjà qu'un infect et misérable cadavre ; on me fuit, on m'abhorre ; et vous, Seigneur, vous venez me chercher jusque dans les bras de la mort ! Eh ! *qu'est-ce que l'homme, pour qu'un Dieu si grand daigne penser à lui et le visiter?* Oh ! il faut donc qu'il y ait en moi quelque chose de grand, d'immortel, qui ne périra point, et que le Créateur a fait pour lui. Non, je ne regarderai plus la mort comme l'opprobre et la destruction de mon être, mais plutôt comme la délivrance de mon esclavage et des liens de la matière ; comme un heureux affranchissement qui doit me purifier, et me réunir à mon principe dans le sein de l'immortalité.

Sentiment de confiance dans la force que son Sauveur lui donnera contre les ennemis de son salut

Si Satan, cet ennemi du genre humain, tourne autour de nous comme un lion affamé et rugissant, cherchant à nous dévorer, à nous perdre en tout temps, peut-on douter qu'il ne redouble ses malins efforts dans nos derniers jours? De là ces troubles, ces terreurs que nous remarquons quelquefois dans les mourants. *Levez-vous*, Seigneur, *paraissez; et vos ennemis et les nôtres fuiront devant nous.* N'est-ce point vous, divin Sauveur, qui faisiez trembler autrefois les démons de la Judée, et qui les chassiez? Si votre bras tout-puissant est avec nous, si votre présence nous rassure et nous protége, Seigneur, qui pourra nous intimider et nous nuire?

Enfin, sentiment de consolation par l'abondance des grâces et des bénédictions qui accompagnent la visite d'un Dieu Sauveur au saint viatique. C'est, il est vrai, le Juge redoutable des vivants et des morts; mais il ne paraît point ici dans cet appareil formidable. Il vient plutôt en roi pacifique, et triomphant des cœurs par l'onction de sa grâce et de sa douceur. Oui, M. F., le chrétien mourant retrouve dans le saint viatique ce même Sauveur, ce Sauveur bienfaisant, qui allait autrefois avec bonté dans les maisons des villes et des bourgades, répandant, où il passait, les bénédictions et les miracles; qui visitait les malades, et les guérissait; pardonnait aux pécheurs, et consolait les familles affligées; ranimait les paralytiques, et ressuscitait les morts. Oh! qu'il faudrait avoir le cœur dur pour n'être pas saisi, à cette pensée, des plus doux sentiments de consolation et d'espérance!

Pour moi, si le ciel m'accorde cette précieuse faveur, de voir mon Sauveur et mon Dieu dans les derniers jours de ma vie, animé d'une foi vive, comme le centurion de l'Evangile, je l'adorerai

avec une humble confusion de mon indignité, mais pourtant avec une douce confiance en ses miséricordes. Transporté de douleur et d'amour, comme Magdeleine, je fondrai en larmes à ses pieds. Je m'écrierai du fond de mon cœur, comme l'aveugle de Jéricho : *Jésus, fils de David, ayez compassion de moi.* Je lui dirai avec de pressantes instances, comme la Chananéenne : Seigneur, regardez avec commisération mon affliction et ma peine : *Secourez-moi.* Vous m'éprouvez, mon Dieu ; vous avez appesanti votre main sur moi ; vous m'avez réduit au triste et douloureux état d'une victime dévouée à la mort. Mais puisque je vous vois, puisque je vous possède, il me semble que tous mes maux s'évanouissent. Et ce qui me console, ce qui me fortifie, ce qui me rassure, c'est que *mon Dieu est avec moi.* Oui, quoiqu'il ordonne de mon sort, je l'aimerai, je le bénirai; *j'espèrerai en lui jusque dans les bras de la mort.*

Ainsi pense, dans les transports de la foi, une âme pénétrée de sa religion et de la présence de son Dieu. Mais qu'il me soit permis de marquer ici mon étonnement. Il semble que cette espérance chrétienne, que cette sainte confiance en Dieu, ne soit le partage que des personnes consacrées à la piété, ou des petits et des pauvres : pour ce riche, ne pensez pas que son Sauveur ait un accès aussi libre dans son cœur et dans sa maison. Il n'aura pas la même facilité d'y venir, tout son Dieu qu'il est. Il faut des précautions étonnantes, pour lui parler de la mort. Il faut tout l'art d'un zèle adroit et pressant, pour le disposer, ou plutôt pour le résoudre à la visite du Seigneur. Tout le monde craint pour lui, et personne n'ose le lui dire. Par un ménagement cruel, on conspire avec lui à la

tromper, à le tranquilliser sur le danger de son état! Eh! M. F., est-ce donc quelque chose de bien terrible et de bien malheureux, de recevoir son Sauveur?

Cependant le mal empire; il survient des accidents qui alarment; le danger pressant se déclare, la raison s'égare, et la mort approche. Alors on se trouble, on se hâte, on court aux sacrements. Mais qu'arrive-t-il? On manque ainsi le temps de la grâce; et, par une juste punition de Dieu, parce qu'on l'a cherché trop tard, quelquefois on ne le trouve plus; ou si l'on reçoit encore le saint viatique précipitamment, c'est presque sans connaissance, sans sentiments de religion, sans préparation et sans discernement du pain de vie, qui se tourne en fruit de mort et de réprobation. Sur cela, pourtant, une famille se rassure et se tranquillise. Heureusement, dit-on, le malade a eu le temps de recevoir ses sacrements. Les pasteurs de l'Eglise font aussi tout ce qu'ils peuvent pour son salut. Mais intérieurement ils gémissent, ils tremblent, et n'osent dire tout ce qu'ils pensent. Malheur attaché aux riches et aux heureux du siècle!

Il n'en est pas de même de l'âme fidèle. Le juste qui vit de la foi a des sentiments bien différents à la mort. Son refuge et sa ressource, dans cette fatale extrémité, sont de se jeter dans les bras de son Sauveur, comme une victime d'espérance pleine d'amour. Première disposition : passons à la seconde.

Le vrai chrétien, à la mort, se regarde comme une victime d'obéissance immolée à la justice de Dieu. Il accepte donc la mort avec une résignation pleine de courage, parce qu'il en trouve un touchant modèle dans l'exemple de son Sauveur!

En effet, M. F., la divine eucharistie est proprement un sacrifice et une préparation à la mort. Jésus-Christ, en l'instituant et en communiant avec ses apôtres, la veille de sa passion, nous a donné le premier exemple de se préparer à mourir par cette sainte action. Jamais il ne témoigna une soumission plus entière à la volonté de son Père, ni un plus grand désir de s'immoler pour sa gloire, qu'en prévenant ainsi son sacrifice du Calvaire, et en le perpétuant à jamais. Or, quel modèle et quel motif de résignation pour le chrétien mourant! Car, remarquez que c'est en cet état de victime, que le Sauveur se présente à lui dans le saint viatique, et qu'il semble lui dire, comme aux enfants de Zébédée : Ame souffrante et désolée, vous demandez d'avoir part à mes récompenses et à mon royaume ; mais auparavant il faut avoir part au calice amer de mon agonie et de ma mort, puisque c'est par là que moi-même je suis entré dans ma gloire. Vous voyez comme je me suis sacrifié pour vous à la justice de mon Père : aurez-vous assez de courage et de résignation, pour consentir d'être vous-même immolé avec moi et comme moi, pour la réparation du péché et la vengeance du ciel? Car, sans cette conformité de soumission et de sacrifice, comment pourrais-je vous reconnaître pour mon disciple et pour mon élu? « Potestis bibere calicem? »

Mais, hélas! que cette disposition est rare dans les mourants! je ne puis m'empêcher de déplorer l'insensibilité des personnes du peuple, qui n'ont quelquefois au lit de la mort, ni âme, ni sentiment, ni réflexion, ni esprit de pénitence et de sacrifice; qui reçoivent leur Sauveur en viatique, parce que c'est la coutume, et qui, du reste, meurent

en stupides; qui, faute de savoir bien prendre leur sacrifice et de l'offrir à Dieu de tout leur cœur, avec amour et soumission, en esprit de satisfaction et d'union au sacrifice de Jésus-Christ, perdent par là le mérite de la plus grande pénitence que nous puissions faire en ce monde, et de l'acte le plus héroïque de la religion, qui est de donner sa vie pour Dieu. Je ne puis m'empêcher de déplorer pareillement la lâcheté de ces riches, de ces mondains idolâtres d'eux-mêmes, et forcés par la nécessité, que la visite du Seigneur contriste, et qui paraissent devant lui comme le malheureux Agag, avec crainte et répugnance; qui s'abandonnent, comme lui, aux plaintes et à des larmes de désolation, indignes de la religion, et même de la raison.

Ainsi meurt l'homme terrestre, sans consolation et sans mérite, parce qu'il meurt sans résignation, sans fermeté, sans esprit de religion. Mais une âme chrétienne, une âme vraiment pénitente, trouve son bonheur et l'espoir de son salut dans son sacrifice même. Frappée de la vue et de l'exemple de son Rédempteur qui vient la visiter, elle sait entrer dans les sentiments de Job, humilié sous la main du Seigneur, lorsque, du lieu de ses souffrances, il entrevoyait son Dieu. O mon Sauveur! peut-elle dire dans sa ferveur, tant de fois j'ai entendu le récit attendrissant de votre sacrifice sur la croix; et en ce moment encore, je vous vois dans un état de victime, vous qui êtes le Juste, le Saint par excellence, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu! Seigneur, comment, après cela, oserais-je accuser de trop de rigueur le ciel équitable qui me condamne à la pénitence commune du genre humain, dans le creuset de la tribulation, et dans la cendre du tombeau, moi qui sens bien dans ma

conscience que c'est la juste peine de mes péchés et de l'abus que j'ai fait de la vie? Oui, grand Dieu, souverain Maître de la vie et de la mort, vous que j'ai tant offensé, il est trop juste que, pour réparer tant d'offenses, je sois immolé à votre justice. Il est vrai, Seigneur, vous demandez à mon faible cœur des sacrifices bien amers à la nature. Hélas! que vois-je devant moi? une épouse désolée, des enfants tout en larmes, qu'il faut quitter; un affreux dépouillement de toutes choses, un abandon général, un oubli éternel, une humiliante corruption, une espèce d'anéantissement de moi-même, dans la solitude et la nuit du tombeau! O mon Dieu et mon Père! éloignez encore de moi ce calice d'amertume! Cependant, s'il le faut, Seigneur, *que votre volonté s'accomplisse plutôt que la mienne.* Eh! pourquoi m'en plaindrais-je! Suis-je plus privilégié que mon Rédempteur, qui n'a expié le péché et qui ne s'est ouvert le ciel que par les souffrances et par la mort? Après tout, plus mon sacrifice sera grand, plus l'hommage que je rends à la divinité par ma soumission sera glorieux à Dieu, et méritoire pour moi; plus ma pénitence est grande, plus la miséricorde et la récompense seront abondantes dans la vie future. Car je sais que la plus noble partie de mon être, mon âme, ne mourra point, et même que ce corps mortel ne doit pas périr pour toujours.

Oui, mon Dieu, et voilà ce qui soutient encore mon obéissance et ma résignation; oui, j'espère ou plutôt *je suis certain*, comme votre serviteur Job, *que mon Rédempteur est vivant* dans le ciel; et qu'après m'avoir abattu, il me retirera un jour du tombeau, pour me revêtir de son immortalité. Alors mes yeux, *mes propres yeux*, rouverts à la lumière, *reverront encore mon Sauveur*, non plus comme

aujourd'hui, sous le voile d'un mystère d'anéantissement et de sacrifice, mais dans l'éclat de sa gloire et de son triomphe. En un mot, pour ressusciter, il faut mourir; Dieu l'ordonne, et je l'ai mérité; mon Sauveur lui-même m'en a donné l'exemple, et ce divin modèle vient en moi par son sacrement: je me jette entre ses bras et dans le sein de sa miséricorde. Je l'ai, je le possède; il suffit; je meurs soumis, je meurs content, je meurs en paix: *Nunc dimittis.*

Voilà, M. F., des sentiments, des dispositions conformes à la grandeur et à la sainteté de notre religion. Retenez-le bien: un chrétien doit vivre en saint, souffrir et mourir en disciple de la croix. Heureux donc, heureux le sage qui sent toute la force et l'utilité de ces importantes réflexions! heureux celui qui les médite souvent pendant sa vie, qui les goûte, qui s'en pénètre, qui les grave profondément dans son cœur! heureux celui qui sait les mettre en pratique, et mériter la grâce d'une mort douce et sainte! elle ne fera que la délivrer de cette prison si pénible, pour le mettre en possession d'un repos éternel, d'une félicité inaltérable, dans le sein de son Créateur et de son Dieu. Je vous le souhaite, au nom, etc.



POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le saint Viatique. Ses effets.

Confortamini in Domino et in potentiâ virtutis ejus, ut possitis stare adversùs insidias diaboli. M. F., fortifiez-vous par le Seigneur et par sa vertu toute-puissante, afin que vous puissiez vous soutenir contre les embûches du démon. *Ephés.*, 6.

C'est particulièrement au lit de la mort, que l'ennemi de notre salut redouble ses efforts pour nous perdre ; et c'est principalement aussi dans cette triste extrémité, que le chrétien mourant doit chercher en Dieu sa force et son secours, en recevant en viatique ce pain de vie, dont je vous ai parlé dans ma dernière instruction.

Sans doute, M. F., qu'un sujet si touchant, si convenable à mon ministère, et si propre à vous consoler, n'a pu manquer d'intéresser votre attention. Il me semble que votre piété me dit ici ce que quelques auditeurs de l'Aréopage dirent autrefois à saint Paul, pour un autre sujet : « S'il vous reste quelque chose à nous dire sur cette matière, nous vous entendrons volontiers encore une fois. » Nous avons considéré le chrétien au lit de la mort, comme une victime immolée à la grandeur de Dieu et à sa justice, et je vous ai dit dans quelles dispositions il doit recevoir le saint viatique. Aujourd'hui je vous parlerai de la grâce puissante du Dieu Sauveur qui vient sanctifier, par sa présence, le sacrifice du chrétien mourant, et, par conséquent, je vous parlerai des grâces spéciales que le saint viatique pro-

cure à une âme bien disposée. En apprenant ses effets salutaires, apprenons à estimer et à désirer le don de Dieu. Ah! M. F., si vous saviez le prix et la vertu de cette manne céleste et divine, qui vivifie l'âme immortelle dans les bras même de la mort, que vous aimeriez à en entendre parler!

Quelle affligeante réflexion viens-je d'offrir à votre esprit, M. F., en vous rappelant cette loi fatale qui nous condamne tous à mourir! Hélas! l'homme, tout faible et tout mortel qu'il est, porte encore en lui-même un secret désir de l'immortalité. Par un instinct naturel, il abhorre sa destruction. Il craint de s'entendre annoncer la mort, il en redoute les approches; il se défend, il combat, il se trouble, il s'effraie.

O dure et amère nécessité de mourir! Précieux arbre de vie du paradis terrestre, faut-il que l'homme vous ait perdu en goûtant du fruit de mort? N'en murmurons cependant point, M. F., puisque le Réparateur du monde nous a préparé, dans son Eglise, un nouveau fruit de vie encore plus excellent que le premier; un pain mystérieux et divin descendu des cieux, qui soutient les infirmes et vivifie les mourants, suivant cet oracle de Jésus-Christ: *Je suis le pain de vie : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement.* (S. Jean, 6)

Quel bonheur donc, quel avantage pour nous, M. F., d'être nés dans le sein de l'Eglise qui nous nourrit du pain des anges pendant la vie, et qui nous donne, à la mort, l'Auteur même de la grâce, comme un gage de miséricorde et d'immortalité. Ah! que je plains ici nos frères schismatiques qui, pour s'être séparés de l'Eglise, ont perdu le plus

grand trésor de la religion, en se privant eux-mêmes de la présence de Jésus-Christ, et de la participation à nos saints mystères; qui sont sans les secours spirituels de l'Eglise dans la maladie, et sans sacrements à la mort! Que je plains encore ces peuples idolâtres, qui ont tous les maux ordinaires de la vie et les amertumes de la mort; sans avoir les consolations et les ressources de la vraie religion! O malheureuses victimes de l'erreur ou de la superstition, à qui pouvez-vous donc avoir recours dans cette fatale extrémité? *Ubi sunt dii eorum?*

Pour nous, M. F., qui servons le Dieu vivant, et qui possédons au milieu de nous l'Auteur de la vie, Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement, sentons tout le prix d'un tel avantage, surtout dans le temps de l'affliction et aux approches de la mort, lorsqu'il vient soutenir et consacrer nos derniers combats. Mais, pour bien concevoir ma pensée, regardez toujours le chrétien, au lit de la mort, comme une victime dévouée à la justice de Dieu et sacrifiée à sa grandeur. Cette victime souffrante est dans l'abattement, dans la défaillance; et le Sauveur du monde, en entrant dans son sein, la ranime et la vivifie : première grâce, premier effet du saint viatique.

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'apprend. En instituant la divine eucharistie, il a eu particulièrement en vue d'en faire pour nous un principe de vie surnaturelle, et un souverain préservatif contre la mort éternelle. *Je suis*, disait-il aux Juifs, *je suis le vrai pain de vie descendu des cieux, pour rendre l'homme immortel : je suis le pain vivant et vivifiant de l'âme. Vos pères ont mangé la manne terrestre dans le désert, et ils sont morts. Mais celui qui aura mangé de ce pain céleste, vivra éternellement.*

Remarquez bien, M. F., que Jésus-Christ oppose ici la vie éternelle à la mort corporelle, et que, par comparaison à la manne des Hébreux, qui n'a pas pu les garantir de la défaillance et de la mort, il nous représente au contraire le saint viatique comme une source de force surnaturelle, comme un germe d'immortalité, et une semence de vie éternelle pour le chrétien mourant.

En effet, suivant la remarque d'un saint docteur, de là autrefois, dans les Martyrs de l'Eglise, ce courage invincible, cette force plus qu'humaine, qui les rendaient supérieurs à la crainte, tranquilles dans les tourments, victorieux de l'idolâtrie et de l'enfer. En vain des bourreaux et des tyrans cruels tâchaient d'ébranler leur constance par l'affreux appareil des supplices : munis de la sainte eucharistie avant le combat, tout pleins de la divinité, et comme enivrés du sang de Jésus-Christ, ils ne connaissaient plus ni crainte ni effroi; mais, dans l'espérance et l'attente d'une vie meilleure, ils triomphaient de la nature et de la mort même, en mourant. Ou plutôt, pour eux, ce n'était pas mourir, c'était commencer une vie heureuse, impassible, immortelle.

De là encore aujourd'hui, parmi nous, cette grâce sensible et prompte du saint viatique, qui réveille d'ordinaire toute la religion et la fermeté du chrétien mourant; qui, quelquefois, paraît dissiper à l'instant les sombres horreurs de la mort qui le troublaient; calme son inquiétude et ses craintes; remplit son cœur de paix et d'onction; élève son âme au-dessus de la faiblesse humaine et du découragement; le détache de la terre, et lui inspire une douce confiance en Dieu; l'anime d'une espérance surnaturelle; lui donne par avance un gage conso-

lant de son salut, et comme un avant-goût de la vie éternelle. Vous dirai-je que, plusieurs fois, j'ai vu la joie du cœur d'un mourant rejaillir sensiblement sur son front, et quelquefois même ses forces et sa santé rétablies, contre toute attente, par l'Auteur de la vie, qui *mortifie et vivifie, quand il veut, le corps et l'âme tout ensemble*, dit l'Ecriture?

Il est vrai, M. F., que la visite du Seigneur n'opère pas toujours ces effets salutaires. Hélas! souvent, au contraire elle a des suites bien funestes; et j'avoue que quelquefois j'en suis troublé moi-même, lorsque j'entre avec lui dans certaines maisons. O ciel! qu'y voit-il? Quelquefois le crime et l'impénitence sur le lit de la mort; c'est-à-dire qu'il voit avec horreur dans les liens du démon et dans les filets de la mort, un mondain, un impie, un impudique, un vindicatif, un avare, un usurier, un ivrogne ou un hypocrite. Que sais-je? peut-être une conscience toute noircie de sacriléges, qui, ayant caché son péché dans les jours de sa santé, n'a pas encore le courage de le déclarer dans ce dernier moment! Quel redoutable préjugé pour le jugement de Dieu qui est proche! En un mot, cet œil perçant de Dieu, qui sonde les cœurs et le fond des consciences, n'y voit, hélas! trop souvent, que des sépulcres blanchis, de faux pénitents, de faux chrétiens, des réprouvés de toute espèce.

Ah! M. F., qui pourrait ici pénétrer dans le cœur de Dieu, d'une part, et de l'autre, dans le cœur du pécheur mourant, y verrait une opposition bien effrayante: dans le cœur de Dieu, à la place de la miséricorde et de la bonté, l'aversion, la justice, un jugement de réprobation; dans le cœur du pécheur, la pénitence vaine et forcée d'Antiochus à la mort; l'attachement au péché et au monde que

l'on quitte malgré soi ; le désespoir intérieur ou la fausse sécurité ; le remords inefficace ou l'endurcissement ; un réprouvé qui mange son jugement ou sa condamnation par un dernier sacrilége. O malheureux ! si vous connaissiez, du moins en ce jour, l'importance et le prix du salut, la nécessité pressante où vous êtes de vous réconcilier avec votre Juge, et de rentrer en grâce auprès de lui ; si vous saviez prévoir le malheur éternel qui vous menace, et profiter au moins de la dernière visite de votre Sauveur, dont l'abus va achever votre perte et consommer votre réprobation !

N'en désespérons pas cependant toujours, M. F., puisque ce peut être encore ici un moment favorable, et quelquefois une ressource pour les grands pécheurs même. Car telle est la vertu du saint viatique, qu'il arrive quelquefois que la présence de Jésus-Christ touche, éclaire et vivifie, par une conversion subite, des âmes ensevelies dans la mort du péché ; qu'elle les ressuscite à la foi et à la grâce, par un trait de sa grande miséricorde, par une espèce de miracle semblable à celui de la résurrection de Lazare. Oui, quelquefois il me semble voir encore de vertueuses Marthes, des Magdeleines affligées, se jeter aux pieds du Sauveur, lorsqu'il vient dans leur maison, et lui demander avec larmes, en l'adorant, la conservation, la santé, et surtout la conversion et le salut d'un mourant qui leur est cher. Ah! sans doute quelquefois Jésus en est touché, et les entrailles de sa bonté sont encore émues, comme autrefois à la vue de Marthe et de Magdeleine en pleurs sur leur frère. A leur prière il va le convertir ; et, par un trouble salutaire, il remue, il excite par sa présence ce pécheur endormi ; il l'appelle intérieurement, mais d'une voix forte et

puissante : *Voce magnâ*. Il réveille tout à coup sa religion, et ranime dans son cœur les principes de la vie surnaturelle, la foi, l'espérance, le repentir, la douleur et l'amour. Il le tire, comme Lazare, de son assoupissement mortel; il lui fait ouvrir les yeux à la lumière; il commande aux puissances des ténèbres qui le tenaienl captif, de le mettre en liberté; il permet à son Eglise de le délier par une dernière absolution, et de le laisser aller en paix dans le sein du Père des miséricordes : *Solvite eum, et sinite abire*. Mais ces prodiges de grâce sont rares. Tel est donc le premier effet du saint viatique : il ranime et vivifie le chrétien mourant. Il en est un autre encore bien consolant. Voyons-le.

NON-SEULEMENT le Sauveur ranime et vivifie le chrétien à la mort, en entrant dans son sein; mais encore, en s'immolant lui-même avec cette victime, il consacre et perfectionne son sacrifice : seconde grâce, second effet du saint viatique.

Peut-être, M. F., n'avez-vous jamais fait cette réflexion : elle a cependant quelque chose de bien sensible et de bien touchant. Remarquez donc avec moi, je vous prie, qu'il y a ici, dans le chrétien mourant, un double sacrifice et deux sortes de victimes. Le chrétien mourant, s'il a de la foi, s'offre lui-même à Dieu en sacrifice; et en même temps, Jésus-Christ, qui est dans lui par le saint viatique, est en quelque sorte immolé sur l'autel de son cœur, où cette divine victime se détruit elle-même avec les saintes espèces. Or, en s'immolant ainsi avec lui, dans lui et pour lui, Jésus-Christ sanctifie le sacrifice que le chrétien fait de sa vie; il lui communique une vertu divine, par l'application

des mérites de son sang et de sa mort, en sorte que ces deux victimes, Jésus-Christ et le chrétien mourant, unis ensemble, ne font, pour ainsi dire, devant Dieu qu'une même victime.

Oui, Seigneur, peut dire alors le chrétien mourant, et avec un vif redoublement de confiance, Seigneur, c'est trop peu de m'offrir moi-même à vous en sacrifice pour l'expiation de mes péchés et pour la réparation de votre gloire, moi qui suis un pécheur si peu digne de vos regards et de vos miséricordes. Mais voici, grand Dieu, une hostie véritablement digne de vous; c'est votre propre Fils, qui prie en moi, qui satisfait pour moi, qui s'immole en moi et avec moi. O mon Dieu! quelque grandes que puissent être mes iniquités, n'est-ce pas assez, pour les expier, du sacrifice d'un Homme-Dieu, qui a suffi pour sauver l'univers?

Oh! sans doute il n'est pas possible qu'une âme ainsi disposée, soumise et pénitente, périsse en faisant ainsi son sacrifice avec Jésus-Christ, en se jetant ainsi dans le sein de son Sauveur, pour expirer dans les bras de sa miséricorde. Car c'est là le fruit des mérites de Jésus-Chrirt, et l'effet particulier de sa visite dans ces moments décisifs pour l'éternité, de procurer aux mourants, non-seulement des grâces de patience, de résignation, de force, de consolation, de fidélité; mais encore la dernière et la plus importante de toutes les grâces, la grâce de la persévérance finale, qui consomme le salut du chrétien, et qui couronne son sacrifice par une mort sainte et précieuse devant Dieu.

Or, M. F., quel sujet pour nous de consolation et de tranquillité sur la mort de nos frères et de nos concitoyens, de ces amis, de ces proches, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et que nous

avons vu s'endormir dans le Seigneur, après l'avoir reçu en viatique! Serait-il possible que leur foi, leur confiance en Jésus-Christ, que sa visite et sa grâce, que leur pénitence et leur amour ne leur eussent servi de rien? oserions-nous le dire, devons-nous le penser? Non, sans doute. Or, encore une fois quel bonheur pour eux et pour nous, quel avantage sur ces nations idolâtres, qui n'ont rien de solide qui doive les rassurer sur l'état et la destinée de leurs morts les plus chers! Ainsi, lorsque les peuples de l'Amérique et des Indes furent éclairés, dans ces derniers siècles, des lumières de la foi, une réflexion frappante qui les saisit bientôt, fut la pensée de la réprobation et de la perte de leurs ancêtres. C'est donc à dire, s'écriaient-ils en gémissant, que tant de millions d'hommes qui sont morts parmi nous, dans l'ignorance du vrai Dieu, et sans avoir connu le Sauveur, n'auront point de part à sa rédemption, et seront à jamais les malheureuses victimes de l'enfer: *Ergò, et qui dormierunt perierunt.* A cela, qu'avaient à répondre les missionnaires? qu'avaient-ils à faire, que de les renvoyer à la profondeur des jugements de Dieu?

Pour moi, M. F., c'est à la grandeur de ses miséricordes que je vous rappelle aujourd'hui, et je vous dis avec une sainte confiance: Oh! il n'en est pas ainsi des âmes des chrétiens: elles ont été purifiées et sanctifiées par la religion; nous les avons vues s'endormir en paix dans Jésus-Christ, après l'avoir reçu en viatique. Non, ce n'est pas en vain que Jésus-Christ s'est sacrifié pour ces âmes, qu'il est venu les visiter et reposer en elles, comme un gage de l'immortalité et de la résurrection future. Oui, Seigneur, vous êtes fidèle dans vos promesses, et vous ne laisserez pas votre ouvrage imparfait:

après avoir ainsi achevé la sanctification du chrétien mourant par votre divine présence, par l'union de votre sacrifice, et par la persévérance finale, vous lui rendrez une vie meilleure et plus durable.

O vous donc, enfants de grâce et de promesse, s'écrie saint Paul, vous qui attendez le salut et la vie éternelle! que cette vive persuasion, que cette douce confiance en Jésus-Christ notre Sauveur, vous rende moins amère la triste nécessité de mourir, et qu'elle vous en console par avance. J'avoue que c'est un sacrifice bien dur à la nature, quand on le regarde avec les yeux de la chair; mais lorsqu'on l'envisage dans les vues de la foi, qu'il est grand ce sacrifice! qu'il est salutaire! qu'il est adouci par les secours de la religion et de l'espérance chrétienne! Non, M. F., l'homme n'est pas fait pour être toujours sur la terre; et dans peu nous irons rejoindre nos pères qui nous ont déjà devancés dans le tombeau. Mais nous espérons qu'un jour nous en sortirons avec eux, pour être revêtus de gloire et d'immortalité; et nous irons tous ensemble au-devant de notre Sauveur, dans ce grand jour, où il viendra juger l'univers dans l'éclat de sa majesté et de sa puissance. Alors Dieu verra en nous l'empreinte du sang du divin Agneau, dont nous aurons été marqués avant de mourir. A cette marque, Jésus-Christ nous reconnaîtra pour ses disciples, pour ses membres, pour ses élus; et, après l'avoir reçu avec amour sur la terre, nous irons le posséder dans le ciel. Ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur Jésus, et nous règnerons éternellement avec lui dans l'immortalité bienheureuse: *Et sic semper cum Domino erimus.* C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur l'obligation de se supporter les uns les autres.

Cum patientiâ supportantes invicem in charitate. Supportez-vous les uns les autres avec patience, en esprit de charité. *Ephés.* 4, *Epître du jour.*

La conduite que Dieu tient à notre égard doit être le modèle de celle que nous devons tenir à l'égard de notre prochain. Comme il nous aime et qu'il nous supporte avec bonté, malgré nos vices et les outrages que nous lui faisons, de même il veut que nous aimions nos frères, malgré le mal qu'ils pourraient nous faire, malgré les défauts qu'ils pourraient avoir. Hélas! que deviendrons-nous, s'il nous juge, à cet égard, suivant la rigueur de son Evangile ? La vertu qui nous est le plus expressément recommandée, est précisément celle qu'on pratique le moins. M. C. F., prenons-y garde, et supportons-nous les uns les autres. C'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui, en mettant sous vos yeux deux raisons bien simples, et bien propres à nous y engager ; les voici :

1° Nous avons chacun nos défauts, et nous sommes bien aises qu'on les supporte : il est donc juste que nous supportions ceux d'autrui. En second lieu, Dieu nous supporte les uns et les autres, tout imparfaits et tout pécheurs que nous sommes : à plus forte raison devons-nous nous supporter mutuellement! Rien ne commande plus votre attention que cette morale.

Nous apportons en naissant un fond de misère et d'imperfection, qui infecte tout le cours de notre vie ; nous n'avons, dès notre enfance, que des inclinations vicieuses à réprimer, que des vices à déraciner, que des passions à combattre. N'ayant de nous-mêmes que le mal et le penchant au mal, nous ne sommes sages et vertueux qu'à force de nous faire violence ; et encore malgré les secours de la grâce, il n'y a pas un seul homme qui, avec toute sa vertu, puisse se flatter d'être irrépréhensible. De sorte que les plus vertueux, les plus sages, tout bien examiné, ne sont que les moins vicieux et les moins imparfaits : chacun a ses défauts. C'est une vérité dont tout le monde convient, qui s'est tournée en proverbe, et dont personne ne se fâche.

Mais pourquoi les hommes conviennent-ils aisément, en général, d'avoir des défauts, et ne souffrent-ils qu'avec peine qu'on les accuse de tel ou tel défaut en particulier ? Pourquoi le plus orgueilleux ne se croit-il point offensé, quand on dit de lui qu'il n'est pas parfait, tandis que le plus modeste n'aime pas qu'on lui reproche nommément quelque imperfection qui est en lui ? C'est que les défauts et les imperfections en général, sont une maladie commune à tous les hommes ; au lieu que que tel défaut en particulier ne se trouve pas chez tous. Or, comme celui qui est exempt de tel défaut, vaux mieux en ce point que celui qui en est atteint ; comme d'ailleurs notre amour-propre est blessé, quand on dit qu'un autre vaut mieux que nous ; de là vient qne nous n'aimons pas à convenir de nos défauts ; que nous trouvons mauvais qu'on les aperçoive et qu'on nous les reproche, quoique nous disions sans rougir : Je

ne suis point parfait, j'ai mes défauts, comme tout le monde.

Vous en avez donc, M. C. F.; vous en convenez, sans que votre amour-propre en souffre, parce que chacun a les siens. Mais vous ne voulez pas qu'on les nomme, ni qu'on vous les dise; vous désirez, au contraire, qu'on fasse semblant de ne pas les voir, qu'on les excuse, ou du moins qu'on les supporte, et qu'on vous souffre tel que vous êtes. Cela est juste: mais si vous trouvez mauvais que votre prochain relève vos défauts, plus mauvais encore qu'il vous les reproche, ce prochain qui est de même nature que vous, doit-il trouver bon que vous releviez les siens, et que vous les lui reprochiez? Vous voulez qu'il excuse les vôtres, qu'il les souffre avec patience; il le doit: la religion et l'humanité l'y engagent. Mais n'êtes-vous pas homme? n'êtes-vous pas chrétien vous-même? Les lois de l'Evangile et les devoirs de l'humanité ne sont-ils pas faits pour vous comme pour les autres?

Eh! en vertu de quel privilége prétendriez-vous qu'on dût tout vous souffrir, vous passer tout, pendant que vous ne voudriez rien passer aux autres? Que si cette prétention est injuste et ridicule, pourquoi donc avez-vous les yeux continuellement ouverts sur les défauts d'autrui, pendant que vous les fermez, et que vous êtes bien aise qu'on les ferme sur vos propres imperfections? Pourquoi relevez-vous avec affectation, souvent avec malignité, presque toujours avec humeur, les défauts de votre frère, pendant que vous exigez qu'on dissimule les vôtres, et que vous êtes là-dessus d'une sensibilité insupportable? Quand il s'agit des défauts du prochain, vous exagérez, vous aggravez, vous supposez peut-être ce qui n'est pas; et quand il s'agit des

vôtres, vous excusez, vous palliez, vous ne voulez pas voir ce qui saute aux yeux de tout le monde. Cela est-il juste?

— Je ne suis pas parfait, cela est vrai; mais je serais bien fâché qu'on pût me reprocher des défauts semblables à ceux que je vois dans certaines gens avec qui l'on est obligé de vivre, et qui sont en vérité bien insupportables. De quoi peut-on m'accuser, après tout? Je ne suis ni libertin, ni ivrogne; je ne fais du mal à personne; j'ai, grâces à Dieu, des sentiments d'honneur et de religion; je soulage les pauvres, quand je le peux : je ne prétends pas pour cela que je sois sans défauts : chacun a les siens; mais... — Bon! mon C. F.; voilà tout juste le Pharisien qui ne se croyait pas criminel comme tant d'autres. Mais quel rapport y a-t-il entre les vices que vous n'avez pas, et ceux que vous croyez apercevoir dans votre prochain?

Vous n'êtes ni libertin, ni injuste, ni vindicatif, ni avare, ni joueur, ni ivrogne. Loué soit le Seigneur qui a eu pitié de votre faiblesse! Ah! si vous aviez été mis à certaines épreuves; si vous vous étiez trouvé dans certaines occasions, comme ceux que vous traitez avec si peu d'indulgence, peut-être auriez-vous fait pis, et vaudriez-vous moins qu'ils ne valent. Vous avez de la piété, vous fréquentez les sacrements, vous faites l'aumône: tout cela est bien; prenez garde cependant que d'autres en font encore davantage. N'importe : vous n'avez aucun de ces vices grossiers qui vous révoltent dans la personne de votre frère; mais enfin vous n'êtes pas sans imperfection. Ne parlons point ici de ces faiblesses qui sont un secret entre Dieu, votre confesseur et vous; parlons seulement de certains défauts que tout le monde peut voir : et quels sont-ils? Ce

n'est point à vous qu'il faut le demander : il faut le demander à vos voisins, à vos amis, à vos domestiques, à ceux qui vivent habituellement avec vous, et qui sont à portée de vous connaître. Que ne diraient-ils pas, si la charité que nous prêchons ici ne leur fermait la bouche !

Ils diraient, qu'à la vérité vous êtes un honnête homme, incapable de faire tort à qui que ce soit, plein de sentiments d'honneur et de religion ; mais qu'il y a dans votre caractère et dans votre conduite des misères, des faiblesses, des inconséquences, des caprices qui ne laissent pas d'exercer la patience de ceux qui vous approchent; ils diraient, par exemple, que vous êtes trop attaché à votre sentiment, que vous trouvez bien tout ce que vous faites, et que les autres ne font jamais assez bien à votre fantaisie.

Ils diraient que, sans être ni avare, ni dissipateur, vous paraissez quelquefois l'un et l'autre, lorsque vous chicanez avec un ouvrier pour quelques centimes, et que d'un autre côté vous faites des dépenses inutiles ; que dans le fond vous êtes bon père, bonne mère, mais que vos enfants sont mal élevés, que vous êtes à leur égard quelquefois trop indulgent, d'autres fois trop sévère; qu'aujourd'hui vous faites beaucoup de bruit pour un rien, et que demain vous fermerez les yeux sur des choses essentielles.

Voilà ce qu'on dirait, et mettez-vous dans l'esprit, M. C. F., qu'on ne dirait pas encore tout. Moins vous apercevez vos défauts, plus les autres s'en aperçoivent, plus ils les trouvent incommodes; parce qu'en ne les voyant point, vous ne vous mettez pas en peine de les corriger, ou de les rendre plus supportables.

Enfin, et voici, M. F., en quoi personne ne se

rend justice : nous ne voyons certaints défauts dans notre prochain, et ils ne nous sont si fort à charge, que parce que nous avons les mêmes défauts, ou des défauts contraires. Vous supporteriez aisément cet homme qui manque de douceur et de patience, si vous aviez vous-même de la douceur, de la patience; et vous ne seriez pas si choqué de sa vivacité, si vous n'étiez pas vous-même si vif et si sensible. Vous ne vous plaindriez pas que cet autre, dans les affaires d'intérêt que vous avez ensemble, dispute pour un écu de plus ou de moins, si vous ne regardiez pas vous-même un écu d'aussi près que lui : vous croyez avoir raison, il croit l'avoir aussi, et vous contestez ensemble. D'autres fois votre prochain ne vous paraît répréhensible, et vous n'êtes choqué de sa conduite, que parce que vous avez le défaut opposé à celui dont vous l'accusez. Par exemple, un caractère vif et bouillant ne peut souffrir quiconque ne va point assez vite à sa fantaisie ; un caractère mou appelle étourdis tous ceux qui vont plus vite que lui.

Ainsi les hommes, tout contents d'eux-mêmes, apercevant la paille qui est dans l'œil de leur frère, y voyant quelquefois celle qui n'y est point, et ne sentant point la poutre qui est dans le leur, vont toujours se plaignant les uns des autres, parce qu'ils sont tous plus imparfaits les uns que les autres ; et leurs défauts réciproques, qui devraient les engager à se supporter mutuellement, sont au contraire la cause pour laquelle ils ne peuvent pas se souffrir.

Il faut donc le dire, M. C. F., et le dire à notre confusion : ce monde-ci est une grande infirmerie pleine de malades de toute espèce, qui, au lieu de penser à leur guérison, se reprochent leurs infir-

mités les uns aux autres : les aveugles se moquent des sourds ; les sourds, des boiteux ; les boiteux, des paralytiques. Eh ! malheureux ! que nous sommes, regardons-nous plutôt nous-mêmes, et levons ensuite les yeux vers Jésus-Christ, ce médecin tout-puissant, qui tient dans sa main le remède efficace à toutes les maladies ; et, lui demandant qu'il nous guérisse, admirons la bonté avec laquelle il nous souffre. Ah ! que la vue de cette infinie bonté nous ferme la bouche, les yeux, les oreilles, sur les défauts et sur les imperfections de nos semblables... Seconde réflexion.

Les richesses de la bonté, de la douceur et de la longue patience de notre Dieu ne paraissent pas seulement en ce qu'il souffre tant de crimes qui révoltent, comme nous le remarquâmes il y a quelques temps : ce Dieu souverainement bon ne montre pas moins sa patience, en souffrant les faiblesses et les infidélités journalières de ceux qui, faisant profession de le servir, en reçoivent de plus grandes grâces. Nous pouvons même ajouter que cette divine patience éclate davantage, en quelque sorte, à l'égard de ses serviteurs, qu'à l'égard de ceux qui l'outragent par une vie toute païenne. Ecoutons-le s'en plaindre lui-même dans les livres saints : *Si mon ennemi s'était élevé contre moi, j'y aurais été moins sensible ; mais vous qui vivez dans ma maison comme mon ami*, que je nourris de ma propre chair ; vous que j'appelle mon fils, et qui m'appelez votre père ; âme chrétienne, ma bien-aimée, vous, offenser ma bonté ! être infidèle à ma grâce ! vous écarter de la loi sainte que je vous ai donnée ! Ah ! la plus petite infidélité de votre part, ne fût-ce qu'un

seul de vos regards, une seule parole, une seule pensée ; tout ce qui ne s'accorde pas avec la fidélité que vous m'avez promise, que vous me devez à tant de titres, et que je dois attendre de vous, tout cela me blesse et me perce le cœur : *Vulnerâsti cor meum.*

Bon Jésus ! que sommes-nous donc à vos yeux, avec notre piété, nos bonnes œuvres et toute notre prétendue régularité ? Que sommes-nous donc avec nos confessions, nos communions, nos prières, nos aumônes, nos jeûnes et tous ces dehors du christianisme ? Hélas ! que sommes-nous ? Des brebis qui s'égarent sans cesse, et que vous ramenez sans cesse ; des enfants indociles qui vous désobéissent tous les jours, et à qui vous pardonnez tous les jours ! Ils reviennent à vous le matin, et ils vous abandonnent pendant le jour : ils ne se lassent pas de vous offenser, et vous ne vous lassez pas de leur faire grâce.

M. C. P., que chacun de nous examine sa propre vie. Interrogez ceux même qui paraissent les plus fervents : Hélas ! vous diront-ils, cette misérable vie n'est qu'un tissu de faiblesses et d'infidélités, du matin au soir, et d'un bout de l'année à l'autre ; toujours imparfaits, toujours pécheurs, toujours incorrigibles. Aujourd'hui nous confessons nos péchés ; demain nous y retombons de nouveau. Le matin, nous formons de bonnes résolutions ; avant la fin du jour, nous les avons oubliées. Dans certains moments, nous avons de la ferveur ; le moment d'après, c'est le relâchement et le dégoût. Tantôt forts, tantôt faibles ; tantôt pleins d'une sainte ardeur, tantôt froids comme la glace ; tantôt recueillis, tantôt dissipés, tantôt résignés, tantôt impatients ; tantôt remplis d'une douce confiance, tantôt abattus presque jusqu'au désespoir. Nos con-

fessions ne roulent que sur des rechutes, et nos rechutes rendent, la plupart du temps, nos con fessions inutiles. Toujours enclins vers le mal, nous n'avons pour le bien, ni fermeté, ni constance; et cela, malgré les grâces de toute espèce qui nous préviennent, nous touchent, nous soutiennent, nous fortifient; malgré l'abondance des secours extérieurs qui nous environnent. Mon Dieu! que nous sommes insupportables, et que vous êtes patient! En faut-il davantage, M. F., pour faire rougir, et pour confondre le chrétien qui manque d'indulgence pour les défauts et pour les imperfections de ses frères?

— Mais il est Dieu, et je ne suis qu'un homme. — Eh! c'est parce qu'il est Dieu, que les moindres fautes ont à ses yeux une malice infinie. C'est parce qu'il est Dieu, qu'il devrait les souffrir, ce semble, avec moins de patience, puisque sa justice en demande sans cesse la punition. — Mais sa miséricorde l'emporte sur sa justice. — Eh bien! imitez-la donc, cette bonté; faites donc aussi que la miséricorde et la douceur, quand il s'agit des défauts d'autrui, l'emportent sur votre sensibilité, sur votre mauvaise humeur, sur vos caprices, et sur tous ces sentiments d'aigreur ou de mépris, d'indignation, de malignité, qu'excitent en vous les défauts et les infirmités de vos semblables. — Il est Dieu, et je ne suis qu'un homme. — Et c'est précisément par la raison que vous n'êtes ni plus puissant, ni plus juste, ni plus sage que Dieu, que vous devez souffrir les imperfections de vos frères; parce que Dieu les souffre, quoiqu'elles l'offensent, quoiqu'elles lui déplaisent plus qu'elles ne sauraient vous déplaire. Etes-vous plus jaloux de sa gloire qu'il ne l'est lui-même? votre frère est-il l'ouvrage de vos mains?

vous a-t-il coûté trente-trois ans de peines, de sueurs, d'humiliations? avez-vous répandu votre sang pour le racheter? l'aimez-vous plus que Jésus-Christ ne l'a aimé? Ah! dites plutôt que vous ne l'aimez pas. Dieu le souffre, parce qu'il l'aime; vous ne sauriez le supporter, parce que vous ne l'aimez pas. *Et, si vous n'aimez pas votre frère, comment*, dit saint Jean, *oserez-vous dire que vous aimez Dieu?*

— Je ne suis qu'un homme. — Eh! c'est parce que vous êtes homme, que vous devez souffrir les autres hommes; que vous devez savoir, par votre propre expérience, combien les hommes sont faibles et imparfaits; combien ils sont aveugles sur leurs propres défauts. C'est parce que vous êtes homme, que vous n'avez aucun droit de réformer les autres hommes, à moins que le devoir ou la charité ne vous engagent à les reprendre; et alors, ce ne sera pas l'humeur, mais la raison; ce ne sera pas l'impatience, mais la douceur, qui règlera vos mouvements et vos démarches. Les défauts de votre prochain pourront exciter votre charité, mais ils n'aigriront pas votre cœur; ils pourront vous inspirer des sentiments de compassion, mais non pas de mépris. Il n'y aura ni fiel, ni dureté, ni raillerie piquante dans vos paroles. Plus vous désirerez son amendement, plus vous le supporterez avec patience, plus vous le reprendrez avec douceur. Bien loin que ses défauts vous portent à l'humilier, ils serviront à vous humilier vous-même, en vous faisant ressouvenir de vos propres défauts, dont la réforme vous intéresse, et doit vous occuper encore plus que celle des autres.

Et voilà malheureusement ce qu'on ne veut point entendre. On craint de se regarder et de se con-

naître, parce qu'on ne veut pas se réformer. Et en ouvrant sur les défauts d'autrui des yeux de mépris ou de malignité, on s'oublie soi-même, on s'applaudit de n'avoir pas les mêmes vices, pendant qu'on en a quelquefois de plus considérables dont les autres s'aperçoivent, et qu'ils critiquent à leur tour.

O mon Dieu! découvrez-nous donc nos propres défauts, et détournez nos yeux des défauts de notre prochain. Que votre infinie bonté qui nous supporte, qui nous aime, qui ne cesse de nous faire du bien, tout imparfaits, tout pécheurs que nous sommes, fasse que nous nous aimions et supportions les uns les autres, comme les enfants d'une même famille dont vous êtes le père, comme les membres d'un même corps dont vous êtes le chef, et qui doivent, après cette vie, s'ils suivent votre sainte loi, ne faire qu'une même chose en vous et avec vous, pendant l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, M. F., au nom du Père, etc.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE

APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur la correction fraternelle.

Rogamus vos, fratres, corripite inquietos, consolamini pusillanimes, suscipite infirmos, patientes estote ad omnes. Faites-vous un devoir, nous vous en conjurons, de reprendre les hommes inquiets. Soutenez les faibles, consolez ceux qui sont timides, ayez à l'égard de tous une patience à toute épreuve. *I. Thess.*, 5.

Il faut avouer, M. F., que la charité est bien étendue : elle s'étend à tout. Je vous ai parlé en général de l'amour du prochain; je suis entré, à

différentes reprises, dans le détail des obligations qu'il nous impose; et cependant, je n'ai pas encore dit tout ce qui intéresse cette grande vertu : il me reste à vous instruire de l'un de ses devoirs, la correction fraternelle, les charitables représentations que nous devons nous faire les uns aux autres, et dont un homme sage fait toujours son profit, de quelque part qu'elles lui viennent. Ecoutez-moi attentivement.

On convient que les supérieurs sont tenus de faire la correction à leurs inférieurs, les pères à leurs enfants, les maîtres à leurs domestiques, et le pasteur à ses ouailles; mais que la charité nous oblige à reprendre nos frères, et à les ramener, si nous pouvons, quand ils s'égarent, c'est à quoi l'on ne pense point; et si nous insistons sur cette obligation, la plupart répondent comme Caïn, lorsque Dieu lui demanda ce qu'était devenu son frère Abel: *Est-ce que je suis le gardien de mon frère?*

Mais, dites-moi, que penseriez-vous d'un homme qui serait insensible aux malheurs d'autrui, jusqu'à dire, à tout propos et à la vue des plus grands désastres : Qu'est-ce que cela me fait? tant pis pour lui. Mon C. P., pensez-vous être plus charitable, lorsque vous voyez sans compassion le malheureux état où l'âme de votre frère est réduite, quand il donne dans certains travers, et qu'il croupit dans des habitudes criminelles? Qu'est-ce que cela me fait? tant pis pour lui. Est-ce que je suis le gardien de mon frère? — Avec une telle façon de penser, et c'est malheureusement ainsi que pensent la plupart de ceux qui m'écoutent, on ne laisse pas de dire : *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et mon prochain comme moi-même.*

En quoi prétendons-nous donc faire consister cet amour? Est-on sincèrement attaché à Jésus-Christ, quand on voit sans douleur, sans compassion, sans intérêt, la perte des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort? Les pasteurs sont établis; ils sont obligés par état, et plus particulièrement que les simples fidèles, à travailler au salut des âmes; cela est vrai. Saint Paul parlait à tous les pasteurs, quand il écrivait à Timothée : *Prêchez à temps et à contre-temps; reprenez, menacez, exhortez de toute manière, et avec toute sorte de patience.* Mais saint Paul parlait à tous les chrétiens, quand il disait : *M. F., si quelqu'un d'entre vous tombe en faute, reprenez-le charitablement avec un esprit de douceur.* Et que signifie dans votre bouche cette prière que vous faites tous les jours : *Que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive,* si vous ne vous intéressez pas à la gloire de Jésus-Christ, à l'établissement de son règne? D'où je conclus que vous n'aimez donc pas véritablement Jésus-Christ; que vous n'aimez donc pas votre prochain, si vous ne contribuez pas à son salut de tout votre pouvoir, non-seulement par vos prières, non-seulement par vos bons exemples, mais par de sages avis, par des représentations charitables, lorsque vous êtes à portée de les lui faire, qu'il en a besoin, et qu'elles peuvent lui être utiles.

Mais, me direz-vous, vous nous prêchez sans cesse de ne point examiner la conduite d'autrui. Oui, sans doute : ne jugez, ne condamnez personne; n'insultez, ne méprisez personne; excusez, souffrez, pardonnez tout : voilà ce que je vous prêche. Mais faut-il que vous voyiez indifféremment, sans douleur et sans compassion, la faiblesse, les chutes, les égarements du prochain? Vos propres infirmités, que je vous exhorte à ne jamais perdre de vue, ne

doivent-elles pas vous attendrir sur les siennes ? et si vous y êtes sensibles, ne chercherez-vous pas à les soulager et à les guérir selon votre pouvoir ? — Cela ne me regarde point. — Mais si les défauts du prochain ne vous regardent point, pourquoi donc tant de rapports, de murmures, de médisances, peut-être de calomnies ? Voilà ce qui blesse, ce qui détruit la charité. Mais chercher à relever votre frère quand il est tombé en faute, l'en avertir, l'aider à se sauver, c'est là remplir un devoir de charité.

Que la vue des vices, des égarements de votre frère excite d'abord en vous, non pas des sentiments d'aversion, d'indignation ou de mépris, comme il n'arrive que trop souvent, mais des sentiments de compassion et de douleur, vous souvenant alors de la fragilité humaine qui vous est commune avec lui. Que nous sommes à plaindre, ô mon Dieu ! Ce qui est arrivé à mon frère, peut m'arriver à moi-même ; je suis exposé aux mêmes tentations et aux mêmes dangers. Combien de chutes n'ai-je pas faites, et ne fais-je pas tous les jours ! Cette personne est dominée par une passion, je suis tourmenté par une autre ; elle a ses infirmités, j'ai les miennes aussi.

Pénétré de ces sentiments, et dans ces dispositions charitables, approchez-vous de votre frère, et choisissez, pour le reprendre, le temps, le lieu, les circonstances qui vous paraîtront les plus propres pour vous insinuer dans son cœur. C'est être maladroit que de faire la correction, ou des représentations à quelqu'un qui est, par exemple, dans le feu de la colère ou de quelque autre passion qui le trouble. Non, ce n'est point alors le moment de l'aborder, il vous rebutera. Votre enfant commet une étourderie, et sans lui donner le temps de la

réflexion, vous le reprenez sur-le-champ avec aigreur; c'est mal vous y prendre; attendez au lendemain, donnez-lui le temps de voir et de sentir sa sottise. Préparez-le, par votre silence et par une sorte de dissimulation, à recevoir avec fruit la réprimande que vous avez à lui faire. Choisissez un moment où il ne puisse pas vous soupçonner de le reprendre par humeur, ni par d'autres motifs que la tendresse paternelle. En un mot, quelle que soit la personne que vous désirez ramener au devoir, commencez par gagner son cœur et sa confiance : sans cela vous ne ferez rien; et l'on vous répondra que ce n'est point là votre affaire. Dès qu'une fois le cœur est gagné et la confiance établie, on est presque sûr de ne pas travailler en vain.

Que vos représentations n'aient rien d'amer, rien qui annonce le mépris, l'aversion, la colère. Joignez à la force de la vérité le ton amical, la douceur. Ah! que la vérité a de force, lorsqu'elle est accompagnée de douceur! Il est rare que les réprimandes trop sèches produisent un bon effet. Car si elles viennent de la part de ceux qui sont en droit de les faire, elles n'inspirent que la crainte; si celui qui les fait n'a aucune autorité, elles révoltent, elles aigrissent la plaie, au lieu de la guérir.

Pères et mères, ne flattez jamais vos enfants, ne fermez point les yeux sur les défauts de vos domestiques; mais joignez toujours beaucoup de miel aux représentations que vous êtes obligés de leur faire. L'aigreur, la colère, les emportements, les jurements, les invectives peuvent bien donner de la crainte, mais ils ne gagnent point le cœur; et tant que vous n'irez point au cœur, vous ne réussirez pas.

Plus la personne que vous reprenez oppose de résistance, plus il faut de patience de votre part. Si

vous ne réussissez pas dans ce moment, attendez-en un autre : la vraie charité ne se rebute point, parce qu'elle espère toujours, et qu'elle compte, non sur ses efforts, mais sur le secours de celui qui change les cœurs, et sans lequel tous nos soins deviennent inutiles. D'où je conclus que, pour ramener au bien ceux qui s'en écartent, il faut persévérer, et persévérer surtout dans la prière, afin de leur obtenir du ciel les grâces dont ils ont besoin pour mettre à profit les sages avis qu'on leur donne.

Femme chrétienne, vous travaillez depuis longtemps à la conversion de votre mari, vous reprenez, vous corrigez fort exactement vos enfants et vos domestiques ; mais avez-vous l'attention de recommander à Dieu tous les jours les uns et les autres? Vous ne cessez, M. C. P., de faire à ce voisin, à cet ami, les plus sages représentations sur sa mauvaise conduite. Vous cherchez à rétablir la bonne union, et à faire régner la paix dans cette famille ; tout cela est très bien. Mais demandez-vous à Dieu qu'il daigne joindre les saintes inspirations de sa grâce aux bons avis que vous donnez, aux sages représentations que vous faites? Ne savez-vous pas que *celui qui plante, qui arrose, n'est rien, et que Dieu seul peut donner l'accroissement?*

Ainsi, M. F., toute personne qui désire sincèrement ramener ou retenir quelqu'un dans le devoir, doit elle-même le recommander à Dieu, afin qu'il daigne répandre sa bénédiction sur cette bonne œuvre. Et c'est parce que nous ne le faisons pas, que nos représentations sont si souvent inutiles. Elles sont inutiles, pour être faites mal à propos et à contre-temps ; inutiles, faute de douceur et de persévérance. Mais il faut convenir aussi qu'elles sont très souvent inutiles par la mauvaise disposion de

ceux à qui on les fait. Sur quoi, voici encore, M. C. P., quelques réflexions.

D'où vient que nous sommes si curieux de louanges, et que nous aimons si peu à être repris? C'est un effet de notre orgueil. Mais ce misérable orgueil va-t-il jusqu'au point de nous faire imaginer que nous sommes irrépréhensibles? Ne disons-nous pas que le plus grand service qu'on puisse rendre à quelqu'un est de lui faire connaître ses erreurs, le reprendre quand il a failli, le remettre dans le droit chemin quand il s'en écarte? Vous êtes donc tout à la fois injuste, ingrat, aveugle, insensé, lorsque vous prenez en mauvaise part la correction, les réprimandes, les sages représentations de quelqu'un qui travaille à vous rendre meilleur ou moins imparfait.

Heureux l'homme qui écoute avec douceur, qui reçoit avec reconnaissance, et qui met toujours à profit, soit les corrections qu'on lui fait, soit les bons avis qu'on lui donne! Il recueillera les fruits de sa docilité; il ne tombera jamais dans des fautes considérables; il avancera de vertu en vertu, parce qu'il conservera dans son cœur, et qu'il aura sans cesse devant les yeux les paroles de sagesse qu'on lui a dites. Celui-là, au contraire, est un insensé, qui hait la correction, qui ne veut pas qu'on lui parle de ses défauts. Le mal ira toujours croissant en lui: *Il mourra dans ses habitudes vicieuses*, dit le Sage.

Ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui, regardant derrière eux, à un certain âge, se repentent amèrement de n'avoir pas voulu écouter les leçons qu'on leur a données? Il a été un temps, dit-

on, où je ne voulais écouter personne ; je méprisais les bons conseils, je m'en moquais, je voulais vivre et me conduire à ma tête. Ah ! si j'avais su, si j'avais pu sentir ce que je vois, ce que je sais, ce que je sens aujourd'hui ! Jeunesse qui êtes plus revêche encore que vous n'êtes aveugle et fragile ; jeunesse, apprenez à souffrir les mains charitables qui cherchent à vous redresser, et souffrez-les, non seulement avec douceur, mais avec joie et reconnaissance, qui que ce soit qui vous fasse la correction. Ecoutez surtout les vieillards ; ils savent ce que vous ne savez point ; ils voient ce que vous ne sauriez voir. Le bien ou le mal qu'ils vous prédisent, vous arrivera. Profitez de l'expérience qu'ils ont acquise. Plaisez-vous avec eux ; interrogez-les, consultez-les, et honorez-les comme vos pères.

Malheureux enfants, qui traitez avec mépris ceux-là même qui vous ont mis au monde, vous sentirez un jour, mais trop tard, toute la justice des réprimandes que vous ne voulez pas souffrir ; toute la vérité, toute la sagesse des avis que vous ne voulez pas entendre.

Quel scandale de voir un enfant qui se moque ouvertement de ce que son père ou sa mère lui disent pour son bien, qui ne leur répond souvent que par des injures, sous prétexte qu'il n'est plus d'un âge à recevoir la correction ! Mais, dites-moi, votre père ou votre mère, en vieillissant, ont-ils cessé d'être vos parents, et n'êtes-vous plus leur enfant depuis que vous avez trente ou quarante ans ? Allez, enfant ingrat, âme dénaturée, la malédiction de Dieu tombera sur vous. Et vous sentez, M. F., que ce que je dis de la correction que les pères et mères font à leurs enfants, doit également s'entendre de celle qu'un supérieur quelconque est

en droit de faire. Mon Dieu! qu'ils sont rares ce chrétiens véritablement humbles, qui reçoivent avec douceur, avec modestie, avec reconnaissance et avec respect, la correction de leur supérieur Ecoutez là-dessus saint Bernard, et voyez, M. C. P., jusqu'où va ce misérable orgueil que nous avons tant de peine à vaincre.

Tantôt on nie le fait sur lequel on est repris, quoiqu'il soit vrai, et que la réprimande soit bien fondée : *Non feci.* On se récrie avec aigreur, on s'emporte; car c'est ainsi que les menteurs se défendent. D'autres fois, ne pouvant nier le fait, on le justifie : *Feci quidem, sed benè feci.* Quand on est forcé de convenir que ce que l'on a fait n'est pas bien, on s'excuse d'une autre manière : Vous avez raison, et j'ai tort, à la bonne heure; mais, après tout, il n'y a pas grand mal : *Non multùm malè.* Et enfin, lorsqu'on est convaincu au point de ne pouvoir disconvenir que ce qu'on a fait ne soit très mal, on se retranche sur l'intention : J'ai cru bien faire, *Si multum male, malâ non intentione.*

Ah! que vous seriez charitable, M. C. F., si vous étiez aussi ingénieux, aussi adroit pour trouver des excuses quand il s'agit des fautes de votre prochain, que vous êtes adroit et ingénieux quand il s'agit d'excuser les vôtres! Et c'est précisément tout le contraire. Vous exagérez, vous aggravez les fautes d'autrui, pendant que vous n'oubliez rien pour justifier, pour excuser vos propres fautes. Qu'il est beau cependant de s'accuser soi-même, et de s'humilier quand on a failli! Oui, je ne sais lequel des deux est le plus estimable, ou celui qui ne tombe jamais dans certaines fautes; ou celui qui les avoue humblement, sans détour, quand on le reprend Celui-ci est humble, et quiconque est humble a tout ce qu'il faut pour devenir parfait.

J'ai dit et je répète encore, que le service le plus important qu'on puisse nous rendre, est de nous faire apercevoir nos défauts et nos manquements. D'où je conclus qu'un homme sage reçoit toujours volontiers, non-seulement la correction de ses supérieurs, mais encore les avis, les représentations charitables de ses égaux, de ses inférieurs même: et pourquoi? Parce qu'il aime la vérité, parce qu'il cherche le bien par-dessus tout. Or, celui qui aime la vérité, l'écoute toujours avec plaisir, qui que ce soit qui la lui dise; et celui qui cherche le bien, le voit et l'envisage sans répugnance, qui que ce soit qui le lui fasse apercevoir. Celui qui m'avertit de mes défauts, ne m'offense pas plus que s'il me faisait apercevoir une tache que j'ai sur le visage. A propos de quoi pourrais-je donc m'en plaindre?

— Ce n'est pas là son affaire; il n'a aucune inspection sur ma conduite. — Soit: nous avons vu néanmoins le contraire, il n'y a pas longtemps; et le Saint-Esprit dit en propres termes, que chacun de nous est chargé, de la part de Dieu, de veiller au salut de son prochain: *Unicuique mandavit de proximo suo.* Mais si ce n'est point là son affaire, vous ne lui devez que plus d'obligation d'un service qu'il n'est pas tenu de vous rendre.

Chose étrange, M. F.! quand nous faisons le bien, nous ne trouvons pas mauvais qu'on nous loue; quand nous faisons le mal, nous ne pouvons pas souffrir qu'on nous en parle. Nous souffrons à merveille qu'on fasse l'éloge de nos bonnes qualités; et quant à nos défauts, nous ne voulons pas même qu'on les aperçoive. Quelle injustice!

Heureux, heureux celui qui a trouvé sur la terre un véritable ami, qui, dans toutes les occasions, l'avertisse de ses fautes, qui ne lui cache, qui ne

lui dissimule aucun de ses défauts! Il sentira de plus en plus le prix de ce trésor inestimable. Et regardez comme tel, mon C. P., je veux dire comme un véritable ami, quiconque vous donne des avis pour la réforme de vos mœurs, quiconque cherche à vous rendre meilleur. Souvenez-vous qu'il n'est rien au monde sur quoi vous ayez plus besoin d'être éclairé, que sur vos imperfections et vos fautes; qu'il n'est rien, par conséquent, sur quoi vous deviez chercher davantage à connaître la vérité: vérité que vous ne verrez jamais comme il faut de vos propres yeux, parce que nous ne nous voyons jamais tels que nous sommes.

Souffrez donc, M. C. F., et souffrez, non-seulement avec patience, mais avec reconnaissance, la main charitable de celui qui veut ôter la paille que vous avez dans l'œil; qui veut vous retirer du précipice, ou empêcher que vous n'y tombiez. Aimez que l'on vous parle de vos défauts, que l'on vous fasse apercevoir vos fautes, que l'on vous représente vos devoirs. La correction, il est vrai, les réprimandes répugnent à la nature, parce qu'elles ont toujours quelque chose d'humiliant, et nous n'aimons pas ce qui nous humilie; parce qu'elles nous forcent à jeter les yeux sur notre misère, et la vue de notre misère n'a rien d'agréable. Mais cette amertume est salutaire; elle fait un bien infini à ceux qui ont assez de raison pour ne point écouter la nature.

Modèle divin et souverainement aimable de la charité dont nous devons être animés les uns pour les autres, adorable Jésus! répandez, enracinez dans nos cœurs cette vertu estimable et sans laquelle nous ne sommes rien. Rendez-nous tellement sensibles à tout ce qui intéresse votre gloire et le

salut de nos frères, que nous les reprenions charitablement quand ils s'égarent, et que nous recevions également leurs corrections avec douceur, afin que nous devenions tous vos véritables disciples, et que nous soyons dignes d'arriver au ciel, où rien de souillé ne saurait entrer. Je vous le souhaite, M. F., au nom, etc.

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEPTUAGÉSIME.

Examen sur le sacrement de Pénitence.

Tu quis es? Quid dicis de te ipso? Qui êtes-vous? Que dites-vous de vous-même? *S. Jean*, 10.

Voila, M. F., la question la plus difficile, la plus importante, et peut-être la plus pressée que l'on puisse faire à un pécheur qui a vécu dans l'habitude du péché. Je dis question la plus difficile; puisque pour y répondre, il faudrait avoir approfondi son cœur, se connaître soi-même, et que rien n'est plus rare que cette connaissance. Je dis question la plus importante; puisque sans cette connaissance de nous-mêmes, nous ne saurions découvrir les maux de notre âme, ni trouver les remèdes propres à les guérir. Je dis enfin, question la plus pressée et la plus instante; puisque le souverain Juge se dispose peut-être à vous la faire avant qu'il soit peu, et qu'il vous condamnerait, par cela seul que vous auriez négligé de vous y préparer.

Pour prévenir ce malheur et vous faciliter le moyen de vous examiner, permettez-moi, M. F., de vous la faire aujourd'hui, cette question, et de

vous demander : Qui êtes-vous, que dites-vous de l'état de votre âme ? que dites-vous de vous-mêmes : *Quid dicis de te ipso?* Qu'en direz-vous au dépositaire de votre conscience ? Qu'avez-vous coutume de lui en dire ? Ne lui avez-vous rien caché, rien dissimulé, rien déguisé ? Lui avez-vous montré à découvert le fond de votre âme ? Lui avez-vous fait connaître la cause, l'espèce, le nombre, les circonstances, les suites de vos péchés ; vos penchants, vos affections, vos habitudes ? Enfin, lui avez-vous fait connaître votre cœur, tel que vous le connaissez, tel que Dieu le connaît lui-même ? Etes-vous du moins dans la résolution de le faire dès aujourd'hui ?

C'est là, M. F., le fruit que vous devez tirer de toutes les instructions que je vous ai faites pendant le carême dernier, sur le sacrement de pénitence. Examinons aujourd'hui si vous avez suivi toutes les règles qu'il exige, et que je vous ai expliquées ; si vous avez apporté à la confession les dispositions nécessaires. Peut-il être rien de plus intéressant pour vous ?

Oui, mon Dieu ! c'est à un sérieux retour sur soi-même, que vous avez attaché la conversion du pécheur. Mais il n'appartient qu'à votre grâce de nous aider dans un ouvrage si difficile. Donnez-nous donc, nous vous en supplions, donnez-nous cet esprit de recueillement et de lumière, qui dissipe nos ténèbres ; cet esprit de componction et de pénitence, qui change nos cœurs et nous réconcilie avec vous, afin que la Pâque assure notre salut.

Ce n'est pas assurément pour vous inspirer de vaines alarmes sur vos confessions passées, âmes justes et fidèles, que je viens aujourd'hui faire passer

sous vos yeux les fautes les plus ordinaires qui se commettent dans cette démarche de pénitence, qui doit conduire les âmes à leur guérison. Tout mon dessein est d'ouvrir les yeux à ces chrétiens lâches, ignorants, présomptueux, qui, se rassurant sur des confessions faites sans fruit et par manière d'acquit, vivent dans une fatale sécurité qui ne peut que les conduire au souverain des malheurs, à la damnation éternelle. Commençons.

1° *Examen.* Comment vous êtes-vous confessés jusqu'à présent? Avant la confession, avez-vous examiné votre conscience? Cet examen a-t-il été précédé de la prière? Avez-vous eu soin de demander au Saint-Esprit les lumières et les grâces nécessaires pour connaître à fond les maladies de votre âme? Les avez-vous demandées avec cet esprit de ferveur et d'humilité que Dieu ne rejette jamais? Etant auprès du confessionnal, au lieu de repasser dans votre mémoire vos péchés, et de vous exciter au regret de les avoir commis, ne vous est-il point arrivé, au contraire, de vous dissiper, de tourner la tête de côté et d'autre, et même de causer? — Dans d'autres occasions, cette dissipation, ces discours auraient pu n'être que des fautes légères; ici ce sont des fautes graves.

Avez-vous donné à l'examen de votre conscience des soins et une application raisonnable? N'avez-vous point été de ceux qui prennent à peine quelques instants pour se recueillir, qui se contentent de s'examiner sur certaines fautes extérieures et sensibles, tels que jurements, impatiences, mensonges, sans se mettre en peine de fouiller dans leur cœur, où ils eussent trouvé bien des choses capables de les humilier et de les confondre? — Quel examen! et quelle confession, après un tel examen!

Ne vous êtes-vous point présentés au saint tribunal, sans avoir même pensé à vos péchés, disant : Le confesseur m'interrogera et m'examinera lui-même? Comme si le confesseur, qui souvent ne vous connaît pas, pouvait deviner les fautes que vous avez faites! Comme si la première disposition qu'exige ce sacrement, n'était pas de rentrer en vous-même et d'examiner votre conscience!

2° *Contrition.* Et c'est ici, M. F., une disposition bien plus nécessaire encore. Vous êtes-vous excités à la douleur de vos péchés par les grandes considérations que la foi nous fournit? L'avez-vous demandée à Dieu, cette douleur sincère, qui brise, qui change le cœur? L'avez-vous demandée avec un vrai désir de l'obtenir? Ne vous êtes-vous point contentés de réciter du bout des lèvres quelque formule de contrition que vous savez par cœur, ou que vous avez lue dans un livre?

Vous êtes-vous approchés du saint tribunal avec la confusion d'un pécheur qui sent vivement l'horreur de ses fautes? N'y êtes-vous point venus avec un air dissipé et mondain, comme à une simple cérémonie? N'y êtes-vous point venus en riant, causant, promenant vos regards çà et là, vous poussant même jusqu'aux pieds du prêtre? — Est-ce donc là sentir le poids et l'énormité de ses péchés, et en avoir une véritable douleur?

Avez-vous eu le bon propos? Avez-vous eu une résolution sincère, une volonté ferme de tout souffrir, de tout perdre, plutôt que de commettre un seul péché mortel? — Hélas! M. F., une preuve que vous n'avez pas eu ce bon propos, cette ferme résolution qui est essentielle à la véritable contrition, c'est qu'après vos confessions, vous êtes retombés aussi facilement et aussi souvent qu'auparavant;

c'est qu'il n'y a eu aucun changement dans vos pensées, dans vos sentiments, ni dans vos œuvres; c'est que vous avez reparu dans les mêmes occasions qui vous avaient été si funestes; c'est que vous n'avez fait aucun effort pour surmonter vos mauvaises habitudes; c'est que vous avez oublié tous les bons avis que vous aviez reçus, toutes les bonnes résolutions que vous aviez prises; c'est, enfin, que vous avez négligé tous les moyens de vous soutenir, tels que la vigilance, la prière, les saintes lectures et la confession fréquente. Vous avez peut-être eu quelque velléité, quelques désirs faibles de vous corriger; mais ce n'est pas là le bon propos: il faut une volonté assez forte pour changer le cœur, et lui inspirer l'horreur du péché: il faut une volonté ferme, absolue, efficace; car si elle n'était que conditionnelle, faible et chancelante; par exemple, si vous ne cherchiez pas Dieu de tout votre cœur; si vous n'étiez résolus de ne point vous venger qu'à condition qu'on ne vous ferait plus d'injure; si vous négligiez les moyens d'éviter le mal et de faire le bien, vous n'avez pas eu le bon propos, la véritable contrition; vous n'avez fait, en conséquence, que des confessions, que des communions qui doivent vous faire trembler.

Il est bien vrai que l'absolution ne rend pas impeccable, et que la justice n'est pas inamissible; mais il n'est pas moins vrai que quand le propos est sincère, il est persévérant, et qu'une véritable conversion ne saurait se concilier avec cette alternative continuelle de sacrements et de péchés, de réconciliations et de rechutes, malheureusement si communes aujourd'hui. C'est se jouer des choses saintes, c'est se moquer de Dieu, disent les Pères, que de retomber dans les péchés dont on s'est re-

penti : *Derisor est, non pœnitens, qui rursùm agit quod pœnitet.*

Examinez-vous, sérieusement là-dessus, M. F.; car c'est le défaut de contrition et de bon propos, qui multiplie à l'infini les profanations, les sacriléges, et qui peuple l'enfer.

3° *Confession.* Votre confession a-t-elle été sincère et entière? Avez-vous déclaré tous vos péchés, le nombre, l'espèce, les circonstances?... N'avez-vous pas cherché à excuser ou à diminuer vos fautes?.... N'auriez-vous point menti au prêtre? — Ce serait mentir au Saint-Esprit, et mériter le châtiment d'Ananie et de Saphire, tombés morts aux pieds de saint Pierre, pour lui avoir menti. — N'avez-vous pas été résolus de taire certains péchés, à moins que le confesseur ne vous interrogeât?.... N'avez-vous pas parlé d'une manière obscure, équivoque, embarrassée, afin que le confesseur ne comprît pas tout votre péché?.... N'avez-vous pas cherché à endormir l'attention du confesseur, par une longue énumération de fautes minutieuses, et glissé furtivement et à la hâte, lorsqu'il était moins attentif, quelque péché grossier qui vous fatiguait? — Ce sont là autant de dispositions mauvaises, qui ont rendu vos confessions abusives et criminelles, et dont vous ne vous êtes jamais confessés.

Avez-vous déclaré le nombre de vos péchés? Ne vous êtes-vous point contentés de dire, en général, que vous aviez commis tel péché quelques fois, tandis que vous en saviez parfaitement le nombre?... Avez-vous déclaré les circonstances de vos péchés? et surtout celles qui peuvent en faire connaître la malice et l'énormité? Par exemple, lorsque vous

vous êtes confessés de vos excès d'ivrognerie, de débauche, avez-vous dit que vous y étiez tombés les jours de dimanches et de fêtes, ou les jours de jeûne?.... Avez-vous dit que vous aviez été un sujet de scandale pour vos enfants et vos domestiques, qui en avaient été les témoins? Peut-être n'y avez-vous jamais pensé!.... Avez-vous accusé les différentes espèces de péchés? n'avez-vous pas confondu les pensées avec les désirs, et les désirs avec les actions? — Car, M. F., il en est qui s'accusent seulement de mauvaises pensées, tandis qu'ils ont outragé la pudeur par des actions graves et honteuses: d'autres s'accusent seulement d'avoir juré, tandis qu'ils ont proféré des blasphèmes; d'autres, enfin, d'avoir médit, tandis qu'ils ont fait les calomnies les plus noires.

Avez-vous accusé l'habitude et l'occasion du péché? Par exemple, en vous accusant de certaines fautes, avez-vous dit que vous y étiez sujets depuis tant d'années?.... Avez-vous dit que vous y étiez tombés avec une personne qui demeure sous le même toit, et que vous vous voyez peut-être tous les jours; avec une personne qui vous était parente ou alliée? — C'est ainsi qu'on cherche à tromper le confesseur et à se tromper soi-même; mais on ne trompera jamais Dieu.

N'avez-vous pas caché vos péchés par erreur ou par illusion? — Remarquez bien ceci, M. F.; on voit des personnes qui ne se confessent pas des immodesties les plus grossières qu'elles ont commises dans leur enfance, sous prétexte que ce n'était qu'entre enfants, et qu'ils n'avaient pas une pleine connaissance; on en voit d'autres qui cachent les péchés les plus honteux, parce que leurs complices s'en sont déjà confessés, et qu'ils leur ont dit

qu'il ne fallait pas en parler davantage. Quelle ignorance! quel aveuglement! il s'en trouve qui ne confessent qu'une partie de leurs péchés, sous prétexte qu'ils ne veulent pas communier cette fois; comme s'il pouvait être permis de faire un sacrilége, parce qu'on n'a pas encore l'âme assez noire pour en faire deux!

N'avez-vous pas caché vos péchés par honte ou par crainte? N'avez-vous pas caché certaines fautes grossières, dans la crainte qu'un confesseur ne vous différât l'absolution, et ne renvoyât votre première communion ou vos pâques à un autre temps? Quelle affreuse disposition!... N'avez-vous pas caché vos péchés par respect humain, parce que votre confesseur vous connaissait, parce que vous étiez dans le cas de le voir quelquefois, ou parce que vous craigniez de perdre sa confiance et son estime?... N'avez-vous pas caché vos péchés, dans la fausse confiance que Dieu aurait égard à votre timidité, que vous feriez de fortes pénitences, ou que vous auriez plus de courage une autre fois; ou enfin, que vous vous en confesserez dans une autre occasion, ou tout au moins à l'article de la mort? — Et voilà le vrai moyen de vivre dans le sacrilége, et de mourir comme Judas.

Votre confession a-t-elle été humble? N'avez-vous pas rejeté vos péchés sur autrui, sur un mari, sur des enfants, sur des domestiques?.... N'avez-vous pas murmuré contre un confesseur éclairé et ferme, qui voulait vous faire renoncer à certaines occasions qui vous avaient été si funestes?.... Ne vous en êtes-vous pas plaints avec hauteur, lorsqu'il vous différait sagement l'absolution, comme s'il vous faisait une injustice?.... N'avez-vous pas même cherché à décrier son ministère et sa personne par des impostures et des calomnies?

Votre confession a-t-elle été discrète et prudente? N'avez-vous pas fait connaître les péchés d'autrui, à moins que le confesseur ne le jugeât nécessaire?.... Ne vous êtes-vous point entretenus de votre confesseur avec d'autres personnes, de ce qu'il vous a dit, de la manière dont il vous l'a dit, et de mille autres choses de ce genre? — N'avez-vous pas dit: Mon confesseur m'a fait telle et telle question, m'a donné tels et tels conseils, m'a imposé telle et telle pénitence?..... Ce sont des fautes plus graves qu'on ne pense.

4° *Satisfaction ou pénitence.* Avez-vous fait la pénitence qui vous avait été imposée?.... L'avez-vous faite dans le temps et de la manière qui vous a été prescrite?... ne l'avez-vous pas renvoyée à une autre confession, vous exposant ainsi à la faire à la hâte et sans fruit?... Ne l'avez-vous pas donnée à faire à un autre? car telle est l'ignorance de quelques personnes, qu'elles s'imaginent que cela se peut.... Ne vous êtes-vous pas plaints que votre pénitence était trop forte ou trop difficile, comme lorsque le prêtre vous oblige (et il le doit) de sortir de cette maison, de ne pas revoir cette personne, de faire cette restitution, de pardonner cette injure?.... N'avez-vous pas allégué de misérables prétextes pour vous faire dispenser de votre pénitence?.... Ne l'avez-vous pas acceptée avec la résolution de ne la point faire?

Avez-vous fait une pénitence juste et proportionnée à vos péchés?.... Ne vous êtes-vous pas contentés de faire quelques courtes prières pour des crimes qui méritaient des pénitences de plusieurs années? — M. F., ne vous y trompez pas, si la miséricorde de Dieu est infinie, sa justice ne l'est pas moins; elle

ne veut rien perdre de ses droits. *Faites de dignes fruits de pénitence*, vous dit le Seigneur, si vous ne voulez pas périr. Voulez-vous, dit saint Augustin, que la justice de Dieu ne punisse pas vos péchés dans l'éternité, punissez-les vous-mêmes sur la terre. Oui, punissez votre orgueil par des humiliations, votre avare cupidité par d'abondantes aumônes, vos sensualités et vos excès par des jeûnes et des privations, vos impuretés et vos scandales par des macérations et par de bons exemples. En un mot, vous crie saint Cyprien, que vos pénitences ne soient pas moindres que vos crimes.

Avez-vous accepté en esprit de pénitence les afflictions, les maladies, les pertes de biens, les fléaux, les accidents que la Providence vous a envoyés? n'en avez-vous pas murmuré, au contraire? — Oubliez-vous donc que vous êtes pécheurs, et qu'il faut que vous soyez châtiés et punis? que plus vous souffrirez en ce monde, en vue de satisfaire à la justice de Dieu, moins vous aurez à souffrir dans le purgatoire?

5° *Absolution.* N'avez-vous pas reçu l'absolution, sachant bien que vous en étiez indignes? N'avez-vous pas murmuré contre le confesseur qui vous la différait sagement pour s'assurer votre conversion?.... N'avez-vous pas communiqué vos plaintes à d'autres, pour les éloigner du confesseur et de la confession? n'avez-vous pas quitté un confesseur exact et ferme, qui avait à cœur la réforme de votre conduite et le salut de votre âme, pour vous adresser à un autre qui ne vous connaissait pas, à qui il vous était plus aisé d'en imposer, parce que vous n'aviez garde de vous faire connaître? Aveugles! eh! ne voyez-vous pas qu'en vous éloignant ainsi du guide que le Seigneur vous avait donné pour vous conduire dans les

voies du salut, vous vous êtes mis en danger de périr? Ne voyez-vous pas qu'en vous dérobant à son zèle et à sa vigilance, et qu'en cherchant à couvrir vos désordres par des absolutions mendiées ou surprises, vous ne faites de toute votre vie qu'une chaîne affreuse de profanations et de sacriléges? Insensés, ignorez-vous que les absolutions que vous avez ainsi le malheur de surprendre à des confesseurs que vous trompez, ne sont point ratifiées dans le ciel; et que, loin de vous procurer le salut et la paix, elles ne servent qu'à vous donner la mort, et qu'à la rendre plus affreuse et plus désespérée?

Avez-vous fait attention aux raisons pour lesquelles le prêtre vous refusait l'absolution? et, pendant le temps du délai, vous êtes-vous appliqués à vous corriger des défauts qui vous empêchent d'être absous, et à pourvoir aux satisfactions sans lesquelles vous ne pouvez pas l'être?.... Etes-vous retournés à confesse au temps qu'on vous avait fixé? n'avez-vous pas retardé au-delà, peut-être même jusqu'aux pâques de l'année suivante?

Voilà, M. F., les fautes qui se commettent le plus ordinairement dans le sacrement de pénitence. Permettez-moi de finir par où j'ai commencé, et de vous demander: Qui êtes-vous? que pensez-vous de l'état de votre âme, de l'état de votre conscience? qu'avez-vous à dire de vos confessions passées? En en jugeant par les règles que nous vous avons exposées, et par l'examen que nous venons d'en faire, n'avez-vous pas raison de trembler? Ne prendrez-vous pas enfin le parti de réparer, par une bonne confession, toutes les confessions que vous avez mal faites jusqu'à présent?

Mais, M. F., ce n'est pas assez de reconnaître ses fautes, il faut encore, par-dessus tout, s'en humilier

et en gémir devant Dieu. Jetons-nous donc aux pieds de sa miséricorde, car nous sommes tous pécheurs, et disons-lui avec tous les saints pénitents, dans cette confession solennelle et publique :

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à ce tendre Père dont j'ai méconnu la bonté, l'amour et les bienfaits ; dont j'ai provoqué la colère et la justice par des péchés sans nombre, dont le moindre méritait qu'il me jetât au fond des enfers : je me confesse à Jésus-Christ son divin Fils, qui s'est fait homme et qui est mort pour moi, dont j'ai méprisé la rédemption, les travaux, le sang et les mystères, par l'ingratitude la plus noire, et que j'ai crucifié de nouveau, autant qu'il a été en moi, toutes les fois que je me suis abandonné volontairement au péché : je me confesse au Saint-Esprit, dont j'étais devenu le temple vivant, à qui j'ai fait outrage mille fois, en foulant aux pieds ses inspirations, ses grâces et ses sacrements, et je m'avoue coupable, aux pieds de la très sainte et très adorable Trinité : *Confiteor Deo omnipotenti.*

Je me confesse encore à la bienheureuse Vierge Marie, qui m'avait été donnée pour mère et pour modèle, et que j'ai mille fois déshonorée par une vie toute de péchés : *Beatæ Mariæ semper virgini ;* au bienheureux saint Michel archange, dont la victoire sur le démon me fait rougir de ma lâcheté à écouter ses funestes suggestions, et à me livrer à son honteux esclavage : *Beato Michaeli archangelo ;* au bienheureux saint Jean-Baptiste, dont j'ai contredit la sainteté, les austérités et la mort, par mes impuretés, mes plaisirs et mon impénience : *Beato Joanni Baptistæ ;* aux saints apôtres Pierre et Paul, qui m'avaient laissé pour héritage la foi qu'ils avaient plantée, l'Eglise qu'ils avaient fondée, et la céleste

doctrine qu'ils m'avaient transmise arrosée de leur sang, pour me garantir de la mort du péché: *Sanctis apostolis Petro et Paulo;* et à tous les saints du ciel, qui, par leurs puissantes exhortations et leurs admirables exemples, m'avaient tracé la voie qui mène à la vie: *Et omnibus sanctis.* Je me confesse enfin devant les justes de la terre, et en présence de tous mes frères que j'ai molestés, contristés, scandalisés en mille manières: *Et vobis, fratres.* Je me reconnais coupable et très coupable, en pensées, en paroles et en œuvres; et je confesse, les larmes aux yeux, et la componction dans le cœur, que c'est par ma faute, par ma très grande: *Meâ maximâ culpâ.*

C'est pourquoi je supplie la glorieuse Vierge Marie, le refuge et l'avocate des pécheurs; le bienheureux saint Michel archange, mon ange et mon défenseur; saint Jean-Baptiste, la voix qui m'appelle à la pénitence; les saints apôtres Pierre et Paul, ma lumière et mes guides; en un mot, tous les saints qui s'intéressent pour moi, et vous tous, M. F., dont j'implore la charité et la compassion, de m'obtenir de la miséricorde de mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, le don des larmes, la grâce de la conversion, l'esprit et les œuvres de la pénitence la persévérance dans la justice, et une sainte mort. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEXAGÉSIME.

Sur la parole de Dieu et sur l'éternité.

Qui habet aures audiendi, audiat. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. *S. Luc*, 8.

JÉSUS-CHRIST a bien voulu nous expliquer lui-même cette parabole. La semence, dit-il, est la parole que Dieu répand dans nos âmes par la prédication. Mais quelle est la destinée de cette divine parole? Une partie, ajoute ce divin Sauveur, tombe le long du chemin; c'est-à-dire qu'on l'écoute sans y prendre aucun intérêt, et sans y donner aucune attention. Si elle pénètre dans l'esprit, la dissipation continuelle à laquelle on se livre, la fait bientôt oublier. Une autre partie tombe sur la pierre; c'est-à-dire, il en est qui y prêtent une oreille attentive, qui la reçoivent même avec joie; mais comme leur cœur a été endurci par les mauvaises habitudes, cette divine parole n'y prend pas racine; dès que la tentation vient, ils oublient les bonnes résolutions qu'elle leur avait inspirées. Une autre partie tombe parmi les épines. Ces épines signifient ceux qui, après l'avoir reçue dans leur cœur, finissent par l'y étouffer, en ne s'occupant que des affaires de ce monde, ne songeant qu'à conserver ou augmenter leur bien, ne cherchant qu'à jouir des agréments de la vie. Voilà donc la parole de Dieu perdue pour les trois quarts de ceux qui l'entendent; heureux encore si le quart de ceux qui l'écoutent la mettait à profit! Si donc la parole de Dieu n'opère presque jamais

aucun changement dans votre conduite, M. F., c'est que, livrés à la dissipation, ou entraînés par les passions, ou absorbés par les choses de ce monde, la plupart d'entre vous l'écoutent avec un esprit et un cœur mal disposés à en profiter. En terminant cette parabole, Jésus-Christ dit d'une voix élevée: *Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre.* Or, il prononça ces paroles d'un ton plus fort, pour faire sentir au peuple qu'il devait l'écouter avec toute l'attention possible.

C'est avec la même attention, M. F., que je vous prie d'écouter cette instruction, si vous ne voulez pas qu'elle vous soit inutile, comme l'ont été tant d'autres.

Et vous, mon Dieu, préparez la terre, arrosez-en la sécheresse, arrachez-en les épines, écartez-en tout ce qui pourrait étouffer la divine semence; en un mot, donnez-lui cette heureuse fécondité qui apporte cent pour un.

D'où vient l'insensibilité de la plupart des hommes pour l'affaire de leur salut? Du peu de réflexion que l'on fait sur la parole de Dieu, et sur les vérités éternelles qu'elle nous enseigne. C'est de là, dit Jérémie, que viennent tous les péchés et tous les désordres qui règnent dans le monde. En effet, si l'on considérait attentivement pourquoi Dieu nous a créés; si l'on songeait, comme il faut, qu'on doit mourir, que nous pouvons à tout moment être surpris par la mort; qu'elle viendra lorsque nous y penserons le moins; que de ce moment fatal dépend notre éternité bienheureuse ou malheureuse, que nous aurons affaire à un Juge sévère et inexorable, qui nous fera rendre un compte exact de toute

notre vie ; si nous songions, dis-je, à ces grandes vérités, nous mènerions une vie plus régulière ; et, bien loin de rechercher avec tant d'ardeur ces biens et ces plaisirs qui seront la cause de notre perte, nous n'en aurions que du dégoût. Cela n'est-il pas vrai, M. F.?

Mais, parce que les exemples font bien plus d'impression sur notre esprit que les raisonnements, je vais vous en rapporter quelques-uns qui vous convaincront de cette vérité.

Qui est-ce qui porta saint Antoine à renoncer au monde pour embrasser les rigueurs de la pénitence? Trois paroles bien méditées furent la cause de cette sainte résolution. Assistant à la sainte messe, dans la récitation de l'évangile, il entendit ces paroles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi.* Frappé de ces paroles, qu'il crut que Dieu lui adressait, il les pèse, il les médite; et, après une sérieuse réflexion, il sort de l'église, distribue tous ses biens aux pauvres, et se retire dans la solitude. Or, combien d'autres ont entendu les mêmes paroles, et peut-être vous-même, mon Frère, sans vous être, je ne dis pas dépouillé de tout, comme saint Antoine, mais sans avoir fait la plus légère aumône! Il ne faut pas s'en étonner, c'est que vous n'y avez pas bien réfléchi.

C'est pour les avoir bien méditées, que se convertirent ces deux courtisans dont parle saint Augustin au livre de ses Confessions.

Etant entrés par curiosité dans une petite cabane où se retiraient quelques solitaires, ils y trouvèrent un livre de la vie de saint Antoine. L'un d'eux prend ce livre et lit. A peine en a-t-il lu quelques pages, que, charmé des vertus de ce grand Saint, il se sent

fortement porté à imiter son exemple, en renonçant entièrement au monde. En même temps une infinité de raisons et de prétextes se présentent à son esprit pour l'en détourner. Il y pense, il les examine, et plus il fait réflexion à ce qu'il vient de lire, plus il se sent pressé d'exécuter ce que le ciel lui inspire. Embrasé d'une sainte ardeur, et saintement indigné contre lui-même d'avoir si peu fait pour son salut, il s'adresse à son ami : « Dites-moi, je vous prie qu'espérons-nous de toutes les peines que nous nous donnons? que cherchons-nous? quel avantage pouvons-nous retirer de tous nos travaux et de nos assiduités auprès de notre prince? Nous sommes ses favoris, il est vrai; mais en cela même qu'y a-t-il d'assuré et qui ne nous expose à mille dangers? Que de peines, que de soucis et de périls pour arriver à une fortune qui, par elle-même, est encore plus à craindre que tous les maux qu'on a soufferts pour y parvenir? Et encore, quand y parviendrons-nous? au lieu que, si je veux, je puis dès ce moment devenir l'ami de Dieu. Vous ferez ce qu'il vous plaira, ajouta-t-il; mais pour moi, mon parti est pris; je renonce pour toujours aux espérances que je pourrais avoir dans le monde, et sans attendre davantage, je vais pour toujours me consacrer à Dieu dans cette solitude. » Son ami prit le même parti : dès lors ils commencèrent à mourir au monde, pour ne vivre qu'en Jésus-Christ.

Voilà, M. F., quel est le fruit d'une sérieuse réflexion sur la parole de Dieu, sur la vanité des choses de ce monde et l'exemple des saints. Il ne tient qu'à vous que cette divine parole produise dans votre cœur de semblables effets.

C'est de ce même moyen que Dieu se servit pour convertir Augustin. Le feu de la jeunesse, la cor-

ruption de son cœur le retenaient dans le dérèglement. Sa mère, sensiblement affligée de le voir l'esclave des plus honteuses passions, n'épargnait rien pour le faire rentrer en lui-même. Tantôt le prenant en particulier, elle lui remontrait vivement le désordre de sa conduite; tantôt, les larmes aux yeux, elle le conjurait de rompre les chaînes qu'il s'était faites en suivant aveuglément les inclinations de la nature corrompue. Mais c'était inutilement que cette mère désolée faisait tant d'efforts; ni ses prières, ni ses larmes ne produisaient rien sur son fils. Augustin demeura encore plusieurs années éloigné du royaume de Dieu, jusqu'à ce qu'étant ébranlé par les prédications de saint Ambroise, et par la conversion des deux courtisans dont je viens de parler, il commença à ouvrir les yeux à la lumière céleste, et à laisser agir la grâce à laquelle il avait résisté jusqu'alors. Après une sérieuse réflexion, il dit à Alype, son ami: « Que faisons-nous? Les ignorants gagnent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes si stupides que de le perdre, en restant dans le bourbier du vice! Ne devrions-nous pas rougir de n'avoir pas le courage d'imiter leur exemple? »

A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'il quitte son ami et se retire dans un jardin qui était proche. C'est là que, repassant dans l'amertume de son âme les égarements de sa vie, et considérant la miséricorde de Dieu qui le pressait depuis si longtemps, il s'écria, les larmes aux yeux: Jusqu'à quand, Seigneur, serez-vous en colère contre moi? Oubliez mes iniquités passées. Jusqu'à quand remettrai-je toujours au lendemain? Pourquoi ne sera-ce pas dès à présent?

Pendant qu'Augustin combattait ainsi avec lui-

même, il entendit une voix qui disait et répétait : *Prenez et lisez ; prenez et lisez.* Il crut que c'était un avertissement que Dieu lui donnait de prendre les Epîtres de saint Paul qu'il portait sur lui, et de lire le premier endroit qu'il trouverait. Il ouvre ce livre et tombe sur ces paroles : *Ne vous laissez point aller à la débauche ni à l'ivrognerie, aux impudicités ni aux dissolutions : Ne cherchez point à contenter la sensualité ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ.* Il pèse ces paroles, il les médite, et la réflexion qu'il y fit acheva sa conversion.

Telle est, M. F., l'efficacité de la méditation de la parole de Dieu. Après un tel exemple, qui ne voudrait profiter d'un moyen de salut si puissant? Ah! si Augustin avait fait comme la plupart des hommes, à qui Dieu parle souvent, mais sans aucun fruit, parce qu'ils ne réfléchissent point sur sa parole, il ne se serait jamais converti. Et n'est-ce point ce défaut de réflexion qui a fait jusqu'à présent que vous avez si peu profité des instructions que nous ne cessons de vous faire? Ah! je vous en conjure, réfléchissez sérieusement aujourd'hui sur ces paroles du Saint-Esprit, que je vais faire retentir à vos oreilles : *L'homme entrera un jour dans la maison de son éternité.*

L'ÉTERNITÉ ! quelle parole pour qui ne veut pas se boucher les oreilles et endurcir son cœur ! Dieu nous a tirés du néant où nous étions de toute éternité ; il nous a donné une âme immortelle ; oui, cette âme, créée à l'image de Dieu, ne cessera jamais d'être ; elle sera toute l'éternité : captive pendant quelques années dans ce corps mortel, mais séparée, au moment de notre mort, de ce

corps de boue, elle entrera dans la maison de son éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

Il est donc vrai, ô homme mortel ! que si tu es en ce monde, ce n'est pas pour toujours ; qu'après cette vie courte et de quelques jours, il en succédera une autre qui n'aura point de fin ! Il est donc vrai, ô homme pécheur et impénitent ! que tes crimes, tes excès, tes désordres ne resteront pas impunis, et que les abîmes des vengeances s'ouvriront un jour pour t'engloutir à jamais ! Il est donc vrai, ô âmes justes ! que vos vertus, vos afflictions ne seront pas sans récompenses, et qu'une couronne immortelle vous est préparée dans le sein des élus, et dans la région des vivants ! Arrêtez-vous à cette pensée, M. C. F. ; le temps ne vous est donné que pour vous occuper de l'éternité. O éternité ! éternité ! après quelques années passées dans les amusements, la joie, les plaisirs, l'abondance, une éternité tout entière dans les regrets, les remords et le désespoir ! *Toujours et jamais :* ces deux mots feront la méditation éternelle du réprouvé. Toujours dans les tourments, toujours dans les flammes, toujours dans le sein des horreurs ; jamais la moindre lueur d'espérance !

O éternité ! éternité ! après quelques années passées dans les croix, les peines, les exercices pénibles de la vertu, une éternité tout entière de joie, de consolation, de bonheur, d'ineffables délices ! *Toujours et jamais ;* ce sera la contemplation éternelle du prédestiné. Toujours dans Dieu, toujours avec Dieu, heureux du bonheur même de Dieu. Jamais de crainte, de chagrin, de vicissitude, de changement. Toujours et jamais, jamais et toujours. Malheur à qui n'y pense point ; mais malheur plus grand encore à qui y pense, et ne vit pas en chrétien !

Hélas! insensés que nous sommes, que faisons-nous, le peu de jours que nous passons sur la terre? On ne s'occupe que du temps, on ne travaille que pour le temps, on ne vit que pour le temps. Et l'éternité nous attend, et l'éternité s'approche à chaque moment, et l'éternité va nous recevoir; demain peut-être nous y entrerons. Aujourd'hui dans la joie, les festins, les parties de plaisirs; et demain dans les larmes, les soupirs, les sanglots: quel aveuglement!

Il y a une éternité: y avons-nous réfléchi, M. F.? y pensons-nous sérieusement et efficacement? Qui est-ce qui s'en occupe? Est-ce ce tendre enfant qui, à la honte de ceux qui lui ont donné la vie, sait à peine qu'il y en a une autre? Est-ce cette jeune personne, livrée aux vanités, aux amusements du monde, aux désirs déréglés de son cœur? est-ce cette personne avancée en âge, qui ne pense qu'à prolonger une vie qu'elle devrait consacrer à la pénitence et aux larmes!

Oh! si l'on s'occupait de l'éternité, quel changement on verrait dans les mœurs! Cet ennemi ne se réconcilierait-il pas, et voudrait-il aller paraître devant Dieu, le fiel dans la bouche et la haine dans le cœur? Celui-ci garderait-il un bien qu'il sait ne posséder qu'à titre d'injustice? Cet usurier ne cesserait-il pas de prêter son argent à intérêt, et ne restituerait-il pas tout ce qu'il a perçu par cette voie inique, principale cause de toutes ces banqueroutes qui désolent nos pays, et portent partout la misère? Celui-là tiendrait-il caché ce péché qui lui cause des remords; et ne se hâterait-il pas de le déclarer au ministre qui a reçu le pouvoir de le lui pardonner? Ah! si l'on réfléchissait à l'éternité, se conduirait-on comme on se conduit? Agirait-on

comme on agit? Vivrait-on comme on vit? Qui est-ce qui, pensant qu'après cette vie périssable et mortelle, il y en a une immortelle et durable, ne lui consacrerait pas tous ses soins? qui est-ce qui, voyant un enfer ouvert sous ses pieds, comme un abîme prêt à l'engloutir à jamais, ne se résoudrait pas à tout entreprendre, à tout souffrir, tout perdre, pour l'éviter? Qui est-ce qui, envisageant la gloire, les délices d'une éternité bienheureuse, ne soupirerait pas sans cesse après elle?

Ah! si l'on s'occupait sérieusement de l'éternité, les plaisirs auraient-ils des sectateurs? Le monde aurait-il des partisans? Le péché aurait-il des esclaves? Courrait-on, comme l'on fait, après les biens de ce monde? Non, je ne crains pas de le dire, les parties de plaisirs seraient rompues, les modes foulées aux pieds, les biens de la terre méprisés, les cabarets déserts. Il n'y aurait de foule que dans les lieux saints, les autels seraient environnés, les tribunaux de la pénitence assiégés; chacun de nous, comme absorbé dans cette grande pensée, se dirait sans cesse à lui-même: Il y a une éternité, je la crois, je la crains, je l'attends; elle peut me surprendre à tous les moments; du soir au matin je puis y être appelé; et, si cela arrivait, suis-je en état d'y entrer? Ah! puisque je ne dois un jour terminer ma vie en ce monde que pour en commencer une nouvelle dans l'autre, n'est-il pas de la sagesse d'y penser sans délai, et de m'y préparer sans relâche? Et quel serait mon malheur, si, après des réflexions si solides, je vivais comme j'ai vécu, comme ceux qui semblent n'avoir rien à espérer ou à craindre après cette vie!

O pensée de l'éternité! que vous êtes salutaire, mais que vous êtes peu méditée! O éternité! éter-

nité! Que ne puis-je, M. F., vous suivre partout, pour vous rappeler le souvenir d'une éternité qui s'échappe de votre esprit! J'entrerais dans vos maisons, je pénètrerais dans ces foires, dans ces marchés, où les affaires de la terre vous occupent tout entiers. Etonné de votre profond aveuglement, je m'écrierais : Oublierez-vous donc toujours vos plus solides intérêts? Vous faites les affaires d'une famille, de quelque héritier avide; mais votre plus sérieuse affaire, celle qui vous est personnelle, l'affaire de votre salut, se fait-elle? O éternité! qu'est-ce que tout cela pour l'éternité? J'irais dans les rues, au milieu des places où je vous vois occupés d'inutilités, et je m'écrierais : Où courez-vous, hommes aveugles et séduits? A quoi tendent vos conversations, vos démarches, vos agitations? Où est donc votre sagesse, de ne penser qu'au temps, et d'oublier une éternité qui vous poursuit, qui s'approche, qui va vous atteindre, et dans laquelle vous allez vous perdre sans retour? J'irais dans vos assemblées de plaisirs, dans vos veillées, au milieu de vos jeux, de vos danses; là, d'une voix effrayante et lugubre qui ferait mourir la joie dans vos cœurs, je m'écrierais : O éternité! qu'est-ce que tout cela pour l'éternité, si ce n'est faire tous vos efforts pour vous la rendre malheureuse, amasser un trésor de colère sur vos têtes et vous creuser un abîme immense de maux? Je m'adresserais à ces femmes, à ces filles mondaines, si idolâtres d'elles-mêmes, si occupées de ce qui peut flatter leur vanité, si attachées à ces frivoles ajustements dont elles font leur plus grande affaire. Avec un seul mot je leur ferais sentir l'inutilité de leurs soins : O éternité! qu'est-ce que tout cela pour l'éternité? Je parlerais à ces jeunes gens, qui ne pensent pas plus à la mort, que s'ils ne devaient

jamais cesser de vivre, et je m'écrierais : Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc pour croire votre jour si éloigné ? Sur votre jeunesse ? — Oui, répondez-vous; je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. — Ah ! ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous, et qui va vous précipiter dans l'éternité. Prenez-y garde, cette éternité approche.

Savez-vous enfin, M. F., ce que c'est que l'éternité ? C'est répond un saint missionnaire de notre siècle, une pendule dont le balancier dit sans cesse : *Toujours, jamais, jamais, toujours, toujours.* Pendant ces révolutions, un réprouvé s'écrie : Quelle heure est-il ? et la même voix lui répond : *L'éternité.* Je vous laisse, M. F., avec cette réflexion : *L'homme entrera dans la maison de son éternité.* Fasse le ciel qu'elle soit heureuse pour vous !

POUR LE DIMANCHE

DE LA QUINQUAGÉSIME.

Sur la nécessité de la Pénitence.

Cùm jejunâsset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. Après que Jésus eût jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. *S. Matth.*, 4.

Nous touchons, M. F., à cette sainte quarantaine qui, depuis le temps des apôtres, a toujours été observée dans l'Eglise, pour honorer le jeûne de Jésus-Christ, pour expier nos péchés, et pour nous disposer à célébrer dignement la grande fête de Pâques. Heureux celui qui, après avoir passé le carême dans le jeûne et la mortification, sentira

cette faim spirituelle qui fait désirer à notre âme le pain vivant dont elle doit se nourrir! Comme un malade, après avoir été purgé par toutes sortes de remèdes amers et désagréables, commence à sentir la faim; de même l'âme chrétienne, quand elle est bien purifiée par les saints exercices de la pénitence, ne manque pas de soupirer après la table de Jésus-Christ; et alors on peut lui appliquer, dans un sens très véritable, ce que l'Evangile dit aujourd'hui de Notre-Seigneur : Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim : *Cùm jejunâsset, etc.*

Mais comme il y a des malades qui ne peuvent se résoudre à prendre les remèdes qu'on leur prescrit, à cause de leur amertume; ainsi voyons-nous la plupart des chrétiens s'effrayer, et se boucher, pour ainsi dire, les oreilles, dès qu'il s'agit de pénitence, au point que nous n'osons presque pas leur en parler. Comment faut-il donc nous y prendre pour ne pas trahir notre ministère à cet égard, et pour le remplir en même temps d'une manière qui ne décourage et ne rebute personne? Nous ferons ce que fait un médecin qui aime tendrement son malade, et qui compatit à sa faiblesse. Il commence par lui faire entendre que les remèdes qu'on lui propose sont absolument nécessaires pour le rétablissement de sa santé; puis il adoucit ces remèdes, autant qu'il est possible de les adoucir sans en diminuer la vertu.

Il faut donc vous montrer que tous ceux qui se sont abandonnés au péché, s'ils veulent en obtenir le pardon, doivent nécessairement en faire pénitence, et que pour cela il ne suffit pas d'en recevoir l'absolution. Il faut vous indiquer ensuite une manière de faire pénitence, qui n'ait rien de trop effrayant, et qui n'en soit pas moins efficace.

Divin Sauveur, vous êtes juste; mais votre joug est doux, et votre fardeau léger.

Pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut d'abord en avoir une véritable contrition, un ferme propos de n'y plus retomber : ensuite en faire une confession sincère au ministre de Jésus-Christ; mais ce n'est pas assez, il faut encore en faire pénitence. Et pourquoi, M. F.? Pour éclaircir cette vérité, considérons ce que c'est que le péché par rapport à Dieu, ce qu'il est par rapport à notre âme, et ce qu'il est par lui-même.

Le péché, considéré par rapport à Dieu, est une insulte, un outrage qu'on fait à sa Majesté divine. C'est une révolte de la créature contre son Créateur. d'un enfant contre son père, d'un serviteur contre son maître. Toutes ces expressions sont de l'Ecriture-Sainte, où Dieu lui-même se plaint, en plusieurs endroits, que le pécheur le déshonore, qu'il lui ravit la gloire qui lui appartient, en lui refusant l'obéissance qui lui est due. Il faut donc lui faire réparation, lorsqu'on veut se convertir véritablement, obtenir le pardon de ses péchés et les effacer. Il faut en quelque sorte lui restituer sa gloire et lui faire justice.

Or, cette réparation et cette restitution doivent se faire par les œuvres de la pénitence, suivant ces paroles du Prophète : Nous avons commis l'iniquité, ô mon Dieu! nous avons violé vos commandements; nous nous sommes révoltés contre vous; mais ouvrez les yeux, Seigneur, voici qui vous rend votre gloire. Voyez cette âme plongée dans la tristesse, abîmée dans la douleur, qui s'humilie, et succombe sous le poids de son affliction, à cause du

mal qu'elle a fait devant vous et contre vous ; vous voyez ce corps exténué par le jeûne, ces yeux languissants, ce visage abattu, cet air pénitent et humilié : tout cela vous fait justice et vous rend votre gloire: *Et oculi deficientes, et anima esuriens dat tibi gloriam, et justitiam Domino.* (Baruch. 2, 18)

Et certes, M. F., Dieu n'est pas de pire condition que les hommes. Si quelqu'un vous avait outragé; s'il vous avait ôté votre bien ou votre honneur, et que, pour toute réparation, il se contentât de ne pas revenir à la charge, seriez-vous bien satisfait? Comment voulez-vous donc que Dieu le soit, si après l'avoir offensé de mille manières et par toutes sortes de péchés, votre pénitence se réduit à ne plus commettre le péché?

Le péché, considéré par rapport à notre âme, est appelé très souvent, dans les livres saints, une blessure, une plaie; et vous savez que Jésus-Christ compare le pécheur à un homme tombé entre les mains des voleurs qui le dépouillent, le couvrent de plaies, et le laissent à demi-mort. Ces voleurs sont nos passions; c'est vous-même, mon Frère, qui vous êtes dépouillé de cette belle robe que vous aviez reçue dans le baptême; c'est vous qui avez blessé votre âme, et lui avez fait autant de plaies que vous avez commis de péchés. Représentez-vous un homme qui, dans un accès de folie, se déchire le visage, se mord les bras, se frappe la tête contre tout ce qui est autour de lui, s'agite et se tourmente de façon qu'il se meurtrit et se fait en plusieurs endroits des blessures très vives et très dangereuses. Sa folie se passe, il revient à lui; cela est très bien. Mais voilà des plaies; il faut les panser, y appliquer des remèdes. Il n'a fallu qu'un instant pour les faire, il faudra bien du temps pour les guérir.

Le pécheur aveuglé par ses passions, pendant qu'il s'agite et se tourmente pour les contenter, blesse son âme de mille manières, ajoute plaies sur plaies, les mauvais désirs sur les mauvaises pensées, les actions criminelles sur les mauvais désirs, les impudicités sur l'ivrognerie, les calomnies sur la vengeance, les usures sur l'avarice, les imprécations sur les jurements, les blasphèmes sur les imprécations; que sais-je? Dès qu'une fois on a perdu le ciel de vue, et qu'on ne pense plus à son salut, on donne, sans réflexion, dans tout ce que la passion inspire; on se heurte, on se blesse contre tout ce qui se présente.

Mais après un certain temps, le pécheur ouvre les yeux; il rentre en lui-même ; il se dit: Je veux me convertir et changer de vie. Il se confesse, reçoit l'absolution; et moyennant quelques prières, peut-être quelques jeûnes, ou quelques aumônes qu'on lui a ordonnées, cette espèce de pénitence une fois faite, il se croit quitte de ses péchés, n'y pense plus, et vit tranquille. Abus, mon cher Frère, abus! les plaies que nous faisons à notre âme ne se guérissent point à si peu de frais. Les vôtres saignent encore; elles ne sont pas fermées; elles ne se fermeront jamais, si vous n'y appliquez les remèdes de la mortification chrétienne.

La pénitence, dit le saint concile de Trente, est *un baptême laborieux*. Si la vôtre n'a rien de pénible, si vous oubliez vos péchés presque aussitôt que vous avez reçu l'absolution, c'est une pénitence fausse. N'est-ce pas là ce qui fait dire à saint Ambroise, que, quoiqu'il soit rare de trouver des chrétiens qui conservent leur innocence baptismale, il est encore plus rare d'en trouver qui la réparent après l'avoir perdue? Comment donc? Est-ce que nous

ne voyons pas tous les jours des gens qui se confessent, qui accomplissent la pénitence que le prêtre leur impose, et même qui ne commettent plus les péchés qu'ils commettaient auparavant? Oui, sans doute; mais il y en a peu qui, à l'exemple de David, les aient toujours devant les yeux pour en gémir, pour les pleurer, et en faire pénitence jusqu'à la fin de leur vie. C'est-à-dire qu'il y a peu de vrais pénitents, et que les conversions parfaites sont très rares.

Ne soyez jamais sans crainte, dit le Saint-Esprit, *pour les péchés dont vous croyez avoir obtenu le pardon.* S'il faut toujours craindre pour les péchés dont on s'est accusé, dont on a reçu l'absolution, quand même on serait assuré du pardon, il ne faut donc jamais les oublier; il faut donc y penser toute la vie. Et pourquoi, sinon pour en gémir toujours, et en faire toujours pénitence? Il ne suffit donc pas de s'en confesser, et de ne plus les commettre.

Enfin, le péché, considéré en lui-même, est une action, une parole, un désir, un manquement contraire à la loi de Dieu. Or, quiconque agit contre sa loi, est coupable: quiconque est coupable mérite d'être puni; et si Dieu ne punissait point les mauvaises actions, il serait aussi injuste que s'il ne récompensait pas les bonnes: c'est la réflexion de saint Basile. Lorsque Dieu nous pardonne nos péchés, il change la peine éternelle qui leur était due, en une peine temporelle: il ne nous pardonne qu'à condition que nous subirons cette peine, dont il ne veut pas nous dispenser, parce qu'il est essentiellement et souverainement juste, parce qu'il ne saurait *se manquer à lui-même;* de sorte que la peine due à nos péchés, est comme une dette que nous avons contractée envers cette justice éternelle, et

qui ne peut être acquittée que par les œuvres de la pénitence, jointes aux mérites de Jésus-Christ, sans lesquels nous ne pouvons rien faire qui soit méritoire devant Dieu.

Que les pécheurs ne s'imaginent donc pas, dit saint Grégoire, que leurs péchés soient expiés, s'ils se contentent de ne plus les commettre. Pour effacer ce qui est écrit, il ne suffit pas de ne plus écrire; et pour payer les dettes que l'on a contractées, il ne suffit point de ne pas en contracter de nouvelles.

Faisons encore là-dessus une réflexion. Si, au lieu de vous faire sentir la nécessité de la pénitence, je vous disais : Mon frère, n'ayez aucune inquiétude sur les péchés de votre vie passée : vous vous en êtes confessé, cela suffit, et il est inutile d'y penser davantage. Il est vrai que vous vous êtes révolté contre Dieu, et que vous l'avez déshonoré de mille manières, par toutes sortes de péchés; mais, pourvu que vous ne les commettiez plus, il ne demande pas d'autre réparation. Il est vrai que vous avez fait à votre âme des plaies bien dangereuses; mais pour les guérir, c'est assez de ne pas lui en faire de nouvelles. Il est vrai que vous avez contracté envers la justice divine des dettes immenses; mais pour les acquitter, il suffit de ne pas vous endetter davantage.

Que diriez-vous si je vous parlais ainsi? Que votre pasteur est bien relâché; qu'il ne parle pas comme les autres, et que vous trouvez dans tous les livres de piété le contraire de ce qu'il vous enseigne. Chose étrange, M. F., on veut que nous prêchions la vérité sans en rien rabattre, et lorsque nous la prêchons telle qu'elle est, on la trouve dure, effrayante, impraticable! Essayons donc de l'adoucir sans blesser; et, après vous avoir montré

la nécessité indispensable de la pénitence, voyons une manière de la faire, qui n'ait rien de trop effrayant, qui ne puisse rebuter personne, et qui soit à la portée de tout le monde.

1° Réglez votre intérieur et votre extérieur, de sorte que vous fassiez servir aux bonnes œuvres toutes les facultés de votre âme et toutes les parties de votre corps, qui ont servi au péché. C'est l'apôtre saint Paul qui nous enseigne cette manière de faire pénitence. Considérez-vous donc, mon cher Frère, avec la plus grande attention. Descendez dans votre cœur, examinez vos pensées, vos désirs, vos actions et toute votre vie; et vous verrez que vos yeux, vos oreilles, votre bouche, votre langue, vos pieds, vos mains, votre esprit, votre cœur, votre imagination, votre mémoire, toutes les puissances de votre âme, en un mot, tous les membres de votre corps, se sont réunis, se sont entendus et accordés entre eux pour offenser Dieu; qu'ils ont servi tour à tour, et quelquefois tous ensemble, à commettre mille péchés.

Combien de regards impudiques! combien de regards de vanité! combien de regards de jalousie, de vengeance, de colère! A cette réflexion, que devez-vous dire? Misérables yeux, qui avez été la porte par laquelle le péché est entré dans mon âme, vous ne vous ouvrirez plus que pour annoncer la pudeur, la modestie, la douceur, le recueillement; et par là, vous expierez mon air évaporé, ma dissipation, ma vivacité, mon orgueil, dont vous avez été si souvent les interprètes.

Cette bouche, cette langue, qui ont servi à la sensualité, à l'ivrognerie, à la médisance, à l'im-

pureté, à la colère; cette bouche, cette langue dont je me suis servi pour me perdre, je ne m'en servirai plus que pour faire mon salut. Mon exactitude à observer les jeûnes commandés par l'Eglise, et d'autres que je m'imposerai moi-même, suivant mon état et mes forces; ma sobriété, ma tempérance dans mes repas, expieront ma gourmandise et mes excès. Je dirai du bien de mes ennemis, je serai réservé dans mes discours, je garderai le silence, lorsque j'aurai du plaisir à parler; je confesserai mes péchés, je ne chanterai que les louanges de Dieu, je prierai souvent; et de cette manière, j'expierai les péchés que j'ai commis par ma langue.

Malheureuses mains, qui avez servi à l'avarice, aux vols, aux usures, à la vengeance, aux libertés déshonnêtes, à tant d'actions honteuses, vous servirez à la restitution, à l'aumône, à toutes les œuvres de charité que je pourrai pratiquer dans mon état. Vous travaillerez, et votre travail fera ma pénitence. Je vous élèverai vers le ciel pour exprimer la douleur de mon cœur; vous frapperez ma poitrine en signe de mon repentir; vous serez en tout temps et en tout lieu, ainsi que tout mon corps, dans une attitude pleine de modestie, de décence et de retenue.

Mon esprit, qui n'a été occupé jusqu'ici que d'affaires temporelles, de pensées frivoles, criminelles ou inutiles, sera tout rempli de la pensée de mon salut et des moyens de travailler à la sanctification de mon âme. Je mortifierai mon imagination, en me représentant les supplices affreux de l'enfer. Je mortifierai ma mémoire par le souvenir des péchés que j'ai en horreur et qui me couvrent de confusion. Je mortifierai mon cœur, non-seulement en étouffant les désirs qui pourraient le corrompre, mais en détruisant toutes les affections, toutes les

attaches qui affaiblissent la dévotion et refroidissent la charité. Je porterai ainsi dans moi-même la mortification de Jésus-Christ, en faisant servir aux bonnes œuvres teut ce qui, dans mon corps ou dans mon âme, servait auparavant à l'iniquité.

Voilà, M. C. P., ce qu'on appelle faire pénitence, appliquer le remède sur le mal, se punir par où l'on a péché; de sorte que tout ce qui a servi à faire le mal, serve à le réparer par la pratique des bonnes œuvres.

Ajoutez à cela une résignation entière à la volonté de Dieu, dans tout ce qui vous arrive de fâcheux. Souffrez patiemment en esprit de pénitence les peines, les mortifications, les incommodités, toutes les misères de cette vie, et vous serez un vrai pénitent. La miséricorde de Dieu est si grande, dit le saint concile de Trente, que nous pouvons satisfaire à sa justice, non seulement par les œuvres que les confesseurs nous imposent, ou que nous nous imposons nous-mêmes, mais encore par les fléaux, par les disgrâces, par les afflictions auxquelles tous les hommes sont exposés, et par toutes les misères qui sont attachées à la condition humaine.

Vous avez des ennemis qui déchirent votre réputation, qui troublent votre repos, pillent votre bien, ruinent votre famille; un voisin qui vous chicane; une femme qui vous déplaît; un mari qui vous désole; des enfants qui vous affligent: voilà votre pénitence. La grêle a dévasté vos vignes; la sécheresse a brûlé vos moissons; les insectes ont dévoré vos fruits; la maladie a ravagé vos troupeaux; la mort a enlevé des personnes qui vous étaient chères; c'est une longue maladie ou d'autres accidents qui vous ont épuisé; ce sont des infirmités qui vous accablent, des chagrins qui vous rongent: voilà votre péni-

tence. Ce sont les devoirs et les occupations de votre état qui vous fatiguent continuellement; un travail qui vous tue; des voyages qui vous lassent; des nuits qu'il faut passer; des gens difficiles, des caractères, des humeurs insupportables à qui vous avez affaire: voilà votre pénitence. La faim, la soif, la nudité, le froid, le chaud, les mauvaises odeurs, tout ce qui répugne, tout ce qui mortifie dans les petites choses comme dans les grandes: voilà votre pénitence. Si vous la faites de bon cœur, vous satisferez à la justice de Dieu, vous vous sanctifierez.

Eh! pourquoi ne la feriez-vous pas? D'abord, vous êtes assuré qu'en l'acceptant, vous satisfaites à Dieu, dès que c'est lui qui la choisit et qui vous la donne. Couvrez-vous d'un cilice, jeûnez au pain et à l'eau, couchez sur la dure, pratiquez toutes sortes d'austérités: cela est très bon. Mais il peut arriver que dans tout cela on se cherche soi-même, et qu'au lieu de faire la volonté de Dieu, on ne fasse que sa propre volonté. J'ai connu des personnes qui se seraient fait un plus grand scrupule de manquer à leurs jeûnes de dévotion, qu'aux jeûnes commandés par l'Eglise. J'en ai vu d'autres qui entreprenaient, par un esprit de pénitence, des choses très difficiles, et qui ne pouvaient souffrir une mauvaise odeur, la maladresse d'un domestique, et d'autres bagatelles semblables, sans quelque mouvement d'impatience et de mauvaise humeur. Tant il est vrai que notre propre volonté se trouve toujours mêlée dans les pénitences que nous choisissons nous-mêmes! Celles que Dieu nous choisit n'ont pas le même inconvénient, et nous sommes sûrs qu'elles lui sont agréables: première raison qui doit nous engager à les accepter de bon cœur.

D'un autre côté, notre impatience et nos mur-

mures rendront nos peines plus cuisantes, au lieu de les adoucir. Nous ne souffrirons pas moins, et nos souffrances deviendront inutiles. Elles seront semblables, en quelque sorte, à la pénitence des damnés, laquelle ne les rend pas meilleurs, et ne leur sert de rien, parce qu'ils maudissent éternellement la main qui les frappe.

Faisons donc, M. C. F., comme l'on dit, de nécessité vertu; et puisque nous ne saurions nous exempter des peines, des misères, des incommodités de cette malheureuse vie, souffrons-les avec résignation, comme venant de la part de Dieu, pour nous servir de pénitence... Seigneur, que vous êtes bon, et que les ressources de votre miséricorde sont admirables! Je n'ai ni assez de piété, ni assez de courage pour m'imposer à moi-même une pénitence qui ait quelque proportion avec mes péchés : vous m'en avez donné une; que votre saint nom soit béni! je la reçois, je m'y soumets, je la ferai, moyennant le secours de votre grâce, tout le temps de ma vie. Il est vrai qu'elle n'est rien en comparaison de ce que je mérite; mais enfin, elle est telle que vous la désirez, ô mon Dieu! puisque c'est vous qui me l'avez choisie.

C'est ainsi, M. C. F., que chacun dans son état, même au milieu du monde, et dans les embarras des plus grandes affaires, peut expier ses péchés par une pénitence qui, à la vérité, n'a rien de singulier ni d'extraordinaire, rien qui soit capable d'effrayer personne, mais qui n'en est pas moins agréable à Dieu.

Il faut ajouter, à notre honte, qu'elle n'en est pas moins rare. Eh! où sont les pénitents qui règlent leur intérieur et leur extérieur, de façon que toutes les facultés de leur âme, et tous les membres de

leur corps, qui ont servi au péché, ne servent plus qu'à la justice et aux bonnes œuvres? Où sont les pénitents qui souffrent, sans jamais se plaindre, toutes les peines et toutes les incommodités de la vie? Ce sont là, cependant, M. F., les dispositions dans lesquelles tous les pécheurs doivent vivre, et qu'ils doivent conserver jusqu'au dernier soupir. On ne peut rien exiger de moins, et je vous tromperais bien certainement, si je retranchais un mot de ce que vous venez d'entendre.

Pénétrez-nous, grand Dieu, de la crainte de vos jugements; donnez-nous l'esprit et l'amour de la pénitence. Faites-nous-en sentir la nécessité, et ne permettez pas que nous nous aveuglions au point de croire que, pour expier nos péchés, il suffit de nous en accuser, et de ne plus les commettre. Donnez-nous la force de mortifier notre corps, notre esprit et notre cœur. Faites encore que nous souffrions, en esprit de pénitence et pour l'amour de vous, toutes les peines de ce monde. Pour obtenir ces grâces, bien loin de passer ces trois jours, comme les mondains, dans la dissipation et le plaisir, nous les passerons en présence de votre auguste sacrement, à qui soit tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.



POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

L'état où la mort nous réduira.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris, Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. *Gen.*, 3.

C'EST le premier oracle qui soit sorti de la bouche de l'Eternel; c'est la première vérité que Dieu inculqua à l'homme après qu'il eut péché, et il lui recommanda de ne jamais la perdre de vue : *Memento.* Chrétiens de tous les âges, de tous les états, âmes justes et ferventes, âmes tièdes et relâchées, pécheurs endurcis et impénitents, voilà le sort qui vous attend, le tombeau, les vers, la cendre : *In pulverem reverteris.*

L'Eglise nous rappelle aujourd'hui cette triste vérité par la touchante cérémonie de l'imposition des cendres. Pour nous détacher du monde, elle nous présente l'image de la mort, la mort qui nous en détachera malgré nous, si nous ne nous en détachons pas volontairement. Pour nous exciter à pleurer nos péchés, elle nous rappelle le souvenir de la mort, la mort qui est la peine, *la solde du péché.* Pour nous engager à mortifier nos passions, elle nous met devant les yeux les cendres, ce symbole de la mort, la mort qui, en frappant notre corps, brisera cette idole de notre sensualité, et la précipitera dans le tombeau.

Oh! que la pensée de la mort est salutaire! Quelles utiles leçons la mort, assise sur les ruines de notre mortalité, ne nous donne-t-elle pas pour bien vivre,

Ah! M. F., si nous vivions comme devant mourir! Mais on éloigne cette pensée; on craint de penser à la mort. En arrivera-t-elle moins, qu'on y pense, ou qu'on n'y pense pas? Non. Je dis plus : c'est qu'un mal que l'on prévoit de loin, et auquel on s'est disposé depuis longtemps, devient plus tolérable, et que la mort est bien moins dure pour ceux qui y ont pensé, que pour ceux qui en ont éloigné le souvenir.

Nous mourrons tous : personne n'en doute. Nous ne savons à quel jour, à quel moment nous mourrons; tout le monde en convient. Aussi n'insisterai-je pas sur ces vérités. Mais combien il est salutaire de considérer l'état où la mort nous réduira, afin de nous déterminer à prendre les précautions nécessaires pour faire une bonne mort! voilà ce qui va fixer notre attention.

Quel est l'état où la mort nous réduira? Vous ne l'ignorez pas, M. F.; mais vous n'y réfléchissez point; vous en éloignez le souvenir. Je veux vous en rapprocher aujourd'hui; je veux vous présenter et vous faire contempler avec moi ce triste et lugubre spectacle.

D'abord, la mort vous dépouillera de vos biens. Vous quitterez ces meubles, ces maisons que vous embellissez avec art. Ces prés, ces vignes, ces champs que vous prenez tant de soin à cultiver, à rendre productifs, un autre en jouira à votre place. Ces propriétés que vous aviez accrues avec tant d'empressement, un autre en retirera le revenu. Mais ces biens, ces fonds vous avaient coûté tant de peines et de travaux! vous aviez fait tant d'épargnes pour les acquérir, pour les augmenter! N'importe;

et c'était là votre folie, de vous tourmenter pour des objets que vous deviez ne pas emporter. Il ne fallait pas oublier qu'ils étaient fragiles, et que vous êtes mortels, que s'ils ne vous échappaient pas, vous leur échapperiez vous-mêmes. Il ne fallait pas vous consumer de la sorte, sacrifier votre âme, votre conscience, pour ces biens périssables.

Eh! ces biens, que deviendront-ils? Ils passeront à vos enfants, à un héritier souvent ingrat et dissipateur, peut-être à des impies qui se les disputeront avec acharnement, qui ne feront pas dire une prière pour le repos de votre âme. Mais ce riche, qu'emportera-t-il à la mort, de tous ces biens? Un cercueil et un suaire. Et ce pauvre qui ne possédait rien sur la terre, qui n'avait pas même un lieu pour reposer sa tête, qu'emportera-t-il? Un cercueil et un suaire. Mais il ne l'avait pas même? La charité lui en fournira. Ainsi, le pauvre sortira de ce monde aussi pourvu que le riche: la mort les mettra au même niveau; elle fera cesser ces distinctions flatteuses que la fortune et la naissance avaient mises entre eux pendant la vie. Ainsi, la mort les rendra égaux, ils n'emporteront pas plus l'un que l'autre, c'est-à-dire qu'ils n'emporteront rien. *Je suis sorti nu du sein de ma mère*, disait Job, *et je rentrerai nu dans le sein de la terre*. Oui, M. F., dit saint Paul, *nous n'avons rien apporté en venant en ce monde, et il est hors de doute que nous n'en remporterons rien.*

La mort vous séparera cruellement de vos amis de vos parents, de votre femme, de vos enfants: il faudra leur dire un triste et fatal adieu. Oh! qu'elle est impitoyable! Tantôt elle ôte à des parents un enfant unique qui était toute leur espérance et leur consolation; tantôt elle enlève à des enfants un père, une mère qui leur étaient nécessaires pour

les nourrir ou les soigner. C'est ainsi que la mort déconcerte nos projets, détruit nos espérances, trouble nos jouissances.

La mort nous ravira pour toujours aux honneurs, aux joies, aux plaisirs du monde. Qu'emportera le libertin de ces divertissements, de ces folles débauches auxquelles il se sera livré sur la terre? Rien. Qu'emportera l'ivrogne, l'intempérant, de tous les raffinements de la sensualité et de tous les excès de la crapule? Rien. Et la fille mondaine, qu'emportera-t-elle de son luxe et de toutes ses parures? Rien. Et le pécheur d'habitude, qu'emportera-t-il de ces déréglements honteux où il a croupi, de ces lubricités infâmes qui l'ont rendu semblable au cheval et au mulet, qu'en emportera-t-il? Hélas! le regret amer de s'y être livré et l'affreuse attente des supplices éternels réservés à ses crimes.

C'est ainsi, M. F., que la mort triomphe de tout ce que nous aimons, de tout ce que nous possédons ici-bas. Elle nous ôtera tout, elle nous réduira à la plus affreuse indigence, à un dépouillement entier, universel. Et, après avoir dépouillé sa victime, elle la consumera encore par les douleurs et les souffrances. *O mort! que ton souvenir est amer* à celui qui jouit des biens, des honneurs et des douceurs de la vie présente! O mort! je ne te demanderai plus *où est ton aiguillon, où est ta victoire.*

Après avoir triomphé des biens, des plaisirs, de tout ce que l'homme aime ici-bas, la mort triomphera de l'homme lui-même. Contemplons un instant ce triomphe de la mort sur l'homme. M. C. F., envisagez d'un œil sec, si vous le pouvez, l'état d'horreur auquel la mort vous réduira. Quels ravages affreux sa main n'exercera-t-elle pas sur

votre corps! Vos yeux se fermeront pour toujours à la lumière; votre bouche restera noire et muette; la couleur de vos joues s'éteindra; votre front se couvrira d'ombres éternelles; vos membres deviendront raides et glacés. Vingt-quatre heures après, la mort victorieuse conduira votre cadavre à travers les rues, elle l'exposera comme son trophée dans ce temple; puis on se hâtera de vous dérober aux yeux des vivants, on vous cachera dans la terre.

Là, voyons les ravages de la mort sur votre cadavre. Au bout de neuf jours, si j'ouvre votre cercueil, qu'est-ce que j'y aperçois? je tremble d'horreur à ce spectacle. Ce n'est plus qu'une fourmilière de vers, un amas de pourriture qui répand autour de moi l'infection. C'est cet état que considérait Job, lorsqu'il disait : *J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père; et aux vers : Vous êtes ma mère et mes sœurs.*

Avançons encore dans la contemplation de notre fin dernière. Si, au bout de l'année, j'ouvre votre sépulcre, c'est encore un nouveau changement qui s'est opéré en vous. Je n'aperçois plus qu'un effrayant squelette, des ossements qui conservent à peine leur ordre naturel, où pendent quelques lambeaux pourris : il ne reste plus autour de votre crâne, que quelques dents hideuses et décharnées. *Mes chairs sont toutes consumées et réduites à rien*, s'écriait Job; *il ne reste plus que la peau autour de mes os, et les lèvres autour de mes dents.*

Enfin, encore quelque temps, encore quelques années, et il ne restera plus aucune trace de ce que vous avez été. Après avoir fait place sur la terre aux vivants, vous ferez place aux morts dans le même tombeau. L'oracle s'accomplit, c'était le premier qu'avait porté le Créateur, il me répond de l'accom-

plissement de tous les autres. La sentence du Tout-Puissant s'exécute à la lettre : Vous étiez poussière, et vous êtes retourné en poussière : *In pulverem reverteris.*

C'est ainsi que la dissolution de notre corps, laquelle nous rapproche en quelque sorte de l'anéantissement, rend hommage à la souveraine Majesté de Dieu, qui règne avec un empire absolu sur toutes ses créatures ; de ce grand Dieu dont le trône repose sur les bases de l'immensité et de l'éternité ; de ce Dieu éternel devant qui tout passe, et qui ne passe point ; de *ce Roi immortel et invisible des siècles, à qui seul tout honneur et toute gloire soient rendus.* Où est l'homme, demande Job, où est l'homme lorsque le souffle du Tout-Puissant l'a terrassé, lorsque la mort l'a frappé, dépouillé, consumé ; où est-il ? je le cherche, et ne le trouve plus : *Ubi, quæso, est?*

Eglise sainte, à la mort de vos enfants, vous vous revêtez de deuil, vous ne faites entendre que des accents lugubres : l'homme est-il donc anéanti pour toujours ? Non : le corps, en attendant sa résurrection, est rentré dans la terre d'où il avait été tiré ; mais l'âme immortelle est retournée vers celui d'où elle est sortie. Homme pécheur, il n'y a plus que ton âme qui jouisse de la prérogative de l'immortalité pour laquelle tu fus créé. Tu as perdu celle du corps ; mais ton âme va porter au tribunal du souverain Juge le bien ou le mal qu'elle a fait pendant la vie.

Oui, M. F., pensons-y. La mort nous dépouille de tout : nos biens, nos parents, nos amis, nous les quittons ; les honneurs, les plaisirs nous échappent ; mais nous emportons de ce monde le bien et le mal que nous y avons fait. Les œuvres des morts les accompagnent, dit l'Ecriture : *Opera enim illorum*

sequuntur illos. Que vous ayez été pauvres ou riches dans le monde, que vous importe, pourvu que, à la mort, vous soyez trouvés riches en vertus et en mérites ? Que vous ayez été estimés ou méprisés des hommes, qu'est-ce que cela vous fera, pourvu que, à la mort, vous ayez emporté la grâce et l'amitié de votre Dieu ? Que vous ayez laissé de grands biens à vos enfants, ou que vous leur en ayez laissé peu, de quoi cela vous servira-t-il, pourvu que vous leur ayez laissé la crainte du Seigneur et son amour ? Les méchants, à la mort, voudraient bien laisser sur la terre leurs mauvaises actions ; mais elles les accompagneront. Les bons voudraient bien emporter de ce monde leurs bonnes œuvres : aussi les suivront-elles. L'homme recueillera ce qu'il aura semé : *Quæ seminaverit, hæc et metet.* Pour vous pénétrer plus fortement de cette vérité, M. F., transportez-vous avec moi en esprit dans le cimetière.... Nous voici au milieu des victimes que la mort y a conduites ; dites-moi, laquelle de ces victimes voudriez-vous avoir été ? Voici, d'un côté, l'impie qui osa braver le ciel, douta de toutes les religions, et n'en pratiqua aucune ; qui se livra aux égarements de son esprit, et donna un libre cours aux funestes penchants de son cœur : et de l'autre, voici le chrétien simple et religieux, qui adora les divins mystères, ne fit usage de sa raison que pour la captiver sous le joug de la foi, et pour soumettre son cœur à la pratique de l'Evangile. Lequel des deux aimeriez-vous mieux avoir été ? Voici, d'un côté, une femme emportée dans sa maison, redoutée dans son voisinage, querelleuse, médisante ; et de l'autre, voici une femme modeste, patiente, tout occupée de ses soins domestiques, attentive à élever ses enfants, réglée dans sa conduite, et qui ne parla

jamais mal de personne. Laquelle des deux aimeriez-vous mieux avoir été ? Voici, d'un côté, un jeune homme dissipé, étourdi, libertin ; une fille vaine, légère, indévote : et de l'autre, un jeune homme, une jeune fille, sages dans leur conduite, qui ont fui les veillées, les danses, les mauvaises compagnies, qui s'appliquèrent à la prière, fréquentèrent les sacrements. Lequel des deux aimeriez-vous mieux avoir été ? Enfin, voici, d'un côté, cet homme sensuel, ivrogne, débauché, qui méprisa les jeûnes et les abstinences de l'Eglise ; et de l'autre, voici l'homme religieux, fervent, mortifié. Lequel des deux aimeriez-vous mieux avoir été ?

Vous n'avez pas de peine à vous déterminer. Eh bien, M. F., c'est le temps de choisir. Tel vous voudriez avoir été à la mort, tel soyez pendant la vie. Vivez aujourd'hui comme vous voudriez avoir vécu à l'heure de la mort. Oh ! que de regrets inutiles à la mort, qu'il est encore temps de prévenir ! Ah ! M. F., que ne puis-je faire sortir de ces tombeaux quelqu'un de ces morts avec qui vous fûtes lié pendant qu'il vivait sur la terre ! que ne vous dirait-il pas ! Il vous dirait : Profitez mieux que moi de la vie présente ; ne m'imitez pas dans ce fatal abandon de Dieu, dans ce funeste oubli du salut où j'ai malheureusement vécu. Travaillez pendant que le jour luit encore pour vous. Cette nuit est venue pour moi, dans laquelle je ne puis rien faire ; les ténèbres m'ont surpris : évitez les maux affreux qui m'accablent. On m'avait dit ce qu'on vous dit à vous-même : je n'en ai pas profité. Je vous sers aujourd'hui d'exemple, et vous en servirez à ceux qui viendront après vous.

Quels fruits, M. F., tirerez-vous de ces réflexions ? Je voudrais, 1° que la pensée de la mort vous enga-

geât à régler les affaires de votre conscience. Vous avez besoin d'une confession générale ou extraordinaire ; n'attendez pas le temps de la maladie. Aux approches de la mort, on n'a ni le loisir, ni la faculté d'y pourvoir : la violence du mal ne permet pas de s'appliquer à une affaire aussi essentielle, aussi difficile, et qui demande une entière liberté de l'esprit.

2° Si vous avez des restitutions à faire, acquittez-vous-en actuellement. C'est vous qui êtes chargé du bien d'autrui ; c'est à vous à le restituer. Vous vous en déchargerez sur vos héritiers, dites-vous : mais pourquoi remettre à la bonne foi d'un héritier ce qui intéresse de si près votre salut éternel? et si vous êtes si négligent dans votre propre affaire, comment vos héritiers ne le seraient-ils pas dans une affaire qu'ils s'imagineront leur être étrangère?

3° Il est de la prudence de régler même vos affaires temporelles. La mort peut vous surprendre sans que vous ayez fait vos dispositions, et vous laisseriez dans le désordre votre famille.

4° Avancez même le bien que vous voulez faire. Il vaut mieux le faire pendant la vie, que de le laisser après soi. Vous êtes dans l'intention de faire quelques aumônes aux pauvres, quelque œuvre pie : faites-les dès à présent; votre sacrifice sera plus agréable à Dieu, et plus méritoire.

Enfin, M. F., demandons sans cesse à Dieu la grâce de faire une bonne mort : c'est la grâce la plus précieuse, la grâce qui couronne toutes les autres, qui assure notre bonheur éternel. Cette grâce, nous ne pouvons la mériter de nous-mêmes ; mais nous pouvons l'obtenir de la miséricorde de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, et par la ferveur de nos prières. M. F., on ne meurt qu'une fois : toute notre vie doit être consacrée à nous pro-

curer une bonne mort. Vivons donc saintement, afin que nous mourions dans la grâce de Dieu, et que nous le possédions dans l'éternité bienheureuse. Je vous le souhaite.

AUTRE INSTRUCTION

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Sur la cérémonie du jour.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (Ce sont les paroles de l'Eglise dans la cérémonie de ce jour.)

Qu'il est touchant le spectacle que les catholiques donnent au monde, le premier jour du Carême! On les voit tous prosternés, prier, gémir, pleurer avec l'Eglise, courber leurs têtes sous la cendre, écouter avec docilité l'arrêt de leur mort. Le prêtre, la cendre dans les mains, prêt à la répandre sur le peuple, dit à tous ces mortels, sans distinction : N'oubliez pas que vous n'êtes qu'un vil amas de poussière, et que bientôt vous retournerez en poussière : *Memento.* Il le dit aux jeunes gens aussi bien qu'aux vieillards, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants : *Memento, homo.*

Oui, M. F., le tombeau s'ouvrira pour nous tous sans exception. Nous y descendrons tous un jour, notre corps y pourrira, il y sera réduit à un brin de poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Tous se soumettent à cette humiliante cérémonie, mais tous n'en saisissent pas l'esprit. On se prosterne, mais sans recueillement. On récite les psaumes les plus touchants, mais sans componction. On implore la divine miséricorde, mais sans se mettre

en devoir de l'obtenir. On conjure le Seigneur d'avoir égard aux larmes, aux jeûnes, aux mortifications qui vont former la pénitence du Carême, et le plus grand nombre n'aura à offrir, à Pâques, ni larmes sincères, ni jeûnes, ni privations volontaires. On consent à entendre prononcer son arrêt de mort; mais parce qu'on ignore le jour où la mort arrivera, on ne la voit que dans le lointain, cette vue ne fait aucune impression dans l'âme. On veut bien recevoir de la cendre sur la tête; mais ce symbole de notre misère et de notre néant n'humilie point les orgueilleux, les riches, les pécheurs; il ne détache point le cœur des vanités, des richesses, des plaisirs de ce monde. C'est donc une cérémonie tout à fait stérile pour la plupart des chrétiens. Hélas! quelques-uns même s'y présentent au sortir des parties de débauche; ils y viennent fatigués de l'excès du plaisir, abattus, tristes de voir les jours de dissolution écoulés. Mon Dieu! quelle préparation à la pénitence! quel contraste entre l'esprit du monde et celui de l'Eglise!

L'Eglise, en ces jours, rappelle à ses enfants les saintes rigueurs qu'elle exerçait autrefois sur les pécheurs qui désiraient revenir à Dieu. Elle leur remet sous les yeux l'image de la mort; elle leur rappelle les souffrances de Jésus-Christ et la clémence du Seigneur; elle leur annonce la solennité pascale. Que de motifs pour nous porter à la pénitence!

Rappelez-vous, M. F., comment, dans les premiers siècles, les pécheurs entraient dans la carrière de la pénitence pour obtenir leur pardon. Le premier jour de la sainte quarantaine, ils paraissaient à la porte de l'église, revêtus de cilices, couverts de sacs et de cendres, baignés de leurs pleurs, dis-

posés à satisfaire, selon leurs forces, à la justice divine. Alors ils étaient condamnés aux jeûnes, aux humiliations, aux gémissements, et différés, pour l'absolution, jusqu'au jeudi-saint.

C'est pour retracer à ses enfants cette ancienne discipline, que l'Eglise fait aujourd'hui la cérémonie des cendres, et que ces ministres prient, entre le vestibule et l'autel, pour la conversion des pécheurs. Or, en nous présentant les cendres, ces restes humiliants d'un corps qu'on délicate, qu'on souille, qu'on fait servir au crime ; en nous montrant Jésus Christ sur la route du Calvaire ; en nous rappelant sa mort douloureuse sur la croix ; en nous annonçant la grande fête de Pâques, à laquelle nous ne pouvons point participer sans avoir participé auparavant aux souffrances de notre Sauveur, ne nous dit-elle pas que le Carême doit être pour nous un temps de deuil, de larmes, de jeûnes, de privations et d'une amère pénitence ?

Pensez-y donc, M. F., et souvenez-vous que c'est à quoi vous allez vous engager en recevant les cendres. Pénétrez l'esprit de cette cérémonie. Regardez, avec les yeux de la foi, les autels dépouillés de leurs ornements, les ministres et le peuple prosternés. Méditez les prières que l'Eglise récite, les grâces qu'elle demande, les promesses qu'elle fait aux vrais pénitents ; et si vous ne vous soumettez pas avec zèle à ce qu'elle vous prescrit pendant ce saint temps, tremblez. La pâque, à laquelle vous ne voulez pas manquer sans doute, ne serait pour vous qu'un sacrilége que vous ajouteriez à vos autres péchés.

Hélas ! n'en verrons-nous pas quelques-uns faire cette année, comme les années dernières ; je veux dire, suivre pendant le Carême le même train de

vie qu'auparavant; vivre également dans la dissipation, dans l'oubli de Dieu et de leur salut; être aussi délicats, aussi sensuels, toujours esclaves de leurs passions et des maximes du monde; ne pas plus assister aux vêpres, à la messe de paroisse pendant le Carême, que dans le cours de l'année; ne se présenter au saint tribunal que dans la quinzaine de Pâques? Mon Dieu! quelle conversion! quelles pâques! N'aurons-nous pas encore la douleur d'en voir d'autres ne pas faire la moindre démarche pour rentrer en grâce avec Dieu, et s'éloigner toujours de la confession? Ils sont ici aujourd'hui; ils vont se présenter pour recevoir les cendres : cette cérémonie ne les gêne point; ils s'y soumettent sans peine. Mais qu'ils y fassent attention: cette cendre placée sur leur tête prononcera l'arrêt de leur condamnation. Souvenez-vous, misérables, leur crie cette cendre, souvenez-vous que dans peu vous serez étendus sur le lit de la mort, vous expirerez... A ce moment, tout vous abandonnera.... On vous portera dans les rues pour faire faire à vos restes comme une amende honorable de vos scandales.... On vous jettera dans une fosse... la pourriture et l'horreur y seront vos compagnes. Votre cadavre n'y sera bientôt plus qu'un affreux monceau de vers, ensuite un brin de cendres. Il est vrai que cette cendre se ranimera un jour; mais ce ne sera que pour être précipitée, avec votre âme, dans un feu dévorant qui ne s'éteindra jamais. Cette âme, malheureux, cette âme que vous ne voulez pas sauver, sera perdue pour l'éternité, et ce corps que vous souillez, sera réuni, au dernier jour, avec cette âme criminelle, pour partager ses tourments pendant toute l'éternité!.... Voilà ce que leur dit cette cendre.

Qu'ils se retirent donc ces apostats qui ne veulent point faire de pâques ! Eh ! qu'ont-ils besoin de recevoir des cendres, ce symbole de la pénitence, puisqu'ils ne veulent point faire pénitence ? Qu'ils se retirent aussi ces hypocrites qui, à la vérité, consentent à faire des pâques, mais sans changer de conduite ! A quoi leur servirait cette cendre, qu'à prononcer la sentence de leur réprobation ?

Mais que dis-je ? Non, pécheurs, non, ne vous retirez point. Venez, ah ! venez, au contraire, recevoir ces cendres ; mais venez-y donc avec un cœur contrit, avec une volonté sincère de vous réconcilier avec Dieu. Recevez cette cendre ; mais dites au fond de votre cœur : Il faut mourir, mais il faut mourir en chrétien, sans quoi je serai perdu pour l'éternité. Il faut donc que je me convertisse ; que, dès aujourd'hui, je rentre dans ma conscience, et que, sans délai, je pense à la purifier par les sacrements qui me sont offerts.

Oui, pécheurs M. C. F., dès aujourd'hui rentrez en vous-mêmes, repassez dans l'amertume de votre âme toutes vos iniquités, faites un sérieux examen de votre vie ; dès les premières semaines de ce carême, allez vous présenter au ministre de Jésus-Christ ; accusez-lui sincèrement tout ce que votre conscience vous reproche ; écoutez ses avis avec docilité, et faites tous vos efforts pour les mettre en pratique. Si vous avez de la haine contre quelqu'un, pardonnez-lui et réconciliez-vous avec lui sans délai. Si vous avez fait quelque tort, ou exercé l'usure, restituez promptement. Avez-vous un mauvais commerce avec quelque créature : renoncez-y absolument, fuyez-la, ne la voyez plus. Etes-vous sujets à quelque mauvaise habitude : faites-vous violence pour la rompre.

Ne vous en tenez pas là. Punissez-vous chaque jour des plaisirs criminels que vous avez goûtés, et de toutes vos désobéissances à la loi de Dieu. Ne croyez pas que, pour obtenir le pardon de vos péchés, il vous suffise de vous en accuser; il faut mortifier votre esprit, votre cœur et votre corps. Jeûnez donc régulièrement, suivant vos forces; assistez chaque jour, autant que vous le pourrez, à la sainte messe, à la prière du soir et à l'instruction que nous ferons pendant le Carême. Prenez la sainte habitude d'élever votre cœur à Dieu pendant la journée, disant avec ferveur et le plus souvent possible : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur... Convertissez-moi à vous, Seigneur... Mon Dieu, faites-moi miséricorde.*

Tout cela ranimera votre foi, rallumera l'amour de Dieu dans votre cœur, vous fera rentrer en grâce avec lui; et vous ferez de bonnes pâques. Dieu vous en fasse la grâce.

Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

A LA MESSE.

Examen sur le premier commandement de Dieu.

Cogitavi vias meas, et converti pedes meos in testimonia tua. J'ai examiné mes voies, ô mon Dieu! et je suis rentré dans l'observance de vos commandements. *Ps.* 118.

Vous venez de l'entendre, M. F. : pour se convertir et revenir sincèrement à Dieu, il a été nécessaire, dans tous les temps, d'examiner ses voies, et d'approfondir, par un sérieux retour sur soi-même,

une conscience qui se dérobe toujours à nos recherches. Le saint roi David employa ce moyen dans l'ancienne loi, et il nous déclare lui-même qu'il n'est rentré dans les voies de la justice, qu'après avoir sérieusement examiné sa conduite : *Cogitavi.*

Vous donc, M. F., qui, souillés par le péché, voulez sortir enfin de vos égarements, et revenir à Dieu de tout votre cœur, imitez ce roi pénitent : rentrez au-dedans de vous-mêmes, et faisant taire l'amour-propre avec tous ses préjugés, interrogez votre conscience, creusez cet abîme dont vous n'avez jamais peut-être osé sonder la profondeur ; examinez vos voies, rappelez à votre esprit toutes les pensées, tous les désirs, toutes les paroles, toutes les actions, toutes les omissions par lesquelles vous avez violé la loi de Dieu, afin qu'après vous être jugés et condamnés vous-mêmes, vous puissiez dire, comme le Prophète : J'ai examiné mes voies, j'ai sondé les abîmes de mon cœur, et je suis rentré dans le chemin du salut, dont je m'étais si malheureusement écarté : *Cogitavi, etc.*

En effet, M. F., cet examen vous est bien plus nécessaire qu'à cet ancien pénitent, puisque vous êtes obligés de confesser vos péchés, non-seulement à Dieu, qui les connaît déjà, mais encore au ministre de la pénitence, qui ne peut les connaître, et par conséquent vous les remettre, que par l'aveu sincère que vous lui en ferez. Et si, par défaut d'examen, par honte ou par négligence, vous veniez à omettre un seul péché mortel, il est constant que, bien loin de guérir votre âme, vous ne feriez qu'aigrir ses maux, en ajoutant à vos péchés passés un sacrilége énorme.

C'est pour prévenir un tel malheur, que je me propose de vous faire un examen raisonné sur la

loi de Dieu. Nous commencerons aujourd'hui par le premier commandement. Donnez-moi toute votre attention.

Les commandements de Dieu et de l'Eglise sont comme deux grands miroirs, où nous voyons toutes nos obligations, tous nos devoirs, et où nous découvrons en même temps toutes nos fautes, tous nos péchés, pourvu que nous ne nous y regardions pas d'une manière superficielle et passagère, comme cet homme dont parle l'apôtre saint Jacques, mais avec attention et avec soin; pourvu que nous considérions attentivement ce que nous ordonnent ou nous défendent ces commandements, et en combien de manières nous les avons transgressés. Commençons.

Le premier commandement, *un seul Dieu tu adoreras, et aimeras parfaitement*, nous fait un devoir d'apprendre à connaître Dieu, de l'aimer, de le servir, de lui rendre le culte qui lui est dû comme à notre premier principe et notre dernière fin: *C'est là tout l'homme.* Et ce culte, indispensablement nécessaire, lié à la nature et au bonheur de l'homme, nous le lui rendons par la foi, l'espérance et la charité, et par la vertu de religion: par conséquent, Dieu nous ordonne ces quatre vertus, et nous défend tous les vices qui leur sont opposés.

Et d'abord, M. F., qu'est-ce que la foi? C'est un don de Dieu, par lequel nous croyons en Dieu, et nous nous soumettons, avec une humble et amoureuse docilité, à toutes les vérités qu'il a eu la bonté de nous révéler, et qu'il nous enseigne par le ministère toujours vivant et infaillible de son Eglise, qu'il a établie le fondement et la colonne de la vérité. Or, n'avez-vous pas péché contre cette vertu?

N'avez-vous pas négligé de vous instruire des vérités principales que vous devez croire de cœur et confesser de bouche pour obtenir le salut?... N'avez-vous pas négligé d'assister aux instructions publiques où vous pouviez les apprendre?... Lorsque vous y avez assisté, au lieu de les écouter avec docilité et attention, n'avez-vous pas distrait votre attention, n'avez-vous pas dormi? N'avez-vous pas détourné, par vos railleries, ceux qui voulaient y assister?.... N'avez-vous pas négligé d'y envoyer vos enfants et vos domestiques?

Cette négligence est cause qu'on rencontre partout une foule de personnes, même avancées en âge, qui n'ont presque aucune idée, ni du Dieu qui les a créées et les conserve par les soins de sa providence, ni de l'Homme-Dieu qui les a rachetées, ni du Saint-Esprit qui les a sanctifiées, ni des sacrements qu'elles reçoivent, ni des dispositions qu'il faut y apporter. Et cependant, ignorer les principales vérités de la religion, c'est renoncer au salut et à la vie éternelle, comme Jésus-Christ l'a déclaré. Et l'Eglise défend à ses ministres de donner les sacrements à ceux qui les ignorent, jusqu'à ce qu'ils s'en soient instruits ou s'en soient fait instruire.

Avez-vous eu une foi ferme? N'avez-vous point entretenu volontairement, dans votre esprit, des pensées et des doutes contraires à la foi?.... N'avez-vous pas douté de la certitude de l'avenir, du jugement dernier, du ciel, de l'enfer, de l'éternité, du grand nombre des réprouvés, et du petit nombre des élus?... N'avez-vous pas communiqué vos doutes à d'autres personnes que vous vouliez séduire?.... Ne leur avez-vous pas lu ou fait lire des ouvrages impies, propres à leur faire perdre la foi, afin de les conduire plus facilement au libertinage? ..N'avez.

vous pas dit quelquefois : Oh ! si tout ce que nous débitent les prêtres était vrai, nous serions tous damnés ? Non, non, M. F., tous ne seront pas damnés ; mais si vous doutiez volontairement d'un seul article de foi, il n'en faudrait pas davantage pour vous perdre éternellement. — N'avez-vous pas dit, comme certains impies : Est-ce qu'il y a du feu en enfer ? Quelqu'un en est-il revenu pour nous dire ce qui s'y passe ? — Eh ! qui voudriez-vous que Dieu vous envoyât de l'autre monde, qui fût plus digne de foi que son propre Fils, plus croyable que Jésus-Christ, la vérité même, qui nous assure si souvent, dans l'Evangile, qu'au dernier des jours il enverra tous les réprouvés au feu éternel, et que le mauvais riche s'y désespère au milieu des flammes, depuis plus de dix-huit siècles ?.... N'avez-vous pas douté de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la vérité d'une autre vie ? — C'est ici le péché des impudiques : comme ils sont plongés dans la boue des plus honteuses passions, ils s'imaginent que rien ne subsiste que ce qui flatte leurs sens, et que leur âme n'aura pas plus de privilége que celle des bêtes. Terrible, mais juste châtiment que Dieu exerce, même dès cette vie, sur ces sortes de pécheurs : *Tradidit illos in reprobum sensum.*

Ne vous êtes-vous point exposés à perdre la foi, soit en lisant des ouvrages qui l'attaquaient, soit en fréquentant des sociétés dangereuses, écoutant avec plaisir des personnes qui se font gloire de tourner en ridicule ce qu'il y a de plus saint dans la religion ? — Il n'est pas rare de trouver aujourd'hui, même parmi le peuple, des personnes qui, après avoir lu quelques-unes des brochures enfantées par l'impiété et le libertinage, s'imaginent avoir acquis le droit de parler de tout ; et qui, ne pouvant atteindre

à la hauteur des vérités les plus sublimes de la religion, blasphèment ce qu'ils ignorent, et font gémir ceux qui les entendent.

Avez-vous eu une foi pratique et agissante par la charité? N'avez-vous pas douté des vérités pratiques de la religion? Par exemple, n'avez-vous pas cru et voulu faire croire qu'il n'y a pas de mal à se venger, à prêter son argent à usure, à courir les danses, les spectacles, la comédie?... N'avez-vous pas rougi de paraître chrétiens, de faire le signe de la croix, de louer et bénir Dieu après le repas?.... N'avez-vous pas négligé de faire vos prières, d'assister à certains exercices de piété, et cela par respect humain.

Avez-vous vécu de la vie de la foi, comme les justes, comme les gens de bien, regardant la terre comme un lieu de pèlerinage et d'exil, et soupirant avec ardeur après le ciel, votre véritable patrie?... Aimez-vous à vous nourrir des vérités de la foi?... N'êtes-vous point ennemis de certaines vérités de la religion, parce qu'elles contrarient certaines inclinations qui vous sont chères?... N'êtes-vous point de ceux qui voudraient qu'il n'y eût ni Dieu, ni religion, ni paradis, ni enfer, afin de pouvoir vivre tranquillement au gré de leurs passions? — Hélas! M. F., qu'il en est, dans ce malheureux siècle, qui n'ont qu'une foi faible, chancelante, morte, pire même que la foi des démons, puisque les démons croient et tremblent, dit l'Ecriture; au lieu qu'il se trouve une foule de gens qui se disent chrétiens et font trophée de ne rien croire! Ils sont chrétiens, parce qu'ils ont reçu le baptême; mais, du reste, ils n'ont qu'une foi sans sentiment, sans action et sans vie; ils font quelques prières, viennent à la messe par manière d'acquit, ne fréquentent point les sacre-

ments, et ne travaillent point à se réformer. En un mot, ils ont une foi morte, un cadavre de foi, qui leur ferait horreur, s'ils voulaient ouvrir les yeux : *Fides, sinè operibus, mortua est.* Passons à l'espérance.

L'ESPÉRANCE est un don de Dieu qui nous fait attendre avec confiance les biens éternels qu'il nous a promis, et les moyens nécessaires pour y arriver. Or, M. F., n'avez-vous pas péché contre cette vertu? On pèche contre l'espérance par excès ou par défaut. Par excès, en espérant trop : c'est le péché de la présomption; par défaut, en n'espérant pas assez, et c'est le péché du désespoir.

N'avez-vous pas péché par présomption? N'avez-vous pas tenté Dieu, en vous exposant dans des occasions prochaines de péché? N'avez-vous pas dit au-dedans de vous-mêmes : Je veux bien revoir cette personne, mais je ne veux plus faire de mal? — Présomptueux! si la triste expérience que vous avez faite de votre fragilité ne vous arrête point, écoutez l'Esprit de Dieu, qui vous dit par la bouche du Sage, qu'*aimer le péril, et le rechercher, c'est courir à une perte certaine.*

N'avez-vous pas dit : Qu'a-t-on à crier si fort contre les danses, les bals, les comédies? J'y ai été cent fois, sans avoir la moindre mauvaise pensée, sans y faire le moindre mal? — Quoi! M. F., même dans le lieu le plus saint, même sous les yeux de Jésus-Christ, au milieu des plus augustes mystères, les personnes les plus pieuses ont peine à se garantir des tentations qui les désolent; et vous, dans le centre des tentations et des vices, à la vue des objets les plus séduisants, dans la compagnie de ce qu'il

y a de plus corrompu, vous n'auriez pas la moindre mauvaise pensée? vous ne feriez pas le moindre mal? Quelle présomption! quel aveuglement! N'avez-vous pas prétendu que la lecture des contes, des romans, des pièces de théâtre, ne vous faisait pas la moindre impression? — Hé! quoi donc? vous répond ici saint Jean Chrysostôme: vous voudrez nous faire croire que vous marchez nu-pieds sur des charbons ardents sans vous brûler; que vous vous promenez au milieu des flammes sans en sentir aucune atteinte, et que vous maniez les vipères et les serpents les plus venimeux, sans rien craindre? Hélas! c'est une preuve évidente que vous êtes bien plus malade que vous ne pensez, si vous n'êtes presque mort.

N'avez-vous pas abusé de la patience et de la bonté de Dieu, en différant votre conversion? N'avez-vous pas dit: Dieu est bon, sa miséricorde est grande; il est toujours prêt à recevoir le pécheur.... Je suis encore jeune; c'est la saison des plaisirs: je suis toujours assez à temps de me convertir? Oui, M. F., Dieu est bon, et il faut bien qu'il le soit pour nous supporter comme il le fait; mais aussi il est juste, et sa justice est bien terrible. Je sais qu'il reçoit le pécheur, dans quelque saison de la vie qu'il se convertisse; mais je vous dis avec saint Augustin, que le même Dieu qui a promis le pardon au pécheur qui se convertit, ne lui a pas promis le lendemain; et Jésus-Christ nous assure qu'il viendra à nous comme un voleur, et que ceux qui se prévalent de sa bonté pour persévérer dans le désordre, le chercheront en vain, et mourront dans leur péché: *Et in peccato vestro moriemini.*

N'avez-vous pas péché contre l'espérance par défaut, désespérant de jamais obtenir le pardon de vos péchés?.... N'avez-vous pas dit, dans un excès

d'abattement et de tristesse : Je suis trop coupable, j'ai fait trop de mal, mes péchés sont trop grands et trop multipliés, pour que Dieu me pardonne jamais? — M. F., voici l'outrage le plus sensible que vous puissiez faire à la bonté de notre Dieu. Ce fut le péché de Judas ; et tous les saints conviennent qu'il commit un plus grand crime en désespérant de la miséricorde du Sauveur, qu'en le trahissant. Pécheurs qui tenez un pareil langage, revenez à Dieu par une véritable pénitence : renoncez tout de bon à vos désordres ; pleurez amèrement vos péchés, faites-en une bonne confession, et, quelque énormes, quelque nombreux qu'ils soient, assurez-vous que Jésus-Christ les lavera dans son sang, comme il a lavé ceux de l'univers entier.

Ne vous êtes-vous point laissé aller au découragement à la vue des tentations qui vous assiégent, des combats que vous avez à soutenir, des difficultés qui se rencontrent dans le chemin du salut?... N'avez-vous pas dit quelquefois : Mes tentations sont trop violentes; je ne saurais y résister. C'est plus fort que moi. — Prenez-y garde, M. F., ce langage plein d'impiété fait injure à la miséricorde de Dieu et à la puissance de sa grâce. Vos tentations sont trop fortes, dites-vous! Mais avez-vous oublié ce que dit l'Apôtre, que Dieu *est fidèle dans ses promesses, et qu'il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces; et qu'il vous fera sortir de la tentation avec avantage*, et couronnera vos efforts? Vos tentations sont fortes : mais sont-elles plus fortes que sa grâce? et cette grâce puissante ne vous est-elle pas promise et assurée, si vous avez soin de la demander par des prières humbles et ferventes?

Ne vous êtes-vous pas abandonné à un chagrin excessif, pour des pertes ou des malheurs tempo-

rels ? — Il y a des personnes qui, au moindre dérangement des saisons, au moindre revers de fortune se livrent à la tristesse et au découragement, comme si Dieu les abandonnait totalement. L'un s'afflige de ce que la récolte a manqué ; l'autre, de ce que son commerce ne va pas ; celui-ci craint pour sa santé, celui-là pour sa vie ; cette épouse tremble pour un époux qui est en voyage ; cette mère se désole pour un enfant qui est loin d'elle ; ce père de famille se désespère pour une affaire manquée, pour un procès perdu ; cet autre est inconsolable de la mort d'un de ses proches, ou d'un ami. Est-ce donc là cette confiance humble, fervente et ferme que vous devez avoir en votre Dieu, qui a juré qu'il prendrait soin de vous ? Il pare les lis des champs avec magnificence ; il donne aux petits des oiseaux leur pâture ; et vous voudriez qu'il vous oubliât avec tous vos besoins ! Ayez une confiance égale à sa tendresse, et rien ne vous manquera, pourvu toutefois que vous cherchiez le royaume de Dieu et sa justice : *Ipsi cura est de vobis.*

TROISIÈME devoir imposé par le premier commandement, *la charité.*

La charité est un don de Dieu par excellence, qui nous porte à l'aimer par-dessus tout, et le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu. C'est ici le grand commandement qui renferme la loi et les prophètes. Or, M. F., n'avez-vous pas péché contre l'amour que vous devez à Dieu ? L'avez-vous aimé de tout votre cœur ?... Ne lui avez-vous pas préféré vos parents, vos amis, une femme, un enfant, vos passions, vos plaisirs, vous-mêmes ? Lui avez-vous rapporté vos pensées, vos sentiments, vos affec-

tions, vos œuvres, vos travaux, vos peines, vos succès?.... Avez-vous eu soin de vous consacrer à lui dès le premier usage de votre raison? — C'est, dit saint Thomas, une obligation à laquelle les pères et mères doivent faire attention au sujet de leurs enfants.

Avez-vous reçu avec patience et résignation les accidents, les pertes, les infirmités, les maladies, comme venant de la main de Dieu?.... Avez-vous pensé à Dieu tous les jours de votre vie? — Cette pensée devrait nous être aussi familière que la respiration.

— N'auriez-vous point passé des années entières dans l'oubli de ses bontés, de ses miséricordes, de son amour?... L'avez-vous remercié de ses bienfaits, de votre vocation à la foi, de la grâce du baptême, de ses mystères. de tout ce qu'il a fait et souffert pour votre salut?.... N'avez-vous pas été indifférents pour son service, son culte et sa religion?.... Ne l'avez-vous pas vu méprisé, outragé, blasphémé, avec la dernière froideur?.... N'avez-vous pas été sans goût pour la prière, les saintes lectures, et pour tous les exercices de la piété qui l'honorent? — Certes, M. F., pour aimer Dieu, il ne suffit pas de lui dire de parole qu'on l'aime; il faut observer sa loi, et tout rapporter à sa gloire.

Avez-vous aimé votre prochain comme vous-mêmes? N'avez-vous pas eu de l'indifférence ou du mépris pour certaines personnes?.... N'avez-vous pas nourri dans votre cœur des antipathies, des jalousies, des animosités, des haines?... Avez-vous aimé le prochain d'un amour compatissant?... N'avez-vous pas été insensibles à ses souffrances, à ses pertes, à ses disgrâces?... Vous en seriez-vous réjouis? Ce n'est pas ainsi qu'on s'aime soi-même,

et qu'on désire être aimé. — L'avez-vous aimé d'un amour patient?... Avez-vous supporté ses défauts, ses légèretés, sa mauvaise humeur?.... N'avez-vous pas dit: C'est un caractère insupportable? — Croyez-vous donc être sans défauts vous-mêmes? Ce serait là le pire des défauts.

Avez-vous aimé votre prochain d'un amour surnaturel, désintéressé et persévérant?... L'avez-vous aimé pour le salut de son âme, et non à cause de ses qualités naturelles, et des services que vous pouvez en attendre?.... N'avez-vous pas cessé de l'aimer, parce qu'il est tombé dans la disgrâce, dans la pauvreté, ou dans quelque faute déshonorante? — Mais, dites-vous, est-ce donc qu'il faut aimer des personnes qui s'adonnent à tous les vices, qui sont ennemies de Dieu et des hommes? Oui, il faut les aimer, comme vous aimez un malade qui vous est cher, et que vous ne confondez pas avec la maladie qui le défigure. Il faut l'aimer comme Jésus-Christ aimait les pécheurs, et Judas lui-même, quand il lui disait avec tant de douceur: *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici?* comme saint Paul aimait ceux qui l'avaient chargé de chaînes, lorsqu'il leur disait: *Je voudrais que vous fussiez tous comme moi, excepté ces liens et ces chaînes que vous voyez.*

Il nous reste à parler de la vertu de religion; mais voilà une assez vaste matière à nos réflexions et à nos gémissements. Oui, M. F., gémissons amèrement devant Dieu de tous les péchés que nous avons commis contre la foi, l'espérance et la charité. Formons la ferme résolution de nous attacher à la pratique de ces trois excellentes vertus, qui sont le fondement de la vie chrétienne et la porte du salut, et produisons-en les actes avec une telle ferveur, qu'elle engage le cœur de notre Dieu à

nous pardonner tous les manquements que nous en avons faits jusqu'ici.... *Acte de foi, d'espérance et de charité.*

A VÊPRES.

Examen sur la vertu de religion et le deuxième commandement.

Iniquitatem meam ego cognosco. Ps. 50.

Que nous serions heureux, M. F., si nous pouvions dire à Dieu, comme le saint Roi pénitent, et avec la même sincérité que lui : Oui, mon Dieu, je commence à connaitre toute l'énormité de mes fautes, j'aperçois toute l'horreur d'une vie qui n'a été qu'une suite continuelle d'offenses ; je vois le nombre, les circonstances et les suites funestes de mes iniquités ! Jusqu'à ce jour, l'amour-propre, toujours ingénieux à me séduire, avait voilé à mes yeux la triste situation de mon âme ; j'étais mort, et je me croyais vivant ; éloigné du Dieu de mon cœur par une foule de péchés cachés et inconnus, je me flattais encore d'être digne de son amour et de ses complaisances : mais, à mesure que j'examine mes voies et que j'approfondis ses commandements, mon erreur se dissipe, l'illusion qui me fascinait les yeux s'évanouit, et je commence à apercevoir dans ma conscience une foule de péchés auxquels je n'avais jamais bien pensé, mais qui seront désormais l'objet de mon repentir et de mes larmes : *Iniquitatem meam ego cognosco.*

C'est pour pénétrer vos cœurs de ces sentiments du Prophète, que nous allons continuer notre exa-

bien sur le premier commandement. De là nous passerons au second.

Nous avons dit, M. F., que le premier commandement nous ordonne la foi, l'espérance, la charité, et la *vertu de religion.* La vertu de religion comprend le culte intérieur et extérieur que nous devons à Dieu. On pèche contre cette vertu par l'idolâtrie, l'impiété, le sacrilége et la superstition.

Et d'abord, n'avez-vous pas péché par idolâtrie? On n'adore plus, il est vrai, comme autrefois, des idoles de bois et de pierre, d'or et d'argent; mais on se fait, selon la remarque de l'Apôtre, une idole de sa propre passion. Tout ce qu'on aime plus que Dieu, on l'adore. Le voluptueux adore ses plaisirs; l'avare, son or; la fille mondaine, sa figure et ses ornements; ainsi des autres passions dont on est esclave. Il se trouve même des libertins qui traitent de malheureuses créatures comme des divinités, qui ne rougissent pas de leur dire qu'ils les adorent. Ah! Seigneur, trouverez-vous, dans les trésors de votre colère, des châtiments capables de punir de tels idolâtres avec leurs idoles?

N'avez-vous point péché par impiété? N'avez-vous pas méprisé les choses saintes, traité la religion de superstition et de fanatisme, décrié les évêques et les prêtres?.... N'avez-vous pas parlé avec mépris des prédicateurs et de la prédication, des confesseurs et de la confession, des cérémonies et des pratiques de la religion?.... N'avez-vous pas décrié la piété, la dévotion et ceux qui la pratiquent? — C'est se rendre bien plus coupable que les tyrans; car les tyrans et les persécuteurs font des saints et peuplent le ciel, au lieu que ces impies railleurs ne font que des réprouvés et ne peuplent que l'enfer.

N'avez-vous pas péché par sacrilége? N'avez-vous pas profané les choses saintes, les cimetières, les croix, les églises, les autels, le saint sacrifice; en un mot, tout ce qui est consacré au culte de Dieu?... N'êtes-vous point entrés dans les églises comme dans des maisons profanes?.... N'y avez-vous pas paru dans une posture indécente, et avec des habits ridicules, que vous ne porteriez pas dans une assemblée honnête? Ne vous y êtes-vous pas tenus dans une dissipation scandaleuse, riant, causant jusqu'à étourdir ceux qui vous environnaient? Ne vous y êtes-vous pas laissé aller à des pensées, à des regards, à des entretiens criminels? — Profanateurs sacriléges! vous crie ici un prophète, considérez les pierres qui composent ces édifices, et les bois qui en soutiennent les voûtes sacrées: elles gardent le silence aujourd'hui; mais elles parleront un jour, et vous reprocheront avec force, d'une manière terrible, vos profanations et vos scandales.

N'avez-vous pas profané les sacrements? Le baptême, par des réjouissances profanes? — Est-ce donc là se réjouir en chrétien, et remercier Dieu d'avoir arraché un enfant à la puissance des ténèbres?.... La confirmation, en négligeant de la recevoir, ou en la recevant en état de péché mortel? La pénitence, n'y apportant ni sincérité, ni douleur, ni bon propos?.... L'eucharistie, par l'indifférence et le mépris, ou même par des communions indignes?.... L'extrême-onction, en négligeant de la recevoir, ou de la procurer aux malades, par des ménagements mal entendus?.... N'avez-vous pas profané le mariage? Ne l'avez-vous pas fait précéder d'assiduités et de fréquentations scandaleuses et de crimes que je rougirais de nommer?.... N'êtes-vous pas entrés dans cet état par trois sacriléges? sacri

lége par une mauvaise confession, sacrilége par une communion indigne, sacrilége par la profanation de la bénédiction nuptiale?... Faites bien attention à ceci : N'avez-vous pas profané ce grand sacrement de l'Eglise en vous contentant du contrat civil?... N'avez-vous pas passé le jour de vos noces dans des débauches et des danses scandaleuses? — Le moyen, après cela, que Dieu bénisse de tels mariages? et faut-il s'étonner des malheurs qui les accompagnent et qui les suivent? C'est un enfer anticipé.

N'avez-vous pas péché par superstition? Je ne m'arrêterai pas ici à vous faire le détail des usages ridicules et bizarres qu'emploie le démon pour séduire des esprits faibles, grossiers et ignorants; ce serait dégrader la majesté de la chaire. Je ne me permettrai qu'un mot sur les superstitions les plus ordinaires.

N'avez-vous pas fait ou voulu faire un pacte avec le démon, pour gagner de l'argent, pour découvrir quelque trésor, ou pour nuire à des personnes que vous n'aimez pas?.... N'avez-vous pas cru et voulu faire croire que, par le moyen de certains signes, de certaines paroles, vous pourriez guérir un malade ou les bestiaux, détruire un sortilége?.... N'avez-vous pas consulté de prétendus devins, pour retrouver des choses perdues, ou pour connaître votre bonne fortune?... N'avez-vous pas donné aux autres un pareil conseil?... N'avez-vous pas essayé d'expliquer ou de vous faire expliquer vos songes, et n'avez-vous pas ajouté foi à ces explications?.... N'avez-vous pas cru que se marier en tel mois de l'année, commencer un ouvrage tel jour de la semaine, se trouver treize à table, c'était signe de malheur?... N'avez-vous pas cru et voulu faire croire

que certaines personnes vous avaient porté malheur, et jeté un sort sur votre personne, sur vos enfants, sur vos bestiaux ? — C'est là une imposture et une calomnie des plus atroces, et qui ne peut venir que de la plus grossière ignorance. Mais je sens que c'est trop m'arrêter à des usages aussi contraires à la raison qu'à la religion. Passons au deuxième commandement.

Le deuxième commandement, *Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement*, nous défend le jurement, le parjure, le blasphème, la malédiction et les vœux indiscrets. Remarquez ici, M. F., que ce n'est point un péché, lorsqu'on jure, comme dit l'Ecriture, dans la justice et selon la vérité : saint Paul a juré, et pris Dieu à témoin qu'il disait la vérité; Dieu lui-même a juré pour nous rendre plus attentifs à ses promesses ou à ses menaces. Remarquez aussi qu'il ne faut pas confondre le jurement proprement dit avec ces paroles grossières qui ne signifient rien, à la vérité, mais qui décèlent toujours une âme basse, sans piété et sans éducation.

1° *Jurement.* N'avez-vous pas juré sans nécessité. ou pour des choses de nulle conséquence?... N'avez-vous pas dit quelquefois : Ce que je dis est aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu... je ne veux pas bouger de cette place... je veux mourir.. que le démon m'enlève, si je ne dis pas la vérité?... N'avez-vous pas dit, par une habitude détestable : Ma foi, oui, pardi, sur ma conscience, sur mon âme? — Ce sont là des fautes bien ordinaires aux personnes qui vendent et qui achètent; comme si, pour un gain temporel, il était permis de s'exposer à perdre son âme ! Mais, dit-on, quand je jure de la sorte, c'est pour me

faire croire. — M. F., un jureur, comme un menteur, est indigne de toute créance. Contentez-vous donc de dire, comme Jésus-Christ vous l'ordonne dans l'Evangile: Cela est, cela n'est pas; tout ce que vous ajouteriez de plus part de la mauvaise disposition du cœur, *à malo est.*

2° *Parjure.* Ne vous êtes-vous point parjurés?.... N'avez-vous pas pris Dieu à témoin que vous vous engagiez à soutenir, à exécuter et à faire exécuter des lois injustes, vexatoires, contraires aux bonnes mœurs et à la religion?.... N'avez-vous point assuré avec serment une chose que vous saviez être fausse? — C'est là une horrible profanation du saint nom de Dieu. — N'avez-vous point assuré avec serment une chose quelconque, sans examiner si elle était vraie ou fausse, ou parce que vous l'aviez ouï dire à d'autres? — C'est là une espèce de parjure, parce qu'en matière de serment le rapport d'autrui n'est pas un motif suffisant pour se décider.

Lorsque vous avez été interrogés en justice pour une information, une hoirie, un inventaire, n'avez-vous pas juré par intérêt ou par complaisance?.... Et dans ces circonstances, n'avez-vous pas usé de paroles ambiguës, équivoques, qui ont produit les mêmes effets qu'un mensonge formel? — C'est là un parjure si énorme, qu'on imposait autrefois sept ans de pénitence à ceux qui s'en étaient rendus coupables.

N'avez-vous pas promis avec serment des choses que vous ne pouviez ni ne vouliez tenir? — Et voilà le péché le plus ordinaire des artisans et des ouvriers, qui veulent conserver leurs pratiques aux dépens mêmes de leur salut. — N'avez-vous pas juré de faire une chose mauvaise et défendue, comme de vous venger, en accompagnant ces sortes

de jurements d'horribles imprécations ? M. F., jurer de la sorte, c'est un péché grave, et c'en est un autre d'accomplir son serment. Que faire donc en pareils cas ? Se confesser, et avoir une sincère douleur d'avoir fait un serment si injuste, et bien se garder de réaliser le mal qu'on avait promis.

3° *Blasphème.* N'avez-vous pas blasphémé ? C'est ici un péché plus énorme encore que le parjure, parce qu'il s'en prend à Dieu plus directement. Blasphémer, c'est parler mal de Dieu, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints ; c'est ôter à Dieu ce qui lui convient, et lui attribuer ce qui ne lui convient pas.

Et d'abord, n'avez-vous pas dit : Dieu ne s'embarrasse pas de ce qui se passe sur la terre ; il n'y a de providence que pour les riches et les méchants... Dieu donne tout aux uns et rien aux autres.... Il ne sait pas seulement que je suis au monde ; il m'oublie, il ne m'entend pas, il ne me fait que du mal ? — Malheureux, avez-vous tout dit ? avez-vous vomi tout le fiel de vos blasphèmes ? Quoi ! dit le Prophète, celui qui a formé les oreilles, n'entend plus ; celui qui a creusé les yeux, ne voit plus ; celui dont la providence s'étend jusqu'à un moucheron, une fourmi, ne sait plus ce qui se passe sur la terre ? Celui qui est la sainteté, la justice, la bonté même, est devenu semblable aux pécheurs, et ne se plaît qu'à faire du mal ? Celui, enfin, qui extermine les nations coupables, laissera vos crimes impunis ? Ah ! vous le saurez un jour, s'il n'a pas entendu vos blasphèmes, et s'il ne les punira pas d'une manière terrible !

N'avez-vous pas dit : Dieu est injuste ; il me punit trop rigoureusement, en m'enlevant ce parent, cette épouse, cet enfant, qui m'étaient chers ? Que

lui ai-je donc fait plus que les autres, pour me traiter avec tant de sévérité? — Ce que vous lui avez fait! Ah! levez les yeux, et voyez : vous l'avez fait mourir, vous l'avez crucifié; et s'il eût été en votre pouvoir, vous l'auriez détrôné, vous l'auriez anéanti par vos blasphèmes! N'avez-vous pas rejeté vos péchés sur Dieu même? N'avez-vous pas dit : C'est Dieu qui m'a fait ainsi, c'est mon sort, c'est ma destinée, je ne puis faire autrement, c'est plus fort que moi? — Quoi! mon Frère, Dieu vous a fait vicieux, colère, emporté, vindicatif, injuste, fornicateur, adultère, blasphémateur! Vous n'aviez donc pas la foi du péché originel, qui a dégradé l'homme de l'état de droiture et de justice dans lequel il avait d'abord été créé? Misérable! la religion est là pour vous aider à surmonter votre corruption originelle; et vous osez blasphémer celui qui vous l'a donnée comme le plus grand de ses bienfaits!

N'avez-vous pas mal pensé, mal parlé de la sainte Vierge et des Saints?.... N'avez-vous pas fait des railleries impies sur leurs vertus, leurs mortifications, leurs miracles et leurs reliques? — Hélas! on trouve dans ce siècle pervers des impies qui n'épargnent ni les saints qui sont dans le ciel, ni les gens de bien qui sont sur la terre; qui se déclarent hautement les ennemis de la piété, de la vertu, de la religion et de ses ministres; des antechrists, comme dit l'Apôtre, qui ne veulent ni servir Dieu, ni souffrir que les autres le servent; qui blasphèment les rois, qui sont la seconde majesté sur la terre, et soulèvent contre eux leurs plus fidèles sujets.

N'avez-vous pas fait jurer et blasphémer, en contrariant, poussant à bout des personnes vives et

emportées, sachant bien qu'elles se livreraient à ces excès?.... N'avez-vous pas applaudi aux jurements et aux blasphèmes que vous entendiez?.... N'avez-vous pas fait répéter à des enfants qui commençaient à parler, des paroles de jurements et de blasphèmes? — Ah! Seigneur, quels châtiments réservez-vous à de tels impies!

4° *Malédiction.* N'avez-vous point proféré de malédiction contre vous-même, dans les embarras de votre maison, dans votre travail ou dans quelque chagrin extraordinaire?.... Pères et mères, n'avez-vous point maudit vos enfants? Ne leur avez-vous pas dit quelquefois : Que n'êtes-vous morts! que n'avez-vous été étouffés dès le berceau! — Arrêtez, pères et mères; ah! si vous connaissiez les funestes suites de telles malédictions, vous seriez bien plus réservés. Un enfant maudit de ses parents est en même temps maudit de Dieu, maudit en lui-même et dans ses descendants; *sa maison,* selon l'Esprit de Dieu, *sera renversée jusque dans ses fondements.* Vous êtes souvent étonnés d'avoir des enfants indociles, vicieux, libertins, remplis d'infirmités et de misères; hélas! ils ont été conçus dans la malédiction, nourris de malédiction: le moyen qu'ils soient, après cela, des enfants de bénédiction?

Enfants chrétiens, n'avez-vous pas maudit vos parents? Ne leur avez-vous pas souhaité du mal, peut-être même la mort? Si cela était, vous seriez indignes de vivre : *Qui maledixerit patri aut matri, morte moriatur.*

Personnes mariées, n'avez-vous pas maudit votre mariage et ceux qui s'en sont mêlés? Ne vous êtes-vous pas maudits l'un l'autre? — Est-ce donc là représenter l'union de Jésus-Christ avec son Eglise?

Ouvriers, artisans, n'avez-vous pas maudit ceux

qui vous donnaient de mauvais ouvrage? Dites-moi, vos malédictions le rendent-elles meilleur? Ne vaudrait-il pas mieux prendre patience, et offrir à Dieu votre travail et vos peines?... N'avez-vous pas maudit votre ouvrage, les instruments de votre métier, vos bestiaux, vos terres, vos champs, et même les saisons? — Faut-il s'étonner, après cela, que vos campagnes soient stériles? Vous les avez semées de malédictions; vous avez porté votre bouche jusque dans le ciel, dit un Prophète; comment voudriez-vous que la malédiction et la grêle n'en fussent pas descendues?

Et vous tous, M. F., qui avez eu le bonheur de conserver la foi au milieu de la défection générale, n'avez-vous pas maudit plus d'une fois les tyrans et les persécuteurs?... N'avez-vous pas dit, dans l'excès d'un zèle faux et amer : Que ne sont-ils tous exterminés, que la terre ne s'entrouve-t-elle sous leurs pieds pour les engloutir? — Est-ce donc là, M. F., l'esprit de la religion dont vous vous glorifiez? Aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui vous font du mal; prier pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient: tels sont vos devoirs sacrés, tels sont les véritables caractères des enfants du Père céleste.

Vœux. Le vœu est une promesse de quelque bonne œuvre, faite à Dieu avec délibération. C'est une promesse, et non pas simplement une pensée, une résolution : c'est une promesse de quelque bonne œuvre; car si vous promettiez quelque chose qui fût opposé à la loi de Dieu ou à vos devoirs, ce ne serait plus un vœu, mais la profanation du saint nom de Dieu. C'est une promesse faite à Dieu, parce

que, quoiqu'on fasse un vœu en l'honneur d'un saint, c'est toujours à Dieu qu'on l'adresse. C'est une promesse faite avec délibération, parce qu'on ne doit jamais faire de vœu qu'après y avoir bien pensé, et pris conseil de personnes sages et éclairées.

Ces principes posés, n'avez-vous point fait de vœux indiscrets?.... N'avez-vous pas négligé d'accomplir ceux que vous aviez faits? — On trouve des personnes qui, à la moindre maladie, au moindre accident, se vouent, comme l'on dit, à tous les saints, et ensuite se mettent peu en peine d'accomplir leurs vœux.

N'auriez-vous point fait quelque vœu simple de virginité ou de chasteté perpétuelle avec trop de précipitation? — N'en faites jamais de semblables sans y avoir longtemps réfléchi et prié beaucoup, sans avoir pris conseil d'un directeur prudent et éclairé. Remarquez ici, je vous prie, que si, après avoir fait ces sortes de vœux, vous aviez le malheur de commettre quelque faute contre la sainte vertu de pureté, vous seriez obligé de déclarer cette circonstance, pour ne pas rendre votre confession nulle. Remarquez encore que, si vous vouliez entrer dans le mariage, ou que vous y fussiez entré sans dispense, ce serait une circonstance bien plus aggravante, et d'une conséquence bien plus terrible.

Ne vous êtes-vous point fait dispenser de vos vœux sans raison légitime? — Car, se faire dispenser d'un vœu ou d'une loi de l'Eglise sans nécessité, ce n'est pas une dispense, dit saint Bernard, mais une cruelle dissipation.

N'avez-vous pas fait vœu d'aller en pèlerinage dans les lieux éloignés de votre domicile? — Il vaudrait bien mieux rester dans votre maison, pour y veiller à vos affaires et sur vos enfants, et vaquer

aux pratiques de la religion. Pour l'ordinaire, il convient peu au personnes du sexe d'aller ainsi en dévotion et en pèlerinage; et il est de la prudence de consulter son confesseur, avant de faire et d'accomplir ces sortes de vœux... Rarement, dit le pieux auteur de l'Imitation, ceux qui font des pèlerinages en deviennent meilleurs.

Telles sont, M. F., les fautes que l'on commet le plus ordinairement contre le premier et le second commandements de Dieu. Mais que servirait-il de les connaître, si cette connaissance ne produisait en nous les sentiments d'une douleur sincère? Jetons-nous donc aux pieds de la divine miséricorde; et, pour nous pénétrer des sentiments de componction et d'amertume que doit exciter en nous la vue de nos péchés, considérons le Sauveur au jardin des Oliviers et sur le Calvaire.

L'Innocent, le Juste par excellence, parce qu'il s'est chargé de nos péchés, la justice du Père céleste s'appesantit sur lui d'une manière terrible; une tristesse mortelle s'empare de son âme; son cœur est déchiré par la douleur la plus vive; son corps divin ne pouvant plus se soutenir sous le poids de ses maux, tombe et se couvre d'une sueur de sang, qui pénètre ses vêtements et arrose la terre qui le soutient. Hélas! il eût expiré de douleur, si la croix et le Calvaire ne lui eussent été réservés par la justice de son Père. Anges du ciel, vous prîtes part à cette agonie mortelle: y serions-nous insensibles, nous tous pécheurs, qui l'avons causée par nos crimes? Pourrions-nous ne pas les pleurer avec des larmes de sang, et ne pas ressentir au fond de nos cœurs la tristesse et la douleur de la pénitence, que la vue du Sauveur agonisant doit y imprimer pour toujours? Et vous, spectacle du Calvaire, s'écrie un

grand pénitent, que vous êtes bien plus propre à nous inspirer une crainte et une componction salutaires, que la vue de l'enfer avec tous ses tourments !

M. F., si l'on venait vous dire qu'il y a dans cette paroisse un enfant qui avait le meilleur et le plus tendre des pères, dont il avait reçu les services et les bienfaits les plus touchants ; que cet enfant a été assez ingrat, assez dénaturé, assez barbare, pour égorger ce bon père ; quelle serait votre indignation ! Oh ! le malheureux ! vous écrierez-vous. Comment la terre n'engloutit-elle pas un tel monstre ! Or, ce que vous n'avez pas vu, ce que vous auriez horreur de voir, vous l'avez fait, pécheurs qui m'écoutez, et vous n'avez pas eu horreur de le faire : *Fecisti mala, et potuisti!* Toutes les fois que vous avez péché, nous dit l'Apôtre, vous avez immolé Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Père ; vous l'avez crucifié comme les Juifs. Levez les yeux sur la croix, considérez le Sauveur expirant ; voyez sa tête déchirée et ensanglantée, ses pieds et ses mains percés, son côté entr'ouvert, tout son corps couvert de sang et de plaies. La terre s'émut à ce spectacle, les rochers se fendirent, le soleil s'éclipsa, et les morts sortirent de leurs tombeanx. Et vous, M. F., vous ne mourez pas de douleur ! Seriez-vous plus insensibles que les créatures inanimées ? Vos cœurs seraient-ils plus durs que les rochers ?

Non, non, il n'en sera pas ainsi, ô mon Sauveur ! La résolution en est prise ; je veux pleurer mes péchés le reste de ma vie ; et les expier par les œuvres de la pénitence. Mais c'est de votre miséricorde que j'attends cette douleur vive et amère, cette contrition souveraine, efficace, qui est le fruit de votre agonie et de votre mort : c'est vous-même qui l'avez méritée ; je vous la demande par la vertu de votre passion et de votre mort.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

A LA MESSE.

Examen sur le troisième commandement de Dieu.

Memento ut diem Sabbati sanctifices. Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur. *Exod.*, 20.

Ce commandement, M. F., est aussi ancien que le monde. Dieu, après avoir employé les six premiers jours de la première semaine à la création et à l'arrangement de toutes choses, se reposa le septième jour, le bénit et le sanctifia, c'est-à-dire qu'il le réserva et le consacra tout entier à son culte. En conséquence, Adam et tous les patriarches qui le suivirent l'observèrent fidèlement; et Moïse, en publiant, sur le mont Sinaï, les dix commandements de la loi, se servit de ces paroles remarquables: Souvenez-vous de sanctifier le jour du Sabbat: *Memento.* Le peuple juif l'observa constamment jusqu'au temps des Apôtres, qui, par l'ordre de Jésus-Christ, le fixèrent au premier jour de la semaine, appelé le dimanche, ou le jour du Seigneur, parce que ce fut en ce jour que le Seigneur Jésus entra dans le repos de sa gloire, après les travaux de sa vie mortelle, par le mystère de sa résurrection, et qu'il envoya à ses apôtres le Saint-Esprit, qu'il leur avait promis avant de quitter la terre. L'Eglise fondée par les apôtres l'a célébré dans tous les temps avec pompe et magnificence, et avec tous les transports de sa joie. En vain les Césars, armés de la souve-

raine puissance, essayèrent-ils de l'anéantir, en le rangeant parmi les jours profanes : vous durez encore, saint jour du Seigneur ; et malgré les efforts réitérés et violents des impies et des philosophes, persécuteurs dans ces derniers temps, acharnés à vous effacer du nombre des saints jours, vous durerez jusqu'à la fin du monde, parce que l'Eglise qui est née avec vous subsistera immuablement jusqu'à cette époque, et que jusqu'à cette époque vous serez l'objet de sa joie et de ses cantiques. Ainsi l'a réglé, ainsi l'a voulu le Seigneur qui vous a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.*

Ce grand principe une fois établi, nous allons faire notre examen sur ce commandement.

A ce troisième commandement de Dieu : *Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement*, joignons le premier et le second commandement de l'Eglise : *Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement; les dimanches Messe ouïras, et les fêtes pareillement.* Ce commandement renferme deux préceptes, l'un qui nous défend les œuvres serviles, aux jours de dimanches et de fêtes ; et l'autre, qui nous ordonne les œuvres de piété et de religion propres à les sanctifier. Voici, M. F., le commandement le plus ouvertement et le plus scandaleusement violé dans les villes et dans les campagnes ; et, j'ose dire, à la honte des prétendus chrétiens de nos jours, que dans un seul jour de dimanche et de fête, il se commet ordinairement plus de péchés, plus de crimes, plus de désordres, que dans une semaine tout entière. Pour vous convaincre de cette triste et affligeante vérité, examinons d'abord ce qui nous est défendu par ce commandement. Les

œuvres serviles, les divertissements immodérés, le péché et les occasions de péché, voilà ce qu'il défend.

1° *Œuvres serviles.* N'avez-vous pas employé, en tout ou en partie, les saints jours de dimanches et de fêtes à des œuvres serviles?.... — On appelle œuvres serviles, toute occupation, tout travail consacré à faire quelque gain, quelque bénéfice, ou à gagner sa vie. Or, M. F., n'y avez-vous pas vaqué, ces saints jours? n'avez-vous pas ramassé vos denrées, coupé vos foins, vos moissons, vos vendanges?.... N'avez-vous pas employé vos bestiaux à faire des voitures et à labourer? N'avez-vous pas fait des voyages de plaisir ou de nécessité prétendue?... N'avez-vous pas passé des actes, des contrats que vous pouviez renvoyer à un autre jour?.... N'avez-vous pas travaillé de votre métier, sous prétexte que vous étiez pressés, et qu'on vous redemandait l'ouvrage?... N'avez-vous pas forcé les ouvriers et les ouvrières à travailler à des habillements ou à des parures dont vous pouviez fort bien vous passer?... N'avez-vous pas ouvert vos boutiques, exposé vos marchandises en vente, fait des marchés, couru aux foires, ces jours-là?... — Toutes ces œuvres et autres semblables sont défendues; et ceux qui les font, ou qui portent les autres à les faire, profanent ces saints jours. Apprenez, profanateurs sacriléges, quel châtiment vous est réservé, par l'exemple de ce Juif que le Seigneur condamna à être lapidé par tout le peuple, pour avoir ramassé quelques branches de bois le jour du sabbat.

Mais tous les autres le font, me direz-vous; tous les autres vendent, achètent, trafiquent, les jours de dimanches et de fêtes. — Que vous importent les abus et les exemples des autres? mon ami, ce n'est

pas sur ce que font les autres que vous serez examiné et jugé, mais sur les commandements de la loi.

Nous sommes bien forcés, ajoutez-vous, de travailler quelquefois, dans des circonstances où nos récoltes sont menacées. — J'en conviens, et je sais que le travail peut être quelquefois permis, mais à ces conditions que je vous prie de remarquer : il faut que le travail soit indispensable et véritablement nécessaire; il faut qu'il soit autorisé par la permission du supérieur ecclésiastique, qui doit en juger dans sa sagesse; il faut enfin qu'il soit sanctifié par l'assistance à la messe et aux autres exercices de piété et de religion. Ces règles ainsi posées, je vous le demande, n'avez-vous pas travaillé sans nécessité, par un esprit de cupidité et d'avarice?... et lorsqu'il y avait une nécessité réelle, n'avez-vous pas négligé de demander, et même n'avez-vous pas affecté de n'en pas demander la permission?... Et lors même que vous en avez eu la permission, n'avez-vous pas négligé d'assister à la messe? — Vous savez bien que manquer la messe par sa faute, c'est un péché mortel.... — Ne vous êtes-vous point tellement occupé de vos affaires temporelles, que vous n'ayez pas même pensé à élever votre cœur à Dieu pour lui offrir ce travail nécessaire?.... N'avez-vous pas tellement occupé vos domestiques, même à des repas que vous donniez ces jours-là, qu'ils n'ont pas eu le moindre loisir pour remplir leurs devoirs de religion?.... Hélas! M. F., c'est une chose qui fait frémir et qui arrache les larmes, de voir de pauvres domestiques qui ne savent ni prières, ni catéchisme; qui n'ont aucune idée de leur religion, et qui nous répondent, lorsque nous les exhortons à se faire instruire : Ah! mon père, je le voudrais bien; mais je sers un

maître qui me donne à peine le temps d'assister à la messe, et qui me tient occupé les dimanches et fêtes comme les autres jours. — Maîtres infidèles, et plus infidèles que les païens mêmes, sachez qu'il y a dans le ciel un Maître souverain qui punira un jour, d'une manière terrible, votre insouciance et votre irréligion.

2° *Divertissements.* N'avez-vous point passé les jours de dimanches et de fêtes dans des divertissements excessifs et immodérés?.... Il est bien permis, sans doute, à des personnes qui ont employé toute la semaine à des occupations laborieuses et à des travaux pénibles, de prendre quelque délassement, quelque repos; mais prenez-y garde, ce repos doit être saint comme celui de Dieu même : *Requievit septimo die.* Mais ce délassement ne doit être ni excessif, ni dangereux : une promenade après les saints offices, une visite de bienséance ou d'amitié, une conversation avec des personnes sages et honnêtes, une partie de jeu permis et modéré, tout cela n'est point opposé à la sanctification des dimanches et des fêtes, et Jésus-Christ lui-même invitait ses apôtres à se délasser un peu de leurs fatigues : *Requiescite pusillùm.*

N'avez-vous point passé une partie considérable de ces saints jours, à la chasse, à la pêche? et n'est-il pas arrivé que ces exercices vous aient empêché de remplir une partie de vos devoirs de religion?... — Jeunes gens, ne vous êtes-vous pas réjouis, en voyant arriver le dimanche, non pas parce que vous auriez plus de loisir pour servir Dieu, mais bien pour vous divertir?... N'avez-vous pas renvoyé à ces saints jours des parties de plaisir que vous ne pouviez faire dans le courant de la semaine?... Et vous, jeunes personnes, n'avez-vous pas perdu un temps

considérable à vous parer, à vous ajuster d'abord, et à étaler ensuite avec complaisance le spectacle de votre mondanité, dans l'église, sur les places ou les promenades?.... N'avez-vous pas employé une bonne partie de la journée à des promenades solitaires, écartées, dangereuses, dont je veux bien taire les suites, pour ne pas vous faire rougir?

3° *Péchés mortels.* N'avez-vous pas eu le malheur de commettre des péchés mortels les jours de dimanches et de fêtes? — Prenez-y bien garde, M. F., car c'est ici la plus criminelle de toutes les profanations, parce que le péché est, de toutes les œuvres, la plus servile: *Qui facit peccatum, servus est peccati.* Certes, s'il est défendu de pécher mortellement en tout temps, combien plus le sera-t-il de le faire dans un jour que le Seigneur s'est particulièrement réservé, qu'il a béni et sanctifié par les plus grands mystères de notre rédemption! Aussi est-ce pécher doublement, disent les Saints, que de le faire dans ces jours privilégiés. Et remarquez, M. F., que souvent il est nécessaire de faire connaître cette circonstance en confession: je me suis enivré, j'ai fait le péché déshonnête, et c'était un jour de fête, de dimanche.

4° *Occasions de péché.* Ne vous êtes-vous point exposés aux occasions de péché, les jours de fêtes et de dimanches?.... N'avez-vous point passé une bonne partie du jour, et même de la nuit, dans des lieux de dissipation et de débauche; dans les cabarets, dans les cafés, dans les lieux de jeux, bravant ainsi toutes les lois de l'Eglise, qui défendent toutes ces scandaleuses profanations? — Je ne parlerai pas ici des crimes de toute espèce qui en sont les suites ordinaires et inévitables. Je ne parlerai pas de ces ivrogneries si avilissantes pour l'homme,

et si indignes du chrétien; de ces propos licencieux, de ces chansons impures, de ces disputes, de ces paroles impies, de ces railleries sacriléges, dont ces lieux de réunion sont ordinairement l'occasion ou la cause. Ce sont là de ces peintures si dégoûtantes, qu'il vaut mieux les passer sous silence, que d'en parler. Mais pourrai-je taire ces vociférations que des jeunes gens font pendant la nuit, dans les rues, et même autour de l'église, affectant, pour ainsi dire, de venir insulter Dieu jusque dans son saint temple?

N'avez-vous pas, au mépris de ces saints jours au mépris des lois de l'Eglise, au mépris enfin des vœux et des promesses de votre baptême, couru au bal, dans les vogues et dans les danses profanes?.. N'avez-vous pas engagé les autres à y aller avec vous?.... N'avez-vous pas prêté vos maisons pour la danse? — C'est vous charger devant Dieu des péchés de toute l'assemblée. — Ecoutez saint Augustin, qui vous dit qu'il y a moins de mal de labourer la terre et de filer, les jours de dimanches et de fêtes, que de les passer dans les danses. Ecoutez le concile de Constance, qui défend ces sortes de divertissements sous peine d'excommunication, et le second concile d'Arles, qui défend aux prêtres de donner les sacrements à ceux qui ne veulent pas y renoncer : qui osera résister à de pareilles autorités?

Voilà ce que le troisième commandement défend : voyons maintenant ce qu'il ordonne.

Ne vous y trompez pas, M. F.; ce n'est pas assez d'éviter avec soin tout ce qui peut profaner les saints jours du Seigneur; il faut encore s'y appliquer à toutes les œuvres de religion propres à les sancti-

fier, telles que la sainte messe, les vêpres, les offices, les instructions, les prières, les bonnes lectures, les œuvres de charité et de miséricorde. Or, avez-vous discerné les jours du Seigneur, par la pratique de ces bonnes œuvres?

Avez-vous eu soin d'assister à la sainte messe, qui est le grand acte de religion, si impérieusement commandé, et dont on ne peut se dispenser sans pécher mortellement, si ce n'est pour cause de maladie?... Avez-vous surtout assisté à la messe de paroisse?.... N'avez-vous pas encouru les peines portées par l'Eglise, en négligeant d'y assister trois dimanches de suite? — Prenez-y garde, c'est ici une obligation beaucoup plus rigoureuse que vous ne pensez. — N'avez-vous pas attendu que la messe fût commencée pour entrer à l'église, et n'en êtes-vous pas sortis avant qu'elle ne fût achevée?.... Y avez-vous assisté avec la ferveur, la piété et le recueillement que demande une action si sainte?.... Ne l'avez-vous pas entendue par habitude, par routine, par manière d'acquit, avec un esprit distrait, tout occupé de vos affaires, de votre ménage, peut-être même de vos plaisirs; vous contentant de rouler un chapelet dans vos mains, ou de lire quelques formules de prières, sans penser à ce que vous disiez, ni à ce que vous faisiez?.... Peut-être même y assistiez-vous sans le secours d'un livre ou d'un chapelet, sans y dire un mot de prière?.... N'avez-vous pas assisté à la messe d'une manière scandaleuse, vous tenant dans une posture peu décente, riant, causant, promenant vos regards çà et là, et roulant des pensées criminelles dans votre esprit? — N'est-ce donc pas là insulter Jésus-Christ, dans le temps même qu'il vous donne les marques les plus signalées de son amour? — Quand des cir-

constances malheureuses ne vous ont pas permis de l'entendre, avez-vous eu soin d'en réciter les prières avec tout le recueillement possible? — Vous n'ignorez pas qu'on est obligé d'accomplir le précepte de la manière qu'on le peut.

N'avez-vous pas cru qu'il suffisait d'entendre la sainte messe pour sanctifier le dimanche et les fêtes, et ne vous en êtes-vous pas contentés? N'avez-vous pas négligé d'assister aux offices de l'Eglise, aux vêpres, aux instructions, à la bénédiction, et aux autres exercices de piété propres à les sanctifier?... Avez-vous fait, ces jours-là, plus de prières que les jours ordinaires? Et pour vous conformer à l'esprit de l'Eglise, avez-vous eu soin de méditer l'épître et l'évangile du jour, et fait d'autres lectures de piété propres à vous édifier, à vous instruire et à vous affermir dans le service de Dieu?... Vous y êtes-vous appliqués à l'instruction de vos enfants et de vos domestiques?... Avez-vous visité les malades, soulagé les pauvres, consolé les affligés, et exercé les autres œuvres de miséricorde?.... — Car, M. F., c'est ainsi qu'on discerne et qu'on sanctifie le jour du Seigneur.

Et c'est ainsi que le sanctifiaient les premiers chrétiens, nos pères dans la foi. Ils voyaient venir avec une sainte joie le jour du Seigneur, où ils avaient le bonheur d'assister à toutes les parties de l'office divin du jour et de la nuit, sans aucune exception de rang, de sexe, d'état ni de condition. Dans ces heureux temps les pères et mères, les maîtres et maîtresses conduisaient eux-mêmes leurs enfants et leurs domestiques dans leurs paroisses, pour y assister à la messe solennelle, pour y communier, pour y écouter avec une sainte avidité l'explication qu'on y faisait de la parole de Dieu. De retour

dans leurs familles, ils employaient les intervalles des offices à répéter aux infirmes, et à ceux que la charité avait retenus auprès d'eux, les saintes instructions qu'ils venaient de recevoir de la bouche de leurs pasteurs. Ils terminaient ces saintes solennités par la pratique de toutes les autres bonnes œuvres qui étaient à leur disposition.

Ah ! M. F., qu'ils étaient pleins, ces beaux jours ! qu'elles étaient augustes et vénérables alors, les saintes assemblées de nos pères, au jour du Seigneur ! Nous sommes, il est vrai, leurs descendants et leurs héritiers ; mais, hélas ! que nous leur ressemblons peu ! que nous avons dégénéré de leur zèle et de leur ferveur ! Gémissons au moins ici, aux pieds de notre Dieu, de notre lâcheté et de nos prévarications ; pleurons avec amertume les fautes sans nombre dont nous avons souillé les saints jours du Seigneur.

O mon Dieu ! nous avons péché, et rien ne peut excuser nos crimes et nos profanations : ils crient vengeance jusqu'au pied de votre trône, et nous méritons tous les châtiments dont vous punîtes autrefois les Juifs pour avoir profané le jour du sabbat. Nous le reconnaissons ici, ô mon Dieu ! Mais, Seigneur, voyez notre confusion, notre repentir et nos larmes. Que ce spectacle de douleur et de pénitence fléchisse votre colère et désarme votre justice ! Souvenez-vous, Seigneur, de vos anciennes bontés ; écoutez la voix de votre grande miséricorde, et faites-nous entendre, au fond du cœur, cette parole si consolante : *Ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* Désormais nous serons plus fidèles à glorifier votre saint nom, à chanter vos bienfaits, et à sanctifier avec zèle, par toutes sortes de bonnes œuvres, les saints jours que vous vous êtes réservés.

Mais pour cela, ô mon Dieu! nous avons besoin de la force de votre Esprit, parce que nous sommes devenus la faiblesse même; nous avons besoin de beaucoup d'amour, parce que nous avons beaucoup péché; nous avons besoin de zèle et d'ardeur pour réparer tout le mal que nous avons fait. Nourrissez en nous une douleur continuelle d'avoir profané vos saints jours, et donnez à notre pénitence cette ferveur qui égale, et qui peut même surpasser, à vos yeux, le mérite de l'innocence.

A VÊPRES.

Examen sur le quatrième commandement de Dieu.

DEVOIRS DES PARENTS ET DES ENFANTS.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Is., 15.

Le saint roi Ezéchias, frappé d'une maladie mortelle, et gémissant sous le poids des maux qui l'accablaient, ne trouva pas de meilleur moyen, pour apaiser la colère de son Dieu et fléchir sa miséricorde, que de s'humilier en repassant devant lui toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme, et en lui exposant toutes ses infidélités dans le brisement de son cœur.

Et voilà aussi, ô mon Dieu! le parti que je prends aujourd'hui, à l'exemple de ce saint roi. Plus j'examine mes voies, plus je découvre d'infidélités dans mon enfance, dans ma jeunesse, et dans tous les âges de ma vie. Heureux si, comme lui, je les repassais dans l'amertume de mon âme et dans le brisement de mon cœur! En vain je m'efforçais de

les éloigner de mon souvenir; ma conscience était là, qui me les reprochait par ses remords. J'étais malheureux, et je ne pensais point à en retrancher la cause, ni à en chercher le remède dans le regret de mes fautes et dans la douleur de la pénitence. Malheureux péché, tu m'aveuglais; tu me vantais une fausse liberté, au lieu du plus misérable esclavage! Entraîné par tes perfides attraits, j'ai cédé à tes honteuses sollicitations; je me suis élevé contre mon Dieu, et je lui ai fait la guerre; j'ai violé ses commandements et ses lois, j'ai étouffé tous les sentiments de la conscience et de la nature. Mais je reconnais maintenant quel a été mon aveuglement et ma folie : le souvenir de mes péchés me poursuit partout, le jour et la nuit; son image, toujours présente à mes yeux, inonde mon âme de fiel et d'amertume; et toute ma consolation est de les repasser dans l'amertume de mon âme, et de les noyer dans mes larmes : *Recogitabo, etc.*

C'est, M. F., pour pénétrer vos cœurs de ces beaux sentiments, que nous allons faire notre examen sur le quatrième commandement de Dieu.

Le quatrième commandement : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement*, renferme les devoirs réciproques des parents et des enfants, des maîtres et des domestiques, des époux et des épouses, des supérieurs et des inférieurs. Dieu a tellement à cœur l'observation de ce commandement, qu'il y a attaché une récompense, même dès ce monde. Commençons par les devoirs des parents.

Les pères et mères doivent à leurs enfants, pour le corps, la conservation, l'entretien, l'établissement.

Conservation. Pères et mères, avez-vous eu soin

de vos enfants avant et après leur naissance? n'avez-vous rien fait qui les ait exposés à perdre la vie?... Mères chrétiennes, n'avez-vous pas donné lieu à quelque accident par votre imprudence, en faisant des travaux trop pénibles, en levant des fardeaux trop lourds, en prenant une nourriture et des boissons nuisibles, en vous laissant aller à des mouvements de colère, ou en vous livrant à des divertissements dangereux, tels que les danses? — Combien de mères qui perdent ainsi leurs enfants pour le temps et pour l'éternité!... N'avez-vous pas, par quelque breuvage ou par d'autres moyens, empêché la conception des enfants, ou ne les avez-vous pas fait périr étant conçus? — C'est un horrible homicide, un crime exécrable, dont Dieu vous punira tôt ou tard d'une manière terrible.

Après leur naissance, avez-vous eu soin de leur faire recevoir promptement la grâce du baptême? — Les lois de l'Eglise ne vous permettent pas de le différer plus de vingt-quatre heures. Quel malheur, si, par une coupable négligence, ils venaient à périr pour l'éternité!...

Avez-vous eu soin de nourrir vos enfants? — C'est un devoir que vous prescrivent à la fois la nature et la religion. Sara nourrit son fils Isaac; Rébecca, son fils Jacob; la mère des Machabées, ses sept fils; la sainte Vierge, Jésus-Christ. C'est n'être mère qu'à demi, disent les saints Pères, que de manquer par sa faute à ce devoir sacré. Mais enfin, si vous avez été dans l'impuissance de les nourrir vous-mêmes, ne les auriez-vous pas confiés à des nourrices négligentes ou vicieuses, qui les ont laissé souffrir, ou qui leur ont fait sucer, avec un lait mercenaire, leurs vices et leurs mauvaises inclinations?

Leur avez-vous donné vous-mêmes, le jour et la

nuit, les secours dont ils avaient besoin? Ne les avez-vous point laissé crier et souffrir par opiniâtreté?... Ne les avez-vous point, au mépris des lois de l'Eglise, mis coucher avec vous avant l'an et un jour?.... Ne les avez-vous point frappés, maltraités, comme si ces pauvres enfants étaient coupables de vous faire connaître qu'ils ont besoin des soins de votre tendresse?

Entretien. Pères et mères, avez-vous fourni un entretien honnête à vos enfants? Ne leur avez-vous pas refusé les choses nécessaires pour la nourriture et l'établissement? — Il ne faut pas élever vos enfants dans la vanité et la mollesse, ce serait les perdre de toutes manières; mais il faut leur donner, selon votre état, des habits et une nourriture convenables, et faire en sorte que, quelque genre de vie qu'ils embrassent un jour, ils soient à même de supporter le travail, la fatigue, les inconvénients des saisons; et c'est à quoi vous devez les former dès l'enfance, par une nourriture simple, saine et abondante.

N'avez-vous pas dissipé, par le luxe, le jeu, l'oisiveté, et dans les cabarets, les biens que vous deviez employer à l'entretien et à l'éducation de vos enfants? — Quel spectacle de voir une pauvre femme épuisée de travail et de fatigue, dénuée de tout, entourée de malheureux enfants qui manquent de pain et d'habits, tandis qu'un mari inhumain, un père barbare, prend ses plaisirs, consume en un jour le gain d'une semaine entière, et dévore sans pudeur la vie de ses propres enfants!

N'avez-vous pas négligé et maltraité les enfants d'un premier lit? — Une pareille inhumanité crie vengeance vers le trône de Dieu.... N'avez-vous pas eu une prédilection trop marquée pour quelqu'un de vos enfants, et peut-être pour le plus vicieux?

n'avez-vous pas négligé les autres pour celui que vous idolâtriez? — C'est là une source féconde de jalousies, de divisions, de haines entre frères et sœurs; c'est une de ces fautes que Dieu punit d'ordinaire dès ce monde même; car ces enfants ainsi gâtés deviennent presque toujours un sujet de chagrin et d'amertume pour ces parents injustes et aveugles.

Etablissement. N'avez-vous pas, dans l'établissement de vos enfants, bien plus consulté vos intérêts et vos passions, que l'ordre et la volonté de Dieu? La vocation venant de Dieu, vous devez la diriger, la favoriser, mais ne la commander jamais, encore moins la forcer. Adressez à Dieu de ferventes prières, et consultez sur ce point des personnes sages et éclairées, afin que vous ne portiez jamais vos enfants à choisir un état auquel ils ne sont pas appelés, et que vous ne les détourniez pas non plus de celui que la Providence leur destine. En agir autrement, c'est vous rendre responsables d'une infinité de désordres, dont vous répondrez au jugement de Dieu.

N'avez-vous pas établi vos enfants ou trop tôt, ou trop légèrement, et par des vues tout humaines?.. N'avez-vous point trop différé de les établir, dans la crainte de vous gêner ou de vous mettre dans l'embarras? — Ici, M. F., j'avoue qu'il ne faut pas agir à la légère, ni vous dépouiller si vite de vos biens; mais aussi vous ne devez pas imiter la dureté de ces pères avares qui, oubliant ce qu'ils doivent à leurs enfants, aiment mieux les laisser vivre dans le libertinage que de se gêner en rien.... N'avez-vous pas forcé vos enfants, par des menaces ou par de mauvais traitements, à prendre un état, à former un établissement qui ne leur convenait pas, et pour lequel ils avaient la plus grande répugnance?

Avez-vous partagé vos biens entre vos enfants, selon les règles de la justice?... N'avez-vous pas donné à l'un d'entre eux ce qui revenait aux autres de droit? — C'est là semer dans vos familles des haines et des divisions funestes; c'est fournir souvent matière à des procès interminables; et Dieu veuille que vous ne vous fassiez pas maudire par vos propres enfants!

Pour l'âme, les parents doivent à leurs enfants la prière, l'instruction, la vigilance, la correction et le bon exemple.

Prière. Pères et mères avez-vous eu soin de prier pour vos enfants? Les avez-vous offerts à Dieu, dès le moment de leur conception? Après leur naissance, les avez-vous consacrés à Dieu comme ses créatures, ses temples, comme les membres vivants du Sauveur, comme le dépôt le plus précieux qu'il vous a confié, et dont il vous demandera compte un jour?... N'avez-vous pas négligé de les recommander à la sainte Vierge et à leurs saints Anges? Ah! vos prières seraient continuelles et ferventes, si vous aviez à cœur le salut de vos enfants!

Instruction. C'est là, M. F., le grand devoir des pères et mères; devoir néanmoins le plus méconnu et le plus négligé aujourd'hui. Les enfants naissent dans l'ignorance, et on les y laisse croupir. On ne leur fait voir, dans tout ce qu'on dit, dans tout ce qu'on fait, que le monde et ses convoitises. On ne remplit leur imagination et leur mémoire que des objets du monde, de ses maximes, de ses vanités; que de l'image de ses passions et de ses plaisirs. C'est ainsi qu'on prépare la perte de leur innocence, et qu'on prélude à cette corruption de mœurs qui commence avec leur raison et ne finit qu'avec

leur vie. Quelle affreuse génération ils nous préparent! Bien plus, on voit tous les jours de malheureux parents qui n'instruisent leurs enfants que pour le mal; qui leur apprennent à dire des paroles grossières, licencieuses, pleines de mensonges et de jurements; qui leur commandent même le vol et l'injustice, et les envoient recueillir dans les champs de leurs voisins ce qu'ils n'y avaient pas semé eux-mêmes. Parents barbares, n'avez-vous donc donné la vie du corps à vos enfants, que pour leur arracher la vie de l'âme, et les entraîner avec vous au fond des enfers?

Avez-vous eu soin de les instruire par vous-mêmes, ou n'avez-vous confié leur instruction qu'à des maîtres religieux et craignant Dieu, qui pussent leur inspirer de bonne heure l'amour de la Religion et de la vertu?.... Avez-vous eu soin de leur inculquer, dès l'âge le plus tendre, les premières vérités de la Religion, les principaux mystères de la Foi, les devoirs essentiels du chrétien? Leur avez-vous appris à prier Dieu, à entendre la Messe, à assister aux instructions, aux offices de l'Eglise; à recevoir les sacrements avec les dispositions requises, et à sanctifier les saints jours de dimanches et de fêtes? Oh! M. F., quel sujet d'examen.

Vigilance. Avez-vous veillé sur vos enfants avec sollicitude et sans vous rebuter? Avez-vous veillé de près et de loin, le jour et la nuit, par vous-mêmes et par d'autres?.... Avez-vous pris des précautions pour que vos enfants ne parussent jamais indécemment?—Vous ne sauriez leur inspirer trop de modestie.

Ne les avez-vous point négligés, sous prétexte qu'ils étaient assez grands, assez raisonnables pour

se conduire eux-mêmes?... N'avez-vous point fermé les yeux sur leurs désordres et leur libertinage?.... N'avez-vous point permis à vos filles de s'habiller au-dessus de leur état, de suivre des modes indécentes, de chanter de mauvaises chansons, de lire des romans, de courir aux danses, aux spectacles, aux veillées, et à toutes ces assemblées mondaines où le démon de l'impureté fait de si terribles ravages?

Avez-vous examiné si vos enfants remplissent leurs devoirs de chrétiens?... s'ils font leurs prières le matin et le soir?... s'ils sanctifient les jours de fêtes et de dimanches, et comment? s'ils se confessent, et à qui?

Avez-vous veillé sur leurs mœurs?... Ne les avez-vous point couchés avec vous, lorsqu'ils ont eu quelque connaissance? — Quelle imprudence! il y en a qui font des réflexions avant quatre ans... N'avez-vous pas souffert trop de familiarité entre parents et parentes, voisins et voisines? Hélas! M. F.! combien de malheureux enfants qui perdent leur innocence au premier usage de la raison, par la coupable négligence de leurs parents! Quel sujet de tremblement!

Correction. Ce devoir est bien plus essentiel qu'on ne pense. Les enfants naissent pécheurs, enclins au mal par la corruption de leur origine, pleins d'ignorance, de vices et de défauts, forts pour le mal, et impuissants pour le bien. Le Baptême, il est vrai, efface en eux le péché originel, mais il en laisse subsister les suites; et ce sont ces suites funestes qui se développent en eux d'une manière terrible, si l'on n'a pas soin de les réprimer par une correction sage, ferme et persévérante.

Avez-vous, en conséquence, averti, repris et

corrigé vos enfants avec bonté, et avec force?... Ne les avez-vous pas corrigés par passion, par caprice et par humeur? — Eh! M. F., corrigea-t-on jamais un vice par un autre vice? Ne les avez-vous pas corrigés avec une rigueur excessive pour des fautes légères, ou avec trop de mollesse pour des fautes considérables?... N'avez-vous pas négligé de les châtier quand ils le méritaient? Ne vous êtes-vous pas contentés de gronder, de crier, de menacer toujours, sans jamais les punir, semblables à Héli, qui, en punition de sa trop grande indulgence pour ses enfants, eut la douleur de les voir périr misérablement, et mourut lui-même d'une manière si tragique? N'en avez-vous pas voulu à ceux qui vous ont avertis des fautes et des incartades de vos enfants? — C'est le faible des parents d'aujourd'hui.

M. F., *celui qui aime son enfant*, dit le Sage, *ne lui épargne pas le châtiment : la verge et la correction donnent la sagesse. Mais l'enfant qui est abandonné à sa propre volonté, couvrira sa mère de confusion.* Pour me corriger de tel défaut, disait Louis XIV, manquait-il de verges dans mon royaume?

Bon exemple. Pères et mères, vous le devez à tout le monde, mais surtout à vos enfants. C'est, de toutes les manières d'instruire, la plus persuasive et la plus efficace : il consiste à faire le bien et à éviter le mal en leur présence.

Or, n'avez-vous pas donné de mauvais exemples à vos enfants? N'avez-vous pas, menti, médit, juré, blasphémé, tenu de mauvais discours en leur présence? Ne leur avez-vous pas donné l'exemple de la colère et de la malédiction?

N'avez-vous pas négligé de remplir sous leurs

yeux, vos devoirs de religion? Au lieu de faire la prière en commun, à l'exemple des familles chrétienne, ne vous ont-ils pas vus vous lever et vous coucher sans faire aucun acte de religion? Comment voulez-vous, après cela, que vos enfants soient vertueux et chrétiens?

Ne vous êtes-vous jamais permis devant eux rien de contraire aux règles de la modestie et de la décence? — Ceci est d'une extrême importance pour les pères et mères. Ils doivent respecter leurs enfants, jusqu'à s'abstenir devant eux de tout ce qui aurait l'apparence même du mal: car les enfants remarquent tout, écoutent tout et n'oublient rien; ils répètent ce qu'ils entendent, et imitent ce qu'ils voient. Ainsi l'ont enseigné les païens eux-mêmes: *Magna puero debetur reverentia. Malheur,* dit l'Évangile, *à celui par qui le scandale arrive!* mais mille fois malheur à un père, à une mère qui scandalise ses propres enfants!

Passons aux devoirs des enfants.

ENFANTS chrétiens, honorer vos pères et mères, les respecter, les aimer; ne leur parler, ne leur répondre jamais qu'avec un profond respect; bien se garder de les tutoyer, ce qui est de la plus grande indécence; avoir pour eux toutes sortes d'égards et de déférence; ne rien entreprendre, ne rien faire jamais sans les consulter; leur obéir comme à Dieu même dans tout ce qu'ils vous commandent; prendre sur votre nécessaire plutôt que de les laisser manquer de rien; prier sans cesse pour eux, et ne les oublier jamais, ni pendant leur vie, ni après leur mort: voilà ce que la nature inspire à tous les enfants; voilà les devoirs que la Religion vous

impose avec toute son autorité. Tout cela est renfermée dans les sages avis que le père Tobie donnait à son fils, sur son lit de mort : *Honorez*, lui disait-il, *votre mère, tous les jours de votre vie ; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle vous portait dans son sein.* Venons au détail par l'examen.

Amour. Enfants chrétiens, avez-vous aimé vos parents de cœur et d'affection ? N'avez-vous pas eu pour eux de l'indifférence ou de la haine, à cause de leurs défauts, ou de leurs infirmités ? Honorez, vous dit l'Esprit saint, *honorez votre père dans vos paroles, dans vos actions, et par toute sorte de patience ; si son esprit s'affaiblit, supportez-le.*

N'avez-vous pas été insensibles à tout ce qui regardait vos parents ? N'avez-vous pas refusé de les voir et de leur parler ?... N'avez-vous pas rougi d'eux à cause de leur pauvreté ?... N'en seriez-vous pas venus au point de leur souhaiter la mort, parce qu'ils ne vous permettaient pas de vivre au gré de vos passions ? — O Dieu ! quel amour, quelle reconnaissance pour tant de bienfaits !

Respect. Avez-vous respecté vos parents ? Ne les avez-vous pas méprisés au fond du cœur ?... Ne leur avez-vous pas parlé avec mépris et trop rudement ?.... Ne leur avez-vous pas dit des injures ?.... Ne les avez-vous pas outragés indignement ? Tremblez à cet anathème du Saint-Esprit : *Celui*, dit-il, *qui aura maudit son père ou sa mère, sera puni de mort :* Morte morietur.

Ne leur avez-vous pas répondu d'une manière dédaigneuse, brusque et insolente ?.... Ne leur avez-vous pas reproché leurs défauts ? Ne les avez-vous pas divulgués ? Ne vous en êtes-vous pas

plaints au-dehors ?.... Ne vous êtes-vous pas moqués de leur remontrances et de leurs corrections ?.... Ne les avez-vous pas menacés de les abandonner ?... Auriez-vous été assez dénaturés que de lever la main contre eux ? C'est un crime qui mérite les plus terribles châtiments. C'est un cas réservé.

Obéissance. C'est ici le plus grand devoir des enfants. Jésus-Christ a voulu leur en donner l'exemple, en obéissant à la sainte Vierge et a saint Joseph.

Enfants, avez-vous obéi à vos parents ? Leur avez-vous obéi promptement et avec joie ? N'avez-vous pas cherché des prétextes pour vous dispenser d'obéir ? N'avez-vous point obéi d'une manière toute humaine, et pour la seule crainte du châtiment ?.... Enfin, avez-vous obéi à vos parents, en tout, toujours, et partout, excepté dans les choses que Dieu défend ?

Hélas ! qu'ils sont coupables ces enfants indociles et rebelles, qui ne veulent faire que ce qui leur plaît ; qui, en dépit de leurs parents, entretiennent des commerces dangereux, fréquentent les jeux, les cabarets et les mauvaises compagnies, vivant sans joug et sans discipline, n'écoutant que leurs passions et leurs fantaisies ! Les envoie-t-on à confesse, ou aux instructions et aux offices de l'Eglise, pour sanctifier les saints jours : ils courent à leurs amusements et à leurs plaisirs. De retour à la maison, ils s'excusent par des mensonges. Sont-ils convaincus et repris : au lieu de s'humilier et de témoigner leur repentir, ils s'emportent avec audace, ils s'émancipent à des jurements et à des imprécations. Vrais enfants de Bélial, ils causent mille chagrins à leurs pères et mères,

abrégent leurs jours, et font eux-mêmes une fin malheureuse. Le Dieu juste qu'ils ont méconnu et outragé dans la personne de leurs parents, leur fait sentir tôt ou tard les rigueurs de sa justice et de ses vengeanges.

Assistance. Avez-vous assisté vos parents dans leurs besoins, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse et leurs maladies?

Ne les avez-vous point laissé souffrir, en leur refusant les choses les plus nécessaires à la vie? N'avez-vous pas refusé de leur payer la modique pension qu'ils s'étaient réservée en se dépouillant de leurs biens en votre faveur?

Dans leur vieillesse, ne les avez-vous pas regardés comme des gens incommodes? N'avez-vous pas désiré de vous en voir bientôt débarrassés? Au lieu de les consoler par vos attentions et vos soins empressés, n'avez-vous pas fait couler leurs larmes et abrégé leurs jours?

Dans leurs maladies, avez-vous eu soin de leur donner les remèdes et les secours dont ils avaient besoin?.... N'avez-vous point négligé, par une fausse délicatesse et de criminels ménagements, de leur faire recevoir les derniers sacrements de l'Eglise? — Le beau spectacle, M. F., que de voir des enfants religieux et craignant Dieu, empressés autour du lit qui les vit naître, et qui va devenir, à leurs yeux, un lit funèbre pour un père chéri, pour une mère tendre qu'ils avaient constamment aimés pendant leur vie; que de les voir, dis-je, commander alors à leurs larmes et à leur douleur, pour ne leur faire entendre que le langage si consolant de la Religion, que pour les entretenir de ses douces espérances, et leur ménager, par un zèle sage et éclairé, ces puissantes ressources, ces

admirables sacrements, qui font de la mort même un triomphe pour l'éternité! Mais revenons à notre examen.

N'avez-vous pas détourné vos parents, à la mort, de faire les aumônes et les restitutions nécessaires?... Après leur mort, ne les avez-vous pas totalement oubliés? Uniquement occupés de recueillir leur succession et de partager leurs dépouilles, n'avez-vous pas négligé, oublié même de prier ou de faire prier pour le repos de leur âme?.... N'avez-vous pas négligé de remplir leurs dernières intentions, qui devaient être sacrées pour vous? — C'est là une ingratitude et une insensibilité plus que païennes.

Laissons à un autre jour, M. F., l'examen des autres péchés que nous avons commis contre le quatrième commandement. Mais, à la vue de tant de péchés que nous a reprochés celui que nous venons de faire; à l'exemple du Publicain de l'Evangile, baissons les yeux de confusion, nous sommes indignes de les lever vers le ciel; et, le cœur brisé de douleur, frappons-nous aussi la poitrine, en disant comme ce vrai pénitent: Mon Dieu! *Mon Dieu! soyez-moi propice; je suis un pécheur, un grand pécheur.* Ne nous en tenons pas là. Renonçons à ces péchés, faisons-en une humble et sincère confession au ministre de Jésus-Christ, expions-les par une véritable pénitence; et, comme le Publicain, nous obtiendrons notre pardon, nous retournerons dans nos maisons, parfaitement justifiés et réconciliés avec Dieu. Dieu nous en fasse la grâce!

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

A LA MESSE.

Examen sur le quatrième commandement de Dieu. Suite.

Confusio patris est de filio indisciplinato. La mauvaise conduite d'un enfant remplit son père de honte et de douleur. *Eccli.*, 22.

Je ne saurais vous exprimer, M. F., la douleur et la confusion dont me remplit notre jeunesse. Quoi! me dis-je, voilà donc le fruit de tant de tendresse, de sollicitude et de travaux! Depuis que Dieu m'a établi le pasteur de cette paroisse, je n'ai cessé d'instruire, d'exhorter, de déployer tout le zèle dont je suis capable. Les enfants, les jeunes gens, ont toujours été l'objet de mes soins les plus tendres, de mes travaux les plus assidus. Et ces enfants, ces jeunes gens, sont en général plus indisciplinés, plus débordés, plus impies que ceux des païens. A peine ont-ils fait leur première communion, qu'ils commencent à se moquer de la religion; ils ne connaissent plus de joug, n'écoutent plus ni père, ni mère, ni pasteur; ils ne pensent qu'à leurs plaisirs. Pendant les offices, les uns courent les chemins, ou restent dans les jeux et les cabarets; les autres sont sur la place, autour de l'église, se livrant à la dissipation, se raillant des choses saintes. La nuit, il en est qui restent dans les tavernes, et qui vont ensuite porter le scandale dans les rues et au milieu de leurs familles. Les enfants n'ont d'autre occupation que de jouer, de se disputer, d'aller voler les fruits.

Les filles, du moins, ne nous procurent-elles pas

des consolations? Hélas! la plupart ne pensent qu'à la vanité, à la coquetterie, à la danse; elles ont un air effronté, recherchent les jeunes gens les premières; et, pourquoi ne le dirai-je pas? jamais on n'en avait vu un aussi grand nombre fourvoyer à leur honneur. Quel déchirement pour le cœur d'un pasteur! Partagez ma douleur et ma confusion, M. C. F.; jeunes gens, jeunes personnes, qui, par votre piété et votre modestie, honorez votre Père spirituel, aidez-moi, en mêlant vos prières avec les miennes, à obtenir de Dieu la conversion de cette malheureuse jeunesse; aidez-moi par vos bons exemples à les ramener au devoir

Dans cette vue, je vais continuer l'examen sur le quatrième commandement de Dieu : *Père et mère, etc* Il nous reste à parler des devoirs des maîtres, des domestiques et des inférieurs envers leurs supérieurs ecclésiastiques et civils.

Les maîtres et maîtresses doivent à leurs domestiques, pour le temporel, un honnête entretien, un travail modéré, une juste récompense.

Entretien. Avez-vous nourri vos domestiques selon leurs besoins et leur condition? Ne leur avez-vous point refusé les choses les plus nécessaires? Il ne faut pas les nourrir trop délicatement, comme il arrive dans certaines maisons mal réglées : c'est les accoutumer à la sensualité et à la gourmandise; et lorsqu'ils en sortent, ils ne peuvent plus se faire ailleurs; et de là la fainéantise, la mendicité, et tous les désordres auxquels ils se livrent.

N'avez-vous pas négligé le soin de vos domestiques dans leurs maladies? Ne leur avez-vous pas refusé les remèdes et les secours dont ils avaient

besoin? Pouvant les soigner dans vos maisons, n'avez-vous pas poussé l'avarice et la dureté jusqu'à les abandonner, et jusqu'à les réduire à la triste nécessité de se retirer à l'hôpital? — Ce n'est pas ainsi qu'agit autrefois le Centenier de l'Evangile, dont Jésus-Christ admira la foi et la charité envers son domestique malade.

Travail. N'avez-vous point laissé vos domestiques oisifs et sans rien faire? — C'est le plus mauvais service que vous puissiez leur rendre, puisque c'est les mettre, selon le Sage, à l'école de tous les vices... Ne les avez-vous point occupés à des travaux trop pénibles et au-dessus de leurs forces? — Si vous les aviez rendus malades ou infirmes, vous seriez obligés de les dédommager.

Ne les avez-vous pas renvoyés pour la plus légère indisposition, et peut-être pour des maladies qu'ils ont contractées en vous servant avec trop de zèle et d'application?.... Ne les avez-vous pas congédiés sans raison, et dans un temps où ils ne pouvaient trouver à se placer ailleurs?

Récompense. Avez-vous payé exactement les gages de vos domestiques et les autres choses que vous leur aviez promises en les prenant à votre service?... N'avez-vous pas trop différé de les payer?... N'avez-vous pas retenu, sous de faux prétextes, une partie de leurs gages? — Ce sont là des péchés qui, selon l'Ecriture, crient vengeance vers le ciel. *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui prive le mercenaire de sa récompense, est frère de celui qui répand le sang.*

Les maîtres et maîtresses doivent à leurs domestiques, pour le spirituel, l'instruction, la vigilance, la correction et le bon exemple.

Instruction. Avez-vous eu soin d'instruire ou de

faire instruire vos domestiques, et de les envoyer aux instructions publiques ?.... Avez-vous eu soin de leur apprendre vous-mêmes leurs prières et les principales vérités de la religion ? — Ils sont grands, dites-vous, et ils doivent être instruits. — Hé ! M. F., c'est parce qu'ils sont grands, qu'ils n'osent se faire instruire, et qu'ils vivent dans une ignorance damnable. Et s'ils se perdent par votre faute, vous ne serez pas innocents de leur perte.

Vigilance. Avez-vous veillé sur vos domestiques comme sur vos enfants ? Examinez-vous s'ils prient Dieu soir et matin ? Le moyen de les y rendre exacts, c'est de faire la prière en commun, au moins tous les soirs, et de la terminer par une bonne lecture.

Examinez-vous s'ils fréquentent les sacrements, s'ils sanctifient les fêtes et les dimanches, s'ils ne sortent point la nuit, s'ils ne courent pas les cabarets, les veillées et les danses, s'ils ne fréquentent pas de mauvaises compagnies, et s'il n'y a point de familiarité entre les domestiques d'un sexe différent? Maîtres chrétiens, voilà vos devoirs : les négliger ou les violer, *c'est avoir renié la foi*, dit l'Apôtre, *c'est être pire qu'un infidèle.*

Correction. Avez-vous eu soin de reprendre et de corriger vos domestiques ? . L'avez-vous fait avec cet esprit de douceur dont parle l'Apôtre ? la correction est un remède toujours amer : il faut l'adoucir, si vous voulez le faire aimer.

N'avez-vous pas été de ces maîtres indolents, qui leur souffrent et passent tout sans oser les reprendre ni les corriger ? Reprenez-les fortement pour des fautes considérables ; et s'ils se montrent indociles à vos remontrances, renvoyez-les. Il ne faut pas les renvoyer pour des fautes légères ; ce serait les dé-

crier injustement : mais, pour des fautes contre la religion ou les bonnes mœurs, vous devez les chasser comme des pestes publiques, si, après les avoir avertis charitablement, ils ne se corrigent point. S'ils demandent leur congé avant leur terme, et que vous avez lieu de croire que c'est pour des raisons de conscience, ne les gênez point.

Bon exemple. N'avez-vous pas donné de mauvais exemples à vos domestiques ? N'avez-vous pas proféré devant eux des mensonges, des jurements, dit des paroles déshonnêtes, fait des actions indécentes ?.... Ne leur avez-vous pas conseillé des choses défendues par la loi de Dieu ?.... Ne les avez-vous pas rendus complices de vos intrigues, de vos larcins, et de vos profanations des saints jours ?

N'avez-vous pas tâché de les séduire ? N'avez-vous pas tenté de leur enlever leur innocence ? Ah ! il eût bien mieux valu leur ôter la vie, en leur enfonçant un poignard dans le sein. Quel malheur pour un pauvre domestique, que de tomber ainsi dans une maison sans religion et sans pudeur ! Domestiques, hâtez-vous de sortir de ces maisons, aussi promptement que du milieu d'un incendie.

Passons aux devoirs des domestiques.

Les domestiques doivent à leurs maîtres l'attachement, le respect, l'obéissance et la fidélité.

Attachement et respect. Avez-vous aimé vos maîtres ? n'avez-vous pas eu pour eux de l'indifférence ou de la haine ? Ne les avez-vous pas servis uniquement par des motifs humains, et non par des vues de religion, par un principe de conscience ? Est-ce donc là aimer ses maîtres ?

Les avez-vous respectés du fond du cœur ? Ne leur avez-vous point répondu avec arrogance et avec

humeur ?... Ne vous êtes-vous point entretenus de leurs défauts ? Vous seriez-vous moqués d'eux devant les autres domestiques ou devant les étrangers, tandis que vous deviez ménager leur réputation, et ne jamais parler d'eux qu'en termes honorables ?

Ne leur avez-vous pas mis le marché à la main, sous prétexte qu'ils avaient besoin de vos services?... Ne leur avez-vous pas témoigné votre mécontentement par des paroles de mépris ou par des gestes menaçants ? — C'est là un défaut qui n'est pas rare parmi les domestiques qui sont anciens dans une maison, qui s'estiment autant et souvent plus que les maîtres, et qui semblent avoir oublié qu'ils sont domestiques. Hélas ! on ne voit presque plus aujourd'hui que des domestiques sans respect, sans affection pour les maîtres ; ingrats et méchants, qui, tout en mangeant le pain de leurs maîtres, ne rougissent pas de les décrier partout, de publier leurs faiblesses et leurs défauts, leurs divisions et leurs querelles ; de révéler même les secrets des familles, au mépris de toutes les lois. Aveugles, qui ne voient pas qu'ils se décrient eux-mêmes, et qui donnent à conclure à tous ceux qui les entendent, qu'ils sont assurément de bien mauvais sujets !

Obéissance et fidélité. Avez-vous obéi à vos maîtres, même les plus fâcheux ? Avez-vous obéi promptement et de bonne grâce ? N'avez-vous pas différé ou renvoyé à d'autres ce qui vous était commandé ? Avez-vous obéi toujours, en tout et partout, excepté dans les choses contraires à la loi de Dieu ?

Avez-vous été fidèles en tout à vos maîtres ? C'est ici votre grand devoir. N'avez-vous rien dérobé, sous prétexte que c'était peu de chose, ou que vos

gages n'étaient pas assez forts?—Si vous n'êtes pas contents vous pouvez vous expliquer, et lorsque votre temps sera fini, vous pourrez voir ailleurs : mais, en attendant, c'est crime à vous de prendre quoi que ce soit. Le larcin, qui est défendu à toutes sortes de personnes, l'est bien plus rigoureusement aux domestiques, et puni avec bien plus de évérité.

N'avez-vous pas menti impudemment à vos maîtres? C'est une justice que vous leur devez, d'être vrais dans toutes vos paroles.

N'avez-vous pas fait l'aumône du bien de vos maîtres, à leur insu et contre leur ordre? N'avez-vous pas donné ou prêté leurs meubles, leurs denrées, sans leur permission?.... N'avez-vous pas fait boire et manger vos parents, vos amis, sans y être autorisés? Avez-vous prêté la main aux autres domestiques ou aux enfants de la maison? — Vous répondrez de leurs injustices ; votre devoir était d'avertir.

N'avez-vous pas perdu votre temps en l'absence de vos maîtres? C'est un vol dont vous répondrez devant Dieu... Avez-vous eu soin que rien ne se gâtât ni ne périclitât?

N'avez-vous point troublé la paix du ménage par de mauvais rapports? N'avez-vous point indisposé vos maîtres contre les autres domestiques, en faisant des plaintes mal à propos?.... N'avez-vous point quitté vos maîtres avant le temps et sans raison, par caprice ou par vengeance? Mais si c'était par des motifs de conscience, et que votre salut y fût intéressé, non-seulement vous pouviez, mais vous deviez encore en sortir bien vite, après avoir pris conseil d'un directeur sage et éclairé.

Il reste à parler des devoirs des époux, et des inférieurs envers leurs supérieurs.

Devoirs des époux. Les personnes mariées se doivent mutuellement un amour sincère, chaste et chrétien. Il n'appartient qu'à un pareil amour de répandre sur leur union des douceurs et des charmes toujours nouveaux. Si la femme doit être aimante, respectueuse et soumise, le mari doit en agir avec elle, non avec empire, dureté, hauteur, mais avec une autorité assaisonnée de douceur, de discrétion et de tendresse. Epoux chrétiens, puissiez-vous n'oublier jamais ces sages leçons !

Ces principes supposés, n'avez-vous pas donné lieu à des querelles journalières, à des éclats, à des ruptures scandaleuses? Il n'est pas rare, dans ces jours mauvais, de voir des maris colères et inhumains, qui n'ont ni considération, ni égard pour leurs épouses ; qui les regardent comme des esclaves, qui les maltraitent jusque dans leur grossesse. Quelle indignité ! quelle horreur ! Mais aussi, il se trouve des femmes qui n'ont ni respect, ni ménagement pour leurs maris ; qui les chicanent pour des riens, les irritent, les poussent à bout par leurs reproches et par les injures les plus grossières. Quelle religion !

Ne vous êtes-vous point laissé aller à une basse jalousie? — C'est le moyen de vous rendre malheureux l'un et l'autre.

Avez-vous traité le mariage avec honneur? Avez-vous respecté les bornes de la chasteté conjugale ? N'avez-vous pas craint d'avoir trop d'enfants ? — Ces deux mots doivent suffire.

N'avez-vous point donné lieu à des soupçons fâcheux, par des conversations, des assiduités et des visites indiscrètes ? — Quand on n'est pas marié,

les familiarités sont toujours criminelles ; mais quand on est engagé dans le mariage, elles le sont mille fois davantage.

Avez-vous vécu dans une parfaite intelligence ? Avez-vous pris conseil l'un de l'autre dans vos affaires ? Avez-vous eu soin de vous les communiquer? C'est une confiance que vous vous devez mutuellement.

Vous êtes-vous encouragés l'un l'autre à la piété, à la vertu ? Avez-vous supporté patiemment vos défauts ? Avez-vous eu soin de vous consoler et de vous assister dans vos peines et dans vos maladies ? — Une maison où règnent l'union, la concorde et la paix, est une image du ciel ; mais une maison de discorde est un enfer anticipé.

Devoirs envers les ministres de la religion. Chrétiens, vos pasteurs sont vos pères spirituels, vos juges, vos médecins, vos guides, vos bienfaiteurs. C'est par eux que vous avez été arrachés, dans le baptême, à la puissance des ténèbres, et transférés dans le royaume de Jésus-Christ. Ce sont eux qui vous rompent le pain de la parole de Dieu dans la chaire de vérité, et vous distribuent le pain de vie à la table du Seigneur ; qui offrent tous les jours le grand sacrifice de l'autel pour vos besoins et pour l'expiation de vos péchés ; qui n'usent du pouvoir de lier et de délier, que pour purifier vos consciences, et vous rendre la vie de la grâce que vous aviez perdue. Enfin, ce sont eux qui accourent auprès de votre lit de douleurs, font couler l'huile sainte sur vos membres déjà glacés par le froid de la mort, achèvent de purifier votre âme, vous prémunissent contre les tentations de l'ennemi du salut, sanctifient vos maux, en y répandant le baume de la patience et de la résignation chrétienne, et portent

jusqu'au fond de votre âme la douce confiance qui doit faciliter votre dernier sacrifice.

Les honorer, en conséquence, les respecter, les écouter avec docilité, les consoler avec confiance, leur obéir comme à Dieu même, tels sont les devoirs que la religion et la reconnaissance vous imposent envers eux.... Les avez-vous remplis ?... Quel sujet d'examen !...

Devoirs envers le roi et les magistrats.

Toute puissance vient de Dieu : résister aux puissances, c'est encourir la plus terrible condamnation, parce qu'on se révolte contre Dieu même, qui les a établies.

En conséquence de ce principe de l'Evangile, avez-vous honoré, respecté les puissances qui vous gouvernent, soit le Roi, soit les magistrats qui sont les dépositaires de son autorité ?.... N'en avez-vous point mal parlé, ou souffert qu'on en parlât mal devant vous ?.... N'avez-vous pas tenu des propos séditieux, qui pouvaient porter les autres à la révolte ?.... Ne les avez-vous pas maudits, à raison des maux que vous souffriez ?

Leur avez-vous payé le tribut, et tous les impôts réglés par la loi ? Jésus-Christ en a donné l'exemple et le précepte : *Reddite ergò quæ sunt Cæsaris Cæsari....* Leur avez-vous obéi en tout, excepté dans les choses contraires à la loi de Dieu.

Avez-vous prié pour les puissances ?.... Leur avez-vous rendu le respect et la soumission qui leur sont dus, selon les règles de la Religion et de la conscience ? — Les premiers chrétiens, nos pères dans la foi, furent toujours soumis aux empereurs païens, et priaient pour eux dans le temps même qu'il les égorgeaient. Mais en rendant aux Césars ce qui leur était dû, ils se montrèrent encore plus jaloux de

rendre à Dieu ce qui lui appartient, et ils surent aussi mourir pour leur Religion, plutôt que d'en enfreindre les lois.

Hélas ! M. F., que de péchés dont nous nous sommes rendus coupables, sans y avoir jamais bien pensé ! Jetons-nous au pied de la croix, et là, les yeux baignés de larmes, et le cœur pénétré de la plus vive douleur, implorons tous ensemble la miséricorde de notre Dieu ; dites-lui avec moi :

Voilà bien des péchés, ô mon Dieu ! dont je me trouve coupable après cet examen ; ils sont en aussi grand nombre que les cheveux de ma tête. Que deviendrai-je, Seigneur, si vous entrez en jugement avec moi ? Nul vivant ne trouverait grâce devant vous, si vous le traitiez selon ses péchés ; mais usez d'une miséricorde singulière envers moi, parce que vous êtes mon Sauveur, la miséricorde même, et que je ne suis que faiblesse. Tous ces péchés, que j'ai commis contre vous et contre votre sainte loi, je les condamne et je les déteste ; je promets, moyennant votre sainte grâce, de les éviter à l'avenir, et de les expier par les larmes et par les œuvres de la pénitence. Et c'est en conséquence de ces résolutions et de ces sentiments, que j'ai recours à vous avec confiance, ô mon Sauveur ! réconciliez-moi avec votre Père ; présentez-moi à lui, tout couvert de votre sang ; conduisez-moi au pied du trône de la grâce : j'y trouverai miséricorde, je l'espère sur votre parole ; j'y trouverai tous les secours dont j'ai besoin pour accomplir toute justice, après m'être livré sans réserve à l'iniquité ; j'y trouverai et la volonté et la force qui me sont nécessaires pour passer, dans la piété et l'accomplissement de tous mes devoirs, une vie que mes péchés ont rendue si

malheureuse : c'est par-là que je mériterai le bonheur de vous louer et de vous aimer dans l'éternité. Ainsi soit-il.

A VÊPRES.

Examen sur le cinquième commandement de Dieu, et sur les sept péchés capitaux.

Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi. Il faut que nous comparaissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ. *II Cor.*

Qu'il sera terrible, M. F., ce dernier spectacle auquel nous assisterons tous à la fin des jours ! Qu'elle sera confusionnante la manifestation des pécheurs qui se seront dissimulés à eux-mêmes, et qui auront dissimulé leurs crimes au tribunal de la Pénitence, lorsqu'au grand jour des vengeances le souverain Juge, sortant de son secret, les dévoilera, d'abord à leurs propres yeux, et les produira ensuite à la face de l'univers rassemblé, et, d'une voix foudroyante, leur adressera ces terribles paroles : Pécheur orgueilleux, tu t'imaginais que je dissimulerais comme toi tes désordres et tes crimes; en vain t'avais-je fait dire par mes Prophètes, qu'il viendrait un jour où je les manifesterais moi-même aux yeux de tout l'univers ; tu t'en étais moqué : hé bien ! il est enfin arrivé, ce jour auquel tu n'avais jamais voulu croire. Les voilà ces crimes que tu pouvais expier par un humble aveu et par les larmes de la pénitence ; ils vivent encore, et ils vivront à jamais pour te couvrir d'une confusion éternelle, et aggraver les supplices qui leur sont réservés.

Ah! M. F., si un Ange, paraissant ici tout-à-coup à ma place, manifestait dans ce moment les crimes de celui d'entre vous qui est le plus coupable, sans doute qu'il expirerait, à vos yeux, de honte et de confusion. Cependant sa honte ne serait connue que d'un petit nombre de témoins, qui, au lieu de l'accabler de reproches, s'attendriraient sur son malheur. Mais, au grand jour de la révélation de tous les crimes, la confusion des pécheurs sera publique et universelle; tout l'univers s'élèvera contre lui, insultera à son malheur; et lui-même, dans son désespoir, conjurera les montagnes de tomber sur sa tête et de l'écraser sous leurs ruines, pour le dérober à cette affreuse confusion.

Voulez-vous, M. F., éviter ce malheur? il en est temps encore: examinez-vous sérieusement; montrez-vous ensuite à l'homme de Dieu, tels que vous êtes, tels que vous vous connaissez vous-mêmes. Ne cachez rien, ne déguisez rien dans votre confession. Comme de tous les péchés il n'en est point sur lesquels on s'examine plus négligemment que sur ceux qui se commettent contre le cinquième commandement, c'est sur celui-là que nous ferons aujourd'hui notre examen. Faisons-le, M. F., comme si nous devions paraître à l'instant même devant le tribunal de Jésus-Christ.

Le cinquième commandement de Dieu: *Homicide point ne seras de fait ni volontairement*, nous défend, non-seulement de donner la mort, mais encore de nuire au prochain dans son corps ou dans son âme; de le haïr, de s'en venger, de le laisser souffrir, et de le scandaliser.

Et d'abord, n'avez-vous pas entretenu volontairement dans votre cœur des haines, des inimitiés contre votre prochain ? N'avez-vous pas souhaité du mal à vos ennemis ? Ne vous êtes-vous pas réjoui de leurs disgrâces ? Ne leur avez-vous pas souhaité la mort ? Ne la leur avez-vous pas procurée par quelques moyens perfides ?

Ne vous êtes-vous pas souhaité la mort à vous-même ? N'avez-vous pas tenté de vous la procurer ? — M. F., désirer la mort pour être délivré des tentations et du malheur d'offenser Dieu, pour être réuni à Jésus-Christ avec tous les bienheureux, c'est le saint désir et la vertu des âmes justes dans cette terre d'exil ; mais désirer la mort par colère, par lâcheté ou par désespoir, et, à plus forte raison, se la donner, c'est le plus grand et le dernier des crimes, c'est celui de Judas. — N'avez-vous pas eu la pensée de vous noyer, de vous précipiter ? — En entretenant une pareille pensée dans votre esprit, dit saint Augustin, vous avez donné la mort à votre âme.

N'avez-vous pas souhaité la mort à vos enfants, dans des chagrins domestiques ? — Je ne parlerai point ici de ces mères, de ces nourrices, qui s'exposent au danger de se rendre homicides de leurs enfants, en les faisant coucher avec elles avant l'an et le jour ; je ne parlerai pas de celles qui ne se ménagent point dans leur grossesse, qui provoquent les accidents les plus fâcheux en travaillant avec excès, en se livrant à des emportements ou à des divertissements trop violents. Je ne parlerai point de ces maris brutaux et inhumains qui maltraitent leurs épouses, lorsqu'ils devraient avoir pour elles les plus grands ménagements ; je ne parlerai pas non plus de ces malheureuses créatures qui, pour

cacher aux yeux du monde leur déshonneur, tentent des moyens pour faire périr leur fruit; ni de ceux qui les aident dans ce crime, quelle horreur! qui fait périr les corps, et précipite les âmes au fond des enfers.

N'avez-vous point laissé souffrir votre prochain, pouvant le soulager? N'avez-vous pas négligé de faire l'aumône aux pauvres? — Refuser de les assister, disent les Pères, c'est se rendre coupable de leur mort: *Non pavisti; occidisti.* — N'avez-vous pas fait l'aumône à contre cœur et en murmurant? N'avez-vous pas diminué vos aumônes dans des temps de calamités, lorsqu'il fallait au contraire les redoubler? — Dans les misères ordinaires et communes, vous devez aux pauvres votre superflu, c'est-à-dire tout ce qui ne vous est pas nécessaire pour vivre honnêtement dans votre condition; mais dans les calamités extraordinaires, vous devez prendre même sur votre nécessaire, et redoubler vos aumônes. — Ne vous êtes-vous point mis hors d'état de faire l'aumône, en consumant votre bien au jeu, par la bonne chère et la vanité?... N'avez-vous pas cru que le devoir de l'aumône n'était que pour les riches? — Ne vous y trompez pas, M. F., c'est un devoir qui regarde tout le monde: ceux qui ont beaucoup doivent donner beaucoup, et ceux qui ont peu doivent donner de ce peu, et le donner de bon cœur.

N'avez-vous pas négligé l'aumône spirituelle, les œuvres de miséricorde? — Et c'est ici un devoir dont personne ne peut être dispensé.... N'avez-vous pas négligé d'instruire les ignorants, surtout ceux qui sont sous votre dépendance? N'avez-vous pas négligé de visiter les malades, de consoler les affligés, et de leur procurer tous les secours qui pouvaient adoucir la rigueur de leurs peines?

N'avez-vous pas négligé de remédier à certains désordres, en n'avertissant pas les parents, les maîtres et les autres supérieurs qui pouvaient arrêter le mal? Il n'est rien sur quoi nous serons plus rigoureusement examinés, que sur les œuvres de miséricorde, et rien sur quoi l'on s'examine moins. Les pauvres souffrent, et on les laisse souffrir; ils s'impatientent, ils murmurent, ils périssent pour le temps et pour l'éternité, et on les laisse périr; on se croit charitable sans charité, et l'on espère arriver à la céleste patrie par le chemin qu'a suivi le mauvais riche, et qui mène à l'enfer. *Ah! Seigneur, augmentez notre foi.*

Ne vous êtes-vous point vengé de votre prochain? N'avez-vous point porté les autres à la vengeance? Ne les avez-vous point portés à faire des informations, et à plaider? — Rien de plus commun, aujourd'hui, que ces conseillers d'enfer, qui ne se plaisent que dans la dissension et dans le désordre. — N'avez-vous pas entretenu dans votre esprit et dans votre cœur des pensées et des désirs de vengeance? N'avez-vous pas médité des paroles d'injures, des reparties piquantes? N'avez-vous pas refusé de faire la paix avec vos ennemis? N'avez-vous pas évité de vous trouver avec eux, de les saluer? Ne les avez-vous pas injuriés, frappés, maltraités, au point de les rendre malades à ne pouvoir travailler? — Dans ce cas, vous seriez obligé de les dédommager. Parlons maintenant du scandale. Oh! quelle matière d'examen!

Celui qui donne le scandale, c'est-à-dire le mauvais exemple, se rend homicide des âmes qui ont été rachetées du sang de Jésus-Christ, et c'est le

péché de tous les âges, de tous les temps, de tous les états et de tous les lieux. Cependant c'est le péché le moins connu, qu'on confesse le plus mal, si toutefois on le confesse, et qu'on répare encore plus mal.

N'avez-vous point donné de scandale dans votre enfance ? — Hélas! on voit tous les jours des enfants qui s'apprennent le mal avant de le connaître, qui commettent entre eux les immodesties les plus graves, qui ne s'en confessent ni dans l'enfance, ni dans un âge plus avancé, par ignorance ou par honte, et qui meurent couverts de sacriléges.

N'avez-vous point donné de scandale dans votre jeunesse ? — Hélas! il suffit de nommer cet âge, pour se former l'idée de tous les scandales ! — N'avez-vous pas été, à cet âge, sans joug, sans discipline, sans frein, sans respect, sans soumission pour vos parents ?.... N'avez-vous pas, à tout moment, proféré des paroles obscènes, des chansons impures, des jurements et des imprécations ?.... N'avez-vous pas couru avec une espèce de fureur dans toutes les occasions de péchés les plus dangereuses ? N'avez-vous pas passé les nuits dans les cafés, dans les cabarets, les faisant retentir de jurements, de chansons impures, de propos impies ?.... N'avez-vous pas foulé aux pieds toutes les règles de la modestie et de la pudeur, en prenant ou en voulant prendre des libertés criminelles sur des personnes du sexe, même aux yeux du public? — Car la corruption de ce siècle pervers est montée à un tel excès, que les libertins ne sont plus retenus par aucune considération : ils ne sauraient plus rencontrer une personne du sexe sans lui tenir les propos les plus indécents ; souvent même sans tenter les familiarités les plus criminelles, et qui auraient fait rougir d'honnêtes païens.

N'avez-vous pas donné des scandales dans un âge plus avancé?.... N'avez-vous pas donné le scandale de l'orgueil, ne voulant céder à personne, ne voulant rien souffrir de personne, courant à la vengeance pour la moindre parole, ne respirant que menaces, qu'imprécations, que mort, pour le moindre outrage? Quel christianisme! quelle inhumanité!

N'avez-vous pas donné le scandale d'avarice, ne louant que les riches, méprisant les pauvres, insultant à leur misère, faisant des contrats usuraires, plaçant vos fonds, en retirant des intérêts, sans aucun des titres exigés par l'Eglise; laissant une épouse et des enfants manquer du nécessaire?

N'avez-vous pas donné le scandale de luxure, disant des paroles équivoques, à double sens, contraires à la pudeur; vous émancipant à des libertés qui font rougir le crime même, et dont vous n'avez peut-être pas rougi vous-même; souffrant dans votre maison des rassemblements, des danses, des fréquentations, qui donnent lieu à des soupçons et à des jugements qui ne sont peut-être pas téméraires; apprenant à de jeunes personnes le mal qu'elles ne connaissaient pas? — C'est là un crime qui crie vengeance vers le trône de Dieu.

N'avez-vous pas donné le scandale d'envie, décriant par jalousie des personnes de votre profession, qui étaient plus accréditées que vous; décriant leurs marchandises et leurs ouvrages, pour détourner les acheteurs; raillant et tournant en ridicule la piété des gens de bien, les accusant d'hypocrisie?

N'avez-vous pas donné le scandale de gourmandise et de débauche, passant les nuits, et le temps des saints offices dans les cabarets; paraissant ivre

dans les rues, dans votre maison; provoquant les autres à boire, disant qu'il n'y avait pas de mal, et que vous ne pouvez faire vos affaires autrement?— Malheureux! vous feriez bien mieux vos affaires, en ne paraissant jamais dans les cabarets : tel n'a pas du pain à manger, qui aurait du blé à vendre, s'il ne courait pas tous les cabarets de la paroisse.

N'avez-vous pas donné le scandale de colère, paraissant furieux dans votre famille, comme une bête féroce; faisant pâlir une malheureuse épouse et de pauvres enfants, et les maltraitant sans raison?

N'avez-vous point donné le scandale de paresse, ne donnant presque aucune marque de piété et de religion; ne priant presque jamais le soir ni le matin; indifférent sur toutes les religions, tous les cultes, demeurant des années entières sans approcher des sacrements; manquant souvent la messe, et presque toujours les vêpres; passant les journées entières à ne rien faire, ou à faire le mal? Quelle vie pour un chrétien qui s'est engagé, dans le baptême, d'une manière si solennelle, à porter sa croix chaque jour, et à mener une vie pénitente et laborieuse!

N'avez-vous pas donné de scandale en hiver, pendant les soirées? — Hélas! comment se passent-elles? ne dirait-on pas qu'on ne se réunit que pour faire la guerre à la pudeur et à la charité, par des propos libres, des chansons profanes, et par des conversations pleines de médisances et de calomnies?

N'avez-vous pas donné de scandale en carnaval? —C'est ici le temps et les jours de scandale, où l'on rougit de paraître homme et chrétien. N'avez-vous pas, dans ces jours malheureux, levé l'étendard du

libertinage? N'avez-vous pas été le premier à concerter des parties scandaleuses, le premier à vous déguiser et à faire déguiser les autres? N'avez-vous point prêté vos habits, vos maisons, favorisé ces divertissements criminels, ces déguisements scandaleux? *La femme*, dit l'esprit de Dieu, *ne prendra point l'habit de l'homme, ni l'homme celui de la femme: car celui qui le fait est abominable devant Dieu.*

Je ne dis rien ici du scandale des apports : oh! qui pourrait nombrer tous les crimes qui s'y commettent, tous les désordres qui en résultent? est-il rien de plus insultant à la religion et aux bonnes mœurs?

N'avez-vous pas donné de scandale en carême? N'avez-vous pas violé ouvertement la loi de l'abstinence et du jeûne? Ne l'avez-vous point fait violer aux autres sans raison, et par une civilité mal entendue?.... N'avez-vous pas laissé vos enfants et vos domestiques vivre à leur fantaisie, sans les avertir de l'obligation où ils étaient de faire abstinence et de jeûner? N'avez-vous pas laissé passer le temps pascal sans vous approcher des sacrements, malgré les anathèmes de l'Eglise?

N'avez-vous point donné de scandale en été? n'avez-vous point paru avec des habits peu décents, sous prétexte de chaleur? Ne vous êtes-vous point baigné sans précaution et d'une manière scandaleuse? Hélas! M. F., combien de personnes qui, en punition de pareils scandales, sont ensevelis dans les eaux, et, incontinent après, dans les flammes éternelles!

N'avez-vous point donné de scandale en automne, dans le temps des moissons et des vendanges? — C'est une chose qui fait gémir, que de voir combien

de crimes se commettent alors ! Tels et telles qui ont porté leur innocence dans les campagnes, qui en reviennent avec une conscience chargée de crimes. N'est-il pas aussi étonnant, et plus étonnant encore, que dans le temps même où la divine Providence nous comble de ses biens, et remplit nos mains de ses bienfaits, au lieu de l'en remercier et de l'en bénir on se livre aux plus coupables excès, paroles obscènes, familiarités indécentes ? Et ne sont-ce pas ces exces et ces scandales qui attirent si souvent les fléaux du ciel sur les biens de la terre? M. F., soyons reconnaissants envers la Providence, édifions nos frères, et Dieu répandra ses bénédictions sur nos champs et dans nos maisons.

N'avez-vous pas donné le scandale de l'irréligion et de l'impiété ? N'avez-vous pas déclamé contre la Religion ? N'avez-vous pas prêté tous les serments qu'on exigeait, pour en consommer la ruine? N'avez-vous pas calomnié, décrié les missionnaires et tous les prêtres zélés et fidèles? N'avez-vous pas détourné de la confession et des sacrements ceux qui voulaient y recourir ? N'avez-vous pas dit : Que veux-tu aller chercher auprès de ces prêtres? ils écouteront tes péchés, et te renverront sans absolution. — Il est vrai que nous serions bien malheureux, vous et moi, si, après avoir offensé Dieu, il n'y avait plus de pardon à espérer, plus de bon ministre qui voulût nous réconcilier avec Dieu. Mais non, vous n'avez qu'une chose à craindre, c'est de n'être pas bien convertis, de n'être pas suffisamment disposés : car si vous l'êtes véritablement, et que vous en donniez des marques certaines, soyez assurés que votre confesseur n'aura pas de plus douce consolation que de vous réconcilier avec Dieu; et que, loin de vous rebuter en cas que

vous ne fussiez pas encore bien disposés, il n'oubliera rien pour vous mettre en état de recevoir un jour le bienfait de l'absolution. Mais vous ne voudriez pas qu'un confesseur, au lieu de vous aider à sortir de l'abîme de vos péchés, vous y enfonçât davantage ; qu'au lieu de vous remettre dans le bon chemin, il vous égarât de plus en plus ; qu'au lieu de vous rouvrir le ciel, il vous précipitât au fond des enfers, par une absolution prématurée.

N'avez-vous pas donné le scandale de paroles, donnant de mauvais conseils, portant des enfants de famille à voler leurs parents, des domestiques à se payer de leurs mains?.... N'avez-vous pas donné le scandale de silence, vous taisant quand vous étiez obligés de parler? N'avez-vous point souffert, par respect humain, qu'on ait mal parlé de la religion en votre présence, qu'on ait tenu des discours trop libres, qu'on ait fait des médisances que vous auriez pu et dû empêcher? N'avez-vous pas négligé d'avertir un père, une mère, une maîtresse, des désordres auxquels ils devaient remédier, sous le frivole prétexte que vous ne vouliez pas vous faire des ennemis ; comme si le zèle de la gloire de Dieu ne devait pas l'emporter sur toute autre considération?

Hélas ! M. F., que de scandales, que d'homicides spirituels, auxquels vous n'avez peut-être jamais bien pensé, dont vous ne vous êtes pas confessés, et que vous n'avez jamais entrepris de réparer ! — Réfléchissez-y donc enfin ; mettez ordre à tout cela, si vous ne voulez pas être condamnés lorsque le souverain Juge vous appellera à son redoutable tribunal; Dieu vous en fasse la grâce !

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

A LA MESSE.

Examen sur les sixième et neuvième commandements de Dieu.

Beati mundo corde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. *S. Matth.*, 6.

La chasteté, M. F., est un don de Dieu; et c'est déjà une grande grâce que de savoir que ce don vient de lui. La chasteté est une vertu céleste, qui élève l'homme au-dessus de lui-même, le rend semblable aux anges, et digne de toutes les complaisances du Dieu trois fois saint. La chasteté fait ici-bas la gloire et le bonheur de l'homme, par l'innocence dont elle embellit son âme, par les délices intérieures dont elle le fait jouir, par la paix profonde qu'elle entretient dans son cœur, par cette pudeur timide, cette modestie simple et délicate qui répand sur sa personne tant de grâces et d'amabilités, qui lui concilie la vénération et l'estime des gens de bien, force les libertins eux-mêmes au respect et à l'admiration; et enfin par la douce espérance qu'elle lui donne de voir un jour Dieu face à face: *Ipsi Deum videbunt.* Pour connaître la beauté et l'excellence de cette vertu, il suffit de penser que Dieu a choisi la plus pure des vierges pour en faire la digne mère de son Fils.

De là, M. F., les deux commandements de Dieu: *Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement: L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.* Ces deux commandements nous ordonnent

d'être chastes dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos regards, dans nos paroles et dans nos actions; et ils nous défendent tout ce qui peut souiller notre esprit, notre cœur, nos yeux, nos oreilles, notre langue, nos pieds, nos mains, toutes les puissances de notre âme, et tous les sens de notre corps.

Ici, M. F., renouvelez toute votre attention, car voici le péché qui, suivant tous les saints Docteurs, entraîne plus d'âmes dans les enfers que tous les autres péchés ensemble; voici le péché que l'on est plus tenté de cacher ou de déguiser en confession. Il n'en est donc point sur quoi il soit plus nécessaire de faire notre examen.

Rassurez-vous néanmoins, âmes vertueuses et pures; vous n'entendrez rien ici qui puisse alarmer votre pudeur, ni blesser vos oreilles chastes.

Je ne parlerai point ici de ces crimes grossiers et monstrueux que saint Paul nous défend de nommer. Je veux taire ces péchés qui, du temps des Apôtres, mirent toute une Eglise en deuil, et attirèrent sur son auteur la plus terrible condamnation. Je veux taire ces crimes détestables qui, du temps d'Abraham et de Loth, mirent le ciel dans l'étonnement, firent descendre Dieu lui-même de son trône, pour en exterminer les auteurs, et attirèrent une pluie de soufre et de feu sur cinq villes entières, qui furent dévorées et réduites en cendres avec leurs criminels habitants. Je veux taire ces crimes monstrueux, qui seraient capables d'effacer le caractère même du Baptême, et de changer l'homme en bête, si le caractère du chrétien n'était ineffaçable, et si l'âme de l'homme n'était immor-

telle. Je veux taire ces crimes funestes qui préparent la ruine et le déshonneur des familles; qui sont la source de tant de scandales, et la cause la plus ordinaire des fléaux et des calamités dont Dieu châtie son peuple. Ceux qui ont donné dans de pareilles désordres n'ont pas besoin qu'on les leur rappelle : leur conscience leur en dit assez par son agitation et ses remords. Je me bornerai donc ici à ces fautes moins grossières, et sur lesquelles il est plus facile de se faire illusion. Illusion, pensées, paroles, regards, actions, circonstances, occasions, énormité : tels sont les articles que nous allons parcourir successivement.

Illusion. N'avez-vous point été dans cette illusion, qu'on ne pèche point contre le 6e commandement quand on est seul? — Hélas! M. F., combien de malheureux sont damnés pour les péchés qu'ils ont commis en particulier; les uns, parce qu'ils ne s'en sont jamais confessés; les autres, parce qu'ils ont persévéré jusqu'à la mort dans leurs funestes habitudes!

N'avez-vous pas été dans cette autre illusion, qu'on n'est pas obligé à tant de réserve, lorsqu'on se voit dans l'intention de s'établir, et qu'on est déjà fiancé? — Quoi donc! M. F., y aurait-il moins de précautions à prendre, lorsque le danger est plus grand; lorsqu'une imprudente affection a ouvert toutes les portes du cœur et des sens; lorsque l'esprit impur redouble ses efforts pour vous enlever votre innocence? C'est là le vrai moyen d'attirer toutes les malédictions sur son mariage.

N'avez-vous pas été dans cette illusion encore, que tout est permis dans le mariage? — Non, non, M. F.; et faites-y bien attention, je vous prie. Il y a la chasteté des vierges, qui est la plus belle

des vertus, qui nous rend semblables aux Anges, à la sainte Mère de Dieu, à Dieu lui-même, et qui donne droit de suivre l'Agneau sans tache partout où il va ; il y a encore la chasteté des veuves qui ont renoncé, par religion, aux secondes noces, chasteté qui les oblige de vivre dans la continence la plus parfaite : mais il y a aussi la chasteté des personnes mariées : chasteté qui honore le mariage, et respecte la sainteté du lit nuptial ; chasteté qui commande à la passion, qui en modère la fougue, et qui n'obéit qu'au penchant légitime : et sans cette chasteté que chacun doit garder dans son état, il est de foi qu'on ne verra jamais Dieu.

N'avez-vous pas été dans cette dernière illusion, qu'il n'y a de péché contre le 6e commandement que quand il y a des actions extérieures et grossières ? — Non, M. F., et comprenez-le bien : il n'est pas nécessaire, pour perdre son innocence et mériter l'enfer, de faire aucune action extérieure ; il n'est pas même nécessaire de le désirer : la seule pensée, lorsqu'on s'y arrête volontairement, lorsqu'on s'y complaît et qu'on y consent, est capable de nous damner ; et Jésus-Christ nous avertit, dans l'Evangile, qu'un seul regard peut déjà nous rendre coupables du crime d'adultère : *Jam mœchatus est eam in corde suo.*

Pensées. Ne vous êtes-vous point arrêtés volontairement à des pensées contraires à la pudeur ?.... Ne les avez-vous point provoquées, en rappelant à votre souvenir des songes, des discours, des images et des actions impures et criminelles ?.... Ces mauvaises pensées n'ont-elles pas eu des suites fâcheuses, qui ont été le funeste résultat des impressions malheureuses qu'elles avaient produites ? — Car il n'est pas rare de trouver des personnes

qui s'accusent seulement d'avoir eu de mauvaises pensées, tandis qu'elles ont commis les plus graves immodesties.

N'avez-vous point désiré de voir, d'entendre, ou de faire des actions contraires à la pudeur? — S'il en est ainsi, vous avez commis le péché dans le cœur. — N'avez-vous pas eu trop d'attachement et d'affection pour certaines personnes? N'en avez-vous pas été occupés le jour, la nuit, partout? N'avez-vous pas désiré les voir, leur parler, vous trouver en leur compagnie? Quand d'ailleurs vous ne feriez aucun mal, n'en est-ce pas déjà un assez grand, que de livrer ainsi votre cœur à la créature?

Regards. N'avez-vous pas porté des regards trop libres sur vous-mêmes, sur des enfants, sur des animaux, sur des tableaux indécents? Ne les avez-vous pas fait remarquer à d'autres? N'avez-vous pas affecté de vous montrer dans les places publiques et dans les promenades, dans l'intention de provoquer les regards de certaines personnes?.... N'avez-vous pas paru dans l'église avec les mêmes prétentions et les mêmes scandales?.... N'avez-vous point cherché à attirer les regards par des parures affectées, immodestes?

N'avez-vous point lu ou fait lire aux autres de mauvais livres, tels que des contes, des romans, des pièces de théâtre, ou autres ouvrages pernicieux aux bonnes mœurs? — Quel aveuglement, de s'empoisonner ainsi et de vouloir empoisonner les autres!

Paroles. N'avez-vous point prononcé, par manière de badinage, les paroles les plus indécentes?.... Ne vous êtes-vous pas fait un jeu de raconter vous-mêmes, ou de faire raconter à d'autres, des anec-

dotes scandaleuses, des histoires peu décentes?.... N'avez-vous pas pris plaisir à raconter vos propres désordres? Ne vous êtes-vous pas même vantés des crimes que vous n'aviez pas commis? — Quelle déplorable vanité, que de se faire un point d'honneur d'avoir été le plus vil et le plus misérable des hommes, que de chercher ainsi sa gloire dans sa propre confusion!

N'avez-vous point chanté ou fait chanter de mauvaises chansons?.... Ne les avez-vous point apprises à d'autres?.... N'avez-vous point prétendu vous excuser, en disant que vous n'aviez aucune mauvaise intention, et que vous ne le faisiez que pour passer le temps et vous désennuyer? — Quoi donc! M. F., pour passer le temps et vous désennuyer, faire la guerre à la décence et à la pudeur, par des chansons toutes profanes! Est-ce donc pour cela que vous êtes au monde, et que Dieu vous a faits chrétiens? L'Apôtre vous dit, au contraire, de vous délasser de vos peines et de sanctifier vos travaux par le chant des saints cantiques. Un moment de repos.

VENONS aux *actions*. N'avez-vous pas pris des libertés criminelles sur vous-mêmes ou sur d'autres?.... N'avez-vous pas appris le mal à des enfants, à des âmes innocentes? — Il aurait mieux valu qu'on vous eût attaché une pierre au cou, et que vous eussiez été précipités tout vivants dans la mer, que de pervertir ainsi l'innocence.

N'avez-vous point écrit, fait écrire et envoyé des lettres, des billets passionnés?.... N'avez-vous pas fait ou reçu des visites trop fréquentes, souffert des assiduités qui ont fait parler. — Mais, dites-vous,

nous ne faisons point de mal : tant pis pour ceux qui se scandalisent. — Et moi, je vous réponds avec l'Evangile : *Tant pis pour ceux par qui le scandale arrive!* C'est à vous que Dieu imputera tous les soupçons, tous les jugements téméraires, dont votre imprudence aura été l'occasion ou la cause.

N'avez-vous pas donné des rendez-vous dans des maisons, à la promenade ou ailleurs?... N'avez-vous pas fait ou porté les autres à faire des jeux indécents, où l'on donne des pénitences ridicules et honteuses?... N'avez-vous pas allaité vos enfants en public, d'une manière peu décente? — Une mère, une nourrice, qui a de la piété, n'oublie jamais, fût-elle seule, qu'elle est sous les yeux de Dieu et des saints anges gardiens.

Circonstances. N'avez-vous pas caché ou dissimulé, dans la confession, les circonstances qui aggravent le péché, ou qui en changent l'espèce? — Voici, M. F., une chose qui demande toute votre attention; comprenez-moi bien : pécher avec une personne corrompue, déjà tombée dans le crime, c'est s'engager soi-même dans l'esclavage de Satan, c'est encourir la damnation. Mais apprendre le mal à une jeune personne qui l'ignorait, lui ravir son innocence, et ouvrir les portes de l'enfer à une âme chaste, qui faisait l'objet des complaisances de son Dieu, ah! M. F., c'est un péché bien plus énorme, et un scandale affreux, qui mérite l'indignation du ciel et de la terre. Pécher avec une personne libre, c'est un crime qui, selon l'Apôtre, ferme le ciel, et ouvre l'abîme des enfers; mais pécher avec une personne engagée dans les liens sacrés du mariage, c'est un crime aussi, mais un crime qui en renferme une infinité d'autres; c'est une horrible infidélité qui anéantit et profane toutes les grâces du sacre-

ment; c'est un exécrable parjure, qui foule aux pieds une foi jurée en présence des autels; c'est une injustice manifeste, qui ravit son droit à la partie légitime, qui introduit des étrangers parmi les véritables enfants, et qui attire les plus terribles châtiments sur les familles et sur les peuples. Pécher avec une personne qui n'est ni parente, ni alliée, c'est un crime qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, était condamné à des années entières de pénitence; mais pécher avec une parente ou bien une alliée, c'est se jouer des règles les plus invariables de la pudeur; c'est fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la religion et de la nature. Enfin, pécher avec une personne consacrée à Dieu par le baptême, c'est prostituer un des membres du corps de Jésus-Christ, profaner indignement le temple de l'Esprit-Saint. Ah! M. F., quelle profanation! quel attentat!

Occasions. On appelle occasion tout ce qui peut conduire à l'impureté; tels que les spectacles, les bals, les danses, les mauvaises lectures, l'oisiveté, l'intempérance, la vanité, l'immodestie dans les habillements, et la familiarité avec les personnes d'un sexe différent. Et d'abord, ne vous êtes-vous point exposés au danger de perdre votre innocence, en demeurant dans des maisons dangereuses, malgré les conseils d'un confesseur sage et éclairé?.... N'avez-vous pas fréquenté les danses, les bals, les spectacles? — C'est là, disent les Saints, que l'esprit impur ne manque jamais de se trouver.

Ne vous êtes-vous pas exposés à tomber dans l'impureté, en vivant dans la paresse et l'oisiveté? — *C'est là encore*, dit le Sage, *la source* de mille tentations, de mille désordres. — N'avez-vous pas mangé et bu avec excès? Et dans cet état ne vous

êtes-vous point laissés aller à des actions dont vous auriez rougi dans toute autre circonstance ? *Luxuriosa res vinum.*

Ne vous êtes-vous point laissés aller à l'orgueil du luxe, à la vanité des parures, à l'immodestie des habillements et des modes ? Hélas ! disent les Saints, ce qui n'était d'abord que l'amorce du péché, en devient bientôt le prix. Ne vous y trompez pas, jeunes personnes du sexe, vous qui n'aspirez qu'à briller et à plaire, cet appareil recherché, ces ornements affectés, qui vous font sortir de votre état, sont comme des indices assurés d'une chasteté perdue, ou comme le signe certain d'une vertu qui cherche à périr.

N'avez-vous pas recherché les conversations familières avec les personnes d'un autre sexe ? *L'entretien des femmes*, dit le Sage, *est comme un feu qui dévore.* — Dans ces conversations, dans ces réunions de jeunes personnes surtout, on ne se borne pas, d'ordinaire, à de simples propos ; on en vient souvent à des jeux, à des manières et à des familiarités peu décentes ; et il s'y glisse presque toujours un esprit de passion et de libertinage, qui entraîne bientôt la ruine totale des mœurs.

Enfin, n'avez-vous pas participé au péché d'autrui, par une complaisance criminelle ? N'avez-vous pas été le confident, le conseiller, l'entremetteur de honteuses intrigues ? N'avez-vous pas ménagé des entrevues, porté des lettres, des billets, des présents ? N'avez-vous pas retiré chez vous de jeunes personnes, sous prétexte qu'elles se voyaient en vue de mariage ? Ne leur avez-vous pas ménagé les moyens de se voir à l'insu de leurs parents, chez vous ou ailleurs ? — Vous repondrez devant Dieu de votre imprudence et de leur [illegible]
[illegible]ption.

Enormité. N'avez-vous pas regardé les fautes contraires à la pudeur, comme des fautes légères, comme des faiblesses bien pardonnables, comme un effet du tempérament? N'avez-vous pas dit quelquefois qu'il n'y a pas tant de mal que veulent en faire accroire les ministres de l'Evangile? — Hélas! M. F., comment pourrions-nous exagérer, en parlant d'un vice qui est au-dessus de toute exagération; en parlant d'un vice qui ferme le ciel et ouvre l'enfer à tous ceux qui ont le malheur de s'y livrer; en parlant d'un vice qui a fait repentir notre Dieu d'avoir créé l'homme, et qui l'a forcé à faire périr le monde par un déluge universel? Comment pourrions-nous exagérer, en parlant d'un vice que Dieu a puni dans tous les temps, et qu'il punit encore tous les jours de la manière la plus terrible; en parlant d'un vice qui conduit ceux qui s'y abandonnent, à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du cœur, à l'impénitence finale, à la damnation éternelle; et qui, selon tous les Saints, fait lui seul plus de réprouvés que tous les autres péchés ensemble?

Efforçons-nous donc d'en concevoir dès ce jour une horreur infinie, et excitons-nous à la douleur la plus vive, en nous jetant au pied de la colonne sanglante où N. S. J. C. fut attaché. Car, c'est pour l'expiation de tant de crimes, que notre divin Sauveur a voulu souffrir la plus honteuse et la plus cruelle flagellation. Considérons-le donc avec les yeux de la foi, de la confusion et de la douleur: fut-il jamais de spectacle plus propre à nous pénétrer jusqu'au fond du cœur?

Un Dieu-Homme, un Dieu vierge, qui a voulu naître de la plus pure des vierges, est dépouillé indignement de ses habits, exposé aux regards impurs

des soldats insolents et d'une populace effrénée ; il est frappé à coups redoublés par des bourreaux inhumains qui, armés de verges et de fouets, déchirent sa chair sacrée, couvrent son corps innocent de meurtrissures et de plaies, et en font couler des ruisseaux de sang qui inondent la colonne et tout le prétoire. Quel spectacle, M. F. ! en fut-il jamais de plus douloureux et de plus déchirant ?

Cependant, tout affreux qu'il est, nous l'avons renouvelé, au dire de l'Apôtre, toutes les fois que nous avons souillé, par l'impureté, nos corps qui étaient devenus ses membres. Et nous ne serions pas glacés d'effroi, et couverts de la plus affreuse confusion! et nos cœurs ne seraient pas déchirés de regrets et de douleur! et nos yeux ne se fondraient pas en larmes amères, en larmes de sang!

Oui, mon Sauveur, pardon ! Miséricorde, mon Dieu ! nous reconnaissons ici, et nous confessons que votre flagellation est notre ouvrage. Pardon de tant de péchés, de tant d'images indécentes, dont nous nous sommes occupés mille fois volontairement! Pardon de tant de désirs impurs, de tant d'affections coupables, qui ont souillé des cœurs qui ne devaient vivre que pour vous ! Pardon de tant de regards impurs, de tant de paroles licencieuses, de tant de lectures profanes et de tant d'actions détestables, que nous n'avons pas rougi de nous permettre, hélas! depuis notre enfance, peut-être, jusqu'à ce jour! Nous les avons en horreur, nous les détestons pour toujours. Nous les pleurerons tous les jours de notre vie ; tous les jours nous travaillerons à les expier par les œuvres d'une sincère pénitence, afin que vous daigniez nous recevoir un jour dans le ciel, qui n'admet rien d'impur. Ainsi soit-il.

A VÊPRES.

Examen sur les septième et dixième commandements de Dieu.

Non furtum facies. Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient. Le bien d'autrui ne convoiteras.

VOILA, M. F., une grande matière d'examen. Ce commandement nous défend de prendre le bien d'autrui, de le retenir, de l'endommager, et de coopérer à l'injustice. Il nous ordonne de rendre tout ce que nous avons pris, de restituer tous les torts que nous avons faits. Ce commandement est d'une étendue si considérable, qu'il demanderait lui seul plusieurs jours d'examen.

Mais pour abréger les détails qu'il semblerait exiger, je vous préviens d'avance que, si vous aviez quelque doute sur les biens que vous avez acquis, sur la manière dont vous les avez acquis, sur des contrats que vous avez passés, sur des conventions que vous avez faites, où il aurait pu se glisser quelque injustice, la prudence chrétienne et la sûreté de votre conscience vous obligent de consulter des personnes instruites, et d'éclaircir vos doutes.

Je me bornerai donc ici à vous rappeler les injustices les plus ordinaires; et, après avoir parlé de celles qui sont générales à tout le monde, je viendrai à celles qui regardent les états particuliers.

Injustices générales. N'avez-vous point pris ou voulu prendre le bien d'autrui, comme de l'argent,

des denrées, des fruits, du bois, des meubles, ou autres choses semblables? Avez-vous pris une chose considérable? L'avez-vous prise tout à la fois, ou à différentes reprises? — C'est une circonstance à déclarer en confession. — N'avez-vous pas fait de petits larcins, avec l'intention de les continuer, comme il arrive à tant de domestiques infidèles; petits vols qui, étant réunis, peuvent à la fin former une somme considérable? — C'est une illusion, de croire qu'on ne fait pas grand mal quand on ne prend que des choses de peu de valeur. Cela peut devenir très grave : par exemple, voler une petite somme à quelqu'un qui n'a que cela pour vivre dans la journée, ou prendre un outil nécessaire à un ouvrier, sans lequel il ne peut travailler ni gagner sa vie, c'est un péché considérable.

N'avez-vous pas été encore dans cette illusion grossière, de croire qu'on n'est pas coupable de larcin lorsqu'on dérobe à des personnes riches, sous prétexte qu'elles n'en éprouvent qu'un léger dommage, ou qu'elles ne s'en aperçoivent même pas? La loi de Dieu ne distingue point le bien des riches de celui des pauvres; elle dit formellement : *Le bien d'autrui, etc.*

N'avez-vous pas péché contre le septième commandement, en prêtant votre argent à usure? — On appelle usure tout bénéfice, tout intérêt qu'on retire de son argent, en vertu du prêt, sans avoir aucun titre, ni aucun droit à une juste indemnité. Prêter à usure aux pauvres, c'est une cruauté qui crie vengeance vers le ciel. La loi de Dieu défend également de prêter à usure aux riches. — Ne l'avez-vous pas fait? N'avez-vous pas exigé et reçu autre chose que de l'argent, comme des présents, des services, à raison du prêt? — Ce sont là de vé-

ritables usures. — Quoique nous ne cessions de vous parler de cette matière, n'avez-vous pas cherché à vous persuader que vous pouviez retirer un intérêt de votre argent, sans titre légitime, et ne l'avez-vous pas tu en confession?—Confession nulle, sacrilége ; communion indigne.

N'avez-vous point fait de société de commerce de bestiaux, de ces contrats qu'on appelle *cheptel* ou *commande*, dans lesquels le gain et la perte ne sont point répartis également? — Défiez-vous, mes Frères, de tous ces moyens injustes, de toutes ces voies obliques, qu'emploie la cupidité pour s'enrichir aux dépens des autres. *Que sert-il à l'homme de gagner, fût-ce le monde entier, s'il vient à perdre son âme*, dit notre Seigneur?

Retenir. N'avez-vous pas retenu le bien d'autrui, sachant bien qu'il était mal acquis, et qu'il ne vous appartenait pas?.... Ne vous êtes-vous pas approprié des choses que vous aviez trouvées, croyant que vous pouviez les garder en sûreté de conscience? — Car si vous avez trouvé des choses qui ne sont pas à vous, vous êtes obligés de faire les perquisitions convenables pour découvrir le véritable maître. Et si, malgré vos soins et votre diligence, et après un certain laps de temps, vous n'avez pu le découvrir, pour lors il faut le donner aux pauvres ; ou l'employer en bonnes œuvres, selon le conseil d'un confesseur éclairé et prudent.

Ne vous êtes-vous point approprié des meubles, des denrées ou autres choses qu'on vous avait prêtées, ou qu'on avait mises en dépôt chez vous, qu'on avait oubliées, et que vous n'avez pas osé rendre ensuite?

N'avez-vous pas différé, et même refusé de faire une restitution ou une réparation de dommages

que vous deviez et que vous pouviez faire ? — Si, par votre négligence à restituer ou à réparer ces dommages, vous occasioniez quelque nouveau préjudice au prochain, c'est encore un surcroît de restitution dont vous devenez responsables.

N'avez-vous pas différé, et même refusé de payer vos dettes ? — C'est là une odieuse ingratitude, et une injustice criante. — Auriez-vous été assez malheureux que de nier vos dettes et de vous parjurer en justice ? — C'est un crime qui, tout affreux qu'il est, est néanmoins très commun aujourd'hui. Quelle horreur d'ajouter ainsi à l'injustice un parjure exécrable, et quel aveuglement de sacrifier ainsi son âme pour un vil intérêt !

N'avez-vous pas fait des emprunts, sachant bien que vous ne les rembourseriez jamais ?... N'avez-vous pas fait des banqueroutes frauduleuses ? Et, pour frustrer vos créanciers, n'avez-vous pas soustrait clandestinement l'argent et les meilleurs effets ?.... N'avez-vous pas fait entrer dans la dot d'une épouse, des droits qu'elle n'avait pas réellement ?... Ne vous êtes-vous pas mis, par vos folles dépenses, par votre luxe et vos plaisirs, dans l'impuissance de satisfaire des créanciers qui gémissent et se trouvent peut-être fort gênés par le refus cruel et injuste que vous faites de leur payer les dettes les plus légitimes ? — Quel outrage à la religion et à la probité !

Endommager. N'avez-vous pas endommagé le bien d'autrui par vous-mêmes ou par vos enfants, par vos domestiques, par vos bestiaux ?... N'avez-vous pas nui à son commerce, en le décriant par jalousie, en détournant les acheteurs par vos impostures et vos calomnies ?.... N'avez-vous pas endommagé ses fonds, ses jardins, ses prés, ses vignes,

détournant les eaux, rompant les clôtures, ouvrant les chemins qui ne vous étaient pas dus ?... N'avez-vous pas endommagé ses récoltes, en y chassant, en y laissant aller les bestiaux, en les donnant à garder à des enfants incapables d'empêcher les dégâts ? — Ces injustices sont très communes dans les campagnes ; et l'on ne se met pas en peine de les prévenir, ni de les réparer.

N'avez-vous pas gâté le bien du prochain, par malice, par colère, par vengeance ou autrement ?.... N'avez-vous pas causé du dommage au prochain, par votre ignorance ou votre incapacité ? — Ceci regarde particulièrement les ouvriers et les ouvrières qui ne font pas comme il faut les ouvrages dont ils se sont chargés ; les domestiques et les manœuvres qui perdent du temps dans les journées ; les ouvriers qui, prenant un ouvrage à prix fait, le sabrent, ou qui, le faisant à journée, perdent le temps, ou ne ménagent pas les matériaux. — Ainsi encore, un juge qui prononce une sentence injuste, faute d'attention et de lumière ; un avocat qui, s'étant chargé de la cause d'un innocent, n'a pas assez de capacité pour le défendre ; un notaire qui, en faisant un acte, un testament, oublie une clause essentielle, dont l'omission porte préjudice aux parties intéressées ; un maître maçon qui a manqué les fondements d'une maison : toutes ces personnes sont responsables du dommage qu'elles ont causé.

Coopérer à l'injustice. N'avez-vous point coopéré à l'injustice des autres, en la conseillant,... ou en la commandant,... ou en l'approuvant,... ou en y consentant,... ou en y participant,... ou en ne l'empêchant pas, pouvant et devant l'empêcher ? — Dans tous ces cas, vous êtes obligés solidairement à la restitution.

N'avez-vous pas commandé à vos enfants, à vos domestiques, de dérober du bois, des fruits, ou autres choses semblables?... N'avez-vous pas conseillé à des domestiques de se dédommager de la modicité de leurs gages, ou de se payer de leurs mains;... à des enfants de famille, de dérober sans scrupule à leurs parents?... N'avez-vous pas recélé ou caché, dans vos maisons, les larcins des autres? — C'est vous rendre en quelque sorte plus coupables que les voleurs eux-mêmes. — N'avez-vous pas participé à l'injustice, en aidant une veuve et des enfants, après la mort d'un père ou d'un mari, à spolier l'hoirie?... N'avez-vous pas reçu en présent des choses que vous saviez avoir été volées?... N'avez-vous pas gardé le silence, et laissé prendre le bien d'autrui, étant obligés par état de vous y opposer? — Ne pas empêcher l'injustice, quand on le peut et qu'on le doit, c'est s'en rendre coupable soi-même.

Injustices particulières. Pères et mères, n'avez-vous pas dissipé, mal administré, laissé dépérir des biens échus à vos enfants, par héritage, par donation ou autrement?... N'avez-vous pas refusé ou différé mal à propos de payer leur dot, et ce que vous avez promis en les établissant?... N'avez-vous pas fait tort à vos enfants, en favorisant celui d'entre eux qui vous agréait le plus? N'avez-vous pas laissé à vos enfants du bien mal acquis? — Ah! il vaudrait bien mieux les voir réduits à la dernière indigence, que de leur laisser un héritage d'injustice et de malédiction.

Enfants chrétiens, n'avez-vous pas dérobé à vos parents de l'argent, des denrées, des meubles, du

linge ou autre chose, sous prétexte que vous serviez dans sa maison, ou que l'on ne fournissait pas à votre entretien, selon vos désirs? N'avez-vous pas trouvé peut-être de mauvais conseillers, d'infâmes recéleurs, qui n'ont pas rougi de vous dire qu'il n'y avait pas de mal à prendre ce que vous pourriez; qu'il n'était pas juste de passer votre jeunesse à ne rien gagner? — *Celui*, dit le Seigneur, *qui dérobe à son père ou à sa mère, et qui dit qu'il n'y a point de mal, se rend participant d'un homicide*, parce qu'il se constitue maître de ce qui ne doit lui appartenir qu'après leur mort, qu'il semble désirer.

N'avez-vous rien dérobé à l'héritier; et si vous êtes héritiers vous-mêmes, n'avez-vous pas refusé ou différé, sans raison, de payer la légitime à vos frères et sœurs?.... N'avez-vous pas refusé d'acquitter les dettes, les fondations, les legs pieux et dont vos parents vous avaient chargés?... N'avez-vous pas refusé de leur payer la pension qu'ils s'étaient réservée, et ne les avez-vous pas mis dans le cas de manquer et de souffrir? — Ce serait là une affreuse ingratitude et une dureté monstrueuse.

Maris, n'avez-vous pas refusé de passer quittance à votre épouse de sa dot, ou des biens qui lui sont venus depuis votre mariage?.... N'avez-vous pas dissipé sa dot, laissé dépérir la maison, les biens-fonds de votre épouse, sous prétexte que, n'ayant pas d'enfants, ces biens passeraient a d'autres? N'avez-vous pas voulu la contraindre, par menaces, ou par de mauvais traitements, à vous donner ses biens ou à s'obliger pour vous?

Epouses, n'avez-vous pas donné, à l'insu et contre le gré de votre mari, de l'argent, du linge, des meubles, ou autres choses, à les parents, à

des amis, ou à un enfant déjà établi?.... N'avez-vous pas fait des réserves pour entretenir la vanité d'une fille, ou pour satisfaire les passions d'un enfant que vous idolâtriez? — Et ne dites pas, pour vous excuser, que vous avez apporté une dot à votre mari; car, quoique vous en ayez la propriété, vous n'en avez pas l'usufruit; et ce n'est point à vous à disposer des revenus, mais à votre mari, à qui les lois en donnent le domaine et l'administration. J'avoue cependant qu'une épouse a droit à une liberté honnête, à un entretien raisonnable; et si un mari était dur et avare, et qu'une femme ne prît que le nécessaire, après l'avoir demandé en vain, elle ne commettrait pas d'injustice.

Domestiques, n'avez-vous pas fait de tort à vos maîtres? N'avez-vous pas pris de leurs biens, pour boire et manger à leur insu et contre leur défense, ou pour donner à d'autres personnes, à qui vous avez fait faire une partie de votre ouvrage? — Ce sont là de véritables larcins.

Fermiers, grangers, n'avez-vous pas dégradé les bois, laissé dépérir les fonds et les bâtiments de vos maîtres?... N'avez-vous pas gardé du grain, des semences, des fruits et autres choses?... N'avez-vous pas vendu du bétail, du bois, du fourrage, à l'insu de vos maîtres?... Avez-vous rempli en conscience les conventions que vous aviez faites avec eux?... En quittant votre ferme, votre grange, n'avez-vous pas emporté des denrées, des meubles, des outils, que vous saviez ne pas vous appartenir?

Fraudes dans le commerce. Hélas! il suffit de nommer cet état, pour avoir une idée de toutes sortes de fraudes et d'injustices. On trompe le prochain dans les ventes, dans les achats, dans les

poids, dans les mesures, dans les comptes, ou par des conventions frauduleuses : il n'est sorte d'artifice ou de fripponnerie qu'on n'emploie pour attraper l'argent d'autrui. Tout le monde se hâte de s'enrichir promptement. En vain le Seigneur nous déclare qu'on ne saurait le faire sans blesser sa conscience : *Qui festinat ditari, non erit innocens;* on ne consulte, on n'écoute aujourd'hui que la plus dévorante cupidité.

Marchands, n'en êtes-vous pas les plus vils esclaves? Et, en conséquence, n'avez-vous pas donné une marchandise pour une autre ?... Ne vous êtes-vous pas prévalus de la simplicité ou de l'ignorance de l'acheteur, pour vendre trop cher? — On vend tant qu'on peut, dites-vous, et nous sommes si souvent trompés nous-mêmes, qu'il nous est bien permis de nous dédommager dans l'occasion. — Quelle morale! quelle justice!

C'est donc à dire qu'il vous sera permis de vendre la moitié plus, ce qui vaut la moitié moins! C'est donc à dire que, parce qu'on vous a trompés, vous avez acquis le droit de tromper les autres! Le Seigneur, au contraire, vous défend de rendre le mal pour le mal: *Nulli malum pro malo reddentes.*

N'avez-vous pas donné de la monnaie que vous saviez être fausse? — Mais on me l'avait donnée, dites-vous. Belle réponse! Parce qu'on vous aurait enlevée votre bourse, vous vous croiriez pour cela en droit d'enlever celle de votre voisin?

Ne vous êtes-vous pas prévalus de l'ignorance ou de la nécessité de celui qui vendait?.... N'avez-vous pas acheté à vil prix des biens, des meubles, des marchandises, que vous saviez très bien valoir davantage? N'avez-vous pas acheté d'individus qui n'avaient pas droit de vendre, comme d'enfants de

famille, de domestiques, de personnes peu sensées, ou d'autres personnes plus suspectes encore?.... N'avez-vous pas acheté des choses que vous saviez ou que vous doutiez avoir été volées? — C'est une injustice manifeste, qui vous oblige à restituer au véritable maître. — N'avez-vous pas été d'intelligence avec d'autres marchands, pour enlever toutes les marchandises d'une certaine espèce, afin de les vendre ensuite à un prix excessif? — C'est ce qu'on appelle monopole.... N'avez-vous pas accaparé les blés, afin que la disette survenant, vous pussiez les vendre à des prix exhorbitants? — *C'est là*, dit le Sage, *appeler sur votre tête la malédiction des peuples.*

Ouvriers, artisans, ne vous êtes-vous pas chargés d'ouvrages que vous ne saviez ni ne pouviez faire?... N'avez-vous point gâté l'ouvrage qu'on vous avait confié?.... N'avez-vous pas retenu des matières qui restaient, comme fil, étoffe? et n'en avez-vous pas substitué à la place quelque autre, qui était de moindre valeur?

Magistrats, hommes publics, n'avez-vous pas fait des concussions par vous-mêmes ou par vos agents?.... Ne vous êtes-vous pas servis de votre autorité pour exiger des droits qui ne vous étaient pas dus, ou au-delà de ce qui vous était dû d'après la loi? — Avez-vous été justes dans la répartition des impôts? N'avez-vous pas favorisé les uns au préjudice des autres? N'avez-vous pas cru qu'une commune n'était pas aussi strictement obligée à rendre justice à un individu, que les particuliers? — Ecoutez le saint Précurseur de Jésus-Christ: N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été donné.

Plaideurs. Ici, M. F., que nous aurions de choses à dire! mais les bornes que nous nous sommes

prescrites ne nous le permettent pas. Contentons-nous de dire, en général, que des chrétiens, qui sont les disciples et les enfants d'un Dieu de paix et de miséricorde, ne doivent jamais s'engager dans des procès, même les plus justes, que par nécessité ou par des raisons indispensables, qu'après avoir tenté l'arbitrage et toutes les voies de conciliation et d'accommodement. *N'est-ce pas déjà un péché*, disait autrefois l'Apôtre aux Corinthiens, *que vous ayez des procès les uns contre les autres?* Et les justices de paix établies parmi nous, ne vous disent-elles pas que des chrétiens, qui sont un peuple de frères, doivent terminer leurs différends à l'amiable, pour conserver le lien de la paix et de la charité qui doivent les unir? N'est-il pas constant que les procès sont la ruine de la charité chrétienne, et la source malheureuse d'une infinité de fraudes et d'injustices, qui entraînent la damnation des âmes?

Plaideurs, n'avez-vous pas intenté ou soutenu des procès injustes? N'avez-vous pas multiplié les frais sans nécessité, employé des délais, des chicanes, pour lasser votre partie?... N'avez-vous pas suscité des procès par un esprit d'animosité et de vengeance? — Un homme haineux et vindicatif n'oublie rien pour perdre son ennemi : il réveillera une affaire assoupie depuis longtemps, il emploiera les moyens les plus injustes pour en venir à ses fins. Oh! quel trésor de colère il amasse sur sa tête! — Toutes ces injustices, et une infinité d'autres, obligent à restitution.

Je mets encore au nombre de ceux qui sont obligés à restitution, les tuteurs ou tutrices qui négligent les intérêts de leurs pupilles; qui, pour des voyages ou autres dépenses, se font allouer des dédommagements plus considérables qu'il ne leur est dû; les

mineurs qui refusent de dédommager un tuteur des dépenses qu'il a faites ; qui exigent à la rigueur ce que la loi leur donne, mais que la conscience leur refuse.

Nous n'en finirions pas, M. F., s'il fallait rappeler ici tous les moyens que la cupidité et l'avarice mettent en usage pour s'emparer du bien d'autrui. Je crois en avoir dit assez pour faire naître bien des doutes qu'il vous importe d'éclaircir, puisqu'il y va de votre salut éternel, et qu'il est de foi, que ni *les ravisseurs, ni les injustes détenteurs du bien d'autrui n'entreront jamais dans le royaume des cieux.*

Que chacun d'entre vous rentre donc sérieusement dans sa conscience, qu'il examine avec soin les injustices, de quelque espèce qu'elles soient, dont il est coupable, et qu'il les répare de son mieux. C'est l'unique moyen d'éviter l'enfer et d'arriver au ciel, que je vous souhaite.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la préparation au devoir pascal.

Quartâ decimâ die mensis ad vesperam, phase Domini est, et quintâ decimâ die solemnitas. Au quatorzième jour, sur le soir, c'est la pâque du Seigneur ; et le quinzième jour vous en célébrerez la solennité à l'honneur du Seigneur Très-Haut. *Nomb.*, 28.

Quoi de plus intéressant pour nous, M. F., que ces paroles magnifiques que l'Eglise emprunte aujourd'hui de l'Ecriture, pour annoncer la solennité pascale! Quoi de plus propre à remplir l'objet de mon ministère, en ce jour où je dois commencer à disposer vos cœurs et vos consciences à cette sainte

et pompeuse solennité! Soyez attentifs, chrétiens, écoutez : voici ce que dit l'Eglise de la part du Seigneur : « Dans quatorze jours vous commencerez à célébrer la grande fête de Pâques dès les premières vêpres ; et le quinzième jour vous solenniserez cette auguste fête, à la gloire du Seigneur Très-Haut, avec zèle et magnificence. »

O vous donc, enfants de promesse et de bénédiction, substitués à Israel, entrez avec nous dans l'esprit des mystères, et dans les vues de l'Eglise! Ah! que n'ai-je l'autorité et le zèle enflammé des prophètes, pour vous inspirer les vifs sentiments de religion qu'elle demande de vous en ce saint temps; pour exciter dans vos cœurs la confusion, la crainte, la componction, l'horreur du péché, l'amour de la vertu, l'esprit de pénitence et de conversion! Soyez donc dociles à notre voix, et n'endurcissez point vos cœurs; mais convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, dans le jeûne et dans les larmes, dans les soupirs et les gémissements de la pénitence, dans toutes les pratiques de la mortification évangélique et de la piété chrétienne, afin que, par les exercices de la Semaine-Sainte, et par les bonnes œuvres, vous vous prépariez à purifier vos consciences, à manger l'Agneau pascal, et à célébrer dignement la grande fête de Pâques qui approche.

QUELLE est aujourd'hui, M. F., ma consternation et ma douleur! Hélas! tandis que je viens vous annoncer des mystères consolants, et vous ouvrir, au nom de l'Eglise, les trésors de la divine miséricorde, dans ces jours de grâce et de salut, c'est l'Eglise elle-même qui m'ordonne de prononcer les menaces terribles qu'elle fait à ses enfants. O siècle

malheureux, siècle impie et corrompu, siècle incrédule et endurci, les grands mystères de la rédemption vont se retracer à tes yeux, et tu n'en es point ému! La Pâque solennelle des chrétiens nous invite tous à la pénitence et à la participation des saints mystères; et combien de pécheurs en sont peut-être troublés et effrayés! Ils fuient, ce semble, avec froideur et répugnance, un Dieu qui les recherche avec amour.

Seigneur, est-il donc possible qu'il ait fallu une loi souveraine, avec d'effrayantes menaces, pour les obliger de retourner à vous; et qu'une loi si sacrée, si redoutable, trouve encore des infracteurs, des rebelles? Ont-ils donc renoncé pour toujours à la grâce de leur Dieu, au salut de leur âme, à l'héritage du ciel? Et nous, pasteurs de l'Eglise, serons-nous tranquilles spectateurs d'un pareil désordre, sans élever la voix, pour rappeler ses ouailles égarées et fugitives? Non; je m'écrierai avec le Prophète (*Is.* 30): Ah! malheur à vous, enfants déserteurs! anathème à quiconque se séparera du peuple de Dieu dans ce saint temps, et refusera de manger avec nous l'Agneau pascal! Malheur, anathème à ces pécheurs invétérés, indociles, qui ajoutent la désobéissance au péché, qui mettent le comble à leurs crimes par l'impénitence, par l'irréligion et toutes ses suites! Malheur, anathème à ces faux catholiques, à ces mondains sans religion, à ces savants incrédules qui regardent nos grandes solennités avec indifférence et peut-être avec mépris, parce qu'ils ont perdu la foi en punition de leur orgueil et de leurs désordres! Malheur! anathème à ces âmes endurcies, à ces libertins qui se tranquillisent par une longue habitude du crime; qui ne sont plus ébranlés par la

religion et par la grâce; à ces libertins qui se déclarent de bonne foi, et qui disent dans leur cœur, comme les citoyens d'Azot: Oh! nous ne sommes point désireux de recevoir l'arche du Seigneur, et le Seigneur lui-même. (*I. Reg.*, 5) Il faudrait se réformer et se convertir sérieusement; il faudrait s'assujettir aux lois de l'Eglise; il faudrait restituer ce bien mal acquis, rompre cette inclination chérie: cela est trop difficile et trop dur. Ce Dieu d'Israel est un Dieu trop incommode, et trop ennemi de nos plaisirs et de nos passions.

Mais quel autre genre d'abus encore plus digne de notre indignation et de nos censures? Je parle, M. F., de ces faux pénitents, de ces profanateurs sacriléges qui auront la témérité de se présenter à la table du Roi du ciel, sans avoir la robe nuptiale; je parle de ces conversions vaines, de ces conversions de bienséance et de coutume, de ces pénitents hypocrites qui en imposent à l'Eglise, qui reçoivent le Saint des saints sur des lèvres impures, avec un cœur tout charnel, tout corrompu, unissant, par une monstrueuse alliance, le vice honteux avec ce qu'il y a de plus redoutable et de plus sacré dans la religion. Non, non, M. F., les choses saintes ne sont que pour les saints: *Sancta sanctis*.

Il me semble, M. C. F., entendre Jesus-Christ, pendant ces jours, m'adresser ces paroles effrayantes; écoutez-les, et tremblez avec moi et pour moi:

O vous, ministre du sanctuaire, dispensateur du plus saint des mystères, directeur des âmes; vous que j'ai établi le juge des consciences, n'est-ce point à votre ministère d'empêcher, autant qu'il est en vous, ces profanations? Et quelle honte, quel crime, si vous en étiez vous-même complice, si vous alliez vous-même livrer votre Dieu à ses enne-

mis, comme Judas qui vendit lâchement son divin Maître! Hélas! M. F., je le dis en tremblant. N'est-ce pas peut-être ma trop grande facilité à vous absoudre, qui vous entretient dans vos vices? N'est-ce pas de mon indulgence que vient cet abus si général dans ma paroisse, qui paraît tous les ans se convertir sans se réformer?

J'entends encore le souverain Pasteur me dire: Non, je ne vous demande pas un zèle épineux, ou amer. Recevez, j'y consens, recevez avec douceur et bonté les pécheurs vraiment humiliés et convertis. Ah! ne rebutez pas Magdeleine pénitente, lorsqu'elle ira pleurer à vos pieds; pleurez vous-même avec elle et sur elle. Ne rebutez point Zachée le pécheur, lorsqu'il viendra offrir la restitution de tous ses vols, de toutes ses usures; courez au-devant de l'enfant prodigue, lorsqu'il viendra se jeter dans vos bras: rendez-lui avec consolation la grâce de son Dieu, et réjouissez-vous, avec les anges du ciel, et de son retour et de sa conversion.

Mais en même temps, ministre de Jésus-Christ, opposez toute la fermeté et la discrétion du zèle évangélique à cette foule de faux pénitents, entraînés par la coutume, qui, tous les ans, passent légèrement par les eaux de la piscine, sans s'y purifier véritablement de la lèpre invétérée du péché. N'ayez point tant d'indulgence pour ces mondains délicats, qui prétendent justifier, au tribunal même de Dieu, les usages corrompus du monde, les secrètes réserves de leurs passions favorites, et les détours artificieux de l'intérêt; qui composent, pour ainsi dire, avec l'Evangile, et se soumettent à condition de ne se réformer sur rien. Examinez aussi avec attention, et jugez avec sévérité tous ces chrétiens lâches et sensuels, qui n'ont pas craint d'enfreindre

la loi générale de l'abstinence et du jeûne du carême sans raisons vraies et légitimes, que la permission de l'Eglise suppose toujours. Censurez encore avec autorité, et instruisez avec zèle tous ces demi-chrétiens, qui bornent les marques publiques de leur culte à une messe basse assez mal entendue dans les jours de précepte; au lieu de se faire un point de conscience et d'obéissance à l'Eglise, de remplir les devoirs communs de la religion, et d'assister fréquemment à la messe solennelle et aux autres offices paroissiaux.

Reprenez surtout avec force, arrêtez et écartez de la table sainte les hommes de scandale, les pécheurs d'habitude et d'occasion prochaine, tous ces esprits vindicatifs qui refusent de se réconcilier, tous ces joueurs de profession, toutes ces personnes engagées dans l'impudicité, habituées aux paroles impures, aux obscénités sur elles-mêmes ou avec d'autres. Arrêtez et écartez de la table sainte ces âmes vendues à l'iniquité, qui vivent de rapine et d'injustice; tous ces vieux usuriers, et ces débiteurs de mauvaise foi, qui retiennent injustement le bien d'autrui; tous ces violateurs du saint dimanche, qui sont dans l'usage de vendre, d'acheter ou de travailler dans ces jours que je me suis consacrés et réservés. Arrêtez et écartez de la table sainte tous ces débauchés et ces joueurs habituels, qui avalent l'iniquité comme l'eau; ces monstres de la société, toujours sujets à s'abrutir par l'excès honteux de l'ivresse. Encore une fois, souvenez-vous que je vous ai établi mon ministre, que mes intérêts sont entre vos mains, et que vous m'en rendrez un compte rigoureux. Faites donc sentir toute la vigueur du zèle sacerdotal, et tout le poids de l'autorité de l'Eglise à ces pécheurs publics, à

ces pécheurs scandaleux, à ces pécheurs incorrigibles, en qui l'on retrouve toujours les mêmes habitudes, les mêmes vices ; à ces pécheurs toujours rebelles à Dieu ou à l'Eglise, pour lesquels il n'y a que des absolutions nulles ou sacriléges, que toute la puissance des clefs ne saurait délier sans une soumission sincère et sans une vraie conversion, de quelque rang qu'ils puissent être dans le monde : fût-ce un Théodose, soyez un Ambroise.

Grand Dieu ! quel fardeau vous avez imposé sur mes faibles épaules ! quel ministère difficile vous m'avez confié ? et comment pourrai-je m'en acquitter fidèlement, si vous ne me donnez les lumières, la force, l'onction dont j'ai besoin ? Ah ! venez donc à mon secours, et ne m'abandonnez jamais, dans ce redoutable ministère. Venons à d'autres réflexions.

O honte du christianisme, ou plutôt, honte des lâches chrétiens indignes d'un si grand nom ! A quoi nous a-t-on réduits ! Mais quoi ! faudra-t-il donc toujours menacer, gémir et trembler pour vous, M. C. F. ? Nous, qui devons être des Anges de paix et de bénédiction, serons-nous pour vous des ministres de colère et de vengeance ? et n'aurons-nous jamais la consolation, Seigneur, de présenter à votre trône un peuple saint, digne de votre grandeur et de la pureté de votre Religion ? M. F., réfléchissons-y sérieusement, et rentrons du moins en nous-mêmes dans ces jours de pénitence et de miséricorde. Des mystères si touchants ne feront-ils aucune impression sur notre cœur ?

C'est à vous en particulier que j'adresse cette exhortation pressante, âme égarée depuis long-

temps et tourmentée par les remords, qui gémissez dans les chaînes d'un esclavage honteux. Ouvrez enfin les yeux sur le malheur de votre état et sur la nécessité d'en sortir. Voyez avec quelle bonté, avec quelle douceur Jésus-Christ a reçu Magdeleine convertie et la femme adultère. Eh bien! il inspire encore à ses ministres la même compassion, la même charité, la même affection pour vous; et il est prêt aussi à vous dire par leur bouche : *Vos péchés vous sont remis, allez en paix; mais ne péchez plus.* Que craignez-vous donc, et quel prétexte peut vous arrêter? Est-il une circonstance plus favorable pour revenir à lui et pour obtenir votre grâce, que celle des mystères de la rédemption, où son sang a été répandu pour votre salut, où son sang parle en votre faveur? Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi refuser, pourquoi différer de vous rendre à sa grâce, qui vous presse, et à sa miséricorde, qui vous offre le pardon? Eh! M. F., voulons-nous tomber pour toujours dans l'endurcissement et la réprobation? serons-nous plus rebelles au Saint-Esprit, et plus difficiles à convertir dans la loi d'amour et de charité, que les enfants d'Israel ne l'ont été sous la loi de servitude?

Nous avons à ce sujet de si beaux exemples dans l'Ecriture (*Jug.* 2)! Ainsi, lorsqu'un Ange vint autrefois, de la part de Dieu, reprocher aux Israélites leur ingratitude et leur infidélité, ce peuple grossier et charnel, si facile à pécher, mais docile en ce jour à la voix du Ciel; ce peuple humilié, attendri, pénitent, poussa vers son Dieu des soupirs et des cris touchants. Ils répandirent devant le Seigneur des larmes amères, et le lieu témoin de leur douleur fut appelé *le lieu des pleurants*, pour servir de monument à la postérité.

Ainsi, lorsque le livre du Deutéronome fut retrouvé dans le Temple, et représenté au roi Josias, frappé des menaces effrayantes que le Seigneur y prononce contre les prévaricateurs de sa loi, ce prince religieux déchira ses vêtements et répandit des larmes. Il convoqua les principaux de Jérusalem, avec les prêtres, les prophètes; lut lui-même la loi du Seigneur à tout le peuple assemblé auprès de lui; s'efforça d'apaiser le Ciel, en faisant un nouveau pacte d'alliance entre Dieu et son peuple; et ses sujets, à son exemple, firent une promesse solennelle de servir désormais le Seigneur avec crainte et fidélité.

M. F., je n'ai ni la sainteté d'un Ange, ni l'esprit des Prophètes. Cependant, tout indigne que j'en suis, revêtu d'un caractère supérieur à celui des Prophètes, et respectable aux Anges mêmes, je viens aussi, de la part de Dieu, vous représenter sa loi sainte, et la confronter avec vos prévarications. Maintenant donc, peuple ingrat et rebelle à Dieu, paraissez devant son tabernacle. Comme autrefois Samuel, je vous cite aujourd'hui devant le Seigneur pour qu'il soit juge entre vous et lui; pour confondre votre ingratitude, par la comparaison de ses bienfaits avec vos infidélités. Dites-moi, enfants de la terre et du néant, n'est-il pas votre Créateur, votre père, votre premier maître et souverain Seigneur? Il vous a donné l'être et formés à son image pour vous rendre heureux et immortels comme lui; il vous a distingués des nations barbares, et vous a choisis pour son peuple; il vous a comblés de toutes sortes de biens depuis que vous êtes au monde; il a prodigué pour vous les trésors de sa grâce et de sa miséricorde; il vous a aimés jusqu'à vous donner son Fils, son Fils unique;

et ce divin Fils a donné lui-même jusqu'à son Sang pour vous sauver. Et vous, mauvais serviteurs d'un si bon maître, pécheurs, qu'avez-vous rendu à votre Dieu pour tant de faveurs et de bienfaits? Des offenses et des outrages sans nombre. Vous avez profané la sainteté de son alliance et la grâce de votre baptême, par les dissolutions et les désordres des nations infidèles. Vous avez méprisé sa sainte loi, et violé presque tous ses commandements. Vous avez tant de fois provoqué sa justice et abusé de sa miséricorde par vos rechutes dans le péché : tant de fois vous lui avez promis, à la face des autels, de ne plus l'offenser jamais, et vous l'offensez toujours. La grâce de l'absolution et les sacrements reçus si souvent, ne font, ce semble, que vous tranquilliser et vous rassurer dans le péché, sans jamais vous convertir solidement. Nous le voyons tous les ans : la solennité pascale une fois passée, chacun retourne à ses premières voies, et suit son plan de vie ordinaire. Toujours même indévotion, même mollesse, même mondanité, mêmes passions, mêmes habitudes, mêmes engagements, mêmes intrigues, mêmes vices, mêmes péchés, et des péchés accumulés, et des péchés encore plus grands. La Religion est-elle donc un jeu, et se moque-t-on impunément du Seigneur?

Grand Dieu! que n'ai-je des prodiges de terreur à leur montrer, comme au temps de Samuel! Alors ils nous croiraient peut-être, et ils vous craindraient, Seigneur, s'ils vous voyaient, comme Israel effrayé, le tonnerre et la foudre en main. Mais où m'emporte un saint mouvement de zèle et d'indignation? Pardonnez-le, M. F., à l'affliction de mon cœur. Si je me plains de vous au Seigneur avec douleur et amertume, c'est l'intérêt de sa

gloire, et le désir de votre salut, qui m'animent. Hélas! bien loin de vouloir solliciter contre vous sa colère, je croirais me rendre coupable moi-même, *si je cessais jamais de le prier pour vous.* Ministre de paix et de réconciliation, c'est à moi, dans ces saints jours, de gémir pour son peuple entre le vestibule et l'autel; c'est à moi de lever les mains au ciel, et d'offrir souvent pour vous le sacrifice de propitiation; c'est à moi de m'intéresser particulièrement à votre sanctification : et je me ferai toujours un devoir essentiel d'y travailler avec une sollicitude pleine de zèle et d'affection.

Ecoutez donc aujourd'hui notre voix, pécheurs égarés, et *retournez de tout votre cœur au Seigneur votre Dieu, pour le servir désormais avec crainte et amour, en esprit et en vérité.* Ah! M. F., que de motifs vous y invitent et vous y engagent en ce saint temps! Le grand spectacle de la passion du Sauveur; la nature, qui semble en être dans le trouble et dans le deuil; le soleil, qui s'obscurcit; la terre, qui se couvre de ténèbres; les pierres, qui se fendent comme si elles étaient sensibles au supplice de leur auteur; en un mot, un Homme-Dieu mourant en croix pour votre amour, et triomphant ensuite de la mort par une résurrection glorieuse : ne sont-ce point là des prodiges de grâce et de force encore plus frappants et plus touchants pour vous, que les miracles des prophètes, et les anciennes merveilles du Dieu de Samuel? Soyons donc vivement touchés, M. C. F., et confus. Affligés de notre extrême ingratitude, reconnaissons humblement, comme Israel, nos infidélités passées, et déplorons-les amèrement devant Dieu. Que la voix de la pénitence, que le cri de la douleur et de l'amour perce les cieux, et monte jusqu'au trône de

la miséricorde. Que l'abondance de nos larmes, que la surabondance des mérites d'un Dieu crucifié pour nous, couvre la multitude et l'abondance de nos iniquités. *Que son sang adorable soit sur nous*, non pas comme autrefois sur les Juifs endurcis, pour nous réprouver, mais pour nous laver et nous sauver; afin qu'étant vraiment convertis et purifiés, nous ayons la douce consolation de célébrer la grande fête de Pâques avec une conscience calme, avec une joie pure et sainte, avec un salutaire accroissement de grâces et de mérites pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

A VÊPRES.

Examen sur le huitième commandement de Dieu, et sur les commandements de l'Eglise.

Attendite autem vobis, ne... superveniat in vos repentina dies illa. Prenez donc garde à vous, de peur que le jour du jugement ne vous surprenne tout-à-coup. *S. Luc*, 21, 34.

Qui de nous, M. F., ne serait effrayé à l'approche de ce jour terrible où nous serons tous, sans exception, examinés à la rigueur par le souverain Juge, jugés sans miséricorde, récompensés ou punis selon nos œuvres, et pour une éternité toute entière? Mais l'apôtre saint Paul nous apprend à prévenir ce jugement si sévère, et à nous le rendre favorable: c'est de nous examiner nous-mêmes avec le dernier soin, de nous juger sans nous flatter, et de réformer nos mœurs sur la loi de Dieu. C'est pour cela que depuis longtemps je vous aide à faire cet examen, parcourant l'un après l'autre

les commandements de Dieu et de l'Eglise, vous rappelant ce qu'ils vous ordonnent, ce qu'ils vous défendent, et vous faisant remarquer en quel point, en quelle occasion vous avez pu y manquer. Nous allons finir aujourd'hui cet important examen par le huitième commandement de Dieu et par les commandements de l'Eglise, dont nous n'avons pas encore parlé. Appliquez-vous, s'il vous plaît.

Le huitième commandement : *Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement*, nous défend le faux témoignage, le mensonge, la médisance, la calomnie, les jugements téméraires. Comme nous avons parlé du faux témoignage dans l'examen du second commandement, nous ne nous y arrêterons pas ici.

Mensonge. Mentir, c'est parler contre sa pensée, et dans l'intention de tromper les autres. N'avez-vous pas menti par malice et de propos délibéré ? ne vous êtes-vous pas fait un jeu du mensonge ? Amusement indigne d'une ame chrétienne ; amusement dont les païens eux-mêmes avaient horreur, et qui imprime d'ordinaire au menteur un caractère de bassesse qui le fait mépriser de tout le monde.

Ne vous êtes-vous pas fait une habitude du mensonge, en vendant ou en achetant, assurant, même avec serment, que telle marchandise vous avait coûté tant, que vous en aviez refusé tant, quoiqu'il n'y eût rien de plus faux ?

C'est, dit-on, un mensonge qui ne porte préjudice à personne. — Mais le Saint-Esprit vous répond ici par l'organe du Sage, que *la bouche qui ment donne la mort à l'âme.*

N'avez-vous point menti par vanité, voulant faire croire qne vous étiez de meilleure famille, que vous aviez plus de biens, plus de talents que vous n'en aviez en effet?... N'avez-vous pas menti par complaisance pour un maître, pour une maîtresse, pour sauver un enfant de la punition qu'il méritait, ou pour vous épargner à vous-mêmes de justes reproches? — C'est, dit-on, pour un bien, pour éviter le bruit et conserver la paix. — Mais ne savez-vous pas, comme l'enseigne l'Apôtre, qu'*il n'est jamais permis de faire un mal pour qu'il en arrive un bien?*

N'avez-vous pas usé d'équivoques, de paroles ambiguës, de restrictions mentales, parlant d'une façon et pensant de l'autre, sachant bien que ceux à qui vous parliez y seraient trompés?.... N'avez-vous pas soutenu vos mensonges avec opiniâtreté, et même avec serment?—C'est le vice ordinaire des enfants et des domestiques.

N'avez-vous point appris, et même commandé le mensonge à vos enfants et à vos domestiques?— C'est un des plus mauvais services que vous puissiez leur rendre; et si dans la suite ils viennent à vous tromper, vous devez vous en prendre à vous-mêmes. Quand il ne faudrait, dit saint Augustin, qu'un léger mensonge pour empêcher un enfant de mourir sans baptême, ou pour tirer de l'enfer tous les réprouvés, il ne serait pas permis de le dire.

Médisance. N'avez-vous pas médit du prochain? —Voici, M. F., un des péchés les plus communs, dont les suites sont le plus difficiles à réparer, dans lequel on retombe toujours, dont on se confesse le plus souvent, et dont on ne se corrige jamais.

N'avez-vous pas médit du prochain, par haine,

par malignité, par jalousie?... N'avez-vous pas dit, par exemple, en parlant d'un marchand : Je ne sais comment un tel peut tant gagner, il faut que..... N'avez-vous pas médit par légèreté, par humeur? N'avez-vous pas dit, en parlant des fautes du prochain : Savez-vous ce qui se passe dans une telle maison? savez-vous la faute qu'a fait un tel, une telle? Je vous le dis à vous, mais gardez-vous bien de le redire à d'autres. —Bel expédient pour couvrir votre médisance! Langue de vipère, ne voyez-vous pas que ce que vous donnez ainsi sous le secret, va devenir public avant la fin du jour?

N'avez-vous pas découvert, sans nécessité, des fautes cachées que personne ne connaissait?— Mais, réplique-t-on, je n'ai dit que la vérité. — Et moi je vous demande : En avez-vous le droit, et seriez-vous bien aise qu'on dît de vous tout ce qui est vrai?—Mais, ajoutez-vous, tout le monde le savait.— Quoi! votre frère est couvert de boue, il ne lui reste qu'une petite partie de saine, et vous l'achevez! Quelle barbarie! Tout le monde le savait; mais n'est-ce pas parce qu'il y avait déjà des médisants comme vous qui l'avaient divulgué? Eh! M. F., c'est précisément parce que tout le monde le savait, que vous deviez vous taire, pour épargner un malheureux à qui le bon Dieu avait déjà peut-être pardonné sa faute.

N'avez-vous pas médit par votre silence même? quand on vous a demandé votre sentiment sur une personne dont vous connaissiez l'innocence, n'avez-vous pas répondu : Je n'ai rien à dire de cette personne, la médisance n'est pas permise; je ne m'explique pas davantage; je veux l'épargner?— Vous voulez l'épargner! dites plutôt que par cette pitié fausse et hypocrite, vous lui enfoncez plus sûrement le poignard dans le cœur.

N'avez-vous pas médit du prochain, en relevant d'abord ses bonnes qualités, mais finissant par des réflexions capables de détruire tout le bien que vous en aviez dit? — C'est ici surtout la médisance de certaines personnes qui se piquent de piété et de dévotion. Par exemple, n'avez-vous pas dit : Cet homme a d'excellentes qualités, c'est bien dommage qu'il ait tel défaut? Cette fille était si sage, si modeste autrefois, qui aurait cru qu'elle pût tomber dans une si grande faute? — C'est ainsi qu'à la faveur et sous le voile d'une charité feinte et cruelle, on se croit en droit de déchirer pieusement l'honneur de son prochain.

N'avez-vous pas interprété en mauvaise part les actions les plus louables? Par exemple, un homme remplissait bien exactement ses devoirs de chrétien; n'avez-vous pas dit: C'est un hypocrite, je le connais bien? Une personne a fait une aumône, une bonne œuvre; n'avez-vous pas dit : c'est une restitution; il n'est pas difficile de faire l'aumône du bien d'autrui? De pareilles réflexions sont infernales, elles annoncent l'extinction totale de la charité.

N'avez-vous pas écouté la médisance avec plaisir, sans vous y opposer? Et par vos questions indiscrètes, n'avez-vous pas provoqué les mauvaises langues à en dire davantage? — C'est là se rendre aussi coupable que le médisant ; toute la différence qu'il y a entre les deux, c'est que l'un se perd par la langue, et l'autre par les oreilles; mais l'un et l'autre se damnent égalemeut.

Calomnie. N'avez-vous pas imputé au prochain des fautes qu'il n'avait pas faites, ou des défauts qu'il n'avait pas?... N'avez-vous point fait de faux rapports en secret, pour nuire à des personnes

que vous n'aimiez pas?... N'avez-vous pas publié que certaines personnes étaient sujettes à des maladies fâcheuses ; que leurs affaires allaient mal, pour leur faire manquer des établissements avantageux? — Hélas ! M. F., que de personnes déshonorées, que de familles ruinées par suite de ces médisances cruelles, de ces noires calomnies, auxquelles on ne daigne pas faire attention, et qui pourtant ne seront pardonnées qu'autant qu'on aura réparé les torts qu'elles auront causés au prochain ! *Non enim dimittitur delictum, nisi restituatur ablatum.*

Jugements téméraires. N'avez-vous point fait des jugements téméraires ?.... N'avez-vous pas condamné votre prochain au-dedans de vous-mêmes, sans fondement et sans autorité ? — Car si vous êtes obligés de veiller sur la conduite des autres, comme de vos enfants et de vos domestiques, ce n'est point un péché de se défier, et de prendre des précautions pour empêcher le mal...Lorsqu'il vous a manqué quelque chose dans votre maison, n'avez-vous pas d'abord soupçonné certaines personnes sans raisons préalables, sans fondement ?

N'avez-vous pas prêté de mauvaises intentions aux personnes que vous n'aimiez pas ? N'avez-vous pas cru qu'elles parlaient mal de vous, qu'elles cherchaient à vous faire de la peine, dans le temps même qu'elles ne pensaient pas à vous ?... N'avez-vous pas jugé témérairement des personnes qui font profession de piété ?... N'avez-vous pas soupçonné qu'elles n'affectaient de paraître sages, réglées, que pour mieux cacher leurs desseins ?

N'avez-vous pas soupçonné et jugé que les ministres de la pénitence, les confesseurs, n'étaient pas assez secrets et réservés ? — C'est là le jugement le

plus criminel, puisqu'il peut être la source d'une infinité de mauvaises confessions... N'avez-vous pas jugé témérairement de la probité de certaines personnes, qui faisaient mieux leurs affaires que les autres? — M. F., ne jugez point afin que vous ne soyez pas jugés vous-mêmes, vous dit Jésus-Christ: *Nolite judicare, ut non judicemini.*

Il nous reste à parler des commandements de l'Eglise.

Les commandements de l'Eglise, que nous sommes obligés d'observer, sous peine d'être réputés païens et publicains, nous ordonnent la sanctification des fêtes, l'assistance à la messe, la confession annuelle et la communion pascale, le jeûne et l'abstinence du carême et des autres jours désignés. Je ne dirai rien ici de la sanctification des fêtes, ni de l'assistance à la Messe, parce que nous en avons parlé dans l'examen sur le troisième commandement de Dieu.

Les troisième et quatrième commandements de l'Eglise: *Tous tes péchés confesseras, etc. : Ton Créateur recevras, etc.*, nous obligent à la confession annuelle et à la communion pascale, sous peine d'être privés de l'entrée de l'église pendant la vie, et de la sépulture chrétienne après la mort.

En conséquence de ces préceptes, enfants qui avez atteint l'âge de discrétion, n'avez-vous pas négligé de vous instruire, ou de vous faire instruire de votre Catéchisme et des vérités de la Religion?... N'avez-vous pas négligé de faire votre confession annuelle et de vous préparer à la communion pascale, en ne vous mettant pas en état de faire votre première communion?... Pères et mères, n'avez-

vous pas mérité tous les anathèmes de l'Eglise, en négligeant d'instruire vous-mêmes vos enfants, ou de les faire instruire ; de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu et l'horreur du vice ; de les former à la piété et à la vertu, pour les préparer à l'accomplissement de ces deux grands devoirs ? — Quel compte vous aurez à en rendre au tribunal de Dieu !

Et vous, M. F., vous êtes-vous confessés, et avez-vous communié à Pâques, comme l'Eglise vous l'ordonne?... Et quand vous avez rempli ces devoirs, l'avez-vous fait avec les saintes dispositions qu'ils exigent? — Car ce n'est pas satisfaire au précepte, ni faire ses Pâques, que de faire une confession et une communion sacriléges.

N'avez-vous pas cru qu'il suffisait de se présenter à Pâques, sans vous mettre en état de recevoir les bienfaits de l'absolution et de la communion ? et n'avez-vous pas dit ensuite : Si je n'ai pas fait mes Pâques, ce n'est pas ma faute : pourquoi le confesseur m'a-t-il refusé l'absolution ? — Pourquoi, mon cher frère, ma chère sœur ? c'est que vous ne voulez pas vous éloigner de ces occasions qui vous perdent ; c'est que vous ne faites aucun effort pour surmonter ces vieilles habitudes qui vous damnent ; c'est que vous ne restituez pas ces biens mal acquis, ces intérêts usuraires ; c'est que vous persévérez dans vos impuretés, dans vos inimitiés, vos haines et vos injustices ; c'est que vous ne voulez pas vous convertir sincèrement. Cessez de faire le mal, commencez à faire le bien, à vivre chrétiennement ; et votre confesseur n'aura pas de plus douce consolation que de vous absoudre et de vous envoyer à la table sainte. Voulez-vous qu'il se damne avec vous par le sacrilége ?

N'avez-vous pas différé jusqu'au dernier jour de vous présenter au tribunal de la Pénitence ? — Le croirait-on, M. F., si on ne le voyait de ses yeux, qu'il se trouve des chrétiens si lâches, si indifférents pour leur salut, qu'ils renvoient jusqu'à la dernière extrémité, et souvent jusqu'à la mort, une démarche qui devrait faire toute leur consolation ? Aussi les voit-on mourir sans sacrements, la plupart; et ceux qui ne les reçoivent qu'alors, ne les reçoivent d'ordinaire que pour les profaner. Terrible, mais juste punition du mépris qu'ils ont fait des saintes lois de l'Eglise.

Quatre-temps, Vigiles, jeûneras, et le Carême entièrement : cinquième commandement de l'Eglise.

Avez-vous observé la loi du jeûne ? Avez-vous jeûné le Carême tout entier, les Quatre-temps et les Vigiles ? — Dans les premiers siècles de l'Eglise, pour un jeûne manqué dans le Carême, on en imposait sept autres ; et pour avoir violé les Quatre-Temps, on était condamné à un jeûne de quarante jours au pain et à l'eau. — Ne vous êtes-vous pas contentés de jeûner trois ou quatre jours dans la semaine, vous imaginant par là remplir suffisamment la loi du Carême ?.... Ne vous êtes-vous point dispensés du jeûne, sous prétexte que c'était un jour de foire ou de marché, un jour de noces ou de baptême ? — C'est alors que le violement du jeûne est plus criminel, parce qu'il est plus scandaleux.

Ne vous êtes-vous point dispensés du jeûne, sur ces raisons qu'on a coutume d'alléguer dans le monde, que vous êtes d'un tempérament trop délicat, que vous avez des travaux trop pénibles à faire ? Je sais, M. F., qu'il y a des personnes dont la faible santé ne saurait se concilier avec le jeûne;

mais alors il faut se retrancher certaines choses propres à flatter la sensualité, se réduire au simple nécessaire, faire plus d'aumônes, et gémir de la malheureuse faiblesse qui vous dispense de la pénitence publique. Je sais encore qu'il y a des travaux pénibles, des métiers rudes et fatigants ; mais alors il faut accomplir le jeûne, sinon en tout, du moins en partie ; se rapprocher de la règle le plus qu'il est possible ; il faut s'interdire certains plaisirs permis dans d'autres temps, sanctifier ses occupations par une prière plus fréquente, et offrir à Dieu ses peines, à la place du jeûne que l'on ne peut pas pratiquer : l'avez-vous fait?

N'avez-vous pas devancé l'heure du repas par sensualité ou par caprice? — Autrefois ce repas unique se faisait vers le coucher du soleil : l'Eglise, par condescendance pour ses enfants, a permis de le faire vers midi. — N'avez-vous pas fait des collations trop fortes, et ne vous y êtes-vous pas permis certaines nourritures défendues? — Souvenez-vous que la collation n'est qu'un adoucissement toléré : faire un second repas, c'est anéantir l'essence du jeûne.

N'avez-vous point, par une civilité mal entendue, provoqué les autres à violer la loi du jeûne?... Avez-vous sanctifié vos jeûnes, selon les paroles du Prophète, par les larmes de la componction, par la mortification de vos sens, par des prières plus fréquentes, par des œuvres de miséricorde, et surtout par l'aumône, qui a une liaison si étroite avec le jeûne?

Dernier commandement de l'Eglise : *Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement.*

Avez-vous gardé l'abstinence les jours prescrits par l'Eglise? N'avez-vous pas cru qu'on pouvait, à

sa volonté, ou à cause de la compagnie et dans l'occasion, faire gras ces jours-là, et surtout le samedi ?... Ne vous êtes-vous pas fait dispenser de la loi de l'abstinence sur un faux exposé ? — Une dispense obtenue sans raison peut bien vous justifier aux yeux des hommes, mais jamais à ceux de Dieu, à qui l'on ne peut en imposer... Ne vous êtes-vous pas dispensés de l'abstinence, sous prétexte que vous en étiez un peu incommodés les premiers jours du Carême ? — Le maigre, dit-on, m'échauffe, m'incommode : mais vous est-il donc prescrit pour vous accommoder ? Il est bien vrai que si votre santé en était notablement affectée, vous seriez dans le cas de la dispense ; hors de là, vous vous rendez coupables envers la loi.

Avez-vous eu soin, pendant le Carême et aux autres jours de jeûne, de vivre dans une retraite plus exacte, d'assister plus régulièrement à la Messe, aux instructions, à tous les exercices de piété ; de fuir avec plus de soin les plaisirs du monde ? — Hélas ! M. F., combien de personnes dans le monde, qui ne mettent point de différence entre le saint temps du Carême et les autres temps de l'année ; qui vivent dans le même oubli de Dieu, dans la même dissipation, et peut-être dans l'habitude de mêmes crimes !

Tels sont, M. F., nos devoirs essentiels renfermés dans les commandements de Dieu et de l'Eglise : vous avez dû y reconnaître les infractions sans nombre dont vous avez eu le malheur de vous rendre coupables. L'examen que nous vous en avons fait successivement, a dû produire sur vos cœurs des impressions profondes et salutaires. Puissent-elles vous conduire efficacement au changement de votre conduite et à la réforme de vos mœurs !

Que nous reste-t-il à faire? à nous jeter aux pieds de notre Dieu, comme l'Enfant prodigue, et à lui dire avec les mêmes sentiments : O mon Dieu ! ô mon Père! je le confesse publiquement, j'ai péché et grandement péché : *Pater, peccavi.* Enfant ingrat et dénaturé, je vous ai outragé en mille manières; j'ai dissipé tous les biens dont vous m'aviez comblé, j'ai méprisé vos saintes ordonnances, et transgressé toutes vos lois : *Peccavi;* j'ai péché contre le ciel et contre vous ; oui, en votre présence, grand Dieu, sous les yeux de vos anges, je me suis permis des actions dont j'aurais rougi devant le plus vil des hommes : *In cœlum et coram te.* J'ai fait outrage à toutes vos perfections : à votre bonté, par ma malice; à votre miséricorde, par mon ingratitude; à votre sagesse, par mes désordres, et ma folie; à votre amour, par mes attaches criminelles; et j'ose encore vous appeler du tendre nom de père! Non, Seigneur, après tant d'offenses et d'injures, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Aussi ne vous demanderai-je pas d'être traité en cette qualité, comme ceux qui vous ont toujours été fidèles. Seulement, daignez m'admettre au rang de vos serviteurs : trop heureux si, par une compassion dont je suis indigne, vous voulez bien me souffrir à la dernière place de votre maison sainte : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Et telle est votre bonté, ô mon Dieu! qu'attendri par l'excès de ma misère, vous accourez au devant de moi, vous versez des larmes de tendresse en me donnant le baiser de paix ; en me faisant rentrer dans l'abondance des biens de votre maison, vous me rétablissez dans tous les droits dont j'étais déchu, vous me rendez les habits de ma première

innocence, et, pour cimenter à jamais votre clémence et ma réconciliation, vous avez fait préparer le festin de réjouissance ; vous me commandez de m'asseoir à la table des enfants, pour y manger avec eux l'Agneau sans tache. Ah ! Seigneur, l'éternité tout entière pourra-t-elle suffire à ma reconnaissance ? vous servir, vous bénir et vous aimer dans tous les siècles, sera mon plus doux partage.

Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur les cérémonies de la Semaine Sainte.

Quæ est alia gens sic inclyta, ut habeat cæremonias et universam legem, quam ego proponam hodiè ante oculos vestros? Où est un autre peuple si célèbre, qui ait des cérémonies et toute une loi semblable à celle que j'exposerai aujourd'hui à vos yeux? *Deut.*, 4.

Tous les ans, M. F., l'Eglise offre à nos yeux un grand spectable de religion, qui doit partager et sanctifier la semaine sainte. Tous les ans vous êtes frappés, émus, attendris d'un appareil si lugubre et si intéressant. Mais savez-vous entrer comme il faut dans l'esprit des cérémonies et des mystères ? Y assistez-vous avec tout l'empressement et toute la dévotion convenables ? en retirez-vous toute la consolation et le fruit que ces jours de grâce et de salut devraient opérer dans vos cœurs ? Voilà ce que je viens vous apprendre aujourd'hui, en vous expliquant les différentes cérémonies de la semaine sainte, pour vous disposer à sanctifier un temps si

précieux, qui doit vous sanctifier vous-mêmes et vous renouveler.

Puisse l'Esprit-Saint répandre en ce jour l'onction sur mes lèvres, et dans vos cœurs le goût de la piété, un sentiment vif et tendre des touchants mystères que je vous annonce!

Rien de plus frappant, de plus mystérieux que les cérémonies qui vont nous rappeler, dans le cours de cette semaine sainte, les derniers évènements de la vie de notre Sauveur, et la consommation du grand ouvrage de notre rédemption. L'Eglise en consacre le commencement à la bénédiction et à la procession des rameaux, pour nous rappeler le triomphe de Jésus-Christ, lorsque, six jours avant sa mort, il entra à Jérusalem, monté sur une ânesse, et que le peuple accourut au-devant de lui, et le reconnut pour le Messie. Les uns portaient des branches d'arbre à la main, les autres jetaient leurs habits sur son passage, criant: *Louanges au Fils de David! Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* Voulant imiter ce zèle de l'ancien peuple de Dieu, ses empressements, ses éloges, ses hommages envers le Sauveur entrant triomphant dans sa capitale, l'Eglise nous met en mains des rameaux verts qu'elle a bénits, et nous conduit en procession. Le rameau vert est le symbole du triomphe et de la victoire, de la réconciliation et de la paix, de l'espérance et de la joie. Et voilà ce que signifie, ce que nous annonce la cérémonie de ce jour; je veux dire le triomphe de la grâce et la délivrance des captifs du démon par la venue du Messie, la paix rétablie entre le ciel et la terre, la céleste Jérusalem ouverte aux enfants d'Adam par le Roi de gloire et le

triomphateur du péché. Vous le savez, M. F., Jésus-Christ, par sa croix, nous a rouvert le ciel que le péché nous avait fermé. Pour nous rappeler ce consolant mystère, voici la cérémonie qui s'observe : au retour de la procession, on trouve fermée la porte de l'église, qui est l'image du ciel; le Prêtre la frappe du bâton de la croix, et elle s'ouvre : alors la procession entre en triomphe dans l'église.

Il vous est aisé maintenant de comprendre dans quel esprit vous devez assister à cette procession. Ce doit être avec une tendre piété, reconnaissant Jésus-Christ pour votre Sauveur, vous rejouissant de son triomphe, le priant de faire son entrée dans votre cœur, et d'éloigner tous les obstacles qui pourraient vous empêcher de le suivre au ciel, dont il vous a fait la conquête. Conservez avec foi les rameaux bénits, portez-les dans vos maisons pour qu'ils y attirent la bénédiction de Dieu, et qu'ils y soient un gage de la protection du Ciel contre la tempête et contre les ennemis de votre salut. Ils pourront encore servir quand on vous administrera les derniers sacrements.

L'entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem fut, sans doute, un grand sujet de joie et d'admiration pour ses disciples. Mais ensuite, quel changement étrange à sa passion! quel sujet pour eux d'affliction et de larmes! L'Eglise entre dans les mêmes sentiments : au retour de la procession des rameaux, elle ne s'occupe, à la Messe, que des humiliations et des souffrances de J. C.; on y lit l'histoire de sa passion. Pourquoi ce changement si subit et si lugubre? Hélas! le Sauveur n'entrait en triomphe à Jérusalem, que pour y mourir bientôt; ce même peuple qui l'avait reçu avec tant d'honneur et d'allégresse, le dimanche, demanda sa

mort à grands cris six jours après. Quelle inconstance! quel aveuglement! quelle inconcevable fureur! N'imitons-nous pas ce malheureux peuple, M. F.? Après avoir reçu Jésus-Christ à la sainte communion avec honneur, avec amour, ne le rejetons-nous pas ensuite par le péché? ne le faisons-nous pas mourir, autant qu'il est en nous? Oh! quel sujet de confusion pour nous, et de douleur amère!

Ce fut le mercredi, que les ennemis de J. C. résolurent de le faire mourir, et que le perfide Judas le leur vendit. Aussi le mercredi est-il regardé comme le commencement de la passion du Sauveur, et, en conséquence, comme un jour de deuil et de pénitence pour les chrétiens, ses disciples; et l'Eglise commence en ce jour à célébrer ses funérailles par l'office des ténèbres, qui se répète les deux jours suivants. Vous remarquerez, M. F., qu'un grand nombre de cierges sont allumés au commencement de cet office, qu'on les éteint successivement à la fin de chaque psaume, que le chant y est lugubre. On y lit les lamentations de Jérémie, et le Célébrant frappe quelques coups à la fin de l'office. Tout cela est plein de sens, et doit réveiller votre attention et animer votre foi. En effet, ces cierges qu'on éteint nous rappellent que J. C., la lumière du monde, s'est éteint, et qu'il est mort pour nos péchés; ce bruit exprime le trouble et le désordre de la nature dans le supplice de son Auteur; tout cet appareil de deuil et de tristesse doit imprimer dons notre âme les mêmes sentiments d'émotion et de sensibilité que nous aurions éprouvés si nous eussions assisté réellement à la mort et aux funérailles de J. C.; les plaintives lamentations de Jérémie sur les malheurs et la ruine de Jérusalem, doivent nous faire verser des larmes de pénitence sur le triste état de notre

âme. Pécheurs, permettez-moi de vous le demander avec le Prophète, qu'est devenue cette beauté, cette innocence que vous reçûtes dans le Baptême? Qu'avez-vous fait de ces trésors de grâce dont le Seigneur avait enrichi votre âme: *Quomodo obscuratum est aurum optimum?* Comment vous êtes-vous comportés envers votre Sauveur? Ne l'avez-vous point fait mourir comme les Juifs? *Peccatum peccavit Jerusalem.* Venez donc pleurer avec nous vos ingratitudes et vos péchés, pendant l'office des ténèbres. Profitez donc de ces jours de miséricorde pour vous convertir au Seigneur votre Dieu : *Convertere ad Dominum Deum tuum.*

Mais, hélas! il en sera, cette année, comme les années précédentes; beaucoup de pécheurs resteront endurcis, ne paraîtront point aux offices, et ne verseront pas une larme, tandis que l'Eglise leur mère sera, par toute la terre, dans la pénitence, le jeûne et la prière. Les offices sont trop longs, dit-on; ils sont trop tristes et trop fatigants. — Ah! qu'ils écoutent et qu'ils tremblent, ces cœurs insensibles! qu'ils écoutent l'anathème prononcé dans l'Ecriture contre l'âme qui ne s'affligera point avec le peuple de Dieu, au temps prescrit de la pénitence et de l'expiation publique : Elle sera maudite et périra, dit le Seigneur : *Anima quæ afflicta non fuerit die hâc, peribit.*

Plus nous avançons, plus le sujet devient intéressant. Le Jeudi-Saint a été de tout temps une fête extrêmement recommandable dans l'Eglise. Trois cérémonies importantes distinguent ce saint jour.

La première est la consécration des saintes huiles, dont l'Eglise se sert dans l'administration des sacrements. Ces huiles saintes, que l'Evêque bénit avec un grand appareil, sont de trois sortes: l'huile

des infirmes, qui sert de matière au sacrement d'Extrême-Onction; le saint chrème, qu'on emploie pour le Baptême, la Confirmation, la consécration des Evêques, des églises et des autels; et l'huile des catéchumènes, dont on fait l'onction sur ceux qu'on prépare au Baptême, pour l'ordination des Prêtres et pour le sacre des Rois. Cette pompeuse cérémonie se fait le Jeudi-Saint, parce que c'est en ce jour que Jésus-Christ a établi le sacerdoce et institué le plus grand des sacrements. Les fidèles doivent y prendre une vive part, et remercier en ce jour le divin Sauveur de ce qu'il a institué les sacrements, qui sont les canaux de ses grâces, et établi les Evêques et les Prêtres, qui, tenant sa place sur la terre, nous administrent ses sacrements, nous procurent le salut et la vie éternelle. Ah! M. F., notre réconnaissance pourra-t-elle jamais dignement répondre à de si grandes faveurs?

La seconde cérémonie est la cène ou le lavement des pieds. C'est une pieuse imitation de ce que fit Notre-Seigneur, la veille de sa mort, après la cène légale. S'étant levé de table, dit l'Evangile, il quitta ses vêtements, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin, et en lava les pieds de ses Apôtres; après quoi il leur dit : *Je vous ai donné l'exemple, moi qui suis le Seigneur et votre maître, afin que vous fassiez aussi de même.* De là, dans l'Eglise, cette pratique si touchante des supérieurs et des monarques, qui, au Jeudi-Saint, s'inclinent, comme J. C., le genou en terre devant les pauvres, leur lavent les pieds, et leur font l'aumône. Imitons, M. F., cette humilité de Notre-Seigneur; faisons gloire de ses abaissements, rendons à ses membres souffrants tous les services dont ils ont besoin, quelque vils qu'ils puissent être, et soulageons-les par nos aumônes

Mais c'est surtout l'institution de la divine Eucharistie qui fait l'objet principal de la solennité du Jeudi-Saint. Jésus-Christ ne pouvait nous faire un don plus précieux que celui de son Corps adorable, ni nous témoigner qu'il nous aimait à l'excès, qu'en nous laissant sa personne sacrée pour résider au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles, et pour nous nourrir de sa propre substance. Aussi l'Eglise s'efforce-t-elle d'honorer cet ineffable mystère par toute la pompe qu'elle déploie à la sainte Messe. Pour nous préparer plus particulièrement à cet auguste sacrifice, on fait d'abord l'absoute; c'est-à-dire qu'après avoir récité avec le chœur les sept psaumes de la pénitence, le Célébrant se lève, et, la main étendue sur les assistants, il leur donne l'absolution. Cette absolution a la vertu de remettre les fautes vénielles, et d'inspirer des sentiments de componction à ceux qui sont coupables de péchés mortels, pour se disposer à en recevoir le pardon dans le sacrement de Pénitence. Tout le monde alors doit se tenir à genoux et s'exciter à une vive contrition.

L'institution du très-saint Sacrement inspire tant de joie à l'Eglise, que, pour la célébrer, elle croit devoir suspendre son deuil et sa tristesse. Elle célèbre donc la Messe avec pompe et magnificence, chante le *Gloria in excelsis*, sonne toutes les cloches, et érige un reposoir richement décoré, pour y déposer le divin Sacrement. Quelle est donc notre obligation alors? C'est de renouveler, en ce grand jour, notre foi en la présence réelle de Jésus-Christ au très saint Sacrement, de le visiter dans le reposoir, et de lui faire amende honorable et réparation de tous les outrages qu'il y a reçus de notre part, et qui lui sont faits par les hérétiques et les impies.

Oui, M. F., c'est dans cet esprit qu'il faudra venir, le Jeudi-Saint, adorer le très saint Sacrement, pénétrés de confusion et de componction sur nos ingratitudes, nos irrévérences et nos profanations; remplis d'amour et de reconnaissance pour un si grand bienfait, admirant l'amour prodigieux du Sauveur pour nous, admirant ses abaissements, adorant ses grandeurs. Noublions pas non plus de compatir à ses souffrances dans les différentes stations de sa passion, que je ne saurais trop vous recommander de méditer au pied du Saint-Sacrement déposé dans le reposoir. Ah! que ne pouvez-vous y passer la nuit toute entière! que de grâces vous y puiseriez!

Après la Messe solennelle on cesse de sonner les cloches jusqu'au Samedi-Saint, pour exprimer la tristesse que doit nous causer la mort du Sauveur; on dépouille les autels et on les lave, pour nous apprendre avec quelle pureté nous devons assister au saint Sacrifice, et recevoir la sainte communion. Voilà ce qui regarde le Jeudi-Saint; passons aux cérémonies du Vendredi.

La solennité du Vendredi-Saint nous offre un spectacle bien lugubre, mais bien touchant. Les autels dépouillés, les ornements noirs et de couleur de sang, les cierges éteints, le prêtre avec ses assistants prosternés au commencement de l'office; en un mot, toutes les cérémonies de ce grand jour doivent porter dans l'âme la plus profonde affliction. On ne célèbre pas même le saint sacrifice de la Messe, quoiqu'il soit une vive représentation et une continuation sensible du sacrifice de la croix, parce qu'il renferme d'ailleurs trop de consolation et de joie. On y substitue un office composé de prophé-

ties et de figures de l'ancienne loi, qui annoncent et représentent les souffrances et la mort du Sauveur. On y lit la passion; on y fait des prières publiques, accompagnées de génuflexions, pour tous les états et toutes les conditions; on y prie même pour les schismatiques, les hérétiques, les Juifs et les païens, parce que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, et qu'il veut leur salut. Ensuite on fait l'adoration de la croix, cérémonie extrêmement instructive et touchante.

Vous remarquerez, M. F., que la croix, couverte d'un voile, est portée solennellement par les ministres, qui, à trois reprises, font des prostrations, pendant lesquelles on chante les *impropères*, c'est-à-dire, les reproches amoureux que le Sauveur fait à son peuple, qui, pour ses bienfaits, lui a préparé le fiel et le vinaigre, les épines, les clous et la croix. Arrivé devant l'autel, le prêtre découvre la croix, et l'élève pour la montrer au peuple. Voici la raison de cette cérémonie : ce mystère du salut du monde par la croix avait d'abord été caché au monde; mais en ce grand jour il a été consommé et montré à l'univers. Alors le prêtre avec ses ministres ôte ses souliers, va adorer la croix en faisant de profonds prosternements; ensuite il la fait adorer aux fidèles.

Souvenez-vous dans ce moment, M. F., que ce n'est pas le bois de la croix qu'on adore, mais J.-C., vrai Dieu, qui y a été attaché pour notre salut. Adorez-le donc profondément en baisant la croix, et demandez-lui pardon, du fond de votre cœur, de tous vos péchés, qui l'ont crucifié; prenez aussi la ferme résolution de renoncer pour toujours au péché, et de rompre vos mauvaises habitudes. Hélas! si vous osiez approcher vos lèvres du crucifix avec

un cœur encore attaché au péché, vous renouvelleriez le baiser du traître Judas. O bon Sauveur! éloignez de votre croix tous les hypocrites et les traîtres en ce grand jour de votre miséricorde pour les pécheurs; touchez-les de votre grâce, et triomphez de la dureté de leurs cœurs par la force de votre amour.

Après l'adoration de la croix, on va chercher la sainte hostie qui est au reposoir : le Prêtre, arrivé à l'autel, l'élève pour la faire adorer au peuple; il récite le *Pater*, et communie en silence Ainsi se termine cet office de deuil et de tristesse.

Le Samedi-Saint l'Eglise célèbre la sépulture de J. C. et sa descente dans les limbes : elle est encore dans les pleurs et l'affliction; mais elle commence à ouvrir son cœur à la joie par la bénédiction du feu nouveau, qui nous annonce que J. C., la lumière du monde, étoit mort, mais qu'il va ressusciter. Sa joie éclate; elle invite les Anges à partager son allégresse, dans ce beau cantique que le Diacre chante en bénissant le cierge pascal. Ce cierge est la figure de J. C. ressuscité et triomphant. Le Diacre y insère d'abord cinq grains d'encens, pour représenter les parfums dont le corps de J. C. fut embaumé, et ces cinq plaies; ensuite il l'allume pour annoncer la résurrection du Sauveur Pendant cette cérémonie, M. F., entrez dans les sentiments de l'Eglise, réjouissez-vous avec elle de la résurrection de son divin Epoux, et soupirez après votre résurrection à la grâce, à une vie toute nouvelle et vraiment chrétienne.

Une autre cérémonie bien remarquable du Samedi-Saint est la bénédiction solennelle des fonts baptismaux. Elle est précédée de leçons et de cantiques qui nous rappellent les grands et principaux

évènements de la Religion, qu'un chrétien doit savoir et ne jamais oublier. Le Prêtre fait ensuite la bénédiction de l'eau par plusieurs cérémonies sensibles et parlantes : il la touche, il la divise, il en répand vers les quatre parties du monde, en rappelant le commandement que Jésus-Christ a fait de baptiser toutes les nations de la terre. Il souffle sur l'eau pour y attirer le Saint-Esprit; il y plonge par trois fois le cierge pascal, pour exprimer que ce n'est que par les mérites de Jésus-Christ mort, enseveli et ressuscité, que cette eau peut avoir la vertu de régénérer nos âmes. Enfin, il y infuse du saint chrême et de l'huile des catéchumènes, pour consacrer en quelque sorte cette eau, et la sanctifier ; et cette eau est destinée pour le Baptême solennel.

L'eau étant bénite, on en fait l'aspersion sur les fidèles, afin que chacun se souvienne de la grâce de son baptême, qu'il en demande la conservation ou la réparation, s'il a eu le malheur de la perdre. Le peuple prend en même temps de cette eau dans des vases, et l'emporte dans les maisons pour baptiser en cas de nécessité, et pour s'en servir comme d'une eau bénite.

Enfin, on retourne à l'autel en chantant les litanies des Saints, soit pour obtenir, par leur intercession, la fidélité à toutes les grâces que le Seigneur vient d'accorder aux fidèles par tant de mystères, soit afin que l'Eglise du ciel s'unisse à celle de la terre pour célébrer la résurrection glorieuse du Sauveur, dont l'Eglise s'occupe désormais. En effet la messe se dit avec solennité ; on y chante le cantique des Anges, pendant lequel on sonne toutes les cloches ; on reprend le cantique de joie, *alleluia*, et on annonce la pâque des chrétiens.

O heureux jour! le plus beau, le plus grand, le plus désiré des jours! M. F., avec quelle magnificence, avec quel concours ne célèbrerons-nous pas cette ravissante solennité, où notre divin Sauveur, après avoir triomphé de la mort et du péché, est entré dans une vie nouvelle, est ressuscité pour ne plus mourir; où il communique à tous ses membres une vie céleste comme la sienne. Mais, dites-moi, combien de temps durera cette ferveur, cet accès de dévotion qui revient tous les ans. A voir, dans ces saints jours, le zèle et la piété des chrétiens empressés à venir se purifier par la pénitence, et faire à Dieu de nouvelles protestations de s'attacher à son service, de suivre désormais sa loi sainte, ne semble-t-il pas que le monde soit changé et réformé? Mais bientôt la dévotion s'évanouit avec la solennité; bientôt on oublie ses résolutions et ses promesses; bientôt on retourne à ses premières habitudes; on entretient les mêmes liaisons, les mêmes intrigues; on retient toujours le bien d'autrui dans ses mains; on conserve les mêmes inimitiés dans son cœur; on est toujours sujet aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions, aux mêmes vices; et au lieu d'être véritablement purifié, converti, ressuscité, au contraire on devient plus criminel, parce qu'on devient infidèle et ingrat, peut-être même sacrilége.

Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, M. C. F.! Ah! je vous en conjure, profitez de tous ces jours de grâce et de salut, de cette semaine sainte par excellence, pour revenir efficacement à Dieu, et pour vous affermir dans son amour. Pour cela, célébrez cette sainte semaine avec un redoublement de piété, de recueillement et de ferveur. Soyez assidus aux saints offices; méditez sérieusement sur le mys-

tère de chaque jour ; ajoutez au jeûne ordinaire quelque pratique de mortification ; privez-vous des plaisirs même innocents. Ah! si vous étiez à la veille de perdre votre père, votre mère, votre épouse, vous seriez dans la tristesse. Mais c'est votre Sauveur, votre Dieu qui va mourir, et mourir dans les plus rigoureux tourments ; et c'est pour vous qu'il va mourir : comment donc ne seriez-vous pas plongés dans la douleur, animés d'un vif amour, d'une tendre reconnaissance, d'une piété fervente ? L'apôtre saint Paul vous le dit : Si vous souffrez avec Jésus-Christ, vous serez glorifiés avec lui : si vous mourez réellement au péché, vous ressusciterez à la grâce, pour rentrer ensuite avec Jésus-Christ dans le royaume de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

POUR LE VENDREDI-SAINT.

Sacrifice de Jésus-Christ sur la croix.

Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. Jésus m'a aimé, et il s'est livré à la mort pour moi. *Ephes.*, 5.

Le mercredi des Cendres je vous annonçai, M. F., que l'Eglise avait institué le saint temps de Carême pour nous préparer, par la pénitence et par la conversion, au mystère de la Passion et de la mort de notre Sauveur, que nous célébrons en ce grand jour. Vous y êtes-vous préparés, et trouverons-nous aujourd'hui parmi vous beaucoup de pénitents? Hélas! il est une certaine classe de pécheurs que rien ne touche : et que viennent-ils encore faire ici, dans cette lugubre cérémonie? Ont-ils

fait, pendant ce Carême, un seul retour sur le triste état de leur âme? Se sont-ils approchés du tribunal de la pénitence avec un cœur sincère et contrit? Ont-ils commencé à expier leurs péchés par des pénitences proportionnées à leurs forces? Ah! combien qui n'ont pas plus fait de pénitence pendant le Carême que pendant le reste de l'année; qui, pendant ce saint temps, n'ont pas plus assisté aux offices qu'auparavant, et en qui l'on n'aperçoit aucun changement! Ils paraissent ici aujourd'hui, ils vont approcher leurs lèvres impures de la croix de Jésus-Christ. Ne sera-ce pas le baiser de Judas qu'ils lui donneront? Oui, sans doute, puisqu'ils ne font rien pour se convertir; et que, par leur persévérance dans le péché, ils retiennent leur Sauveur cloué sur la croix.

Ah! pécheurs, je vous en conjure, sortez de votre endurcissement; laissez-vous attendrir à la vue des souffrances de votre Sauveur. C'est son amour pour vous qui l'a crucifié; c'est pour vous sauver qu'il a souffert une mort si douloureuse. Donnez-lui donc enfin votre amour. En ce grand jour de la miséricorde, venez vous jeter entre ses bras, et vous réconcilier avec lui par une bonne confession.

Pour vous engager à cette démarche d'où dépend votre salut éternel, je vous ferai voir la grandeur et l'excellence du sacrifice que Jésus-Christ a offert pour vous, l'amour infini qu'il vous a témoigné dans sa passion et sur la croix. Puissiez-vous en être si touchés, que vous répondiez à son amour par une conversion prompte et véritable!

Dans l'état déplorable où était réduit l'univers, il fallait nécessairement un sacrifice pour expier

les péchés des hommes, et satisfaire à la justice de Dieu. Tant de crimes, de désordres et d'excès qui couvraient la face de la terre, avaient provoqué la colère du Ciel, et allumé le feu des vengeances divines. Les sacrifices de l'ancienne loi étaient défectueux et insuffisants : le sang des taureaux, l'immolation des victimes, ne pouvant laver les iniquités du monde et apaiser la colère céleste, le genre humain était perdu sans ressource, si une victime d'un ordre supérieur, et proportionnée à la grandeur des offenses, ne s'offrait pour le sauver. Touché de notre triste état, Jésus-Christ, le Verbe éternel, s'offre à son Père en qualité de victime. Père céleste, lui dit-il, je sais que les anciens sacrifices ne vous sont plus agréables, et que vous les avez rejetés. Me voici prêt à prendre sur moi tout le poids de vos vengeances pour attirer sur le genre humain les regards de votre miséricorde. *Tunc dixi : Ecce venio.* Quel sacrifice, grand Dieu ! et combien sera-t-il capable de toucher votre cœur! O hommes, qui gémissez sous l'esclavage du péché et la tyrannie du démon, admirez et reconnaissez l'excellence de ce grand sacrifice offert pour votre salut !

Sacrifice véritable. Ce ne sont pas les ombres et les figures de l'ancienne loi, qui ne pouvaient être agréables qu'autant qu'elles annonçaient, qu'elles prédisaient le vrai sacrifice, le sacrifice par excellence. Les ombres sont changées en lumière, et les figures ont fait place à la réalité.

Sacrifice sanglant. Selon la loi, la rémission des péchés ne pouvait se faire sans effusion de sang. Il fallait donc que le sang de l'Agneau sans tache fût répandu sur la terre, et que la rémission des péchés fût cimentée par ce sang adorable.

Sacrifice volontaire et libre. Si le souverain libérateur a été mis à mort, c'est parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.* Et quel autre motif que la bonté de son cœur pouvait l'engager à ce dévoûment absolu de lui-même, pour des pécheurs qui en étaient si indignes ?

Sacrifice universel. Le Sauveur du monde a souffert de tous, dans tout, et pour tous. Telle est, M. F., l'étendue de son sacrifice. Il a souffert de la part de tous : les Juifs l'ont persécuté, les gentils l'ont condamné, les bourreaux l'ont tourmenté et déchiré, les impies l'ont blasphémé et maudit, les grands l'ont méprisé, le peuple l'a outragé; tout s'est armé contre le Saint des saints. Hélas! ses disciples eux-mêmes, qui devaient faire sa consolation, l'ont abandonné, trahi, renié. Que cette plaie a été sensible à son cœur!

Il a souffert dans tout : dans sa doctrine qu'on accuse d'impiété ; dans sa liberté, il est vendu à prix d'argent, comme un vil esclave ; dans sa gloire, elle est changée en opprobre; dans son esprit, livré à l'amertume de ses pensées ; dans son cœur, navré de douleur ; dans son âme, triste jusqu'à la mort.

Il a souffert pour tous ; et chacun de nous, M. F., peut dire avec vérité : Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Sacrifice infiniment douloureux. L'homme avait péché dans tous ses sens, devenus les instruments et les complices du péché : il faut que tous les sens de l'Homme-Dieu soient livrés à de nouveaux tourments que l'enfer a inventés et réservés pour lui. Tous les tourments viendront se réunir à la fois sur sa personne adorable, pour en faire l'homme de

douleurs : *Virum dolorum*. Sa tête sera penchée sous une couronne d'épines; ses yeux seront noyés dans les larmes; sa langue sera abreuvée d'amertume et de fiel; son cœur sera ouvert par le fer d'une lance; ses mains, ses pieds, seront percés de clous et attachés à un bois infâme; tout son corps meurtri, déchiré, ne sera plus qu'une plaie; son sang ruisselle à grands flots; il tombe lui-même, en se traînant comme un ver de terre sur le pavé arrosé de ce sang; les bourreaux, épuisés à force de frapper, sont obligés de le relever, et la victime succombe sous la rigueur des coups!

O Dieu Sauveur! quels sont vos sentiments, au milieu de tant de douleurs et de tourments? Vous vous affligez, non de vos plaies, mais de nos péchés; vous offrez vos maux, pour attirer notre pardon; vous vous réjouissez de voir couler ces torrents de sang, dans la pensée que nos crimes y seront lavés. Le péché vous paraît si affreux; nos âmes vous paraissent si précieuses; les peines réservées aux pécheurs, si terribles, que vous souffririez, s'il était possible, des tourments encore plus douloureux, pour notre salut. Ah! M. F., quel autre amour que celui d'un Dieu, est capable de ce sentiment? et quels autres cœurs que les cœurs endurcis, seront insensibles à ses douleurs!

Enfin, sacrifice solennel, public, offert à la face de l'univers. Après les amertumes dans le jardin des Oliviers, après les opprobres dans les divers tribunaux de Jérusalem, après les horreurs de la flagellation douloureuse et sanglante, la Victime sort de la ville de Jerusalem, chargée du pesant fardeau de sa croix : elle avance vers le terme, et, sur les traces de son sang, elle arrive enfin au Calvaire, sur la montagne destinée au dernier supplice

des criminels. La justice divine l'y attendait depuis plus de quatre mille ans, le glaive à la main, pour l'immoler à ses justes vengeances. O Agneau de Dieu! ô Désiré des nations! ô Messie si longtemps annoncé au monde! était-ce donc pour cela que vous étiez venu sur la terre; que vous aviez été désiré par tant de patriarches, désigné par tant de figures, attendu pendant tant de siècles? Desseins de Dieu, que vous êtes adorables! mais que vous êtes impénétrables! Oh! M. F., que le péché est donc affreux, puisque c'est le péché qui a immolé une si grande Victime!

Le Saint des saints, le nouvel Isaac, est-il arrivé au lieu de son sacrifice : on le dépouille de ses habits; avec eux sont arrachés des lambeaux de chair. Comme un agneau à qui l'on ôte la toison, il souffre et se tait. On lui ordonne de se placer sur la croix, il obéit. On l'y attache, on enfonce les clous avec violence. Le Calvaire retentit de coups redoublés; les nerfs sont foulés, les os sont brisés, toutes les douleurs sont renouvelées. Enfin on l'élève, on le présente à tout Israel, à la vue d'un million d'âmes rassemblées de tout l'univers, et accourues à la grandeur du spectacle. Le voilà suspendu entre le ciel et la terre. Il s'offre de nouveau à son Père céleste, et n'attend plus que le moment qui doit terminer sa douloureuse carrière.

A ce moment de la mort d'un Dieu, toute créature doit se taire et trembler; la nature elle-même étonnée se confond, se trouble et se tait. Imitons-la, M. F., laissons parler Jésus-Christ sur la croix. Ecoutons la voix de ses plaies et de son sang; et, dans ce silence profond, plus éloquent que tous les discours, donnons un libre cours à nos sentiments à nos sanglots à nos larmes. C'est l'unique voix

que nous devons faire entendre. Renouvelez votre attention.

Le Sauveur du monde ne mourut pas d'abord qu'il fut élevé sur la croix : il y vécut trois heures entières, sans doute pour y souffrir plus longtemps. Tenons-nous, M. F., au pied de cette croix, comme des enfants affligés, aux pieds d'un père mourant. Recueillons ses derniers soupirs ; écoutons ses dernières paroles ; recevons-les comme son testament et son héritage, et gravons-les profondément dans nos esprits ; rien de si touchant et de si instructif. Il nous avait consacré ses travaux durant sa vie ; il veut encore nous consacrer ses derniers sentiments, ses derniers soupirs à sa mort

Tout ce qui se présente à ses yeux afflige son cœur, renouvelle ses plaies, et fait éclater son amour. Il a une mère, elle mérite ses premiers soins. Ah! mère tendre, en voulant les partager, vous augmentez ses douleurs. Mon fils, dit-il en regardant saint Jean, voilà votre mère : *Ecce mater tua.* Et vous, mère, voilà votre fils : *Ecce filius tuus.* Quel glaive de douleur dut alors percer votre cœur, ô Mère affligée ! Nous prenons part à vos afflictions ; daignez nous recevoir au nombre de vos enfants. Mère de miséricorde, soyez notre tendre mère.

Jésus-Christ a des ennemis. Ils n'ont des paroles que pour le blasphémer, et il n'a des sentiments que pour demander miséricorde pour eux. Mon Père, pardonnez-leur, ils ne connaissent pas toute l'horreur du crime qu'ils commettent ; ils sont mes ennemis, il est vrai ; mais ils sont votre ouvrage, et le prix de mon sang : *Pater, dimitte illis.* Quelle bonté ! quelle tendresse ! Hélas ! M. F., bien plus

criminels qu'eux, nous connaissons le mal que nous faisons, et nous le commettons malgré nos lumières, contre le témoignage de notre conscience: n'en sommes-nous pas plus coupables devant Dieu?

Parmi les ennemis du Sauveur, il y en a un qui l'intéresse plus spécialement, parce qu'il est plus coupable envers lui. Or, c'est en sa faveur qu'il prononce l'arrêt de la justification, et il signe cet arrêt de son sang. Vous étiez pécheur, vous êtes pénitent, dit-il au Larron; aujourd'hui même vous serez avec moi en paradis : *Hodiè mecum eris in paradiso.* M. F., aurons-nous un jour le même bonheur? Soyons pénitents comme le bon larron, et nous pourrons être à jamais heureux avec lui. Mais n'attendons pas les derniers moments; pour un qui se convertit à la mort, mille périssent dans leurs péchés.

Jésus voit des pécheurs auteurs de ses souffrances et de sa mort, c'est vers eux qu'il tourne ses regards. Ses bras s'étendent, son cœur s'ouvre pour leur marquer son amour et le désir de leur conversion. Il est dévoré de la soif, mais c'est une soif ardente de leur salut : *Sitio.* Ah! M. F., le salut de notre âme le dévore encore de la même soif : la négligerons-nous, cette âme, comme nous avons fait jusqu'à présent?

Jésus a un Père : il est sorti de son sein; il doit bientôt y rentrer. Mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous délaissé dans l'abîme de l'angoisse et des douleurs? Pouvez-vous méconnaître votre Fils bien-aimé, le tendre objet de vos complaisances : *Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Ah! disons avec lui : Mon Dieu, ne nous délaissez pas dans nos afflictions! que deviendrions-nous sans votre secours? Vous connaissez notre faiblesse, soyez-en touché.

Jésus a une âme. Oh! qu'elle est sainte! qu'elle

est précieuse! Elle a été triste jusqu'à la mort; elle sera soumise jusqu'à la fin. Il la recommande à son Père céleste ; il veut la rendre entre ses mains, comme c'est de ses mains qu'il l'a reçue : *In manus tuas commendo spiritum meum.* Recevez la mienne, ô mon Dieu! quand je serai dans les derniers moments. Dès à présent je vous fais le sacrifice d'une vie dont je n'ai que trop longtemps abusé.

Enfin, tout est consommé. Les oracles sont remplis, les prophéties sont accomplies, les figures sont terminées, le péché est expié, la mort est domptée, l'enfer est consterné, la voie du ciel est ouverte, le grand ouvrage de la rédemption est achevé. Jésus expire.... Jésus est mort: *Consummatum est.* Consommation de justice, consommation de miséricorde, consommation de sacrifice. La Victime est offerte, l'Agneau sans tache est immolée, tous les desseins de Dieu sur lui sont remplis : *Consummatum est.*

Voilà, chrétiens, voilà où l'a conduit son amour; mais aussi voilà où l'ont conduit nos péchés. Venez donc, pécheurs, venez considérer votre ouvrage et déplorer vos malheurs. C'est votre Dieu, votre Sauveur, votre Père mourant qui vous appelle au pied de sa croix : et que vous dit-il à tous? Venez, considérez. Venez, vindicatifs, voyez votre Dieu pardonnant à ses bourreaux : conserverez-vous toujours de la haine contre vos ennemis? Venez, ivrognes, voyez votre Sauveur abreuvé de fiel et de vinaigre, dévoré d'une soif ardente: vous livrerez-vous toujours aux excès de l'intempérance? Venez, ambitieux, considérez les humiliations et les opprobres dont m'a couvert votre orgueil. Venez, avares, déplorez votre attachement aux biens de ce monde, et voyez l'état d'indigence où je meurs, ne laissant

que ma croix pour héritage à mes enfants. Venez, impudiques, libertins, et voyez les plaies profondes qu'ont faites à mon cœur vos plaisirs criminels. Et comment ne craindriez-vous pas, ne rougiriez-vous pas d'être des membres délicats, sous un chef couronné d'épines? *Attendite, et videte.*

Mais enfin, M. F., puisque nous avons eu le malheur de verser ce sang précieux, n'en perdons pas le fruit. Disons, mais dans un esprit bien différent de celui des Juifs : *Sanguis ejus super nos.* Oui, adorable Sauveur, que votre sang se répande et coule sur nous. Qu'il coule, ce sang adorable, sur les pécheurs, et qu'il les touche, les convertisse, les ramène de leurs égarements. Qu'il coule sur les pénitents, et qu'il les soutienne dans les exercices pénibles de la pénitence qu'ils ont embrassée. Qu'il coule sur les âmes tièdes, et qu'il les anime d'une sainte ferveur, en les retirant de cet état de langueur où elles gémissent. Qu'il coule sur les âmes affligées, et qu'il soit leur consolation et leur force dans les tristes épreuves de cette vie. Qu'il coule sur les âmes justes, et qu'il les conduise à grands pas dans les voies de la perfection. Qu'il coule enfin sur nous tous, et qu'il nous purifie, qu'il nous sanctifie, qu'il nous sauve.

Ah! M. F., quel serait notre malheur, si le sang d'un Dieu était pour nous répandu en vain, et, si sous les yeux de notre Sauveur, nous venions à nous perdre! Dieu de bonté, Dieu souffrant et mourant! faites donc que, dociles à la voix de votre sang, nous recueillions le fruit de vos travaux; que nous repondions à votre amour; que nous gémissions sur nos égarements, et que nous ne vivions plus que pour celui qui est mort pour nous, et qui seul doit être notre résurrection et notre vie: *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Sur la résurrection spirituelle.

Surrexit. Il est ressuscité. *S. Marc*, 16.

Le voilà donc arrivé, M. F., ce jour solennel, où les humiliations se changent en triomphe, où les desseins des méchants sont confondus, où celui qui semait dans les larmes, moissonne dans la joie: *Surrexit.*

Durant le cours de plusieurs semaines, les larmes ont été votre partage; nos églises, revêtues de deuil, n'ont offert à vos yeux que des objets sombres et lugubres; à la vue des souffrances et de la mort ignominieuse de votre divin Rédempteur, votre âme a été plongée dans l'affliction. Mais aujourd'hui le spectacle change; déjà des chants d'allégresse, la figure de cet *Alleluia* éternel de la Jérusalem céleste, ont réveillé votre âme abattue par la douleur, et vous ont appris que le temps des épreuves était passé, que l'ouvrage du salut était consommé, que Jésus venait de dépouiller l'enfer et d'enrichir les cieux: *Surrexit.*

O vous qui avez méconnu ce Jésus au jour de ses opprobres, venez le reconnaître au jour de sa gloire; vous qui l'avez vu insulté de toutes les créatures dans ces derniers jours, venez le voir aujourd'hui adoré des anges du ciel; vous qui avez pleuré sa mort, réjouissez-vous dans sa résurrection! Vierge sacrée, sa mère, saintes femmes, essuyez vos larmes; disciples consternés, rassurez-vous; peuple fidèle, venez voir ce divin soleil tout rayonnant de lumière,

âmes justes, qui l'avez suivi à la trace de son sang, et qui ne découvriez plus en lui les traits de sa majesté, venez le voir dans tout l'éclat de sa beauté et de sa gloire. Venez, mêlons ensemble et nos cœurs et nos voix, pour rendre à Dieu des actions de grâces sur les victoires de son Fils. Que tout ce qui respire loue aujourd'hui le Seigneur; que toute créature chante: *L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir gloire, honneur, puissance, force et divinité.* Jour des jours, jour d'espérance et de salut pour tout le peuple fidèle; jour de gloire et de triomphe pour les membres comme pour le chef; jour où le péché est détruit, l'enfer vaincu, le démon terrassé, le règne de la grâce établi, le ciel ouvert! *Surrexit!*

Ne croyez pas cependant, M. F., que je me borne à vous entretenir du triomphe glorieux de Jésus-Christ dans sa résurrection. Le premier fruit que vous devez retirer de cette solennité, étant de rendre votre résurrection spirituelle semblable à celle de ce divin Sauveur, je m'attacherai à vous fournir sur sur ce sujet les instructions les plus solides. Honorez, etc.

NOTRE résurrection spirituelle consiste à prendre, comme Jésus-Christ, une vie nouvelle. Elle doit être véritable et réelle, et non point fantastique et imaginaire, comme celle de la plupart des chrétiens dans ces jours de solennité. Car, hélas! M. F., qu'avons-nous vu, et que voyons-nous tous les ans à Pâques? Ce que vit autrefois le prophète Ezéchiel: des morts de plusieurs années se lever de leurs sépulcres, et composer une armée florissante; c'est-à-dire une foule de pécheurs invétérés errer pen-

dant ces jours autour du saint Tribunal, et former un peuple de nouveaux pénitents. Mais ce merveilleux spectacle n'est-il pas, au fond, une pure vision ? Et la plupart de ces résurrections annuelles et de ces pénitences pascales sont-elles autre chose que des ombres de pénitence et des fantômes de résurrection ?

J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection, toutes ces dévotes apparitions que font durant ce saint temps, dans nos églises, ces prétendus chrétiens qui, hors de là, n'y viennent que rarement; qui passent les six mois, souvent même les années entières dans un éloignement criminel des sacrements; qui n'assistent aux offices qu'avec dégoût et contrainte; qui, pour toute sanctification du dimanche, se contentent d'une Messe basse, sans se mettre en peine des lois de l'Eglise et du scandale qu'ils donnent à leurs frères.

J'appelle ombres de pénitence et fantômes de résurrection, toutes ces confessions précipitées, faites sans recherches suffisantes, sans examen, avec une conscience aveugle sur ses devoirs, sans contrition, sans un ferme propos de changer de vie, sans autre sentiment, en un mot, que la honte de l'aveu et l'envie d'une prompte absolution.

J'appelle enfin ombres de pénitence et fantômes de résurrection, toutes ces communions hasardées, qui n'ont point été précédées d'une épreuve suffisante, qui sont accompagnées d'une sécurité criminelle qui ne diminue pas, aux yeux de Dieu, l'horreur et l'attentat du sacrilége, et qui sont suivies d'un endurcissement encore plus funeste. Pénitences fausses! résurrections chimériques! illusions publiques! O saints mystères, comment êtes-vous traités!

C'est cependant là, M. F., la plainte ordinaire de l'Eglise et le triste sujet de ses gémissements, qu'à Pâques même les vrais changements sont rares, que tout ce que l'on voit de nouveau dans ces saints jours, n'est qu'une pure cérémonie, et qu'après les fêtes tout se trouve dans le même état qu'auparavant.

En voulez-vous savoir la raison? C'est qu'il n'y a point de vraie conversion, comme il n'y a point de résurrection véritable, qu'elle ne soit surnaturelle. Jésus-Christ n'est ressuscité que par sa vertu divine; et nul ne peut reprendre comme lui une vie nouvelle, que par un principe surnaturel. Or, quel est le ressort de ces dévotions du temps de Pâques? Elles n'ont point d'autre principe que des sentiments humains et des dispositions purement naturelles. On donne dans ce saint temps quelques signes de religion: mais c'est la bienséance qui l'ordonne; c'est le monde même, tout corrompu qu'il est, qui le demande; il faut tromper des yeux qui nous observent; éluder les anathèmes de l'Eglise qui nous menace. On obéit donc, mais à contre-cœur; chacune des démarches que l'on fait, semble dire, par le trouble qui les accompagne : *Quare inquietâsti nos?* Devoirs onéreux, obligations importunes, pourquoi venez-vous troubler notre paix, interrompre nos plaisirs, suspendre nos habitudes? C'est là tout le mystère des pieux mouvements que les pécheurs se donnent dans ces saints jours.

Or, dites-moi, M. F., un retour à Dieu ainsi forcé, sans esprit intérieur, par respect humain, par crainte servile, quelque spécieux qu'il soit au-dehors, peut-il jamais être, au fond, réel et véritable, et le démon n'y a-t-il pas plus de part que Dieu? Aussi, dit saint Jean, quoiqu'il paraisse, aux yeux

des hommes, que ces pécheurs aient repris une vie nouvelle, ils sont toujours au nombre des morts : *Nomen habes quòd vivas, et mortuus es.*

Mais en quoi consiste donc cette vie nouvelle qui doit être le fruit de cette grande solennité ?

Saint Paul, dans son Epître aux Corinthiens, a exprimé quelle est la vie nouvelle que doit mener un chrétien après Pâques. *M. F.*, dit ce grand Apôtre, *si vous êtes ressuscités avec J. C., cherchez ce qui est dans le ciel, où J. C. est assis à la droite de son Père; n'ayant d'affection que pour les choses du ciel, détachez-vous de celles de la terre.* Changement de pensées et de désirs : voilà donc, M. F., la preuve de votre résurrection, voilà des règles qui ne sont point équivoques.

C'est l'esprit et le cœur qui déterminent toutes nos actions. Or, l'illusion dans l'esprit et la corruption dans le cœur, tel était votre état avant votre résurrection. Aujourd'hui votre esprit est-il éclairé par la foi ? votre cœur est-il purifié par la grâce ?

D'abord, vivez-vous de la foi, comme le juste ? règle-t-elle vos jugements ? est-elle la source de vos pensées ? êtes-vous pénétrés de la grandeur de votre Dieu, de l'importance et de la nécessité de votre salut ? Connaissez-vous la vanité des choses d'ici-bas, l'inutilité des occupations de la terre, les dangers que l'on court dans le monde, la corruption de ses maximes, le faux brillant de ses honneurs ?

En second lieu, votre cœur est-il d'accord avec votre esprit ? L'éloignement du monde et de ses plaisirs, la prière, le recueillement, la vigilance, la mortification, feront-ils désormais vos plus chères délices ? Pourra-t-on dire de vous, en parlant du lieu de votre chute, ou plutôt de votre mort, ce que les Anges disaient du sépulcre de Jésus-Christ : Il

n'est plus ici, il est ressuscité : *Surrexit, non est hic?*

Ne vous trouvera-t-on plus dans ces cabarets, qui ont été pour vous la cause funeste de tant de crimes; où vous avez dissipé un argent nécessaire à votre famille; où vous avez blaphémé le saint nom de Dieu, fait tant d'imprécations, tenu tant de mauvais propos, occasionné tant de querelles; où, enfin, vous vous êtes mis, par l'ivresse, au-dessous de la bête? Ne vous verra-t-on plus dans ces compagnies dangereuses, où la médisance se repaît des faiblesses et des défauts du prochain; où tant de fois l'on a blessé votre pudeur et corrompu votre cœur par des discours et des libertés criminelles? Sera-ce bientôt et pour toujours que cette église deviendra le lieu de vos délices; que vous viendrez pleurer, au pied des autels, les égarements de votre vie passée; et que vous y réparerez, par votre recueillement et votre modestie, les irrévérences que vous y faisiez, les scandales que vous y donniez par votre dissipation et par vos parures mondaines? Ah! jusqu'à ce que vous donniez ce spectacle édifiant; jusqu'à ce que nous vous voyions plus adonnés à la prière, plus recueillis dans la maison du Seigneur, plus assidus à fréquenter les sacrements; jusqu'à ce que vous montriez moins d'attache à vos intérêts, moins de sensibilité sur les injures, moins d'emportement et d'impatience dans vos peines; en un mot, jusqu'à ce que nous vous voyions changer de langage et de conduite, permettez-nous de douter de votre résurrection, et de dire, comme le Disciple incrédule : Je ne le croirai point, que je ne le voie : *Nisi videro, non credam.*

Quand un chrétien est ressuscité comme Jésus-Christ, le ciel est l'objet de ses désirs; la terre, l'objet de ses dégoûts; le monde, celui de ses aversions.

Car, encore une fois, qu'est-ce que ressusciter avec Jésus-Christ? C'est reprendre comme lui une vie nouvelle ; or, le signe de la vie, c'est l'action. Par conséquent, le signe d'une nouvelle vie, ce sont de nouvelles actions, de nouvelles pensées, de nouveaux désirs, de nouveaux sentiments, de nouveaux exercices.

Donnez-nous donc cette consolation. Menez désormais une vie chrétienne, M. C. F. ; ne nous faites pas repentir de l'absolution que nous vous avons donnée. Nous vous avons accordé ce bienfait, parce que nous avons compté sur vos promesses. Quel crime, si vous veniez à y manquer! vous joueriez-vous donc de Dieu, des sacrements et de votre éternité? Cependant rien de plus commun. Quelle est la cause de ces rechutes? Nous allons l'examiner.

D'ou viennent les rechutes? D'où vient, M. F., que votre résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce, en ces saints jours, est si peu constante et si peu durable? D'où vient que les Pâques ne font que des conversions passagères, et que vous conservez si peu de temps la grâce que vous avez reçue? Hélas! la cause d'un mal si déplorable n'est pas difficile à trouver: 1° On ne prend aucune précaution pour conserver cette grâce. 2° On oublie bientôt tout ce qu'on a promis à Dieu, et l'on viole sans scrupule toutes ses résolutions.

D'abord on ne prend aucune précaution pour conserver la grâce que l'on a reçue. Que dis-je? on regarde le temps pascal comme un temps de relâchement, de repos et de plaisir. On dirait, s'écrie S. Bernard, que la résurrection du Sauveur est devenue comme un temps de péché, et le terme fatal

de nos rechutes. Le deuil dans lequel l'Eglise était plongée ces jours derniers, les mystères douloureux qu'elle célébrait, les saintes austérités qu'elle prescrivait à ses enfants, tout cela arrêtait la licence ; et comme si cette Epouse de Jésus-Christ, dans le transport de joie auquel elle se livre à la vue de son divin Epoux ressuscité, lâchait la bride à toutes les passions, on voit renaître les parties de plaisir, les jeux, les dissolutions, les débauches, tous les excès les plus honteux. On dirait qu'il y a dans la Religion des jours où la retenue et la vertu sont de saison, et d'autres où la licence et le libertinage ont droit de dominer; ou, pour parler plus juste, on dirait qu'on ne doit être chrétien que durant quelques jours consacrés à la pénitence et aux larmes, et que, parce qu on s'est fait alors quelque violence, on a acquis le droit d'être pécheur pendant tout le reste de l'année!

Erreur, M. F. : funeste illusion ! Dieu ne change pas ; sa sainte loi est toujours la même. Ces parties de plaisir, ces débauches auxquelles vous avez renoncé, que vous avez dû pleurer et detester pendant les Pâques, ne peuvent redevenir légitimes et innocentes après les Pâques. Il faut donc les fuir constamment, si vous voulez conserver l'innocence de votre âme, cette grâce précieuse que vous venez de recevoir dans les sacrements.

Je dis, en second lieu, qu'une autre cause de vos rechutes, après la solennité de Pâques, est que vous oubliez bientôt tout ce que vous avez promis à Dieu, et que vous violez sans scrupule toutes vos résolutions. Vous avez fait à Dieu mille promesses, en approchant du saint Tribunal où vous avez trouvé une nouvelle vie. Les accomplissez-vous après être ressuscités? Et peut-on dire de vous comme de Jésus-

Christ, que la persévérance de votre résurrection et de votre nouvelle vie prouve la sincérité de vos promesses passées? Au contraire, ces résolutions si essentielles à votre salut, ces projets de mener une vie chrétienne, ces propos d'éviter à jamais les occasions du péché, de recourir souvent aux sacrements, s'évanouissent bientôt. Tout au plus vous y êtes fidèles pendant quelques jours, parce que vous auriez honte de violer vos promesses un moment après les avoir jurées au pied des autels. Mais cette fidélité est bientôt passée. Vous commencez à penser que vous vous êtes imposé un joug inutile et trop pesant, que vous pouvez vous dispenser de tant de gêne et de contrainte, et qu'il n'est pas nécessaire de vous faire une obligation de ce qui n'est, dites-vous, que de pure dévotion.

Voilà comme on oublie ces résolutions, comme les promesses s'évanouissent, comme le plan qu'on s'était formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus, même dans le souvenir. L'on reprend ainsi ses anciennes habitudes, et l'on retombe comme auparavant dans les mêmes péchés ; et c'est ainsi que toute la vie n'est qu'un retour continuel de la vie à la mort, de la grâce au péché. Faut-il être surpris, après cela, si l'on s'endurcit toujours de plus en plus dans le péché? Que dis-je? faut-il être surpris si l'on meurt dans le péché, puisqu'il est sensible et évident qu'on reçoit, à l'heure de la mort, les sacrements dans les mêmes dispositions qu'on les avait reçus pendant qu'on était en santé ; c'est-à-dire qu'à l'heure de la mort on fait de belles promesses, comme on en avait fait pendant la vie, et qu'on n'est pas plus changé ni converti que dans un autre temps? ainsi, l'on meurt dans le péché, et, par conséquent, en réprouvé. Malheur infiniment dé-

plorable, mes Frères, mais qui n'est que trop commun.

Ah! pour vous en préserver, profitez de l'avis que S. Paul adressait aux fidèles nouvellement convertis à la Foi. *Mes frères*, leur disait-il, *demeurez donc fermes, et ne vous engagez plus sous la dure servitude du démon, dont la grâce de Jésus-Christ vient de vous délivrer.* Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au Tribunal sacré, ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre faiblesse, ces déchirements de cœur, tout cela, l'auriez-vous souffert en vain: *Tanta passi estis sinè causâ?* Ne rentrez donc plus dans les voies amères de l'iniquité, qui sont si tristes et si difficiles; ne vous replongez plus dans ces crimes qui ont fait votre tourment. Vous êtes devenus des enfants de lumière, la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort, le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en rentrant encore sous la servitude du démon. Conservez donc soigneusement le trésor que vous avez reçu, jusqu'au jour du jugement, afin de ressusciter pour l'éternité bienheureuse. Je vous le souhaite, au nom du Père, etc.



POUR LE PREMIER DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Sur la paix de la conscience.

Pax vobis. La paix soit avec vous. *S. Jean*, 20.

Que nous serions heureux, M. C. P., si l'autorité que nous avons reçue de Jésus-Christ pour la conduite et la sanctification de vos âmes, s'étendait jusqu'à vous donner cette paix qu'il apporta sur la terre, que les Anges publièrent dès sa naissance, qui devait être le fruit de sa mort, et qui fut le premier don qu'il fit à ses disciples après sa résurrection! Mais l'exercice de notre ministère ne va point jusque-là. Nous pouvons bien vous dire, dans le tribunal de la Pénitence : *Je vous absous, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit;* nous pouvons bien vous distribuer le pain de sa divine parole, comme nous le faisons dans ce moment-ci; le faire descendre lui-même sur nos autels, et vous donner à manger sa Chair adorable. Mais la paix du cœur, cette paix délicieuse que les impies cherchent en vain, que les hypocrites ne sauraient goûter, que les mauvais chrétiens ne connaissent point; cette paix qui est le trésor du juste, l'image et comme l'avant-goût de ce repos, de ce bien-être éternel dont il espère jouir dans le ciel, il n'y a que Jésus-Christ en personne qui puisse vous la donner; il n'y a que ses vrais disciples qui la reçoivent. Tout ce que nous pouvons faire est donc de vous la souhaiter, et de vous apprendre à ne pas la confondre avec

la malheureuse tranquillité dans laquelle vivent beaucoup de chrétiens, et qui est chez eux le fruit d'une fausse conscience. Appliquez-vous, M. F., et donnez toute votre attention à cette vérité, sur laquelle vous n'avez peut-être jamais réfléchi.

La conscience est le cri intérieur de la vérité, de la raison, de Dieu lui-même, qui est la raison éternelle, et la vérité par essence. Dieu a imprimé cette divine lumière dans le cœur de tous les hommes.

D'où vient donc que cette conscience ne tient pas à tous le même langage ? D'où vient que ce qui paraît mauvais aux uns, paraît bon ou indifférent aux autres ? C'est que la plupart des hommes substituent à la véritable conscience, qui est la pure lumière de la raison, une conscience fausse qu'ils se font à eux-mêmes ; et cette fausse conscience est l'ouvrage des passions, de l'ignorance, des préjugés qui les aveuglent.

Je ne dirai rien ici, M.F., de ceux à qui Jésus-Christ n'a point été annoncé. Vous les jugerez, mon Dieu, non pas sur l'Evangile, dont ils n'auront eu aucune connaissance, non pas sur la loi qu'ils se seront eux-mêmes forgée ; mais sur cette loi intérieure que vous avez gravée dans le fond de leur cœur, et qui leur est commune avec les autres hommes. Je parle de la conscience des chrétiens, de nous, M. F., qui avons eu le bonheur de naître et d'être élevés dans le centre de la vraie lumière, et à qui l'ignorance ou les préjugés ne pourront jamais servir d'excuse, parce qu'étant environnés d'une foule de Docteurs et de Pasteurs qui expliquent la loi et nous la prêchent, notre ignorance ne peut être que volontaire ; notre conscience, quand elle est fausse, ne peut

être que l'ouvrage de notre malice, de notre corruption, du mépris, ou tout au moins de l'indifférence que nous avons pour la loi de Dieu.

Si notre conscience n'est point éclairée comme elle devrait l'être; si elle ne nous dicte point ce qu'elle devrait nous dicter; si elle ne crie point pour nous accuser et pour nous reprendre, lorsqu'elle devrait crier, ce n'est pas que nous ne puissions, c'est que nous ne voulons pas nous instruire; et, dans cette misérable disposition, l'homme jouit d'une fausse paix qui est le signe de sa réprobation, comme une longue et profonde léthargie est le signe et l'avant-coureur d'une mort prochaine. Donnons-en quelques exemples.

Le vindicatif a été à confesse, il a fait ses pâques. Que lui a dit son Pasteur? Pardonnez-vous à votre ennemi? l'aimez-vous? — Je ne lui veux point de mal; je l'aime en Jésus-Christ. — Vous l'aimez en Jésus-Christ! Mais savez-vous ce que cela signifie? Aimer ses ennemis en Jésus-Christ, c'est les aimer comme Jésus-Christ a aimé les siens, et il les a aimés jusqu'à donner sa vie pour eux. Il a prié pour ceux qui l'avaient couronné d'épines, qui lui avaient craché au visage, qui avaient déchiré son corps à coups de fouets, qui l'avaient cloué sur la croix, qui l'avaient abreuvé de fiel et rassasié d'opprobres. Est-ce ainsi que vous aimez votre ennemi? — Pauvre Pasteur! vous aurez beau dire, vous n'aurez jamais que cette froide réponse : Je ne lui veux point de mal. Que si vous pensez devoir exiger de votre pénitent quelque marque de ce pardon et de cet amour prétendus, quelque démarche qui blesse son amour-propre, vous ne trouverez plus en lui ni la douceur d'une brebis fidèle qui écoute et suit avec simplicité la voix de son Pasteur, ni la droi-

ture d'une âme timorée qui tremble toujours de ne pas faire tout ce qu'elle doit : ce ne sera plus une confession, mais une dispute. Et combien de fois ne l'avons-nous pas vu !

Est-ce que sa conscience ne lui reproche rien au sujet de ce prétendu pardon ? La parole de Jésus-Christ est claire : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qni vous persécutent.* Jamais rien au monde ne fut plus clair et plus précis. Oui, clair pour une conscience droite : mais le vindicatif se fait une conscience à lui; il ne donne point ce sens à ces paroles de Jésus-Christ. Il pardonne à son ennemi, dira-t-il; mais il conserve tous les griefs qu'il a, ou qu'il prétend avoir contre lui ; mais il pense, il parle, il se conduit en tout comme quelqu'un qui est foncièrement plein d'aversion et de mépris, ou tout au moins de froideur et de la plus parfaite indifférence. N'importe, il ne lui veut point de mal, sa conscience est tranquille à cet égard..... Faux pardon, faux amour, fausse paix, fausse conscience, mauvaise confession, communion indigne, profanation sacrilége.

Vindicatif! au cœur, à la conscience, à l'Evangile, et non aux sentiments de la nature perverse : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Fausse paix, fausse conscience, quoi de plus commun dans tous les états? Que disent les personnes mondaines, pour justifier leur manière indécente de s'habiller ? — C'est la mode ; je ne saurais paraître autrement dans le monde ; je suis habillée comme les autres ; ailleurs, c'est bien autre chose. — Lisez l'Evangile, écoutez l'Apôtre parler aux femmes chrétiennes, de leurs ajustements : tous vos raisonnements ne sont que les pré-

textes de votre vanité. Il est des personnes de votre état qui remplissent les bienséances, et qui ne vont pas découvertes comme vous. La décence vous parle; nous vous l'avons souvent rappelée nous-mêmes cette modestie chrétienne, nous rougissons de revenir si souvent sur cet article ; et si vous voulez être de bonne foi, vous ne pourrez disconvenir que vous êtes en contradiction avec l'Evangile. Mais cette règle sainte ne s'accommode point avec vos goûts , et vous lui donnez le sens que vous voulez; vous la faites plier à votre vanité. Que dis-je ? on la rompt, on la brise , on met l'Evangile en pièces pour l'ajuster à sa fausse conscience. Cependant le Confesseur ne veut pas se perdre, il exige qu'on s'habille décemment. On le lui promet, on fait ses pâques, et le lendemain on paraît à demi nu , comme auparavant ! Au cœur, au cœur, à la conscience, et non pas à la coutume, à la mode, à la corruption du siècle : *Redite, prævaricatores, ad cor.* Mon Dieu, éclairez, redressez cette fausse conscience, moyennant laquelle on fait un horrible mélange de votre culte et des maximes du monde.

Misérables cabaretiers , qui êtes la perte et la ruine de nos paroisses! que vous dit la conscience, lorsque les enfants volent leurs parents, lorsque le père arrache le pain de la bouche de sa femme et de ses enfants, pour payer les parties de débauche qu'ils font chez vous ? — C'est mon métier ; il faut bien que je vive : que voulez-vous que je fasse ? — Ce que je veux que vous fassiez? Que vous obéissiez à Dieu et à l'Eglise. Je voudrais que vous ne donnassiez point à boire pendant les offices, ni pendant la nuit. Je voudrais que votre porte fût impitoyablement fermée , non - seulement à des

heures indues, mais dans tous les temps, aux ivrognes, à tous ceux pour qui votre maison peut être une maison de dérangement. Ah! si la police savait, comme nous, tout le mal que vous occasionnez; si elle savait les disputes, les querelles, les horreurs que votre cabaret amène dans l'intérieur des ménages, elle ferait murer vos portes, raser vos maisons. M. C. F., pardonnez-moi; le zèle m'emporte, je le sens bien. Mais combien de fois ne vous ai-je pas fait en particulier les représentations les plus douces et les plus amicales! Combien de fois ne vous ai-je pas forcés de convenir que vous ne pouviez pas être innocents des désordres dont votre cabaret est la cause, et qu'il ne tient qu'à vous d'empêcher! Est-ce que vous ne voyez pas cela? Est-ce que votre conscience ne vous reproche rien sur cet article? A la conscience, au cœur, à la vérité, à la justice, et non pas au métier, à l'intérêt : *Redite, prævaricatores, ad cor.*

Que vous dit cette conscience lorsque nous prêchons sur l'usure? Vous retirez les intérêts d'une dette à jour fixe : cela est-il dans les règles? L'intérêt est-il légitime, quand on conserve le droit de propriété sur le capital? Que répondez-vous? — J'ai rendu service à mon débiteur; j'aurais fait valoir mon argent d'une autre manière. — Plaisant service, par lequel vous sucez le meilleur et le plus liquide de ses sueurs et de sa substance! Plaisant service, par lequel votre argent vous rapporte clair et net, sans travail, ce que ne vous rapporte assurément pas le plus fertile de vos fonds! — Je l'ai tiré d'embarras. — A la bonne heure, pour le moment. Mais l'argent que vous lui avez prêté ne fait que passer par ses mains et se consume. Où prendra-t-il ensuite de quoi vous payer l'intérêt? Sur

ses fonds, qui, rognés d'une année à l'autre, passeront enfin dans la masse de vos propres fonds ? Et voilà comme vous tirez d'embarras ce misérable ! voilà comme vous lui rendez service ! — Mais, ajoute l'usurier, j'ai des enfants, il faut bien que je les nourrisse ; j'ai des affaires, il faut que je les fasse, et que je profite de mon argent. — Oui, faites valoir votre argent, mais d'une manière légitime. Achetez-en des fonds, ou placez-le dans le commerce, en en courant les risques. Que si vous ne voulez ni l'un ni l'autre de ces partis, aliénez votre argent, placez-le à contrat de rente, et alors vous en retirerez un intérêt légitime. Pour nourrir et vêtir votre famille, vous est-il permis de voler le blé dans le grenier de votre voisin, et l'étoffe dans la boutique du marchand ? Non, sans doute. Et il vous serait permis de le voler par l'usure ? Au cœur, à la justice, à la conscience : *Redite, etc.* Entrons dans un autre détail.

Le fruit de la Pâque que nous venons de célébrer devrait être la paix, la vraie paix de la conscience. Est-elle acquise à ceux dont nous venons de parler ? Non, sans doute, ils ne jouissent que d'une fausse paix. Et ceux qui n'ont point fait de Pâques peuvent-ils avoir la paix ? Jésus-Christ a déclaré formellement que quiconque ne mangerait pas sa chair et ne boirait pas son sang, n'aurait point la vie éternelle. L'Eglise menace d'excommunication celui qui ne fait pas ses pâques. Ils ne les ont pas faites ; peuvent-ils être en paix ? Pour cela, il faudrait qu'ils eussent perdu la foi ; et alors leur conscience peut-elle être tranquille ? sont-ils intimement convaincus que la religion est fausse ? Quoi !

parce que je suivrai une route qui mène tout droit à l'enfer, faudra-t-il que je dise qu'il n'y a point d'enfer? Parce que je suis un impudique, faudra-t-il que je dise que ce qu'on appelle impudicité ne soit pas un mal? Parce que je ne vivrai pas suivant la religion, faudra-t-il que j'accuse la religion de faux? Mais cette religion je la trouvais si belle, si vraie, si aimable, lorsque je menais une vie chrétienne; lorsque mon cœur, innocent et libre, n'était point encore assujetti à ces passions qui aujourd'hui le dominent! Ce qui me paraissait alors si vrai, si beau, si honnête, a-t-il cessé d'être tel depuis que mon cœur est devenu faible? Les lumières de la raison deviennent-elles plus pures, plus vives, à mesure que le cœur se gâte? Incrédules, voilà ce que vous crie la conscience à certains moments. La tranquillité d'esprit que vous affectez, la paix intérieure dont vous prétendez jouir, n'est que le fruit malheureux des efforts que vous faites pour étouffer vos remords, pour rejeter la lumière, pour vous aveugler et vous endurcir: *Dicentes: Pax, et non erat pax.*

Que dirai-je des hypocrites, qui cachent la corruption de leur cœur sous les apparences de la Religion; qui prient, se confessent, font des pâques, et vivent de sacriléges? Non, il n'est pas vraisemblable que de telles âmes jouissent d'aucune espèce de tranquillité.

Quand on agit contre sa conscience, quand sciemment on cache ses péchés, ou qu'on les déguise; quand on foule volontairement aux pieds ce que l'on sait être de plus saint et de plus sacré; quand on n'embrasse Jésus-Christ que pour le trahir, comme l'infâme Judas, on n'évite point les remords qui lui déchirèrent les entrailles, et la

crainte de périr misérablement comme lui est un sentiment dont il n'est guère possible de se défendre. A les voir cependant au confessionnal et ailleurs, ne dirait-on pas qu'ils ont la paix? Paix fausse : *Pax, et non erat pax.*

Combien d'autres qui, sans en venir à cet excès, sont tranquilles, et cependant ne peuvent avoir la paix! Ce sont des chrétiens lâches, indifférents, qui croient avoir tout fait parce qu'ils ont satisfait au devoir pascal. Maintenant qu'ils ont fait leurs pâques, quelle sera leur vie? Ce qu'elle a été les années dernières : quelques promesses qu'ils nous aient faites, on ne les verra que rarement à la messe de paroisse et aux vêpres. Dans quelques péchés qu'ils aient le malheur de tomber pendant l'année, ils attendront tranquillement, pour se confesser, que les pâques prochaines arrivent. Est-ce dont là le fruit que vous retirez, M. F., de la grâce précieuse que Jésus-Christ vous a faite, et des sacrements que vous avez reçus? Ames tièdes, Jésus-Christ commence à vous vomir, et vous ne le sentez pas? Il vous vomira enfin, il vous rejettera tout-à-fait, et vous ne vous en apercevrez pas; vous mourrez enfin dans votre fausse paix : *Pax, et non erat pax.*

Hélas! M. F., il y en a bien d'autres; et quand on y regarde de près, on voit avec douleur que la plupart des chrétiens suivent malheureusement cette voie funeste dont il est dit qu'elle paraît droite, et qu'elle aboutit à l'enfer. Les uns croupissent dans l'ignorance des premières vérités et des obligations les plus importantes de la Religion. Nous avons beau les expliquer et les faire toucher au doigt, on ne veut pas nous entendre, et on nous écoute à peu près comme si nous contions

des fables. Ceci vous regarde, mon C. P., vous qui oubliez aujourd'hui ce que vous avez entendu hier, et qui ne vous souviendrez plus demain de ce que vous avez entendu aujourd'hui. Lorsque vous venez à confesse, vous n'avez presque rien à nous dire; et cependant vous n'êtes pas un saint. Mais vous ne voyez pas vos péchés, parce que vous ne connaissez pas vos devoirs. Ignorance coupable, en ce que vous pouvez et devez vous instruire. Avec cela, vous vivez tranquille, et votre conscience est en paix. Fausse paix, parce qu'elle est le fruit de l'ignorance la plus coupable : *Pax, et non erat pax.*

D'autres, avec des lumières suffisantes, se font une conscience aisée, qui ajuste, qui concilie l'esprit de Jésus-Christ avec l'esprit du monde, les maximes de l'Evangile avec les inclinations de la nature, la sévérité de la loi avec la corruption du siècle ; et embrassant, au lieu de la vérité qui troublerait et redresserait leur fausse conscience, embrassant, dis-je, un fantôme de leur façon, ils vivent et s'endorment dans une paix qui les conduit à la mort éternelle : *Pax, et non erat pax.*

Ah! M. F., si la fausse paix et la fausse conscience dont nous parlons, se trouvent quelquefois chez ceux mêmes dont la vie paraît la plus régulière et la plus fervente, qu'est-ce donc que notre conscience et la paix dont nous jouissons, nous qui n'avons aucune espèce de ferveur, et dont tout le mérite se réduit à remplir en gros les pratiques extérieures de la religion; nous qui prions par routine, qui nous confessons par habitude, qui recevons Jésus-Christ dans un cœur glacé? Mon aimable Sauveur! la paix que vous donnez à vos vrais disciples n'est pas ainsi faite : elle est fondée sur le témoignage d'une conscience droite et éclairée, qui

a pour règle, non pas la coutume, les maximes, le langage du monde; non pas les inclinations de la nature, mais votre Evangile seul.

Que si, par une suite de la fragilité humaine, l'homme d'une conscience droite s'écarte malheureusement de cette règle, aussitôt sa conscience crie, les remords le piquent; bien loin de s'excuser, il s'accuse, il se condamne, il se repent, il se jette entre les bras de Jésus-Christ, il se cache dans ses plaies, il s'enfonce dans son côté ouvert; il va, sans différer, au tribunal de la pénitence, et il y retrouve la paix, la paix de Jésus-Christ.

Ah! pécheurs, si vous sentiez, si vous pouviez comprendre quelle est la douceur de cette paix! si vous pouviez comparer le trouble des passions avec la tranquillité d'une conscience pure! Mais ce trésor est caché à vos yeux, et la joie du Saint-Esprit, ce sentiment inestimable qui fait le bonheur des âmes justes, vous est absolument inconnue. Que vous êtes à plaindre de ne pouvoir goûter un instant de paix, qu'en étouffant les remords de votre conscience, et en détournant les yeux pour ne pas vous voir tels que vous êtes! Affreuse position d'un chrétien qui ne veut pas se soumettre à l'aimable joug de l'Evangile, et qui est en guerre avec son Dieu! Car enfin, malgré lui, sa conscience crie quelquefois. Eh! que devient alors cette paix dont les pécheurs se vantent de jouir? Non, non, ils ont beau faire et beau dire, il n'y en a point pour eux : *Non est pax impiis.*

M. C. P., *que la paix de Jésus-Christ garde donc vos esprits et vos cœurs, et fasse tressaillir votre âme d'une joie toute sainte et toute céleste. Pax Dei.* Je vous souhaite, non la paix, la fausse paix que donne le monde, et que les hommes cherchent

en vain dans les plaisirs passagers, dans les biens fragiles de ce monde; mais la paix de Dieu, la paix dont jouit une âme qui s'attache uniquement à Dieu : *Pax Dei.* Je vous souhaite, non la paix, la fausse paix d'une conscience qui cherche à s'aveugler et à s'étourdir, mais la paix d'une conscience droite qui cherche la lumière et la suit : *Pax Dei exsultet in cordibus vestris.*

Donnez-nous-la vous-même, ô Jésus! cette paix si désirable, comme vous la donnâtes à vos disciples. Et parce qu'elle doit être le fruit de la victoire que nous remportons sur nos passions, donnez-nous la force de les vaincre. C'est ainsi, et non autrement, que nous goûterons en vous, ô Dieu de paix et de toute consolation! cette paix délicieuse et ineffable qui est, sur la terre, le gage précieux de la paix dont vos élus jouiront éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE SECOND DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Sur la patience.

Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. Mes chers Frères, Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas. *S. Pierre, ch. 1, de l'Epître de ce jour.*

Tout le temps pascal, M. F., est consacré par l'Eglise à la sainte joie que lui inspire la résurrection de son Epoux. Elle veut que tous ses enfants la partagent cette joie; mais elle craint qu'au milieu de tous ces transports d'allégresse, ils ne viennent à

oublier ce qu'il en a coûté à leur Sauveur pour essuyer leurs larmes et dissiper leurs inquiétudes. Elle craint encore plus qu'ils ne viennent à méconnaître cet esprit de soumission et de patience, qui sont les fruits d'un si grand mystère. C'est pourquoi, dans l'épître de ce jour, elle nous remet sous les yeux la conduite de Jésus-Christ pendant sa passion; cette soumission parfaite aux ordres de son Père céleste, cette patience inaltérable au milieu de ses souffrances et sur la croix; et elle nous exhorte, avec le prince des Apôtres, à imiter ce divin modèle.

Patience, M. F., patience vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis du prochain, vis-à-vis de nous-mêmes. C'est à cette vertu que je viens vous exhorter : commencez aujourd'hui à la pratiquer, en m'écoutant favorablement.

Nous sommes les jouets de la fortune, qui place, déplace, élève, abaisse, afflige, console les misérables humains, et les berce au gré de ses caprices : tel est le langage du monde; mais les chrétiens ne pensent, ne parlent point ainsi. Tout ce qui arrive au dernier des hommes aussi bien qu'aux plus grands rois, n'arrive et ne peut arriver sans une permission expresse de Dieu, dont la sagesse est infinie. C'est sa main toute sage et toute puissante qui nous a placés dans ce bas monde, pour nous conduire, à travers un mélange continuel de biens et de maux, à ce bonheur suprême dont il nous inspire le désir, et qu'il promet à quiconque s'abandonne parfaitement à ses volontés toutes saintes et toutes justes. C'est la main de Dieu, et non pas la fortune ou le hasard, qui nous met tantôt dans une

position, tantôt dans une autre; qui nous fait passer, comme bon lui semble, de la joie aux afflictions, des afflictions à la joie; des richesses à la pauvreté, et de la pauvreté aux richesses ; de la gloire aux humiliations, des humiliations à la gloire; de la santé à la maladie, de la maladie à la santé; et celui-là est ce que j'appelle patient avec Dieu, qui supporte, sans s'émouvoir, et les biens et les maux, conservant l'égalité de son âme, dans quelque situation qu'il se trouve: toujours ferme et plein de confiance sous la main de Dieu, quand elle le frappe ; toujours humble et plein de retenue et de circonspection sous la main de Dieu, quand elle l'élève; de sorte que la prospérité ne l'enfle point, et qu'il ne soit jamais abattu dans la disgrâce.

Vous êtes dans le malheur, dans l'affliction, M. C. P. ; n'en accusez point les créatures, c'est la main de Dieu qui est sur vous : armez-vous donc de courage, tenez ferme, supportez la main du Seigneur, et attendez avec patience qu'il vous console. L'affliction passera, mais le fruit que vous en retirerez ne passera point, et la suite vous en fera connaître le prix. Je vous entends quelquefois dire : Ah! que je souffre! ah! que cette maladie est longue! Que cet enfant me donne de chagrin! Les inquiétudes me rongent, les soucis me dévorent, le malheur me poursuit! — Non, M. C. F., ce n'est pas le malheur qui vous poursuit, c'est la main gauche du Seigneur qui est posée sur vous : *Læva ejus sub capite meo.* Patience, patience; bientôt vous sentirez sa main droite vous embrasser. Après la tempête et le froid, viennent le calme et le beau temps: *Dextera illius amplexabitur me.*

La prospérité elle-même est une épreuve. Tout vous rit, M. C. F., vous êtes dans l'abondance : les

plaisirs sont autour de vous, vous jouissez d'une bonne santé. Ah! la main de Dieu est sur vous, pour vous éprouver. Défiez-vous de ce bien-être ; gardez-vous des dangers qui en sont la suite; prenez garde que ces biens ne vous éblouissent, que ces plaisirs ne vous corrompent, que la santé ne vous porte à contenter vos passions. Cette épreuve, ne vous y trompez pas, est plus dangereuse que l'adversité. Tel a montré, au temps de l'adversité, une force et une patience admirables, qui a paru ensuite, dans la prospérité, le plus vain et le plus faible des hommes.

Examinez donc, M. C. P., les divers mouvements de votre cœur dans les positions différentes et les évènements divers qui partagent votre vie. Voyez quelles sont vos pensées, vos désirs, vos discours, votre conduite dans le temps de l'affliction. Voyez ensuite quelles sont vos pensées, vos attaches, votre façon de penser et d'agir dans un autre temps où la Providence vous comble de ses faveurs. Ce n'est qu'en vous regardant vous-mêmes dans ces différentes situations, que vous apprendrez à vous connaître. Souffrez donc que la main de Dieu vous éprouve, et soutenez ces épreuves de manière qu'il vous trouve fidèles en tout et partout. Fidèles et inébranlables dans l'abondance, comme dans la pauvreté ; dans les tribulations, comme dans la grâce ; dans la maladie, comme dans la santé. Fidèles en particulier, et plein d'une confiance inébranlable dans certains moments où il semble que tout soit perdu. C'est alors qu'il faut espérer contre toute espérance, à l'exemple de ce patriarche devenu si célèbre par sa foi et par les bénédictions dont elle fut récompensée.

Abraham, lui dit le Seigneur, *prenez votre fils*

Isaac, et allez me l'offrir en sacrifice sur cette montagne. — Mais, Seigneur, vous avez donc oublié vos promesses au sujet de cet enfant ? Ne m'avez-vous pas assuré qu'il serait le père d'un grand peuple, et que toutes les nations de la terre seraient bénies en lui ? — Voilà, M. F., ce qu'Abraham aurait pu répondre. Point du tout, il ne dit mot, il se soumet, il obéit; c'est là tout ce qu'il sait faire. Il ne doute pas que Dieu ne tienne sa parole, lors même qu'il paraît l'avoir rétractée. Et pourquoi ? Parce qu'il est juste et fidèle dans ses promesses.

Rien n'est plus capable d'exercer la foi et la patience de l'homme juste, que la prospérité des méchants à qui Dieu permet quelquefois de persécuter les gens de bien, et de persécuter Jésus-Christ lui-même. Où êtes-vous, Seigneur, où êtes-vous ? Voyez ce qui se passe sur la terre: vos ennemis triomphent; cependant ils vivent tranquilles dans le sein des plaisirs et de la gloire. Où êtes-vous, dans le temps de ces furieux orages qui s'élèvent contre votre Eglise, et qui la menacent d'une entière destruction ? Vous gardez un silence profond, et il semble que vos yeux soient fermés sur tous ces désordres. Oui, M. F., il semble, et c'est là *ce qui exerce la foi et la patience des Saints.* Mais ne vous pressez pas, et attendez le Seigneur; il voit tout, il a ses raisons pour souffrir ce qu'il ne tiendrait qu'à lui d'empêcher; ses raisons sont justes, et vous les connaîtrez dans la suite. Encore un peu de temps, et vous verrez éclater sa justice. Encore un peu de temps, et vous le verrez déployer les richesses de sa miséricorde, vous verrez quelle sera la fin des justes et celle des pécheurs. Le temps vous paraît long, les jours vous semblent des années : mais devant Dieu, mille années sont comme un jour. Laissez

donc faire sa providence, et souffrez ses retardements.

Soyons donc patients avec Dieu, de manière que nous ne soyons jamais ni abattus par les plus grands malheurs, ni enorgueillis par la plus brillante prospérité, ni ébranlés à la vue des plus grands désordres. Soyons-le aussi avec les hommes, avec notre prochain, quel qu'il soit. Seconde réflexion.

Portez le fardeau les uns des autres, dit saint Paul. Plus on réfléchit sur cette parole, plus on en sent toute la justesse; l'Apôtre ne dit point, que chacun de vous porte son fardeau: non, parce que le fardeau des uns ne pèse que sur les épaules des autres. Nos propres défauts ne nous pèsent point, ou du moins ne nous pèsent que très peu. Ce sont nos frères qui en portent tout le poids, et qui en sentent toute la pesanteur.

Vos vivacités, votre colère, vos emportements sont un grand fardeau; et pour qui? pour votre mari, pour votre femme, pour vos enfants, pour vos domestiques, pour tous ceux qui ont affaire à vous, et qui contrarient vos volontés. Les défauts des enfants sont un fardeau pour le père, les défauts du père sont un fardeau pour les enfants. C'est ainsi, M. F., que nous nous chargeons les uns les autres. C'est un échange dont il n'est pas possible de nous défendre. La vertu ne consiste pas précisément à porter le fardeau du prochain, nous y sommes bien forcés; mais à le supporter, à le souffrir avec patience, en quoi nous ne faisons rien que de juste à la rigueur, parce que ce prochain qui nous charge de son fardeau, est forcé à son tour de porter le nôtre. Pourquoi donc cependant sommes-nous si

indulgents pour nous, tandis que nous ne pouvons supporter les défauts d'autrui ? La raison en est toute simple : c'est que l'orgueil nous aveugle, et nous empêche de voir et de sentir nos propres misères. D'où vient que les personnes les plus sévères pour elles-mêmes sont ordinairement les plus indulgentes à l'égard d'autrui, et que ceux qui ne se pardonnent rien, pardonnent aisément aux autres? Cela vient d'abord de ce qu'ayant les yeux continuellement ouverts sur leurs propres défauts, ils ne prennent pas garde à ceux de leurs frères, à moins que le devoir ne les y oblige. Cela vient ensuite de ce que travaillant à vaincre leurs passions, ils sentent combien il en coûte, et plaignent par conséquent tous ceux qui ont des passions à vaincre. Rien ne les révolte, rien ne les choque, rien ne les étonne, ils ne se récrient sur rien. Ils voient les défauts du prochain, sans être émus autrement que par un sentiment de compassion, parce qu'en s'étudiant eux-mêmes ils ont appris que le cœur de l'homme est un abîme de misères. En travaillant à se réformer, ils ont appris combien cette réforme est pénible et difficile. Mais la plupart des hommes se pardonnent tout, et ne pardonnent rien aux autres : toujours criant, toujours se plaignant, tout les choque, tout les inquiète, ils se scandalisent de tout ; et c'est principalement le caractère des faux dévots.

Cela est insupportable, cela est affreux, diront-ils. Oui, tous les vices sont d'affreuses maladies de l'âme : mais les malades n'en sont que plus à plaindre ; ceux-là surtout qui, comme vous, ne sentent point leur mal, et ne s'occupent qu'à considérer celui qu'ils voient, ou qu'ils s'imaginent voir dans les autres. *Cela fait trembler* : vous avez raison ; mais

le vrai chrétien commence à trembler pour lui-même. Tremblez donc de ce que vous n'êtes contents que de vous-mêmes, de ce que vous ne prenez patience qu'avec vous-mêmes. Revenez, revenez à votre cœur ; apprenez à connaître et à sentir la faiblesse humaine. Descendez dans cet abîme où votre amour-propre se cache et vous perd. Descendez, approfondissez, voyez et apprenez à être plus compatissants, plus indulgents, plus doux, plus charitables, quand il est question des défauts de votre prochain. En embrassant la croix de J. C., embrassez en même temps tous les humains dans les entrailles de sa miséricorde, parce que tous y sont renfermés.

Oui, mon adorable Sauveur ; la nature humaine s'était perdue ; vous l'avez cherchée, vous l'avez prise, vous l'avez chargée sur vos divines épaules. Ah ! Jésus, quel fardeau ! les iniquités de tous les hommes ! de tout l'univers ! de tous les siècles ! et vous l'avez porté sans murmurer. Vous en étiez accablé, de cet énorme fardeau, dans le jardin des Oliviers. Votre âme en parut effrayée ; vous fûtes saisi de frayeur en le voyant, et néanmoins vous l'avez porté, vous l'avez élevé avec vous sur la croix. Vous avez succombé sous sa pesanteur, il vous a coûté la vie. Quelle bonté! Vous n'aviez aucune part dans la masse de nos iniquités, et vous avez pris sur vous cette masse entière. C'est ainsi, ô bon Jésus ! que le fardeau de chaque homme en particulier est devenu le vôtre; lorsque nous supportons notre prochain, c'est vous-même que nous supportons ; c'est vous qui êtes devenu l'objet de cette douceur, de cette patience avec laquelle les hommes doivent se supporter les uns les autres. O admirable artifice de l'amour divin ! adorable invention de la Sagesse éternelle !

Cela étant ainsi, M. F., il est inutile de vous faire de longs discours pour vous exhorter à souffrir avec patience les infirmités de votre prochain. Ce n'est plus aux hommes que vous avez affaire, c'est à J. C. : supportez donc J. C., et J. C. vous supportera; fermez les yeux sur les iniquités de vos frères, et il fermera les yeux sur les vôtres, comme il s'y est formellement engagé. *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés*, vous dit-il. Prenez-y garde, et souvenez-vous-en bien : *La mesure dont vous vous servirez envers votre prochain, me servira pour vous mesurer vous-mêmes.* Je pèserai vos actions dans la balance où vous aurez pesé les actions de votre prochain. Troisième réflexion.

Les défauts, les faiblesses, les infirmités du prochain exercent notre patience ; mais nos propres misères ne l'exercent pas moins, si nous y regardons de près, si nous travaillons à devenir tels que nous devons être, et que nous voudrions avoir été, lorsque Dieu nous redemandera notre âme. Oui, M. F., tout homme sage et chrétien, tout homme qui pense, qui raisonne, ne trouve rien de plus insupportable que lui-même. Il trouve dans sa propre personne, je veux dire dans sa chair, dans ses sens, dans ses passions, un maître qui le tyrannise, un esclave qui se révolte contre lui, un ennemi qui lui tend toutes sortes de piéges. L'Apôtre S. Paul le sentait, ce fardeau, et en gémissait, quand il s'écriait : *Helas! je fais le mal que je hais: malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* Votre vie sur la terre sera donc un combat perpétuel, à moins que vous ne cédiez à votre ennemi, comme

les lâches chrétiens qui, lassés des violences qu'il faut se faire pour marcher dans le sentier étroit de la vertu, prennent le large, et courent, au gré de leurs passions, dans cette voie spacieuse qui aboutit à l'enfer. Malheur à eux! dit le Saint-Esprit : *Malheur à ceux qui ont perdu la patience, qui ont quitté les voies droites!* Que deviendront-ils, lorsque le Seigneur leur fera rendre compte de leurs œuvres?

Si vous ne voulez pas renoncer à votre salut, mon C. F., il faut donc vous armer de patience avec vous-même, et combattre avec courage. Malheureux que je suis! je voudrais pratiquer la douceur; et la colère m'agite, le feu me monte au visage, il faut que je me fasse la plus grande violence. Je voudrais être chaste; je fuis, j'ai en horreur tout ce qui pourrait insinuer ce détestable poison dans mon âme; et néanmoins mille idées souillent mon imagination, me troublent, me tourmentent. Ah! qui me délivrera de cet ange de Satan, qui m'humilie et me soufflette! Ce n'est point là, mon C. F., ce que vous devez espérer. S. Paul avait souvent demandé à Dieu la même grâce; elle ne lui fut point accordée. Ces combats vous sont nécessaires pour vous tenir dans l'humilité, pour vous faire recourir à J. C. avec plus de ferveur, et pour perfectionner votre vertu. Patience donc, patience; ne la perdez jamais, ne vous découragez point, lors même que vous vous sentez ébranlé, pas même lorsque votre ennemi a prévalu contre vous. Que vos péchés vous humilient, vous affligent; mais qu'ils ne vous découragent point.

Vous avez fait une chute terrible et honteuse. Apprenez donc ce que vous êtes. Devenez sage à vos dépens; vous avez trop compté sur vous; vous

n'avez pas assez pris de précautions. Vous ne vous êtes point assez appuyé sur la main toute-puissante de celui sans lequel il est impossible de se soutenir. Il l'a retirée un instant, pour vous faire voir de quoi vous êtes capable sans elle. Patience donc, regardez J. C., tendez-lui les bras, prenez la main que sa miséricorde vous présente. Levez-vous, marchez, et soyez dorénavant sur vos gardes.

— Mes rechutes m'inquiètent, m'affligent, me désespèrent. Quoi ! toujours même faiblesse et mêmes imperfections; toujours se confesser, et toujours tomber ; toujours promettre, et ne point tenir; toujours nouvelles grâces, et toujours nouvelles infidélités ! Tout cela me trouble, et je perds patience.

— C'est encore amour-propre, plutôt qu'amour de Dieu. Il faut sans doute gémir et s'humilier à la vue de tant d'infidélités. Mais, bien loin de vous impatienter reprenez courage et patience. Au lieu de perdre le temps à vous désespérer, prenez des mesures efficaces pour réparer le mal que vous avez fait. Il faut se reprendre, se châtier soi-même, comme on corrige les autres, sans vivacité, sans humeur, sans impatience. Il faut regarder J. C., et se jeter dans le sein de son infinie miséricorde. O Jésus ! soutenez ma faiblesse ; ne m'abandonnez pas, mon Dieu, ma patience, ma force et mon salut !

Voilà, M. F., quelle doit être notre ressource, et le motif de notre patience, soit que Dieu nous éprouve par des afflictions, soit que les hommes nous inquiètent, soit enfin que la cause de notre tristesse soit renfermée dans nous-mêmes : c'est en Jésus-Christ, et en lui seul, que nous la trouverons, cette patience, d'où dépendent essentiel-

lement le repos, la tranquillité, le bonheur de notre vie.

Faites donc, ô mon Dieu! que je sois toujours patient envers vous, et toujours fidèle, par quelque épreuve que vous me fassiez passer; toujours patient envers mon prochain, quelque imparfait, quelque vicieux qu'il puisse être; toujours patient avec moi-même, dans quelque situation que mon âme puisse se trouver; et je goûterai les douceurs de cette paix inestimable qui est le fruit de la patience, et l'image du repos éternel dont les élus jouissent en vous, dans cette terre de bénédiction où l'on ne peut arriver que par la patience. Je vous le souhaite, mes Frères, au nom du Père, etc.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Sur la prière.

Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. En vérité, je vous le dis: Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. *S. Jean*, 16.

Rien n'est plus consolant pour nous, M. F., que la promesse que Jésus-Christ nous a faite, en nous assurant que Dieu son Père nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom. C'est pourquoi ce divin Sauveur ajoute: *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite.* Si donc nous sommes si pauvres et si dépourvus des biens de la grâce, c'est que nous les demandons mal. Une infinité de chrétiens ne savent ce que c'est que prier;

ils n'ont même que de l'aversion pour ce saint exercice : est-il étonnant qu'ils demeurent toujours dans une indigence affreuse des biens spirituels? D'autres prient, mais ils ne sont pas exaucés, parce qu'ils prient mal, dit saint Jacques. Ainsi tous nos maux viennent de ce que nous ne prions pas, ou de ce que nous prions mal. Il est donc bien important, mes C. F., que vous soyez solidement instruits de ce qui concerne la prière; c'est ce que je me propose dans cette Instruction. Je vous parlerai d'abord de la nécessité de la prière, ensuite de son efficacité, et enfin des qualités qu'elle doit avoir..... Donnez-moi votre attention.

La prière est une élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, pour lui demander les choses qui nous sont nécessaires. C'est le gémissement d'une âme touchée de son indigence, qui s'adresse à l'auteur de tous les biens, pour solliciter sa miséricorde, et en attirer les secours dont elle a besoin.

La prière est un devoir indispensable, qu'on ne peut omettre sans pécher. Jésus-Christ nous en a fait un commandement exprès, et ce précepte est souvent répété dans l'Evangile : *Veillez,* nous dit-il, *et priez. Il faut toujours prier, et ne point se lasser de le faire.* De là ce reproche qu'il fait à ses Disciples : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez.* Jésus-Christ a pratiqué lui-même ce qu'il nous commande; il passait souvent les nuits à prier, ou, pour mieux dire, toute sa vie a été une prière continuelle. Cet Homme-Dieu, M. F., n'avait certainement pas besoin de prier pour lui-même, mais il voulait nous donner l'exemple, et nous engager par là à nous livrer à ce saint exer-

cice. Nous avions besoin qu'il priât pour nous, et qu'il nous montrât l'obligation où nous sommes de prier. « Voyez, dit saint Ambroise, ce que vous de« vez faire pour votre salut, puisque notre divin « Sauveur a passé les nuits à prier, pour vous ob« tenir les grâces qui vous sont nécessaires. » Le salut n'est promis qu'à la prière, il n'est possible que par la prière, il n'est accordé qu'à la persévérance dans la prière. Ce saint exercice est donc d'une nécessité indispensable.

Eh! M. C. F., quand l'Evangile ne nous ferait pas une loi positive de prier et de prier sans cesse, le sentiment de notre misère suffirait seul pour en prouver la nécessité. Rentrons un moment en nous-mêmes : les besoins toujours renaissants de notre âme et de notre corps, ne nous avertissent-ils pas continuellement de recourir à celui qui seul peut y remédier ? Un pauvre cesserait-il de demander, si cela suffisait pour obtenir ce qu'il souhaite? Or, notre indigence est extrême; les biens qui nous manquent sont d'un prix infini: Dieu est prêt à nous les accorder. Non-seulement il nous permet, mais il nous commande de les lui demander. Ce n'est pas qu'il ignore nos besoins; il les connaît mieux que nous ne les connaissons nous-mêmes. Il exige cependant que nous les lui exposions, pour nous tenir dans l'humilité et dans la dépendance; pour nous faire désirer avec plus d'ardeur les biens qu'il nous prépare ; et pour nous rendre, par ce désir, plus capables de les recevoir. Le désir des biens spirituels s'enflamme par l'exercice de la prière; et plus ce désir est ardent, plus on reçoit de Dieu : *Il remplit ceux qui sont affamés, et il renvoie ceux qui s'imaginent n'avoir besoin de rien*, dit la sainte Vierge.

Telles sont les raisons pleines de sagesse, pour lesquelles Dieu nous fait un commandement de prier, et de prier sans cesse. Appliquez-vous donc à ce saint exercice, M. F. Ne croyez pas que, pour remplir ce devoir essentiel, il suffise d'y employer quelques moments rapides, et de passer le reste du temps sans penser à Dieu : il faut avoir souvent recours à la prière, et y persévérer longtemps. Dieu veut être sollicité, pressé, importuné : il ne se lasse pas de nous écouter; oh! quelle bonté! Les rois de la terre ne permettent pas à toutes sortes de personnes de leur parler; c'est une faveur qu'ils n'accordent qu'à leurs favoris, et encore dans certains moments. Il n'en est pas ainsi de notre Dieu : il nous permet de lui parler à toute heure, de lui présenter nos besoins, et de réclamer son secours; il nous ordonne même de le faire en toute liberté; et, si l'on ne se présente pas devant lui, il s'en offense. Ah! quel honneur pour une vile créature, de s'approcher ainsi de son Dieu; de lui communiquer ses pensées, ses inquiétudes, ses désirs, avec une sainte liberté, avec une douce confiance! Ne serait-ce pas mépriser sa bonté, que de ne pas profiter de la faveur qu'il nous accorde de nous écouter, et de s'intéresser à tout ce que nous désirons? Ne serait-ce pas vouloir renoncer à notre salut, puisque sans la prière nous ne pouvons l'obtenir, et que par la prière nous sommes assurés d'obtenir tout ce que nous demandons?.... Seconde réflexion.

Tout est promis à la prière; la prière obtient tout, quand elle est bien faite. C'est une vérité répétée presque à chaque page de l'Ecriture; et la promesse de Jésus-Christ est formelle : *Demandez*,

et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Tout ce que vous demanderez dans la prière, si vous le demandez avec foi, vous l'obtiendrez. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous déclarer que la prière bien faite est toujours exaucée; il nous l'a assuré avec serment: *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.*

Après une promesse si claire, si précise, si formelle, il faudrait avoir perdu la foi pour douter de l'efficacité de la prière. Eh! d'où pourrait venir cette défiance? De notre indignité? Mais la bonté de Dieu pour nous n'est-elle pas toute gratuite? mais n'est-ce pas au nom de Jésus-Christ que nous prions, et notre indignité n'est-elle pas couverte par ses mérites infinis? Non, jamais la prière du pécheur qui s'humilie n'a été rejetée. *Est-il quelqu'un,* dit le Prophète, *qui ait invoqué le Seigneur et qui en ait été méprisé? Nos pères ont crié vers le Seigneur, et ils ont été délivrés; ils ont espéré dans le Seigneur, et ils n'ont point été confondus. Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.*

Voulez-vous, M. C. F., des exemples frappants de l'efficacité, et, pour m exprimer avec un saint Docteur, *de la toute-puissance de la prière?* L'Ecriture-Sainte nous en fournit un grand nombre: Moïse prie sur la montagne, et les ennemis du peuple de Dieu sont vaincus. Judith prie, et sa patrie est délivrée. Le pieux roi Ezéchias prie, et Dieu révoque l'arrêt de mort qu'il avait prononcé contre lui. Le publicain prie dans le temple, et il en sort justifié. La femme pécheresse prie, et ses péchés lui sont remis. Le bon larron prie sur la croix, et, quoiqu'il soit souillé des crimes les plus énormes, et il en obtient le pardon.

N'alléguez donc plus votre faiblesse, M. F., quand on vous exhorte à pratiquer la vertu. Ne dites pas que votre penchant vous entraîne, que vous ne pouvez résister à la violence de vos passions. Vous pouvez prier, et la prière soutiendra votre faiblesse; vous pouvez prier, et la prière vous fortifiera contre vos mauvais penchants; vous pouvez prier, et la prière modèrera la violence de vos passions. Vous avez besoin de grâces et de force pour observer les commandements, pour pratiquer la sagesse; demandez-les, et Dieu vous les accordera, dit saint Jacques.

Seigneur, la prière sera désormais ma ressource, mon soutien, mon repos et ma consolation. Oui, mon Dieu, dans toutes mes peines, dans tous mes besoins, dans toutes mes tentations, je recourrai à vous, je me prosternerai à vos pieds, je me jetterai entre les bras de votre miséricorde; et je suis assuré que vous aurez pitié de moi, et que vous m'exaucerez. Mais, pour cela, mes Frères, il faut que nos prières soient faites avec les dispositions requises.... Troisième réflexion.

Les grands avantages de la prière sont attachés à la manière dont on s'acquitte de ce devoir. Pour bien prier, il faut que ce soit au nom et par les mérites de Jésus-Christ: il n'a promis de nous accorder que ce que nous demanderons en son nom. C'est pour cela que l'Eglise termine toutes ses prières par ces paroles: *Nous vous en prions par Jésus-Christ Notre-Seigneur*. Mais qu'est-ce que prier au nom de Jésus-Christ? C'est demander des choses dignes de Dieu, et les demander avec attention, avec confiance, avec pureté d'intention, et avec persévérance.

I. Il faut prier Dieu avec attention, c'est-à-dire penser à Dieu et à ce qu'on lui demande. Dieu écoute bien plus les paroles du cœur que celles de la bouche. La prière est essentiellement une élévation de notre âme vers Dieu. Ce n'est donc pas prier, que de penser à toute autre chose qu'à Dieu, quand on lui parle. Il est vrai que les distractions, quand elles sont involontaires, ne rendent pas la prière mauvaise; mais Dieu est offensé par celles auxquelles on donne occasion par sa faute, ou qu'on ne rejette point après qu'on s'en est aperçu. On mérite alors ce reproche que Dieu faisait autrefois aux Juifs : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur « est loin de moi. » Eh ! comment voulez-vous que Dieu vous écoute, quand vous ne vous écoutez pas vous-mêmes ? Si vous parliez à un prince, certainement vous feriez attention à ce que vous lui diriez; combien ne devez-vous pas être plus attentifs, lorsque vous avez le bonheur de parler à Dieu.

II. Il faut prier avec confiance.... Notre-Seigneur, en nous promettant d'exaucer nos prières, y met toujours cette condition, *pourvu qu'elles soient faites avec foi.* Il disait ordinairement à ceux qui s'adressaient à lui pour obtenir leur guérison : *Qu'il vous soit fait selon votre foi.* Certes, notre foi, notre confiance, ne saurait être trop ferme, étant appuyée sur la puissance de Dieu, qui peut faire infiniment plus que nous ne lui demandons; sur sa miséricorde, qui n'a point de bornes; et sur les mérites infinis de Jésus-Christ, au nom duquel nous prions.

Tout cela nous est montré dans l'exemple de la femme malade d'une perte de sang. Elle s'approche de Jésus-Christ, en disant : *Si je touche seulement sa robe, je serai guérie.* Elle croyait avec une entière certitude à la puissance du Sauveur, et elle attendait

de sa bonté, avec une grande confiance, une guérison qu'elle désirait ardemment. Elle ne fut pas trompée : *Votre foi vous a guérie*, lui dit Jésus-Christ. C'est à cette foi, à cette confiance, que tout est permis.

IIIe condition. La pureté d'intention : « Il ne faut « point, dit S. Bernard, mêler dans nos prières les « choses vaines avec les véritables, les périssables « avec les éternelles, les intérêts bas et temporels avec ceux de notre salut. » C'est bien prier, dit S. Augustin, que de ne chercher que Dieu seul ; c'est mal prier, que de chercher par lui d'autres biens. Ne demandez donc rien qui ne soit digne de celui à qui vous le demandez. Si vous lui demandez des choses temporelles, comme la santé, la conservation de vos biens, ne les demandez qu'autant qu'elles ne seront pas nuisibles à votre salut. Est-ce ainsi que vous priez, M. F. ? Hélas ! dans vos prières, vous avez peut-être moins à cœur votre salut que vos avantages temporels ; peut-être même demandez-vous ce qui peut satisfaire vos passions, ou vous garantir des croix dont Dieu connaît que vous avez besoin. Mais sachez que, quand il vous aime, il vous refuse ce que votre amour-propre ou votre ambition vous fait demander ; et que c'est au contraire dans sa colère qu'il vous accorde ce qu'il est dangereux que vous obteniez.

IVe et dernière condition, la persévérance. Dieu, par une conduite pleine de sagesse et de bonté, diffère quelquefois de nous accorder ce que nous demandons. Ce délai n'est pas un refus, mais une épreuve. Il veut par là nous faire connaître le prix de ses dons, augmenter l'ardeur de nos désirs, et nous disposer à les recevoir avec plus d'abondance. Nous ne devons donc pas nous décourager, ni nous

lasser de prier, quoique nous n'obtenions pas ce que nous demandons. Car, retenez-le bien, M. F., c'est la prière qui demande, mais c'est la persévérance qui obtient.

Vous vous excusez quelquefois de ne pas prier, sur vos occupations. Mais les premiers chrétiens qui priaient sans cesse, n'étaient-ils pas ce que vous êtes, des pères et des mères de famille? des domestiques soumis à des maîtres? des propriétaires occupés à faire valoir leurs terres? des laboureurs, des journaliers, des artisans, des hommes tenus à des devoirs quelconques, tout aussi ennemis que vous de la paresse et du désœuvrement? Etes-vous plus occupés que David, chargé d'administrer un grand royaume et de gouverner un peuple innombrable? Le soir, le matin, à midi, ce saint roi exposait à Dieu sa misère; et se délassait en célébrant ses miséricordes. Sept fois le jour il descendait de son trône pour se prosterner devant Dieu, et lui offrir un sacrifice de louanges. Il se levait au milieu de la nuit pour prier, et il déclare que, comme les yeux des serviteurs sont attentifs sur les mains de leurs maîtres, de même ses yeux étaient fixés vers le Seigneur son Dieu, en attendant qu'il eût pitié de lui.

Non, non, mes Frères, ce n'est pas le temps qui nous manque, c'est la volonté, c'est la foi. Nous pensons peu à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Nous ne prions pas, ou nous prions rarement, parce qu'indifférents sur l'état présent et sur le sort futur de notre âme, nous n'avons pas même le sentiment de nos besoins.

Je ne demande pas qu'une mère abandonne le soin de sa maison; un domestique, son ouvrage; un laboureur, sa charrue; un ouvrier, son travail,

pour vaquer du matin au soir à réciter des prières : non, M. F. ; mais je demande qu'au moins le matin et le soir, vous fléchissiez les genoux devant Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour reconnaître sa souveraine grandeur et votre dépendance, pour lui exposer vos besoins et solliciter ses grâces ; que quelques courtes, mais ferventes élévations de cœur vers Dieu, consacrent et sanctifient vos repas, vos travaux et vos actions. Je demande que vous produisiez des actes de soumission, dans la pauvreté ; de patience, dans le travail ; de résignation dans la maladie ; de charité, dans les torts que vous fait le prochain. Je demande que, aux premiers mouvements de colère, de haine, de vengeance, aux premières attaques du démon impur, vous recouriez à celui qui inspire la douceur, l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'horreur de tout ce qui souille l'âme. Je demande que, au moment même où vous vous apercevez d'avoir offensé Dieu, vous sachiez vous en humilier, et lui en faire réparation. Je vous demande, et aurez-vous assez peu de religion pour me le refuser ? je demande qu'aux jours de dimanches et de fêtes, le temps consacré à la prière publique, à la sainte Messe et aux Vêpres, vous ne le passiez pas au jeu ou au cabaret. Enfin, je demande que, sans rien prendre sur vos travaux et vos occupations, vous priiez le plus souvent possible; vous marchiez, autant que vous le pourrez, en la présence de Dieu ; et que, convaincus, comme moi, de la nécessité de la prière, vous joigniez vos vœux à ceux que je porte aujourd'hui à l'autel, pour obtenir de Dieu qu'il fasse de vous des hommes de prière et d'oraison. Ainsi soit-il.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Il faut recourir à Dieu dans tous nos besoins.

Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursùm est, descendens à Patre luminum. Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. *Saint Jacques, 1. Epître de ce jour.*

Puisque toute lumière, toute grâce, tout don vient de Dieu, c'est donc à lui, M. F., que nous devons recourir dans tous nos doutes, dans toutes nos peines, dans tous nos embarras. Mais, hélas! aveugles sur nos propres besoins, nous les connaissons à peine; muets qnand il s'agit de demander, nous ne savons pas entretenir de nos misères celui qui peut les soulager et les dissiper. Faut-il s'étonner si nous restons toujours si misérables? Cependant tout est promis à la prière: *Demandez, et vous recevrez.*

Oui, M. F., c'est la prière qui fait descendre la pluie du ciel; c'est elle qui écarte les nuages, et ramène la sérénité; qui, dans les fléaux publics, arrête le bras de Dieu. C'est la prière qui apaise Dieu, quand il est irrité; qui l'éveille, quand il paraît endormi; qui le rappelle et le ramène, quand il paraît fuir loin de nous. C'est elle qui dompte les passions, qui déracine les vices, qui produit, augmente et perfectionne toutes les vertus. Par elle nous puisons dans le sein de Dieu la lumière, la force, la consolation, toutes les grâces qui nous sont nécessaires dans cette misérable vie, où nous

sommes environnés d'erreurs et d'infirmités. Recourons-y dans tous nos besoins ; c'est le devoir de tout chrétien : je viens vous y exhorter.

Ochozias, roi d'Israel, étant dangereusement malade, envoya ses gens consulter Béelzébuth, faux dieu d'Accaron, pour savoir s'il se rétablirait. Le prophète Elie alla au-devant d'eux, par ordre du Seigneur, et leur dit : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israel, que votre maître envoie consulter le dieu d'Accaron ? Retournez sur vos pas, et dites-lui qu'il en mourra certainement. Il mourut, en effet, peu de temps après, suivant la parole du prophète. Combien y a-t-il de chrétiens à qui nous pourrions faire un reproche semblable ! On se donne des mouvements infinis, on met son esprit à la torture, chacun forme des projets suivant son goût et sa passion ; vous n'y êtes jamais, ou presque jamais pour rien, ô mon Dieu ! quoique vous seul sachiez ce qui doit nous être avantageux ou nuisible.

Moïse n'entreprenait rien et ne faisait rien sans entrer auparavant dans le tabernacle, pour consulter le Seigneur. Le peuple d'Israel, ainsi que ceux de ses rois qui avaient de la piété, consultaient le Seigneur dans toutes les occasions de quelque importance. Les païens, soit dans leurs affaires publiques, soit dans leurs affaires particulières, avaient recours à leurs idoles ; ils consultaient leurs oracles, et en attendaient la réponse pour se déterminer. Et nous qui connaissons le vrai Dieu, nous qui avons un libre accès auprès de lui par Jésus-Christ, nous croirons pouvoir nous passer de ses lumières, et nous ferons tout sans le consulter! Avons-nous oublié qu'il y a au-dessus et au milieu

de nous une providence qui sait tout et gouverne tout? Avons-nous oublié que l'esprit humain est sujet à une infinité d'erreurs, qu'il se trompe et s'égare nécessairement, quand il n'est pas guidé par celui qui est la source de la vraie lumière, comme le principe unique de tout bien? Représentez-vous un aveugle qui marche sans guide : voilà précisément ce que nous sommes, lorsque Dieu ne nous conduit pas par la main. Nous sommes aveugles en tout, à moins qu'il n'éclaire notre âme, et nous fasse connaître ce qui est vrai, ce qui est bon, ce qui nous est le plus utile.

Aveugles sur nos défauts : l'amour-propre nous les cache, nous ne les voyons jamais tels qu'ils sont. Aveugles sur nos péchés : nous n'en connaissons ni la grièveté ni le nombre. Aveugles sur les moyens de sanctification que Dieu nous a préparés, qui nous sont propres, et sans lesquels nous n'opèrerons jamais notre salut : il faut les connaître ces moyens, les saisir, les mettre en usage. Aveugles pour les choses de ce monde : dans une infinité d'occasions nous ne savons quel parti prendre. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que très souvent, après avoir pensé qu'il n'y avait rien de mieux à faire, il se trouve, par l'événement et par les suites, que l'on a mal fait, et qu'on a tout lieu de s'en repentir. Sans entrer dans un détail inutile, ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui se repentent de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont dit, lors même qu'ils ont cru bien faire ou bien dire? — Ah! si j'avais su! ah! si j'avais pu prévoir! — M. C. F., il fallait consulter celui qui sait tout et qui prévoit tout. Ne faites rien sans avoir demandé conseil, dit l'Esprit-Saint, et vous n'aurez jamais lieu de vous repentir. Eh! quel autre que vous, ô

mon Dieu ! peut donner des conseils si sages et tellement infaillibles, qu'on ne puisse jamais se repentir de les avoir suivis? il n'y a que vous, Seigneur, il n'y a que vous qui ne puissiez ni vous tromper, ni tromper ceux qui vous consultent.

C'est donc à Dieu qu'il faut nous adresser, dans quelque situation que nous nous trouvions. Mais est-ce là ce que vous faites, mon C. F. ? Vous êtes fort occupé de vos affaires, de votre fortune, de l'établissement de votre famille. Vous avez tel projet pour votre fils, tel autre pour votre fille, tel autre pour vous-même, et vous prenez humainement toutes les mesures que vous croyez les plus propres pour faire réussir vos desseins : à la bonne heure. Mais êtes-vous entré dans votre chambre, suivant le conseil de Jésus-Christ, et là, fermant la porte sur vous, seul avec Dieu, répandant votre cœur en sa présence, lui avez-vous dit : Seigneur, qui êtes mon Père et le Dieu de ma vie, je vous offre mes enfants afin que vous les bénissiez, et je vous conjure de me faire connaître le parti que je dois prendre pour celui-ci et pour celui-là ? Ne permettez pas que je fasse rien de contraire aux vues que vous avez sur eux ; et si ce que je me propose devait être nuisible à votre gloire, à leur salut, ou au mien, rompez mes desseins, renversez mes projets, et rendez toutes mes démarches inutiles.

Me voilà sur le point de choisir un état de vie, je viens vous consulter, ô mon Dieu ! et je vous conjure, par Jésus-Christ, de me faire connaître celui auquel vous m'avez destiné, celui dans lequel vous m'avez préparé les grâces nécessaires pour en remplir les devoirs en honnête homme, en vrai chrétien.

Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Provi-

dence aimable, qui veillez sur les plus petits mouvements des moindres créatures, veillez sur les miens, guidez mes pas, tenez-moi par la main, et ne permettez pas que je me trompe. J'aurais dessein de faire telle entreprise ; ce dessein vient-il de vous ? Répandez dans mon esprit, ô mon Dieu ! un rayon de votre lumière, qui dissipe mes ténèbres et me fasse connaître votre volonté.

M. C. F., pour avoir un bon conseil, il faut s'adresser à des personnes dont les lumières et la sagesse soient connues. Eh! où trouverez-vous plus de sagesse que dans la source même de la sagesse? Qui est-ce qui pourra vous conseiller plus infailliblement que celui qui sait et ordonne lui-même toutes choses? Cela est vrai, me direz-vous ; mais Dieu ne parle point aux hommes : on a beau l'interroger, il ne répond rien, et sa voix ne se fait point entendre. Ecoutez-moi, et vous allez voir qu'il est un langage de Dieu que l'on entend lorsqu'on s'adresse à lui avec ferveur et confiance.

La voix de Dieu ne se fait point entendre aux oreilles du corps, vous ne le verrez point face à face comme Moïse; il ne vous parlera pas d'une manière sensible, comme il fit à l'égard d'Abraham, de Jacob, de Samuel et d'autres, auxquels il envoyait un ange qui prenait la figure et la voix humaine. Non, mon Frère, il ne faut pas vous attendre à de pareilles faveurs, ni compter sur des révélations; mais Dieu parle à l'esprit, il parle au cœur, il dispose de tous les événements, et il vous fera connaître sa volonté par des voies qui n'auront rien d'extraordinaire. Il vous donnera des pensées que vous n'auriez pas eues ; vous ferez des réflexions

que vous n'auriez jamais faites; il inspirera, soit à vous, soit à d'autres, certaines démarches qui changeront la face de vos affaires, qui vous mettront dans le cas, même dans la nécessité de prendre le parti que Dieu sait vous être le plus avantageux. N'est-il pas le maître de tourner les cœurs et les esprits comme bon lui semble? et ne voyons-nous pas, tous les jours, qu'il donne de nouvelles idées, de nouveaux sentiments, une façon nouvelle de penser, à ceux qui s'adressent à lui avec confiance, avec des intentions pures, dans le dessein de faire sa volonté, ne craignant rien tant que de ne pas la faire?

D'où vient qu'une affaire traitée devant Dieu et avec lui, au pied de ses autels, en demandant les lumières du Saint-Esprit, paraît quelquefois toute différente de ce qu'elle a paru quand on n'a consulté que soi-même, ou que l'on s'est borné à consulter les hommes? Les choses se présentent alors sous un autre point de vue : on aperçoit des circonstances que l'on ne voyait point; on prévoit des événements auxquels on n'avait pas pensé; on sent naître des doutes, des scrupules que l'on n'avait pas auparavant. D'où cela vient-il? sinon que Dieu répand sa lumière dans l'esprit de ceux qui le consultent, suivant cette promesse qu'il en a faite : *Exposez vos œuvres au Seigneur, découvrez-lui vos desseins, et il vous fera connaître s'ils sont justes.* — Je suis à même de faire un tel commerce, une telle entreprise : ce parti-là me paraît avantageux, je n'y vois rien qui blesse la probité, j'y ferai bien mes affaires.

— A la bonne heure. Mais, avant tout, allez devant le Saint-Sacrement. Découvrez à Dieu votre dessein, entretenez-vous-en avec lui, priez-le de vous

éclairer ; et je vous réponds, non sur ma parole, qui n'est rien, mais sur la sienne, qui est infaillible, que si vous le consultez dans toute la droiture de votre cœur, dans la vue de connaître sa volonté, vous sortirez de cet entretien avec de nouvelles lumières. Ce que vous regardez comme permis vous paraîtra peut-être une injustice. Telle et telle chose que vous avez crue praticable en sûreté de conscience ou sans inconvénient, ne sera plus à vos yeux ni si simple ni si innocente, et, en un mot, si le Seigneur approuve votre dessein, il vous y affermira, il vous suggèrera les moyens les plus propres à le faire réussir. Que s'il ne lui est point agréable, il vous en détournera en vous donnant d'autres pensées ; ou bien il disposera les choses de manière que vous serez forcé de l'abandonner : *Revela Domino opera tua, et dirigentur cogitationes tuæ.*

Interrogez-le, femmes chrétiennes, sur les affaires de votre ménage. Prenez quelque temps chaque jour pour vous entretenir avec lui sur vos devoirs, sur l'éducation de vos enfants, sur le soin de vos domestiques et de vos servantes, sur votre parure, sur l'emploi de votre temps ; demandez-lui si dans tout cela il n'y a rien de criminel, si dans vos dépenses il n'y a rien de superflu.

Vous êtes sur le point d'avoir un procès, mon C. P. ; vous croyez votre cause juste : consultez d'abord le Seigneur, c'est lui qui enseigne toute vérité. Au crucifix, au crucifix : voilà le grand livre, le grand oracle des chrétiens.

Consultez-le, M. F., dans quelque état que vous soyez placés ; que sa réponse vous détermine et vous serve de règle dans tout ce que vous avez à faire, sur ce que vous avez à dire, sur la manière dont

vous devez vous comporter en quelque occasion que ce puisse être.

Et vous, M. C. P., qui, n'ayant point reçu d'éducation, n'avez pas les lumières qu'elle donne; vous qui semblez n'avoir ni mémoire ni entendement quand il s'agit des choses spirituelles; vous que nous instruisons sans cesse, et qui êtes toujours ignorants; vous qui, sur une infinité d'articles, vous faites une fausse conscience; attentifs, scrupuleux jusqu'à la superstition pour certaines choses, opiniâtres et inflexibles pour d'autres bien autrement essentielles; consultez le Seigneur, et priez-le de vous éclairer sur les points où il vous semble que nous sommes trop difficiles et trop rigides.

Consultez-le sur la sanctification du dimanche, et demandez-lui s'il est vrai qu'après avoir assisté, tant bien que mal, à la Messe et à Vêpres, il vous soit permis d'employer le reste du jour à vos divertissements ou à vos affaires. Consultez-le sur les cabarets, et demandez-lui si vous pouvez en conscience passer dans ce lieu maudit deux ou trois heures de suite, malgré les péchés de toute espèce dont vous y êtes témoins, et que vous y commettez vous-mêmes. Demandez-lui, jeunes personnes, si vous pouvez aller en conscience dans ces apports, dans ces veillées où les bonnes mœurs sont foulées aux pieds. Demandez-lui si vous pouvez acheter ces habits si fins, si recherchés; si vous pouvez suivre les modes si contraires à la modestie et à l'humilité chrétienne; si vous pouvez rester dans cette condition où votre vertu est exposée; entretenir cette fréquentation si dangereuse pour vous. Consultez-le, M. F., sur cet intérêt que vous exigez de votre argent, de votre blé; deman-

dez-lui si, en agissant de la sorte, vous ne perdez pas votre âme pour l'éternité. Au crucifix, au crucifix, M. F. : c'est là votre oracle, votre véritable pasteur. Consultez-le donc, et nous verrons si sur tous ces articles et sur tous les autres, il vous répondra des choses plus agréables que celles dont nous vous rabattons continuellement les oreilles, et que vous ne voulez pas entendre.

Ah! quelle réforme dans nos mœurs, si nous ne faisions rien sans consulter ce divin oracle! Oui, nous deviendrions des saints, si nous prenions seulement un quart d'heure par jour pour nous entretenir avec Dieu sur les devoirs de notre état, sur nos affaires temporelles et sur celles de notre conscience, sur nos goûts, sur nos inclinations et sur nos fantaisies. Mais on se garde bien de le consulter, et pourquoi? parce qu'on craint la réponse, et qu'on ne veut renoncer ni à ses projets ni à ses idées. De là, qu'arrive-t-il? que Dieu nous laisse faire et nous abandonne à nos propres lumières, c'est-à-dire à nos ténèbres et à notre sens réprouvé.

A la prière, M. F., à la prière : ne décidons rien, ne nous déterminons à rien, n'entreprenons quoi que ce soit, ne faisons aucune démarche sans avoir consulté celui qui connaît toutes choses, dont les lumières et la sagesse sont infaillibles. Ayons recours à Dieu dans toutes les occasions, découvrons-lui nos pensées, répandons notre cœur en sa présence, avec foi, avec confiance, avec pureté d'intention, et il viendra à notre secours : *Revela Domino viam tuam, et ipse faciet.*

Père de miséricorde dans ces jours destinés à la prière, apprenez-nous à prier. Père céleste, nous sommes vos enfants, nous n'avons rien de nous-

mêmes, nous attendons tout de vous par Jésus-Christ : au nom de Jésus-Christ, venez à notre secours dans tous nos besoins ; au nom de Jésus-Christ, donnez-nous votre grâce dans ce monde, et la vie éternelle dans l'autre. Ainsi soit-il.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Sur les Rogations.

Petite, et accipietis. Demandez, et vous recevrez. *S. Jean*, 16.

Qu'il est consolant pour nous, M. F., d'avoir dans la sainte Eglise une mère compatissante pour ses enfants, sensible à leurs besoins, attentive à demander pour eux le secours du Ciel et ses bienfaits, priant avec sollicitude, pour écarter de dessus nos têtes les fléaux de la colère de Dieu, les injures des saisons, les calamités publiques ; afin que, jouissant d'un temps favorable aux biens de la terre, nous puissions les voir avec satisfaction croître, prospérer ; les recueillir avec reconnaissance ; en user avec sagesse et modération pour la gloire de leur auteur et pour la conservation de l'homme! Car tels sont les motifs de l'institution du saint temps des Rogations, que l'Eglise vous annonce aujourd'hui, en vous exhortant à joindre vos prières aux nôtres dans cette intention, et vous assurant, de la part de Jésus-Christ, que si nous demandons tous ensemble avec confiance, nous serons exaucés du Père céleste, qui mérite bien qu'on le prie, qui veut être prié, et qui accorde ce qu'on lui demande avec foi : *Petite, et accipietis.*

Pourrais-je, M. F., choisir un sujet d'instruction plus propre à la circonstance du temps, et plus conforme à votre goût ? car nous sommes naturellement intéressés, et cet intérêt personnel excite volontiers l'attention de notre esprit et les désirs de notre cœur. Entrons donc dans les vues de l'Eglise ; et apprenons aujourd'hui à faire un usage chrétien d'une cérémonie de religion que nous pratiquons tous les ans, mais dont peut-être nous n'avons pas encore bien compris l'esprit et la fin.

L'HISTOIRE de l'Eglise gallicane nous apprend que les Rogations tirent leur origine de l'Eglise de Vienne en Dauphiné, qui, dans le cinquième siècle, fut affligée des plus horribles fléaux. Pendant plusieurs mois consécutifs, cette ville alarmée vit ses édifices embrasés par des causes inconnues, ou ébranlés par des tremblements de terre. Pendant la nuit paraissaient des monstres effrayants, sinistres présages, signes menaçants de nouveaux malheurs, qui répandaient dans les esprits le trouble, l'épouvante et l'horreur. Dans cette consternation générale, S. Mamert, son respectable Evêque, à la tête de son clergé et de son peuple, s'efforça d'apaiser le Seigneur par des supplications publiques, accompagnées de jeûnes. Il consacra spécialement les trois jours qui précèdent l'Ascension de Jésus-Christ, en chaque année, à la pénitence, à la prière, et à l'invocation des Saints, pour attirer sur la terre la bénédiction du ciel, et en éloigner les fléaux de sa colère. Alors la calamité cessa, et un miracle si frappant mit en vénération cette pratique salutaire, qui fut adoptée par toute l'Eglise.

Or, M. F., ce religieux usage est aujourd'hui bien

digne de notre piété, et bien nécessaire dans ces temps malheureux, où nous éprouvons depuis si longtemps l'indignation du ciel et ses châtiments. Oui, vous le savez, et une dure expérience vous l'a fait sentir, le dérangement des saisons, la contrariété des éléments, la stérilité des campagnes, les désastres de la guerre et ses funestes suites, un triste concours d'événements fâcheux, et un enchaînement déplorable d'années malheureuses, ont paru depuis longtemps nous annoncer la malédiction du Seigneur, et même quelque chose d'extraordinaire dans la nature. Une foule de maux accumulés a semblé, plus d'une fois, nous présager cette affreuse désolation qui est si bien décrite par un prophète. (*Habac.* 3.) Hélas! il n'est que trop vrai; plusieurs fois nous avons vu la nature, dépouillée de ses ornements, éprouver encore les frimas de l'hiver dans les jours du printemps; et pour entrer dans le détail, comme ce prophète, nous avons vu les blés et la vigne, frappés jusque dans le cœur, périr tristement dans le temps même où tout devait renaître et fleurir. Nous avons vu les arbres fruitiers flétris ou dévorés, les prairies desséchées ou inondées, les campagnes tardives et languissantes refuser de seconder le travail et les vœux du laboureur inquiet et désolé.

Reconnaissons-le, M. F., ce sont autant de fléaux de la colère de Dieu, dont le bras vengeur est levé sur nous. Eh! comment ne serait-il pas irrité contre son peuple, dans un siècle dépravé, où l'on ne voit presque plus sur la terre ni foi, ni piété, ni religion, ni charité, ni bonne foi, ni probité, ni justice, ni mœurs, ni vertu, ni pudeur, ni crainte de Dieu? dans un siècle incrédule et licencieux, où l'impiété et l'irréligion, l'usure et l'impudicité inon-

dent la terre d'un torrent d'iniquités qui crient vengeance vers le ciel? Comme c'est la providence du Seigneur qui préside aux éléments et qui les gouverne, c'est aussi sa justice qui les arme contre nous, quand il veut: qui envoie sur nous, tantôt les bises glaçantes, et tantôt les vents brûlants; les insectes dévorants, les grêles, les inondations, les guerres, les maladies contagieuses et les calamités, pour punir les habitants de la terre.

Souvenons-nous cependant, M. F., que quand notre Dieu nous châtie ainsi, c'est encore en père: non point pour exterminer et détruire comme autrefois le genre humain, mais pour le contenir et le réformer; pour corriger nos vices, pour abaisser notre orgueil, pour nous faire sentir et reconnaître notre dépendance, pour réprimer notre ingatitude, pour réveiller notre foi, et pour nous obliger de recourir à sa clémence. Car il aime à pardonner, et sa bonté le porte à prendre soin de ses ouvrages. Mais il est juste aussi que l'homme humilié, soumis, adore avec respect ses ordres suprêmes, et qu'on demande avec religion ses grâces, ses faveurs, ses bienfaits.

C'est donc à cette fin que l'Eglise ordonne, en ce saint temps, des supplications publiques et des prières extraordinaires. Vous le savez, la prière est un hommage, un tribut que l'homme doit au Créateur; un exercice de piété qu'il doit à la religion, une pratique salutaire qu'il se doit à lui-même et à ses besoins. Or, parmi les supplications générales et solennelles qui se font dans l'Eglise, il faut distinguer et observer religieusement celles qui sont en usage dans ces trois jours d'abstinence et de Rogations, pour demander à Dieu, d'abord et par-dessus tout, les dons de la grâce: ensuite la conservation

et l'augmentation des biens de la terre, qui sont d'autant plus en danger dans cette saison inconstante et critique, que leur germe étant encore faible, tendre et délicat, peut, en se flétrissant, perdre tout d'un coup le fruit dans sa fleur, et ravir dans un matin les espérances d'une année.

C'est dans cette appréhension que l'Eglise fait faire des processions par les campagnes, qu'elle invoque les anges de la Providence et les Saints du ciel, pour qu'ils soient nos protecteurs et nos intercesseurs auprès de Dieu ; qu'elle répand ses bénédictions sur la terre pour sanctifier ses nouvelles productions, pour éloigner de nos héritages les insectes rongeurs, les malignes influences de l'air, les gelées, les grêles et les orages destructeurs. Enfin, elle offre au Très-Haut le saint sacrifice de la messe, ce sacrifice d'expiation et d'impétration, pour l'intéresser à nous faire du bien, par ce qu'il y a de plus sacré et de plus efficace dans la religion.

C'est aussi, M. F., dans ces intentions et dans le même esprit qu'il faut participer, autant que vous le pourrez, à une cérémonie si édifiante, et à des prières si salutaires. Je veux dire, avec un esprit de religion et de piété ; avec un esprit de foi et d'espérance en Dieu ; avec un esprit de confiance et d'union aux mérites de Jésus-Christ ; avec un esprit de soumission et de dépendance à la volonté du souverain Maître ; avec un esprit de sagesse et de pureté d'intention. C'est ce qu'il faut vous expliquer. Renouvelez, etc.

Je dis qu'il faut assister aux processions et aux prières des Rogations, avec religion et piété. Sans

cela, sans des dispositions d'esprit et de cœur vraiment chrétiennes, comment le Seigneur exaucera-t-il nos prières, en les voyant si peu dignes de sa sainteté et de sa grandeur? De quel œil nous regardera-t-il au pied de ses autels avec une bouche impure, avec une langue souillée par la médisance et le jurement, si nous lui parlons avec des yeux égarés, avec un esprit distrait, avec un cœur glacé? Il faut donc apporter à une action si sainte, si édifiante, de la dévotion, du recueillement, de la modestie, dé l'attention, de la ferveur, afin que par le concert et l'ardeur de nos vœux réunis, nous puissions faire une sainte violence au ciel.

J'entends, en second lieu, avec un esprit de confiance et d'union aux mérites de Jésus-Christ, qui a dit dans l'Evangile: *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* Et l'Eglise ne manque jamais de supplier le Père éternel, par son divin Fils, d'exaucer ses prières et ses vœux. Hélas! M. F., si nous demandions au Seigneur, en notre propre nom, et s'il nous traitait selon nos propres mérites, que devrions-nous en attendre, sinon des châtiments, plutôt que des bienfaits? Mais si nous nous adressons à lui par son adorable Fils, qui est l'objet chéri de ses complaisances, et dont les mérites sont à ses yeux d'un prix infini, Jésus-Christ sera pour nous un intercesseur puissant et efficace, parce qu'il a droit de demander et de tout obtenir par la dignité de sa personne. Unissons-nous donc à ce Médiateur si puissant, et offrons à Dieu, par son entremise, le tribut de nos lèvres et les désirs de notre cœur.

J'ajoute, en troisième lieu, avec un esprit de foi et d'espérance en Dieu, c'est-à-dire dans une persuasion vive et intime, que le souverain Etre, qui a

créé l'univers par sa puissance, le gouverne aussi par sa sagesse et sa bonté ; que rien n'arrive en ce monde que par sa volonté ou par sa permission ; que c'est sa providence équitable qui dispense sur les mortels les biens et les maux, les châtiments et les récompenses. Rappelons-nous, M. F., avec une sainte frayeur, comment, dès les premiers jours du monde, ce Dieu créateur donna sa malédiction à la terre et au travail de l'homme, en punition du péché ; mais souvenons-nous aussi, avec consolation, qu'après le déluge il a donné encore sa bénédiction au genre humain dans la personne de Noé et de ses enfants ; qu'il a marqué son arc-en-ciel dans les nuées, pour être à l'homme un signe mémorable, un témoignage perpétuel de son alliance, de sa miséricorde et de sa fidélité à ses promesses ; qu'il a solennellement promis alors que, dans le cours des siècles à venir, les moissons se reproduiraient régulièrement pour la nourriture de l'homme. Croyons donc, sans hésiter, que ce Dieu puissant et libéral, qui produit tout, et qui nourrit jusqu'aux insectes, qui a bien su alimenter son peuple dans le désert avec une manne céleste, saura bien encore pourvoir à nos besoins, et multiplier les semences de nos champs comme il a multiplié les cinq pains du désert. Mettons bien moins notre espérance dans notre industrie et dans notre travail, que dans son secours. Aimons à tenir principalement de lui-même les bienfaits de sa libéralité. Allons à lui comme des enfants à leur père, avec affection et candeur. Ah ! quoi de plus propre à toucher son cœur paternel et à intéresser pour nous sa Providence, que cette confiance vive et cet amour filial ?

J'ai dit, en quatrième lieu, avec un esprit de dépendance et de soumission à la volonté du souverain

Maître, parce qu'il est certain qu'une des principales causes de sa colère et de la malédiction qu'il répand quelquefois sur les biens de la terre, vient de l'ingratitude de l'homme et de son indocilité, de ses défiances injurieuses, de ses injustes révoltes, de ses plaintes, de ses murmures, de ses reproches contre la Providence, aussitôt qu'on manque de quelque chose, ou seulement qu'on craint de manquer. Comme si le Seigneur nous devait tout ce que désire notre cupidité, tandis que c'est nous-mêmes qui lui devons tout. Comme si ce n'était point à nous de dépendre entièrement de lui, et de respecter ses ordres suprêmes, quels qu'ils puissent être. Comme s'il n'était pas fort juste qu'il nous punisse quand et comme il lui plaît; et comme si nous ne devions pas accepter, en esprit de pénitence et de résignation, ses châtiments, encore bien modérés, auprès de ce que nous méritons.

Hélas! M. F., au lieu de nous plaindre si fort que les temps sont durs et malheureux, nous devrions bien plutôt bénir Dieu, en comparant notre situation à celle de tant d'autres peuples bien plus misérables, qui n'ont pas seulement vu, comme nous, leurs terres, leurs récoltes exposées à l'inclémence des saisons et aux fureurs des orages, mais encore leur patrie livrée en proie à la désolation et à tous les désordres de la guerre; qui ont vu tant de fois leurs maisons au pillage et leurs héritages en feu; l'espérance de leurs moissons arrachées dès le printemps, dévorées en herbe; leurs plus belles campagnes ravagées et changées en déserts, ou inondées de sang et de carnage. Pour nous, libres et tranquilles dans le sein de notre patrie et de nos foyers, instruisons-nous par ces exemples étrangers, et sentons combien la Providence nous mé-

nage encore et nous favorise, en nous faisant du moins jouir en paix et en sûreté de ce que nous possédons.

Ajoutons enfin que nous devons assister aux prières et aux processions des Rogations, avec un esprit de sagesse et de pureté d'intention. Car, en demandant à Dieu des prospérités temporelles et des biens terrestres, si nous le faisons par un attachement inquiet et dominant aux biens de la terre, plutôt qu'au souverain bien ; si nous recherchons dans ces prières intéressées les biens de la terre par préférence à ceux de la grâce ; si ce n'est pas afin qu'ayant les choses convenables et nécessaires à la vie présente, nous puissions remplir plus facilement nos obligations pour sa gloire, et le servir avec plus de tranquilité, avec plus de fidélité et de reconnaissance ; pour lors, ce ne sera plus prier en chrétiens, mais plutôt en infidèles ou en juifs charnels.

Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, dit l'Evangile. Hélas! hommes de peu de foi que nous sommes, au lieu de chercher, en effet, d'abord le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire la vertu, le service de Dieu, le salut éternel ; souvent, au contraire, notre principale occupation, notre plus grande inquiétude, nos premiers soins sont les soins de la terre, le soin de notre subsistance, le soin de notre établissement, le soin de notre fortune, le soin de notre famille, le soin de nos affaires domestiques. On a l'esprit si plein de son propre intérêt, si animé de l'avidité du gain, si occupé de son travail, de son négoce, de son emploi, qu'à peine pense-t-on seulement à adorer Dieu le matin, et à lui rendre grâces le soir ; comme si l'on croyait pouvoir réussir et prospérer sans

son secours et sa bénédiction ; comme si cet avide empressement d'amasser, et ces inquiétudes trop vives, ne marquaient pas une sorte de défiance de la Providence et de ses promesses. Comme si ce grand Dieu, toujours puissant et bon, qui pourvoit avec tant d'attention à l'entretien et à la conservation des animaux mêmes, pouvait oublier ses serviteurs, et abandonner l'homme, qui est, dans ce monde, son plus excellent ouvrage.

O enfants du Père céleste ! ne craignez donc point tant de manquer des choses nécessaires. Priez, demandez, agissez, travaillez, économisez ; après cela reposez-vous du soin de votre subsistance sur celui de qui vous tenez l'être, et soyez sûrs que le Créateur, qui vous a donné la vie, ne vous refusera point ce qu'il vous faut pour la conserver. Voyez avec quelle prévoyance ce Père commun nourrit les oiseaux, qui ne savent point semer ni cueillir. Comment donc son cœur paternel pourrait-il négliger ses enfants ? Comment pourrait-il être insensible aux prières et aux besoins de ceux qui le connaissent et l'adorent ; de ceux qui le servent et qui l'aiment ?

Non pas, cependant, M. F., que la religion désapprouve les soins justes et raisonnables qu'on peut avoir de son entretien, de son établissement, de sa famille. Au contraire, ce serait tenter Dieu que de négliger les moyens ordinaires que sa providence nous a donnés pour se procurer l'honnête nécessaire, chacun dans son état et suivant son état. Mais ce que l'esprit de l'Evangile réprouve et condamne, c'est une inquiétude mal réglée ; c'est la défiance, les dépits, les murmures, la cupidité, l'avarice, l'oubli de Dieu et du salut pour les choses du monde.

Considérez encore, vous dit Jésus-Christ, *la fraîcheur et l'éclat des fleurs des champs*, qui n'ont pas besoin du travail des hommes pour croître et embellir. Que cette réflexion est noble et sensée! Pour la sentir, comparons ces belles étoffes faites par l'industrie humaine, avec les productions de la nature. Dans le fond, qu'est-ce que cet art, auprès des ouvrages du Créateur? Oui, une simple fleur surpasse en finesse de nuances, et en vraie beauté, la plus parfaite imitation de l'art ingénieux de l'homme. Or, si Dieu décore si magnifiquement une herbe des champs, une fleur qui ne fait que passer; à combien plus forte raison, conclut le Sauveur du monde, aura-t-il soin de l'homme, qu'il a formé à son image, et qu'il destine à l'immortalité!

Ne vous inquiétez donc point trop, encore une fois, et ne dites pas sans cesse, avec amertume et défiance: Mon Dieu, que faudra-t-il que je devienne? Mes forces diminuent, et mes infirmités augmentent chaque jour avec l'âge; ma famille se multiplie et me surcharge. J'ai fait bien des pertes; les temps sont difficiles, les dépenses doublées, les impôts augmentés, les moyens épuisés; comment suffire à tout cela? Laissez, laissez, sans tant de prévoyance, ces réflexions chagrines aux païens. Pour vous, qui êtes le peuple de Dieu et les héritiers de son royaume, il vous serait honteux d'occuper uniquement votre cœur des sollicitudes et des soins de la terre. Qu'il vous suffise de savoir que votre Père céleste connaît vos besoins, et qu'il vous aime, qu'il entend nos prières pour vous, et qu'il sait quand il faut vous exaucer. Du reste, ayez, avec de la conduite, de l'économie et du travail, bien de la vertu, bien de la confiance en Dieu, et sa Providence prendra soin de vous. Croyez-en l'oracle de l'Evangile: *Cherchez*

premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le nécessaire ne vous manquera point. Vous aurez de plus, avec les biens de la terre, les dons de la sagesse et le contentement du cœur, qui valent mieux que les richesses, et ensuite la possession de l'Auteur même de tous les biens dans la céleste patrie, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

L'instruction sera la même qui se trouve au tome II de l'histoire, pag. 206.

POUR LE DIMANCHE

APRÈS L'ASCENSION.

Sur le sacrement de l'Extrême-Onction.

Universum stratum ejus versâsti in infirmitate ejus. Mon Dieu, vous avez soulagé le malade dans le lit de sa douleur. *Ps.* 40.

AVOUONS-LE, M. F., avec une vive reconnaissance, la bonté de Jésus-Christ envers nous est inépuisable. Dès que nous entrons au monde, il nous régénère et nous donne une vie nouvelle dans le Baptême. Avons-nous le malheur de perdre cette vie précieuse? il nous la rend dans le sacrement de Pénitence; et pour nous faire croître de jour en jour dans cette vie spirituelle, il s'abaisse jusqu'à nous nourrir de son corps et de son sang par l'Eucharistie. Nous voilà donc pourvus de tout ce qui peut contribuer au salut de notre âme, tant que nous conservons la santé et la vie.

Mais l'homme est sujet à la maladie et à la mort; et combien cet état est triste et effrayant! Si Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il se vit sur le point de souffrir la mort à laquelle il a bien voulu se soumettre pour nous, éprouva de telles angoisses qu'il en répandit une sueur de sang, à quoi ne devons-nous pas nous attendre, lorsque nous nous trouverons dans cette position critique! Rassurons-nous cependant: notre bon Sauveur y a pourvu; il a institué un sacrement particulier pour les malades et les mourants, de manière que la mort, aussi bien que la vie, ne peut plus nous présenter que des consolations.

Vous voyez, M. F., que je veux vous parler de l'Extrême-Onction. Je vais vous instruire de tout ce qui regarde ce sacrement.

La maladie est une grâce miséricordieuse que Dieu nous fait pour nous rappeler à lui et à nous-mêmes, pour nous détacher du monde et du péché. On doit donc la recevoir avec une humble soumission, et dès qu'elle devient dangereuse, il faut se préparer sérieusement à paraître devant Dieu. Souvent il est nécessaire alors de faire une confession générale. Si l'on avait différé jusque-là de se réconcilier avec ses ennemis, de réparer les torts que l'on a faits au prochain, ou les scandales qu'on lui a donnés, il n'y a plus à retarder, si l'on ne veut pas périr éternellement. Dailleurs, tout attriste, tout effraie en ce moment: il faut se séparer de tout, il faut comparaître au tribunal du souverain Juge. Ah! qui ne tremblerait alors?

Oui, M. F.; mais écoutons notre bon Sauveur: *Quelqu'un est-il malade parmi vous*, nous dit-il par la bouche de l'apôtre saint Jacques? *qu'il appelle*

les Prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur; la prière de la foi sauvera le malade; le Seigneur le soulagera, et s'il est coupable de péchés, ils lui seront remis.

L'Extrême-Onction est donc un sacrement de force et de consolation, que Jésus-Christ a établi pour le soulagement spirituel et corporel des chrétiens dangereusement malades.

Comme les autres sacrements, L'Extrême-Onction est un signe sensible des effets invibles que la grâce opère dans nos âmes. Ce signe consiste dans une huile sainte bénite par l'Evêque, dans les onctions que le Prêtre en fait sur les sens du malade, et dans les prières qui accompagnent ces onctions. On l'appelle *extrême*, non pas pour signifier que c'en est fait du malade qui l'a reçue, et qu'il soit à l'extrémité, sans espérance de guérison; mais parce que c'est la dernière onction qu'on fasse au chrétien. La première se fait au Baptême; la seconde, dans la Confirmation; et la troisième, dans la maladie. En instituant les sacrements, Jésus-Christ a choisi les signes les plus propres à désigner, à faire connaître les effets qu'ils produisent. Quoi de plus propre à marquer qu'une âme est purifiée de ses péchés par le Baptême, que l'ablution que l'on y fait avec de l'eau? que Jésus-Christ est notre nourriture dans l'Eucharistie, que les espèces du pain et du vin, sous lesquelles il s'y donne à nous? C'est aussi ce que fait pour l'âme, l'huile sainte dans l'Extrême-Onction. Quelles sont les propriétés de l'huile? Elle guérit certaines blessures; elle apaise les douleurs; elle fortifie les membres sur lesquels on l'applique; elle sert à la consécration des Prêtres et des autels; enfin elle est le symbole de la paix. Noé, après le déluge, voulait sortir de l'arche,

mais il ne savait pas si les eaux s'étaient retirées, et si la terre était suffisamment desséchée. Il fit donc sortir par deux fois une colombe qui, en retournant la seconde fois dans l'arche, apporta à son bec une branche d'olivier. A ce signe, le saint Patriarche reconnut que Dieu lui annonçait que sa colère était apaisée, que le châtiment qu'il venait d'exercer contre le genre humain était fini, et que la paix était de retour sur la terre. Et voilà aussi ce que l'Extrême-Onction opère dans l'ame d'un malade bien disposé.

1° Elle le purifie de ses péchés et des restes du péché. Le sacrement de Pénitence nous a été donné pour guérir notre âme des blessures que le péché lui a faites : mais il peut arriver qu'un malade ne puisse y recourir, parce qu'il perd subitement l'usage de la parole ou de la raison. Dans cette triste extrémité, quelle sera sa ressource? l'Extrême-Onction. S'il a la contrition de ses péchés mortels, ils lui seront remis par ce sacrement. L'Extrême-Onction efface encore les péchés véniels dont le malade n'a pas reçu le pardon, à défaut de contrition, et ceux qu'il a commis depuis sa confession. Manquer un peu de soumission à la volonté de Dieu, s'occuper trop de son mal ou de ses affaires temporelles, se laisser aller aux impatiences, aux murmures, à la mauvaise humeur, désobéir aux ordonnances du médecin : voilà des fautes que fait ordinairement le malade, et qui, bien que légères, l'exposent à souffrir beaucoup dans l'autre vie, s'il n'en reçoit pas le pardon en celle-ci. Or, l'Extrême-Onction les lui remet. Mais qu'entend-on par les restes du péché? Après la guérison d'une maladie, de la fièvre, par exemple, il reste au corps de la faiblesse, des langueurs, un malaise. Il en est de même de

l'âme, après qu'elle a été guérie, purifiée de ses péchés par la pénitence. Il lui reste un funeste penchant pour son péché; elle éprouve de la faiblesse, une espèce d'engourdissement pour le bien. Or, la vertu de l'Extrême-Onction est d'effacer ce qu'il peut y avoir de coupable de notre part dans ces restes, dans ces suites malheureuses de nos péchés. Et c'est pour cela que les SS. Pères l'appellent le complément, la perfection du Sacrement de Pénitence.

2° Elle nous fortifie contre les tentations et les attaques du demon à l'heure de la mort. Cet ennemi des hommes, dit saint Pierre, *tourne sans cesse autour de nous, cherchant à nous dévorer.* Mais à la mort, sa rage, sa fureur, ses efforts redoublent; parce *qu'il sait qu'il ne lui reste plus, pour nous perdre, qu'un peu de temps.* Il tente les uns par le désespoir, les autres par la présomption. Il met du trouble dans l'âme des autres, par la crainte excessive de la mort. Il se sert de tout ce qui entoure un malade, pour le tenter, pour lui faire différer de recevoir les sacrements, pour le détourner de faire les restitutions dont il est chargé. Quelquefois il a fait trembler les âmes les plus justes. Oh! que nous avons besoin alors d'un secours extraordinaire! Eh bien! M. F., ce secours, Jésus-Christ nous l'offre dans le sacrement d'Extrême-Onction : la force que l'huile donne au corps pour le combat, cette onction sainte la donne à l'âme contre les attaques du démon.

Elle produit un troisième effet. Vous avez appris, par expérience, combien on est à plaindre lorsqu'on est malade; mais vous ne savez pas encore ce qu'il y a à souffrir pour mourir. Ah! que la mort est amère! qu'elle est cruelle! Mais comme l'huile dissipe et amortit les douleurs du corps, ainsi l'Extrême-Onction dissipe et adoucit la crainte et les

amertumes de la mort. Il y a plus : elle arrache à ses coups ceux pour qui la prorogation de la vie peut être salutaire. *La prière, qui vient de la foi, sauvera le malade*, dit S. Jacques ; *le Seigneur le soulagera :* c'est-à-dire que, si Dieu prévoit qu'il sera plus utile au malade de vivre encore, pour qu'il ait le temps de mieux expier ses péchés, de réparer encore mieux les mauvais exemples qu'il a donnés, de croître encore en mérite, il lui rendra la santé par la vertu de ce sacrement. Et Dieu seul sait à combien de malades l'Extrême-Onction a prolongé la vie !

Ce qui rend la mort plus effrayante, ce sont ses suites. Il faut aller paraître devant son Juge, rendre compte de toute sa vie. A ce moment terrible, nous serons semblables à un criminel à qui l'on va lire sa sentence de mort. Ne serait-il pas bien consolant pour nous de voir alors, comme Noé lorsqu'il pensait à sortir de son arche, de voir, dis-je, une colombe nous apporter l'olivier de la paix, un envoyé du Ciel nous donner un gage que la colère de Dieu que nous avons méritée est apaisée, et qu'il n'a pour nous que des pensées de miséricorde ? Eh bien ! mes Frères, ce sont ces consolants témoignages que nous donne l'Extrême-Onction. Par ce sacrement le Saint-Esprit, qui, au Baptême de Notre-Seigneur, se manifesta sous la forme d'une colombe, vient dans notre âme, et y répand cette paix délicieuse qui est un de ses dons.

Enfin, par cette onction, devenus les oints du Seigneur, entièrement purifiés et sanctifiés, nous remettons avec confiance notre esprit entre les mains de notre Créateur ; et nous nous déterminons d'autant plus volontiers à voir notre corps condamné à être jeté dans une terre sainte, que nous savons que le Seigneur y veillera jusqu'au grand jour de la résurrection.

Telles sont, M. F., les grâces merveilleuses et consolantes que l'Extrême-Onction produit dans notre âme. Ce ne peut donc être que par défaut de foi ou d'instruction, qu'il se trouve des chrétiens qui appréhendent ce sacrement, dans l'idée qu'il les fera mourir plus tôt. Vous êtes dangereusement malade, M. C. F., vous craignez la mort; vous la craignez surtout, parce que vous ne vous sentez pas encore en état de paraître devant Dieu : ah! bien loin de craindre l'Extrême-Onction, hâtez-vous de la recevoir; elle vous mettra en état de paraître devant votre Juge. Vous pensez qu'il vous serait important de vivre encore pour expier vos fautes, pour acquérir quelques mérites devant Dieu : oh! la foi vous le dit, dans ce sacrement vous recevrez le temps et les grâces que vous désirez.

Le sacrement de l'Extrême-Onction n'est pas d'une nécessité absolue pour être sauvé; mais si on négligeait de le recevoir, on se rendrait coupable, parce qu'on désobéirait à Jésus-Christ et à l'Eglise, qui l'ordonnent; on se priverait du moyen établi pour nous fortifier contre les attaques de l'ennemi de notre salut; enfin, on s'exposerait au danger de faire une mauvaise mort, ce qui est le plus grand de tous les malheurs.

Quand doit-on recourir à l'Extrême-Onction? Dès qu'on est dangereusement malade. Mais parce que le malade ne voit pas toujours le danger où il se trouve, c'est à ses parents et à ses amis à prendre des précautions pour cela. Quels reproches n'auraient-ils pas à se faire si, par leur faute, le malade venait à mourir sans ce sacrement! Les enfants eux-mêmes, quoiqu'ils n'aient pas encore communié,

pourvu qu'ils aient l'usage de raison, doivent le recevoir quand ils sont en danger, parce qu'ils ont pu se rendre coupables de quelques péchés, et qu'ils ont besoin aussi d'être fortifiés dans leur dernier moment. Que les parents y fassent donc attention. Et prenez garde, M. F., qu'il ne faut pas attendre qu'un malade soit à l'extrémité pour lui faire recevoir l'Extrême-Onction. Ce serait tenter Dieu, que de lui demander la guérison dans un temps où il faudrait un miracle évident. D'ailleurs, pour retirer plus de fruit de ce sacrement, il faut, autant qu'il se peut, le recevoir avec un jugement sain et libre; alors on s'y dispose mieux, on peut s'unir aux prières de l'Eglise, entrer dans les sentiments qu'elle exige; ce qui n'est plus possible, lorsqu'on a perdu connaissance, ou qu'on est trop accablé par le mal.

Vous savez tous, je pense, qu'on peut recevoir l'Extrême-Onction plus d'une fois, pourvu que ce ne soit pas dans la même maladie. Mais, si l'on était sorti du danger de mort, et que l'on y retombât de nouveau, on pourrait la recevoir encore. Oh! quelles actions de grâces nous devons rendre à Dieu, de multiplier ainsi ses secours à mesure que nos maux augmentent ou se prolongent! Parlons maintenant des dispositions qu'exige ce sacrement.

Trois dispositions sont nécessaires pour le sacrecrement d'Extrême-Onction : se mettre en état de grâce; s'exciter à une grande confiance en la miséricorde de Dieu; et avoir une entière résignation à sa volonté.

Recevoir l'Extrême-Onction en état de péché mortel, ce serait un sacrilége. Si donc l'on se sent coupable de quelque péché mortel, il faudrait d'abord

en avoir reçu l'absolution avec un cœur bien préparé, je veux dire avec une vive douleur de l'avoir commis, et un ferme propos de l'éviter à l'avenir. Si l'on ne peut se confesser, parce qu'on est privé de l'usage de la parole, il faut le desirer ardemment; témoigner ce désir, s'il est possible, par quelque signe, et s'exciter vivement à la contrition.

2.° Il faut s'exciter à une grande confiance en la miséricorde de Dieu. La plupart des chrétiens, pendant qu'ils sont en santé, vivent dans une pleine tranquillité à l'égard des jugements de Dieu et des peines de l'autre vie: ils ne commencent à craindre que lorsqu'ils sont dangereusement malades. Il faudrait faire tout le contraire, craindre beaucoup pendant la santé, parce que cette crainte salutaire porte à bien vivre; et, dans la maladie, avoir beaucoup de confiance en la miséricorde divine, et ne conserver de crainte que ce qu'il en faut pour se tenir humble et vigilant. Oui, M. F., espérons surtout avec confiance que Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, et par la vertu du sacrement d'Extrême-Onction, nous donnera toutes les grâces dont nous avons besoin pour supporter patiemment la maladie, pour nous défendre contre les tentations du démon, et même pour nous rendre la santé, si elle doit être profitable à notre salut. Jésus-Christ exigeait cette foi des malades avant de les guérir; et c'était en quelque sorte pour les en récompenser, qu'il faisait des miracles en leur faveur.

La troisième disposition est une entière résignation à la volonté de Dieu. Nous pouvons bien, lorsque nous sommes malades, désirer le soulagement de nos douleurs et le rétablissement de notre santé. Il n'est par défendu de chercher tous les moyens établis de Dieu pour nous procurer l'un et l'autre,

nous pouvons prier et faire prier pour demander a Dieu notre guérison : Jésus-Christ en a donné l'exemple au jardin des Oliviers, quand il disait · *Mon Père, que ce calice de ma passion s'éloigne de moi, s'il est possible.* Mais nous devons ajouter comme lui : *Cependant, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite, et non la mienne.*

Outre ces dispositions intérieures et qui regardent l'âme, il en est d'autres qu'exige le respect qui est dû au sacrement. Il faut qu'on ait lavé auparavant les parties du corps sur lesquelles doivent se faire les onctions. Il faut encore que le lit et la chambre du malade soient dans la propreté et la décence convenables, et surtout qu'il ne s'y trouve aucun tableau indécent. Tout étant préparé, le Prêtre administre l'Extrême-Onction, et voici comment :

Après que le malade, ou quelque autre personne en son nom, a dit le *Confiteor*, et après quelques prières, le Prêtre fait l'onction sainte aux yeux, aux oreilles, aux narines, à la bouche, aux mains, aux pieds et à la poitrine sur le malade, en disant: *Que le Seigneur, par cette onction sainte, et par sa très grande miséricorde, vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue, par l'ouïe et par les autres sens.*

On fait l'onction sur les yeux, pour les purifier des péchés qu'on a commis par les regards curieux, impudents, lascifs.

Sur les oreilles, pour les nettoyer des péchés dont on s'est rendu coupable en écoutant des discours contre la religion, contre la charité, contre la modestie; des paroles qu'on a entendues avec plaisir ou indifférence, et qu'on n'a pas eu soin de faire cesser ou de détourner.

Sur les narines, pour sanctifier le sens de l'odorat. Non-seulement Dieu a pourvu à notre nécessaire, il a bien voulu encore répandre des agréments sur les choses qu'il a créées à notre usage, dans les mets et la boisson, dans les différentes fleurs dont le parfum agréable nous récrée. Ce sont là sans doute des plaisirs innocents ; mais nous devons les rapporter à Dieu, ne fût-ce, comme dit saint Paul, qu'en lui en témoignant notre reconnaissance. Loin de là, combien de fois nous avons joui de ces bienfaits sans penser à Dieu, uniquement pour nous satisfaire ! C'est pour purifier le malade de ces fautes qu'on lui fait l'onction sur les narines.

Ensuite à la bouche, qui a été l'instrument de tant de péchés : sensualité, intempérance dans le boire et le manger, violation du jeûne et de l'abstinence, jurements, paroles grossières, indécentes, railleries du prochain, médisances, calomnies, mensonges, paroles aigres, injurieuses, discours contre la Religion et ses ministres, murmures contre la Providence.

Puis sur les mains, pour les laver du mauvais usage qu'on en a fait, par vols, badinages malhonnêtes, attouchements contre la modestie, travail les jours de dimanches et de fêtes.

Il en est de même des pieds lorsqu'ils se sont portés aux lieux qui étaient une occasion de péché. aux jeux publics, aux cabarets, aux danses, aux vogues ; et lorsque, sans nécessité, on a voyagé les saints jours. Outre qu'on s'en est servi pour faire le mal en mille occasions, combien de fois a-t-on négligé, refusé de s'en servir pour le bien que la religion et la gloire de Dieu, la justice ou la charité dues au prochain, nous prescrivent ! Combien de

fois n'a-t-on pas négligé d'assister aux saints offices, d'aller à confesse, de visiter le Saint-Sacrement ou les malades, quand on le pouvait! C'est pour purifier le malade de ces espèces de péchés, que le prêtre lui fait l'onction sur les pieds.

Enfin, il en fait une au haut de la poitrine, pour demander à Dieu qu'il daigne pardonner au malade tous les mouvements déréglés auxquels il aurait eu le malheur de consentir et de prendre plaisir pendant la vie.

Pendant ces onctions, le malade doit s'offrir à Dieu en sacrifice pour la réparation de sa gloire, unir ses prières à celles du prêtre, et ranimer la douleur de ses péchés, particulièrement de ceux qu'il a commis par les sens. Ainsi, quand on lui fait l'onction sur les yeux, il doit dire intérieurement : *Pardon, ô mon Dieu, pardon de tous les péchés que j'ai commis par la vue.* Et de même pour chacun des autres sens. Finissons.

Par une concession de N. S. P. le Pape, nous donnons aux malades, après l'Extrême-Onction, l'indulgence plénière. Comprenez, M. F., la grandeur de cette grâce. Par les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, le malade reçoit, il est vrai, le pardon de tous ses péchés ; mais il lui reste à subir une peine temporelle en l'autre vie, si sa satisfaction en celle-ci n'est pas pleine et entière. Or, s'il est bien disposé, cette indulgence plénière lui appliquant la satisfaction infinie du Sauveur, avec celles de la sainte Vierge et des Saints, il reçoit la remise entière de cette peine temporelle ; en sorte que, s'il ne fait plus aucune faute jusqu'à son dernier soupir, il entrera sans délai dans le ciel. Quelle faveur, M. F.! quel bienfait ! Avec quelle sainte ardeur le malade doit désirer cette indulgence, avec quelle ferveur il doit la recevoir !

Après avoir reçu ce dernier gage de la miséricorde divine, le malade a deux devoirs à remplir : il doit remercier Dieu, et s'occuper plus que jamais de son salut et de l'éternité.

Ah! M. F., si le malade considère combien est précieuse la grâce que Dieu vient de lui faire par le sacrement de l'Extrême-Onction, quelle ne sera pas sa reconnaissance! Et que ne doit-il pas à Jésus-Christ, à qui il en a coûté, pour le lui procurer, des souffrances inouies, l'agonie la plus douloureuse, la mort la plus cruelle!

Si l'on n'a point eu la précaution de faire son testament en santé, il faut le faire alors, et le faire de manière qu'on ne blesse point sa conscience, et qu'on ne laisse après soi, s'il se peut, aucun embarras, aucune semence de division et de procès. Pour cela, on doit exactement conformer ses dispositions à l'équité et aux lois. Enfin, il faut pouvoir s'assurer qu'on ne laisse à ses enfants ou à ses héritiers, pas la moindre chose qui ne soit bien acquise.

Le temporel réglé, les sacrements reçus, le malade ne doit plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité. Eh! M. F., sur le point peut-être de paraître devant Dieu ; sur le point de commencer notre éternité, une éternité de bonheur, ou une éternité de malheur, pouvons-nous, devons-nous nous occuper d'autre chose? Les moments sont alors si précieux! pourrions-nous ne pas les employer à l'affaire uniquement importante, l'affaire unique, l'affaire du salut? Oui, M. F., lorsque nous nous trouverons dans cette circonstance décisive, oublions toutes les choses de ce monde qui vont nous échapper; détachons-en notre cœur ; nous y avons assez, nous n'y avons peut-être que trop pensé pen-

dant la santé, puisque nous avons tant oublié celles de l'éternité ; employons au moins le temps qui nous reste, et qui sera peut-être bien court, employons-le à penser à ce beau ciel pour lequel nous avons été créés, et où Dieu nous réserve une place. Tâchons de le mériter, du moins en finissant saintement notre vie. Cette pensée salutaire ne nuira point au rétablissement de notre santé. Au contraire, Dieu nous voyant dans de saintes dispositions, bénira les remèdes que nous prendrons : il nous rétablira, si la prolongation de notre vie doit être utile à notre salut. Ce dégagement des choses de la terre, dans lequel nous tiendrons notre esprit et notre cœur, en nous délivrant de beaucoup d'inquiétudes qui n'accablent que trop un malade, sera bien propre aussi à contribuer à notre rétablissement.

Disons maintenant un mot à ceux qui assistent à l'administration de l'Extrême-Onction. Que doivent-ils faire ? Se tenir à genoux, prier Dieu avec l'Eglise de pardonner au malade les péchés qu'il a eu le malheur de commettre, et de lui donner une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, une contrition sincère, une parfaite soumission à sa sainte volonté, et le rétablissement de sa santé, si elle doit lui être salutaire.

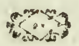
Il ne faut donc pas assister à l'Extrême-Onction uniquement par curiosité, comme font quelques personnes qui ne sont occupées pendant la cérémonie qu'à regarder ce qu'on fait ; qui ne font point de prières, ou, si elles en disent, c'est avec si peu de dévotion, qu'elles ne sont guère propres à attirer les grâces de Dieu sur le malade.

Souvenons-nous, M. F., que jamais une personne n'a autant besoin de nos prières, que lorsqu'elle se

trouve dangereusement malade ; et que, comme nous nous conduirons envers les autres, Dieu permettra que les autres, quand nous serons dans ce cas, se conduisent à notre égard. Intéressons-nous donc vivement pour le salut, pour le soulagement spirituel et corporel des malades; et d'autres s'intéresseront de même pour nous, dans cette triste extrémité.

Sur le point de mourir, un père, une mère, rassemble ses enfants, leur fait quelque leçon touchante, et leur donne sa bénédiction, à l'exemple des patriarches. Ainsi le vertueux Tobie, sentant sa dernière heure arriver, fit approcher son fils et ses petits-enfants; et les regardant avec tendresse : « Mes enfants, leur dit-il, servez Dieu avec fidélité, et cherchez à faire toujours ce qui sera agréable à ses yeux. Recommandez à vos enfants la pratique des bonnes œuvres, la charité pour les pauvres, la piété envers Dieu, et transmettez-leur ces vertus comme un héritage de famille. » Après quoi ce bon père mourut en paix, plein de mérites et d'années.

O heureux, heureux celui qui, après avoir imité pendant sa vie un si beau modèle, lui ressemble encore à la mort! Dieu nous fasse cette grâce!



EXHORTATION AUX ÉLÈVES

DU PETIT SÉMINAIRE DE SEMUR.

Pour la consécration à la sainte Vierge, au jour de la Purification.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix. Nous avons recours à votre protection, ô sainte Mère de Dieu!

C'est la prière que l'Eglise adresse à Marie au nom de tous les fidèles, et c'est l'action que vous venez faire aujourd'hui, jeunesse chrétienne, en vous mettant sous la protection de la sainte Vierge avec tout l'appareil et la solennité que mérite une si sainte cérémonie. Vous voici réunis pour attirer sur vous les secours d'une si puissante médiatrice. Jour de grâce et de salut, si vous savez pénétrer toute l'importance de la consécration que vous allez lui faire, et les suites avantageuses que vous devez en attendre. Réfléchissez-y donc, M. C. E., et vous verrez que rien ne doit davantage engager la mère de Dieu à vous protéger, que cet acte authentique de respect et de confiance; et que rien ne doit plus vous engager vous-mêmes à lui être fidèles, que cet aveu solennel et cette profession ouverte de vouloir vivre sous sa protection.

Pour moi, plus j'examine les circonstances de cette cérémonie, plus je suis convaincu que rien n'est plus propre à engager Marie à vous être favorable, soit que je considère ceux qui vous inspirent une si sainte pensée, soit que je fasse attention à vous qui l'exécutez avec tant d'empressement, soit

que je lève les yeux sur ce lieu saint qui lui est consacré.

Qui sont ceux qui vous inspirent cette pensée? Ce sont ces sages et zélés directeurs que notre respectable évêque a chargés de votre éducation. Destinés à vous rendre habiles dans les sciences humaines, et plus encore dans la science du salut, pour perpétuer dans ce vaste diocèse le ministère de Jésus-Christ, et sauver les âmes qu'il a rachetées au prix de son Sang, ils connaissent toute l'importance d'un emploi si sublime, et en même temps ils sentent tout le poids d'une entreprise si difficile, et l'impuissance de leurs forces. Ils peuvent bien prier, veiller, travailler sans relâche, vous insinuer à propos tout ce qu'une charité ardente peut leur inspirer; mais ils n'ont pas en main la grâce du ciel.

Or, le zèle leur suggère aujourd'hui un expédient admirable pour suppléer à leur faiblesse. Ils savent que Marie est la dispensatrice des faveurs célestes; que c'est par elle que Dieu verse sur les hommes les plus riches trésors de la grâce : son pouvoir et sa bonté leur sont également connus. Ils remettent donc entre ses mains ceux que notre prélat a bien voulu confier aux leurs; et par là, n'en doutons pas, ils engagent cette divine Mère à vous protéger efficacement.

Non, Vierge sainte, ce n'est point sur nos forces que nous comptons, c'est sur votre secours. Vous voulez que ces enfants aillent à votre divin Fils; nous tâcherons de les y conduire, mais c'est à vous à les présenter. L'Eglise, inspirée du Saint-Esprit, vous met dans la bouche ces paroles si consolantes pour les fidèles : Quiconque me trouvera, trouvera la vie éternelle, et recevra du Seigneur le salut. En

vain on cherche hors de moi la vie de la grâce et la vertu : ce n'est que par mon entremise que l'on doit l'attendre : *In me omnis spes vitæ et virtutis.* Jetez les yeux sur toutes les nations, sur tous les siècles passés, et voyez si quelqu'un peut se plaindre de m'avoir invoquée en vain : *Respicite nationes, filii hominum.* O Mère de Dieu ! c'est sur des assurances si expresses, si souvent réitérées dans les prières de l'Eglise, que nous osons conduire aujourd'hui cette intéressante jeunesse au pied de votre trône. C'est à vous à faire en sorte qu'ils y trouvent la protection que vous nous faites espérer.

Mais, M. C. E., si nous engageons Marie à employer sa puissance en votre faveur par l'aveu de notre faiblesse, rien n'est plus capable de réveiller sa tendresse et sa bonté envers vous, que l'aveu public que vous faites de la vôtre, et l'empressement que vous avez d'implorer la protection de cette tendre mère. Vous le voyez, Vierge sainte, ce ne sont pas des pécheurs qui aient vieilli dans les voies corrompues du siècle ; c'est une jeunesse chrétienne, susceptible des impressions de la vertu, dans la fleur de cet âge que Dieu chérit particulièrement. Ils trouvent de l'attrait et de la complaisance dans le service de Dieu ; mais, environnés de piéges, assaillis par les ennemis du salut, ils se jettent dans le sein de leur mère, comme dans un asile assuré : *Sub umbrâ alarum tuarum protege me.*

Oui, M. E., jetez-vous avec confiance dans ce sein de la meilleure, de la plus puissante des mères. Elle vous regardera comme ses enfants chéris, elle vous défendra comme ses fidèles serviteurs. Voici, dira-t-elle, ceux qui me consolent des pertes que l'irréligion et le libertinage me font essuyer dans ce siècle pervers. Je saurai les reconnaître et les

récompenser, et réunir dans leurs personnes les bienfaits que méritent leur dévoûment à ma gloire, leur fidélité à mon service : *Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Dominus.*

Il me semble même que ce lieu saint suffit pour l'engager à s'intéresser pour vous. Son image que vous avez placée au-dessus de l'autel, dans l'endroit le plus apparent, n'est-elle pas un aveu solennel que c'est par elle que vous attendez les grâces du Seigneur? Là, tandis que la divine Victime est offerte à Dieu, Marie s'y trouve présente comme elle l'était au Calvaire, pour répandre sur vous les fruits du sang de son Fils. Là, tandis que vous assistez au service divin, Marie s'y trouve pour présenter au Ciel vos prières : peuvent-elles passer par des mains plus favorables? Là, tandis que vous venez vous réconcilier avec Dieu et déplorer vos péchés aux pieds du prêtre, Marie fait son devoir de médiatrice, et se met entre son Fils et vous : elle apaise sa colère, et vous inspire de meilleurs sentiments; elle demande pour vous des grâces de conversion, et vous presse d'y répondre ; elle arrête le bras de la justice de Dieu, et vous remplit de la crainte de ses jugements. Eh! M. C. E., à qui croyons-nous être redevables de cette longue patience dont Dieu use à notre égard? Tout bon qu'il est, le croyons-nous si lent à punir? Ah! rendons grâces à Marie : c'est elle qui attire sur nous la miséricorde du Seigneur. Qu'il en coûterait à son Fils de prononcer en sa présence l'arrêt de votre réprobation! Jésus-Christ sait que vos intérêts lui sont chers, c'en est assez pour suspendre sa colère. Seriez-vous assez ingrats pour le forcer à une telle extrémité? Oh! sans doute, il faudrait que sa Mère vous désavouât, avant que l'indignation du Fils pût éclater. Souve-

nez-vous, mon Fils, lui dira-t-elle, que cette maison m'est consacrée. Je vous le demande par ce sein virginal qui a eu l'honneur de vous porter, ne me refusez pas le prix du Sang que je vous ai donné. Sauvez ceux que j'aime, et qu'il ne soit pas dit qu'un serviteur de Marie puisse périr.

Heureux, M. E., si vous connaissez bien le trésor que vous possédez ! Non, jeunesse chrétienne, je ne voudrais point d'autre remède pour guérir toutes les plaies de vos âmes. La passion la plus ardente viendrait s'éteindre à ses pieds; son auguste présence serait capable de vous sanctifier, comme autrefois Jean-Baptiste. Ce jeune homme qui m'écoute sentirait une impression de grâce tout extraordinaire, goûterait une joie pure, un plaisir exquis de se voir à l'abri du vice, commencerait à être touché des beautés de la vertu, prendrait un esprit et un cœur tout nouveaux : *Exultavit infans in utero.*

Vierge sainte, répandez sur cette jeunesse cette abondance de grâces. Qu'ils ressentent aujourd'hui l'effet de votre protection; qu'ils jouissent de l'heureuse liberté des enfants de Dieu; qu'ils la recouvrent, s'ils l'ont perdue. S'il en est ici quelqu'un qui soit encore dans le malheureux état du péché, que les larmes de repentir et de joie coulent en même temps de ses yeux; qu'il reconnaisse qu'une puissante Reine préside en cette maison, et qu'il bénisse la main secourable qui aura rompu ses fers. Vous le pouvez, ô Mère de Dieu! Ah! que cette fête ne se passe point sans que vous l'ayez fait revivre à la grâce. C'est alors que votre gloire sera pleine; que le ciel en joie vous félicitera sur la brebis égarée que vous aurez reconduite au bon Pasteur; que vous-même, heureuse d'avoir sauvé

une âme, inviterez les esprits bienheureux à chanter avec vous ce cantique céleste : *Magnificat anima mea Dominum.*

Mais, M. E., il ne faut pas tellement vous flatter de la protection de Marie, qu'elle vous fasse oublier ce que vous lui devez. Si la consécration solennelle que vous lui faites aujourd'hui de vos personnes l'engage à vous être favorable, elle ne vous oblige pas moins à lui être fidèles. N'oubliez donc jamais que, dès ce moment, vous contractez l'obligation de l'appeler à votre secours dans toutes vos tentations et dans tous vos besoins ; de lui rendre vos devoirs avec respect ; de vous appliquer tous les jours de votre vie à imiter ses vertus ; son ardent amour pour Dieu, sa tendre charité pour le prochain, sa parfaite obéissance, son admirable modestie, sa constante fidélité à tous ses devoirs.

Que ce jour, mes amis, soit pour vous tous un jour de salut. Edifiez-vous les uns les autres. Qu'il règne parmi vous une sainte émulation à qui sera plus fervent dans le service de Dieu, plus exact à la règle, plus soumis à ses maîtres, plus appliqué à l'étude, plus chrétien, en un mot. Conservez cette pudeur modeste qui fait l'ornement de la jeunesse, et sans laquelle vous ne pourriez plaire ni à Dieu. ni aux hommes. Suivez les bons exemples que vous avez devant les yeux ; fuyez les mauvais, s'il s'en présente jamais. Montrez alors que vous avez du courage, et que rien n'est capable de vous faire oublier la crainte du Seigneur : retenez bien cet oracle, M. E. : il est plus facile de se préserver du péché, que de s'en relever quand on y est tombé. Donnez à vos parents, à vos maîtres, à votre évêque, à vos anges tutélaires, à Marie, votre tendre mère, la consolation qu'ils attendent de vous. Imitez vos saints

patrons François de Sales et Hugues, qui, à l'âge où vous êtes, furent les parfaits imitateurs du jeune Tobie dont il est dit, dans l'Ecriture, que, tout enfant qu'il était, on ne vit rien dans sa conduite qui se ressentît de son âge; que, quand ses compagnons allaient adorer les idoles, il avait la force de se séparer d'eux, et seul allait au temple adorer le Dieu d'Israel. Par là, il mérita les bénédictions du ciel, et par là aussi, M. C. E., vous en attirerez sur vous toutes les grâces.

Vierge sainte! tel est le vœu que nous formons pour cette intéressante jeunesse. Aidez-nous à l'accomplir: Montrez toujours que vous êtes leur Mère: *Monstra te esse Matrem.*

Et vous, mon Dieu, bénissez cette maison, qui est sous la protection de Marie; remplissez-la de votre esprit; répandez votre grâce, et sur les maîtres, et sur les enfants; car, avec cela, que ne pourrons-nous pas faire? Donnez-nous un cœur de père pour eux, afin que nous puissions graver dans leur âme votre crainte et votre amour; et donnez-leur un cœur d'enfant, afin qu'ils suivent les conseils que le zèle de leur salut nous suggère. Que, de retour dans leurs familles, la corruption du monde ne puisse jamais leur arracher les principes de religion et de vertu que nous nous efforçons de leur inspirer. Discernez parmi eux ceux que vous appelez au plus saint de tous les états. Que de cette maison sorte un grand nombre de prêtres saints, de bons pasteurs qui édifient l'Eglise et conservent la foi dans notre diocèse; qui y détruisent les vices, et y fassent régner Jésus-Christ et sa sainte Mère; qui soient la couronne de ces édifiants Directeurs qui se dévouent à leur éducation.

Pour obtenir ces grâces, allons, mes chers Con-

frères, allons, mes chers Enfants, nous prosterner aux pieds de Marie, nous vouer à son service, la choisir pour notre Mère et notre modèle, et renouveler en sa présence, nous, les promesses de notre ordination : *Dominus pars hæreditatis meæ;* vous, les vœux de votre baptême : *Abrenuntio Satanæ, adhæreo tibi, Christe.* Les uns et les autres, tous ensemble, allons nous mettre sous la protection de la Mère de Dieu : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix, etc.*

POUR LE VENDREDI-SAINT,

OU L'INVENTION DE LA CROIX.

Sur la croix.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Gal., 6.

Que les pécheurs et les mondains cherchent leur bonheur et leur gloire dans les honneurs, les biens, les plaisirs et les folles joies de ce monde ; pour moi, M. F., à l'exemple de l'apôtre S. Paul, je ne les chercherai que dans la croix de Jésus-Christ, que dans Jésus crucifié. Car en quoi pourrais-je me glorifier, ô sainte croix ! toute teinte encore du sang de Jésus-Christ, si vous ne faisiez vous seule toute ma félicité et toute ma gloire ? N'avez-vous pas porté entre vos bras notre Rédempteur, notre salut, notre réconciliation, notre unique trésor, et tout notre bonheur ? N'êtes-vous pas le monument éternel de l'amour infini d'un Dieu pour les hommes, une source inépuisable de miséricorde pour les pécheurs, l'a-

sile assuré des malheureux, l'unique ressource des chrétiens, l'espoir et la plus douce consolation des élus ? Ah! M. F., ne cessons donc poiut de rendre à ce signe auguste de notre salut de nouvelles marques de notre respect, de notre piété et de notre culte. Mais en ce grand jour renouvelons nos sentiments, et, pour qu'ils soient vraiment chrétiens, attachons-nous particulièrement à trois différentes idées que nous fournit S. Bernard, et qui font l'éloge le plus parfait de la croix. La croix, dit ce saint Docteur, est un autel sanglant où Jésus-Christ s'immole et se sacrifie : *Ara sacrificantis ;* elle est une chaire sacrée où Jésus-Christ nous enseigne et nous instruit: *Cathedra docentis;* elle est un trône glorieux où Jésus-Christ règne sur les cœurs, et juge les nations: *Thronus judicantis ;* trois réflexions qui vont nous édifier aujourd'hui, et qui doivent nous occuper toute la vie.

Levez les yeux vers la croix, M. F., et fixez-y vos regards. C'est là cet autel sanglant où le Fils du Très-Haut s'immole pour vos péchés et se sacrifie pour votre amour. Et quel holocauste, quel sacrifice plus complet que celui de ce divin Sauveur ? C'est sur cette croix qu'il se sacrifie tout entier, qu'il se sacrifie pour tout l'univers, qu'il est lui-même le prêtre et la victime de son sacrifice. C'est là qu'il sacrifie tout ce qu'il a et tout ce qu'il est : ses biens, son honneur, sa chair et sa vie. Ah! pécheurs, comprenez de là ce que c'est que l'offense d'un Dieu, puisqu'il a fallu que tout ce qui avait servi au péché dans l'homme criminel, servît à l'expiation du péché dans la victime innocente qui venait le détruire.

Jésus-Christ sacrifie sur la croix ses biens, par le plus entier dépouillement. En effet, mes Frères, à peine est-il arrivé sur le Calvaire, que les soldats lui ôtent tous ses vêtements et le dépouillent de la manière la plus humiliante. Quel spectacle plus digne d'horreur! on ôte la robe à celui qui revêt les lis de leur blancheur, qui orne les fleurs des campagnes de ces bautés qui nous charment! On ne craint pas d'exposer nu à des yeux impurs et barbares ce corps adorable, ce corps divin dont la pureté des anges n'approcha jamais. Cieux, ne vous abaisserez-vous pas? Chérubins, n'étendrez-vous pas vos ailes pour couvrir votre Créateur et votre Roi si ignominieusement dépouillé? Non, M. F., non; parce que c'est ainsi, ô divin Jésus! que vous voulez nous apprendre à nous dépouiller d'esprit et de cœur de tous les biens, de toutes les vanités de ce monde; et que c'est pour nous mériter ce saint détachement, que vous voulez être privé et dépouillé de tout sur la croix. C'est ainsi, divin Sauveur, que vous voulez réparer la nudité humiliante où le péché nous a réduits; que vous voulez expier notre vanité, notre luxe, toutes les immodesties des femmes et des filles peu chrétiennes; parce que c'est ainsi qu'il nous est plus aisé de voir que tout votre corps n'était qu'une seule plaie, et qu'il n'y avait rien en vous qui ne souffrît pour notre amour.

Jésus-Christ sacrifie sur la croix son honneur par les plus indignes opprobres. Que vois-je, en effet, sur le Calvaire et autour de Jésus crucifié? Ah! j'aperçois, d'une part, des bourreaux qui se jouent de lui; de l'autre, les Princes des Prêtres, avec les Scribes, qui en font l'objet de leurs railleries. Je vois ceux qui passent ne s'arrêter devant sa croix que pour le charger d'injures, et pour lui dire, en

branlant la tête: Toi qui détruis le temple de Dieu et le rétablis en trois jours; toi qui sauves les autres, ah! que ne te sauves-tu toi-même? Je le vois, pour surcroît de malédiction et d'opprobre, mis au nombre des scélérats, et crucifié entre deux voleurs, dont l'un n'ouvre la bouche que pour le blasphémer. Grand Dieu! souffrirez-vous toutes ces insultes, et ne lancerez-vous pas vos foudres sur tous ces impies qui insultent à la divinité de votre Fils, lui dont la majesté remplit tout le ciel, dont l'éclat éblouit les anges mêmes? Non, M. F., et n'en soyez pas surpris. C'est pour expier notre orgueil qu'il se soumet à des humiliations si profondes. C'est pour réparer l'injure que le péché a faite au Très-Haut, qu'il veut être rassasié d'opprobres, et devenir la risée du peuple. C'est pour nous rendre précieux les mépris et les humiliations, qu'il a voulu porter lui-même la confusion et l'opprobre éternel que nous avions mérités par nos péchés. Ce n'est pas encore assez.

Jésus-Christ sacrifie sur la croix sa chair par les plus cruelles douleurs. O vous tous qui passez! vous dit-il par son Prophéte, considérez et voyez s'il est douleur semblable à la mienne. Quelles douleurs, en effet, et qui peut les exprimer? Est-il partie dans son corps sacré qui ne souffre? Ce corps déjà tout couvert de plaies par une cruelle flagellation; ce corps déjà épuisé de sang et de force par le fardeau d'une pesante croix, sous laquelle on l'avait vu souvent succomber; ce corps desséché d'une soif brûlante, et presque sans vie, est étendu sur la croix par des bourreaux inhumains. On le tire, on le disloque pour l'étendre sur ce lit de douleur. On ajoute de nouvelles plaies aux anciennes, en perçant ses pieds et ses mains avec de gros clous

pour l'y attacher. On élève la croix, afin que le poids de son corps augmente ses douleurs et ses plaies. On enfonce la croix dans la terre, et chaque coup que l'on frappe est pour Jésus un nouveau martyre. Dans ce triste état, tous ses sens sont également affligés : son goût, par le vinaigre et le fiel dont on l'abreuve; son odorat, par l'infection des cadavres pourris déposés au Calvaire; ses oreilles, par les paroles de malédiction et de blasphème qu'on vomit contre lui; ses yeux, par le spectacle le plus accablant et le plus triste. Il voit, à la vérité, près de sa croix, Marie et son Disciple bien-aimé, plongés dans l'affliction la plus amère. Mais un spectacle si touchant ne redouble-t-il pas ses douleurs et ses tourments ? et le même glaive qui perce le cœur de Marie, ne perce-t-il pas en même temps le cœur de Jésus, son Fils? Que dis-je, son Père céleste, loin de tempérer son calice par quelques douceurs, n'en augmente-t-il pas l'amertume par la privation de toute consolation sensible, jusque-là qu'il ne peut s'empêcher de s'en plaindre avec amour : Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Oh! qui pourrait entrer dans le Cœur de Jésus souffrant et mourant sur la croix, et voir ce qui s'y passe; dans quelle amertume ne verrait-il pas cette sainte âme plongée !

Voilà donc l'homme de douleurs. Approchez, pécheurs, pécheresses; approchez de la croix, venez et voyez les souffrances d'un Dieu : voyez ce que vous lui avez coûté pour vous sauver. Enfin, il veut sacrifier sa vie même par la mort la plus sanglante.

Hélas! que vois-je, mon divin Sauveur? une triste pâleur couvre déjà votre visage : vos yeux obscurcis se ferment à la lumière; votre bouche est mou-

rante, vos forces sont épuisées, une sueur froide et mortelle se répand par tout votre corps adorable; votre précieux sang ne coule plus que lentement et goutte à goutte de vos plaies sacrées; votre tête penchée ne se lève plus que par les derniers soupirs. Ah! mon âme, Jésus se meurt, Jésus expire, Jésus est mort. Il est mort, et ce sont mes péchés qui l'ont fait mourir! oui, ce sont mes péchés qui l'ont porté à s'immoler, à se sacrifier sur cette croix. Ah! mes yeux, pleurez et fondez en larmes; mon cœur, soyez déchiré de douleur; et vous, mon âme, soyez noyée et abîmée dans une mer de tristesse. O ciel! ô terre! soyez les témoins de l'excès de mon repentir, puisque vous l'avez été de mes crimes et de mon horrible déicide. Ah! péché cruel, détestable péché, qui as immolé mon Sauveur et mon Dieu, quel regret pour moi de t'avoir commis! serais-je encore assez malheureux pour te commettre, et ne dois-je pas être disposé à souffrir plutôt mille morts, que de te commettre de nouveau?

La voilà donc, M. F., cette Victime sanglante qui vient d'être immolée pour le salut de l'univers! Le voilà donc ce Prêtre adorable qui vient d'offrir au Très-Haut tout son sang, dont une seule goutte aurait suffi pour laver tous les péchés du monde. Le voilà sur cette croix qui est devenue l'autel du monde, parce que c'est effectivement pour le salut du monde entier qu'il s'immole sur cette croix et qu'il se sacrifie! *Ara sacrificantis.* C'est sur la croix encore que, comme d'une chaire sacrée, il nous instruit: *Cathedra docentis.*

Chrétiens, arrêtons-nous au pied de cette croix. C'est ici cette chaire auguste, ce livre tout divin, où

il ne tient qu'à vous d'apprendre toute la science des Saints. Toutes les actions de Jésus-Christ, dit S. Augustin, ont été autant de leçons édifiantes pour l'homme, autant d'expressions sensibles des divines vérités qu'il venait nous apprendre. Mais où est-ce que ce souverain Législateur; où est-ce que ce Maître, ce Docteur de l'univers, nous a instruits d'une manière plus efficace et plus parfaite, que sur la croix? Où nous a-t-il appris plus de vérités importantes, plus de mystères relevés, plus de sublimes vertus? où nous les a-t-il appris d'une manière plus touchante et plus vive? Ah! Seigneur, nous ne connaissions pas l'étendue de votre miséricorde, ni la grandeur de votre amour: mais pouvons-nous douter de la tendresse et de la bonté d'un Dieu, quand nous le voyons souffrant et mourant pour nous sur une croix? Voilà, s'écrie saint Jean, jusqu'à quel point Dieu a aimé le monde, jusqu'à lui donner son Fils, jusqu'à le livrer à la mort, et à la mort de la croix, pour le salut des hommes! Nous ne connaissions pas non plus, Seigneur, ni la sévérité de votre justice, ni la haine implacable que vous portez au péché. Non, mon Dieu, non, les anges rebelles précipités dans l'abîme; Adam chassé honteusement du paradis terrestre et condamné à la mort avec toute sa postérité; le monde entier inondé par le déluge; Sodome et Gomorrhe consumées par le feu du ciel; Pharaon submergé avec son armée entière et englouti dans les eaux de la mer Rouge; six cents mille Israélites exterminés dans le désert: tous ces exemples si terribles de votre colère ne suffisaient pas pour nous convaincre parfaitement de la rigueur de votre justice et de la haine infinie que vous aviez pour le péché. Mais quand nous voyons votre Fils unique, l'objet de vos

complaisances éternelles, expirer sous les coups de votre plus terrible vengeance ; qnand nous le voyons frappé, meurtri, blessé pour nos iniquités et brisé pour nos crimes, ah ! nous comprenons aisément que vous êtes le Dieu juste, le Dieu sévère, le Dieu vengeur, qui hait souverainement le péché, puisque vous n'avez point gardé de bornes ni de mesures dans les châtiments et les douleurs de votre propre Fils, qui ne portait cependant que l'apparence du péché. Nous comprenons, et c'est ce qui nous jette l'effroi dans l'âme, que, puisque vous n'avez pas épargné le Saint des saints, combien moins épargnerez-vous des pécheurs et des coupables tels que nous sommes: *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?*

Aveugles que nous étions! nous ne connaissions pas non plus encore le prix de notre salut; nous comptions le salut pour rien, nous le négligions, nous l'exposions: un vain intérêt, un faux honneur, un moment de plaisir infâme nous le faisait abandonner. Mais quand nous voyons un Dieu qui meurt au milieu des tourments les plus cruels pour nous le mériter; quand nous entendons un Dieu crucifié qui nous dit par la voix de son sang : Approchez, pécheurs, approchez de ma croix ; aux dépens de ce que je souffre, instruisez-vous du prix, de l'excellence et du mérite de votre âme; ah ! nous comprenons parfaitement qu'un bien qui a coûté la vie à un Dieu, et pour lequel un Homme-Dieu n'a point cru trop faire que de se sacrifier lui-même, doit être d'un prix infini, et doit mériter désormais tous nos soins les plus vifs et les plus empressés.

Combien d'autres vérités importantes, M. F., n'apprenons-nous pas de la croix du Sauveur! N'est-ce pas au pied de cette sainte croix que l'âme

fidèle comprend parfaitement toutes les vérités de l'Evangile, ces vérités si incompréhensibles à la raison, ces vérités si crucifiantes, si rebutantes à la nature? Oui, je comprends que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que, par leur détachement et leur pauvreté, ils se rendent conformes à Jésus-Christ pauvre et dépouillé sur la croix. Je comprends que bienheureux sont ceux qui sont doux, parce qu'ils ressemblent à ce doux Agneau qui a souffert qu'on l'égorgeât, sans se plaindre; que bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils ont l'esprit de ce divin Médiateur qui a pacifié par sa mort le ciel et la terre; que bienheureux sont ceux qui souffrent pour la justice, parce que Jésus-Christ a été persécuté pour elle, et que notre bonheur et toute notre gloire consistent à lui ressembler. Ici, je comprends enfin la nécessité de se renoncer soi-même, de faire pénitence et de porter sa croix pour entrer dans le ciel, parce que j'y vois le Maître des cieux, qui, malgré toutes les répugnances de la nature, porte la sienne jusqu'au sommet du Calvaire; qui veut y être attaché et y mourir pour entrer par là dans la gloire. Telles sont les importante vérités que Jésus-Christ m'apprend au pied de sa croix. Que répliquer à un tel maître? qu'opposer à ses leçons? et qui peut résister à l'impression de ses actions et de ses souffrances?

Mais de quelles sublimes vertus ne me donne-t-il pas encore, sur cette croix, les leçons et les exemples! Ah! mon âme, jette encore les yeux sur cet adorable modèle qui t'est proposé sur la montagne, et pratique enfin les vertus dont il te donne l'exemple. Quelle humilité plus profonde que celle d'un Dieu qui veut être méprisé, baffoué, outragé, crucifié, traité, non comme un homme, mais comme

un ver de terre et le rebut du peuple! Quelle obéissance plus parfaite que celle du Fils unique de Dieu, égal en tout à son Père, grand, éternel, saint, tout-puissant comme lui, et qui cependant, pour lui obéir, se soumet à la mort, et à la mort de la croix! Quelle charité plus ravissante que celle de ce divin Sauveur, qui veut mourir pour les pécheurs, pour des coupables et des ingrats, et prier pour les bourreaux mêmes qui le crucifient! Quelle plus aimable douceur, que celle de ce divin Agneau, qui ne rend point injure pour injure, ni malédiction pour malédiction, et qui souffre en silence les outrages les plus cruels! Enfin, quelle plus ineffable patience que celle qui éclate dans toute sa passion! Il souffre la perfidie de Judas, l'impiété d'Hérode, l'injustice de Pilate, la barbarie et la cruauté de tous les bourreaux, sans jamais rien laisser échapper de l'impatience de l'homme, quoiqu'il fût revêtu de sa faible nature. Ah! M. F., nous apprenons tout dans Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ crucifié. Ses paroles et son silence, ses actions et ses souffrances; tout nous instruit également dans ce divin Maître. O divin Jésus! avec quel respect ne devons-nous donc pas nous approcher de votre croix! avec quelle attention ne devons-nous pas y considérer, sur votre corps adorable, les plaies sacrées qui nous y parlent comme par autant de bouches, et qui nous instruisent de tout ce qu'il y a de plus important dans la religion!

Cette attention et ce respect doivent redoubler encore, si nous considérons la croix de Jésus-Christ comme le trône glorieux où il règne: *Thronus judicantis.*

Quel trône de gloire! une croix destinée aux supplices des plus infâmes criminels! tel est cependant le grand mystère de notre foi; et jamais royauté n'a paru avec tant d'éclat que celle de Jésus-Christ sur la croix! C'est sur la croix qu'il a régné; c'est par la vertu et les exemples de sa croix qu'il règne, et qu'il règnera à jamais sur tout l'univers. Ah! Chrétiens, s'écrie S. Augustin, ne jugez point de la gloire et de la royauté de votre Dieu par le triste appareil de ce Roi souffrant et mourant. Ce qui fait le roi, c'est la puissance et l'autorité, c'est la gloire de ses victoires et de ses triomphes. Or, quels triomphes et quelles victoires égalèrent jamais la puissance et l'autorité de Jésus-Christ sur la croix? Les rois du monde n'ont de puissance et d'autorité que sur les corps : c'est sur les esprits et sur les cœurs que Jésus-Christ crucifié exerce son empire. Il attendrit les plus rebelles et en dispose à son gré. Il sait faire servir à ses desseins les dispositions de ses ennemis qui y sont même le plus opposés. Il sait se faire reconnaître roi, malgré toutes les contradictions des Juifs. Cette inscription que Pilate, par une inspiration secrète, fait mettre sur sa croix, ne nous apprend-elle pas que Jésus-Christ, malgré Pilate et tous les Juifs, veut être regardé comme le roi du monde entier? C'est sur cette croix, en effet, qu'il décide en souverain du sort éternel de deux voleurs coupables des mêmes crimes; qu'il justifie l'un et qu'il réprouve l'autre; qu'il sauve l'un par miséricorde, tandis qu'il abandonne l'autre par justice. C'est sur cette croix que, maître absolu des esprits et des cœurs les plus endurcis, il convertit le Centenier, les Juifs, les soldats, ses bourreaux,

et qu'il les remplit d'une si amère douleur pour l'attentat et le déicide qu'ils viennent de commettre, qu'ils se retirent du Calvaire en gémissant, en se frappant la poitrine, en criant à haute voix qu'ils ont crucifié le Fils de Dieu. C'est sur cette croix enfin que meurt Jésus-Christ, le maître souverain de toute la nature : mais il faut qu'à sa mort le soleil s'éclipse tout-à-coup, que les ombres de la nuit couvrent la terre au milieu de la clarté du jour, que les rochers se brisent, que les sépulcres s'ouvrent, que les morts ressuscitent, que le voile du temple se déchire. Il meurt; mais il faut que toute la nature pleure la mort de son Auteur. Ah! M. F., où trouverez-vous un roi plus puissant que celui qui meurt ainsi quand il veut et comme il veut, et qui, par sa mort, trouble l'ordre de la nature et bouleverse l'univers ? Divin Jésus, puissant Roi du ciel et de la terre, c'est à vous seul que ces prodiges sont réservés.

Eh ! quelles plus glorieuses victoires que celles qu'il remporte sur la croix? N'est-ce pas là, dit saint Paul, qu'il détruit par sa mort celui qui avait l'empire même de la mort, et qu'il renverse sa puissance? N'est-ce pas par l'humilité de sa croix, qu'il confond l'orgueil de cet esprit infernal; par ses souffrances, qu'il le désarme ; par son sang, qu'il nous délivre de sa cruelle tyrannie ? N'est-ce pas par la croix enfin qu'il triomphe de toutes les puissances de l'enfer et du siècle? A ces traits, M. F., ne reconnaissez-vous pas le Roi du ciel et de la terre ? Oui, divin Sauveur, je reconnais que, malgré votre faiblesse apparente, vous êtes le Roi grand, le Roi fort, tout-puissant, et que votre force est dans vos mains : je dis dans vos mains percées, attachées, clouées sur la croix, puisque c'est par elle que vous

triomphez de la chair, du monde et de l'enfer. C'est ainsi, M. F., que Jésus-Christ a glorieusement régné sur la croix ; et c'est encore par la vertu de la croix qu'il règne et qu'il règnera à jamais sur l'univers.

En effet, la croix prêchée et reçue par toute la terre ; la croix, autrefois un objet d'horreur, devenue, malgré tous les efforts de l'enfer et de toutes les puissances du siècle, l'objet de notre culte et le sujet de notre gloire ; la croix arborée partout comme le signe auguste du salut ; la croix placée sur le front des empereurs et des rois pour être le plus bel ornement de leur couronne ; mais, plus que tout cela encore, la croix purifiant le monde, sanctifiant le monde, renouvelant le monde ; la croix, d'une part, chassant le démon, ce fort armé, brisant les idoles, confondant l'erreur et le mensonge ; de l'autre, attirant à Jésus-Christ, ainsi qu'il l'avait prédit à ses Apôtres, tant de sectateurs de sa doctrine, tant d'imitateurs de ses vertus, tant de confesseurs de son saint nom, tant de glorieux martyrs, témoins irréprochables de sa Religion, tant de disciples zélés pour sa gloire ; que dis-je ? tant de millions d'hommes, tant de royaumes et d'états ; cette croix enfin qui, selon l'Evangile, plus brillante que le soleil, doit être produite à la fin des siècles et au jour des vengeances du Seigneur, comme le signe glorieux de tous ses triomphes, comme le monument éternel de ses miséricordes pour les élus, comme l'instrument redoutable de sa colère la plus terrible pour les réprouvés : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo ;* oui, pécheurs, écoutez et tremblez : cette croix vous sera confrontée ; et celui qui ne s'y trouvera pas conforme, portera le caractère et le sceau d'une réprobation éternelle. Ah ! tout cela, M. F., ne doit-il pas nous convaincre que Jésus-Christ,

élevé sur la croix comme sur un trône glorieux, est véritablement le Fils de Dieu, le vrai, le grand Roi, le Souverain de l'univers, le Roi immortel de tous les siècles ?

Après toutes ces réflexions, M. F., à Dieu ne plaise que vous rougissiez jamais de la croix ! elle doit faire, au contraire, toute votre gloire et tout votre bonheur ; elle doit être à jamais le grand objet de votre foi et de votre amour. Ah ! M. F., venez donc au pied de la croix comme à un autel sacré ; et, puisque ce divin Sauveur s'y immole pour votre amour, sacrifiez-vous-y mille fois vous-mêmes pour sa gloire : votre esprit, par la foi ; votre cœur, par l'amour ; votre corps et tous vos sens, par la pénitence et la mortification chrétienne. Venez au pied de la croix comme à une chaire auguste et respectable ; et, puisque ce divin Maître daigne vous y enseigner et vous y instruire, écoutez ses divines leçons, et suivez avec docilité les saints exemples de vertus qu'il vous y donne. Venez au pied de la croix comme à un trône glorieux où il règne ; et puisque c'est ici le trône de sa miséricorde plus que celui de sa justice, recueillez-y avec reconnaissance tous les dons, tous les secours et toutes les grâces que sa divine bonté vous y présente. Venez-y, pécheurs, c'est au pied de la croix que les Juifs endurcis et les bourreaux de Jésus-Christ se convertirent ; c'est aussi au pied de la croix que vous recevrez des grâces de pénitence et de conversion. Venez-y, âmes fidèles ; c'est au pied de la croix que le Disciple bien-aimé et Magdeleine s'attachèrent plus inviolablement à leur divin Maître ; c'est aussi au pied de cette croix que vous recevrez des grâces de persévérance et de sanctification qui vous affermiront dans la pratique de vos devoirs, et qui vous

élèveront aux plus sublimes vertus. Venez-y, vous tous que l'affliction accable ; c'est au pied de la croix que les Saints ont nourri leur piété, et puisé des forces contre toutes les tentations et les adversités de la vie ; et c'est aussi au pied de cette croix que vous recevrez des grâces de soutien et de consolation qui vous relèveront, qui vous remettront dans la tranquillité et la paix, qui vous adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants de la vie. Enfin, venez-y, chrétiens, qui que vous soyez, et soyez persuadés que vous y serez toujours secourus à propos et selon vos besoins. Venez-y tous les jours, et soyez assurés qu'après avoir été votre consolation dans cette vie, votre plus doux espoir à l'heure de la mort, elle fera le sujet de votre triomphe et de votre gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, mes Frères.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES INSTRUCTIONS

CONTENUES

DANS CE SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

